Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Émile Richebourg

LA DAME EN NOIR
TOME III

BLANCHE DE SIMIANE

(1890)

Table des matières

TROISIÈME PARTIE

BLANCHE DE SIMIANE

I

MADAME JOUBERT

Ce n'était pas un des jours de sa consultation. Le docteur Abel, levé de bonne heure, était dans son cabinet de travail. Dans le silence et le recueillement, il travaillait à un important ouvrage qu'il voulait terminer avant de mourir, car bien qu'il fût encore très vert et très robuste de santé, son âge lui disait qu'il arrivait au déclin de sa vie.

C'était un ouvrage de pathologie qu'il écrivait avec netteté, précision, et avec cette conviction absolue qu'il devait à sa longue expérience.

Cet ouvrage de haute science médicale, il voulait, avant de mourir, l'offrir comme adieu au monde savant.

On était à la mi-mars, et comme il faisait encore froid, par suite de gelées tardives, un feu de bois flambait joyeusement dans la cheminée du cabinet de travail. Et le docteur avait largement ouvert sa robe de chambre ouatée, dont il s'était d'abord frileusement enveloppé. Donc, le docteur Abel travaillait.

On frappa à la porte du cabinet, et quand le vieillard eut dit : entrez, la porte s'ouvrit et le valet de chambre avança la tête.

– Que voulez-vous ? demanda le docteur.

– Monsieur, c'est une dame qui désire vous entretenir un instant.

– Mais ce n’est pas le jour de ma consultation.

– C’est ce que j’ai dit à cette dame, mais elle m’a répondu qu’elle se portait bien et que c’était pour une tout autre consultation qu’elle désirait voir monsieur le docteur.

– Ah !

Le valet de chambre, qui était entré dans le cabinet, tendit à son maître une carte de visite.

– Madame Joubert ! lut le docteur. S’adressant au domestique, il lui dit :

– C’est bien, je vais recevoir cette dame ici, faites-la entrer. Mme Joubert fut introduite dans le cabinet.

– Monsieur le docteur Chevriot me reconnaît-il ? demanda-t-elle.

– Parfaitement, madame ; j’ai eu l’honneur de vous rencontrer une fois à Vaucresson chez Mme Clavière ; vous êtes la mère de M. Edmond Joubert qui, comme vous, madame, a donné à Mme Clavière, dans une douloureuse circonstance, des témoignages de très vive sympathie.

Mais veuillez vous asseoir, madame, ajouta le docteur en approchant un fauteuil de la cheminée.

Mme Joubert s’étant assise, M. Chevriot crut devoir attendre qu’elle reprît la parole.

Mais la voyant très émue, hésitante, gênée, il lui dit avec bonté :

– Je ne suis pas un étranger pour vous, madame, vous pouvez parler ici sans contrainte.

– Monsieur le docteur, je viens à vous comme on va vers un ami.

– Je vous en remercie, madame.

– Vous voyez mon émotion, monsieur, et vous devinez que je suis embarrassée ; c'est que je fais auprès de vous une démarche extrêmement délicate ; mais elle m'était imposée dans l'intérêt d'une personne qui m'est chère.

– Eh bien, madame, de quoi s'agit-il ?

– D'abord de Mme Clavière.

– De Mme Clavière ? fit le docteur étonné.

– Vous êtes son ami.

– Oui, madame, je suis son ami, et j'estime que d'avoir donné mon affection à cette jeune femme est un des rares bonheurs que j'aie eus dans ma vie.

– Mme Clavière a aussi pour vous une grande amitié.

– Cela se comprend, madame, cette jeune femme est sans famille ; il lui arrive parfois de m'appeler son père et moi, souvent, je l'appelle ma fille.

– Vous la connaissez depuis longtemps ?

– Non pas depuis longtemps ; mais il me semble que je l'ai toujours connue ; aucune de ses pensées ne m'est cachée et son cœur est pour moi un livre ouvert. Je l'ai connue jeune fille, madame, et j'ai été à son mariage un de ses témoins.

– Je sais, monsieur le docteur, que M. André Clavière a épousé in extremis Mme Marie Sorel ; je sais, également, que vous avez été un des témoins de ce mariage.

– Comme médecin et comme ami, madame, j'ai assisté aux derniers moments d'André Clavière.

– Et vous connaissez la cause de ce duel qui a été si fatal à M. Clavière ?

– Oui, madame, je la connais.

– Monsieur le docteur, je vous demande pardon d'entrer dans de pareils détails.

– Vous n'avez pas de pardon à demander, madame, du moment que je réponds à vos questions.

– Vos paroles m'encouragent à continuer, monsieur le docteur.

– Continuez, madame.

– Je connais un peu le passé de Mme Clavière ; mais il y a dans ce passé bien des choses qui me paraissent obscures.

– Ah !

– Vous pourriez me demander de quel droit je me suis permis de plonger un regard curieux dans la vie de Mme Clavière, vous ne le faites pas ; mais tout à l'heure, monsieur le docteur, je vous le dirai. Permettez-moi de vous adresser de nouvelles questions.

– Faites, madame.

– Pourquoi M. André Clavière, mourant, a-t-il épousé Mme Marie Sorel ?

– Pourquoi, madame ? mais parce qu'il l'aimait, parce qu'il l'adorait. André Clavière et Marie Sorel, nés dans le même pays étaient des amis d'enfance. La mère de Marie avait été la nourrice d'André. Jeunes, ils étaient un peu comme frère et sœur. Plus tard, la fillette ayant grandi, André, de huit ans plus âgé qu'elle, l'aima d'amour.

Pendant quelques années, ils furent séparés par la fatalité.

Devenue orpheline, Marie vint à Paris, chez sa tante et sa marraine, qui était couturière.

Malheureusement pour la jeune fille sa tante vint à mourir ; ne pouvant s'accorder avec le mari de cette dernière elle le quitta.

– C'est alors qu'elle entra chez un confiseur comme demoiselle de magasin ?

– Oui, madame. Pendant ce temps. André Clavière était à Dijon, premier clerc d'avoué. À son tour, le jeune homme perdit son père. Il était comme Marie, orphelin, et, comme elle, il n'avait plus aucun proche parent. Libre de ses actions, il abandonna l'étude de son avoué et vint à Paris retrouver celle qu'il aimait.

Le malheureux jeune homme n'était à Paris que depuis trois mois lorsqu'il se prit de querelle avec le baron de Simiane ; vous savez ce qu'il en advint.

– Et la cause de cette querelle, monsieur le docteur ?

– M. de Simiane avait gravement offensé Marie Sorel.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Mme Joubert, la tête inclinée, resta songeuse.

– Où veut-elle donc en venir ? se demandait M. Chevriot.

Se redressant, Mme Joubert reprit :

– Monsieur le docteur, si vous aviez un fils et si votre fils voulait épouser la veuve de M. André Clavière, y consentiriez-vous ?

Enfin M. Chevriot comprenait le but de la visite de Mme Joubert. Il répondit avec gravité :

– Madame, si j'avais un fils et si mon fils aimait la veuve d'André Clavière et en était aimé, je lui dirais sans hésiter, sûr du bonheur de sa vie : Épouse-la.

– Et pourtant, monsieur, vous savez que Mlle Marie Sorel était, avant son mariage, la maîtresse du comte de Rosamont ?

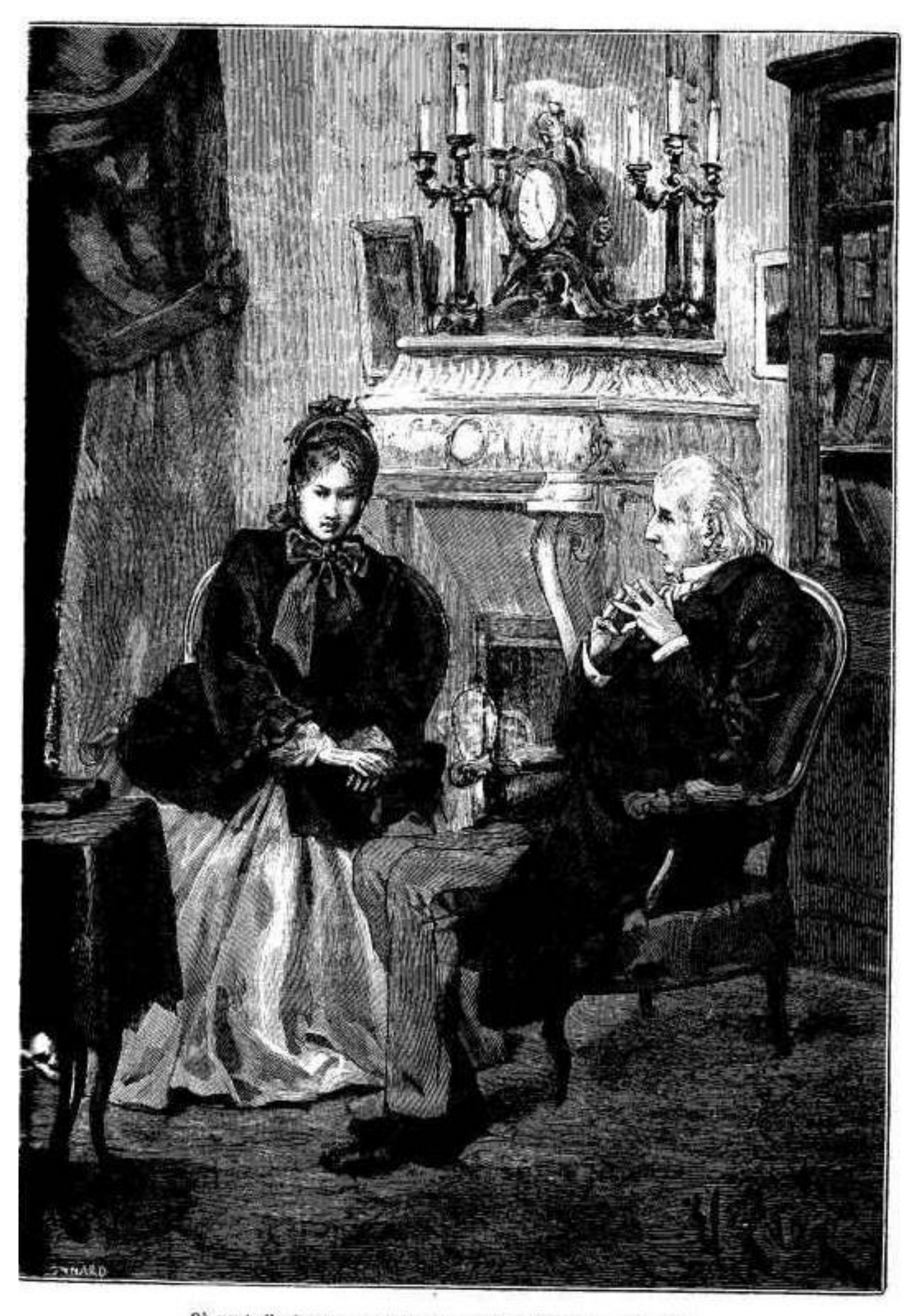
– Oui, madame, la maîtresse du comte de Rosamont, qui l'avait séduite par fraude, en lui cachant son véritable nom. Mais j'oublierais cela pour ne voir que ce qu'est aujourd'hui la veuve d'André Clavière, pour admirer une femme incomparable, la plus parfaite des créatures.

– Je reconnais, monsieur le docteur, que Mme Clavière est une femme incomparable ; sa beauté…

– Oh ! s'écria M. Chevriot, interrompant Mme Joubert, laissons sa beauté ; mais il y a son cœur, madame, son grand et noble cœur !

– Sans doute, monsieur, Mme Clavière possède d'admirables qualités ; mais il y a un enfant.

– Eh bien, oui, il y a un enfant ; est-ce qu'il n'est pas permis à une veuve d'avoir un enfant ?



Où veut-elle donc en venir? se demandait M. Chevriot. (P. 445.)

– Celui-ci n'est pas le fils du mari, hasarda timidement Mme Joubert.

– Qui le dit ? répliqua vivement le docteur ; est-ce que l'enfant n'est pas légitimé par le mariage ?

– Il y a des scrupules de conscience qui ne peuvent pas accepter ce que veut la loi.

– C'est possible, et je n'ai rien à voir à cela ; mais, pour moi, le petit André est le fils de M. Clavière.

– Monsieur le docteur, Mlle Sorel était pauvre et il est évident que M. Clavière, qui l'aimait, l'a épousée afin de la faire son héritière ; mais s'il avait su dans quelle position elle se trouvait, lui aurait-il, à son lit de mort, donné son nom ? Et puis, ce nom, comment Mlle Sorel a-t-elle pu l'accepter ?

M. Chevriot eut un doux sourire.

– Mon Dieu, madame, répondit-il, étant donnée la raison de votre démarche auprès de moi, et que je crois avoir devinée, je comprends vos scrupules et j'apprécie vos susceptibilités. Vous m'avez parlé de choses qui vous paraissent obscures, je vais les éclairer. Veuillez donc m'écouter :

Comme c'est presque toujours inévitable, il y eut rupture entre Marie Sorel et le comte de Rosamont sous un mauvais prétexte invoqué par ce dernier, mais en réalité parce qu'il était à la veille d'épouser Mlle Louise de Noyons.

Le lendemain même de cette rupture, André Clavière, qui savait que le comte allait se marier et qu'il avait constamment menti à Marie, se présenta chez elle pour la première fois. Bien qu'il n'eût pas encore connaissance de la rupture, il s'était dit que la jeune fille allait avoir besoin

d'être protégée et que nul autant que lui n'avait le droit de la protéger.

Il la trouva en proie à une profonde douleur.

Elle venait d'avoir la visite du baron de Simiane, ami du comte de Rosamont, qui lui avait proposé cyniquement de le prendre en remplacement du comte. Et comme si ce n'était pas assez de ce sanglant outrage, il brisa le cœur de la pauvre fille en ajoutant : « Mon ami m'a dit : J'abandonne Marie, si tu la veux, prends-la ! »

– Oh ! fit Mme Joubert indignée.

– Inutile de vous dire, madame, continua M. Chevriot, que Marie Sorel répondit au baron en lui montrant la porte.

André Clavière arrivait bien. La jeune fille avait grand besoin de savoir qu'elle n'était pas abandonnée de tout le monde et d'entendre surtout les paroles d'un ami.

Elle accueillit André avec cette joie qu'on éprouve toujours en revoyant un ami d'enfance.

Ce fut André qui apprit à Marie le véritable nom de son séducteur et son prochain mariage avec Mlle de Noyons.

Ils causèrent longuement, elle désolée, se lamentant, lui l'exhortant au courage, la réconfortant.

Enfin il lui fit l'aveu de son amour et lui demanda sa main.

Elle fut épouvantée. Être la femme d'André Clavière, elle qui n'avait plus sa pureté, c'était impossible. Elle lui répondit :

« – Je ne peux pas être votre femme parce que j'ai appartenu à un autre et que je ne suis pas digne de porter votre nom. »

Il insista et comme, malgré tout ce qu'elle lui disait, elle ne parvenait pas à le convaincre de son indignité, elle crut qu'elle allait couper court à ses protestations et lui fermer la bouche en lui déclarant qu'elle était enceinte.

– Alors, monsieur ? dit Mme Joubert, qui écoutait comme suspendue aux lèvres du vieillard.

– Alors, madame, la jeune fille eut la douleur de voir qu'elle s'était trompée : André lui répondit simplement : « L'enfant est légitimé par le mariage, je serai le père de votre enfant ! »

– C'est admirable ! exclama Mme Joubert.

– Oui, madame, admirable, ce qui prouve que l'amour vrai met dans le cœur tous les dévouements.

La veille, avant de s'éloigner pour toujours de Marie Sorel, M. de Rosamont avait commis une nouvelle faute ; pensant que la jeune fille pouvait avoir besoin d'argent, il avait laissé un billet de mille francs sur la cheminée. Ceci avait indigné Marie, et André eut la malheureuse idée d'aller lui-même chez le comte pour lui rendre le billet.

À l'heure où il se présenta, le baron de Simiane était avec le comte. Or, Marie avait raconté à son ami d'enfance ce qui s'était passé entre elle et le baron.

Je ne saurais vous dire comment éclata la querelle entre André et M. de Simiane ; ce que je sais, c'est que l'ami de Marie Sorel reprocha violemment au baron son odieuse

conduite, et qu'il le traita de lâche, de misérable ! Enfin le terrible duel eut lieu.

« – Je serai le père de votre enfant ! » avait dit André à Marie…

Assurément, madame, la jeune fille avait été touchée de tant de générosité et de grandeur ; mais elle ne voulait pas accepter un pareil dévouement. Plus André s'élevait haut, plus elle l'admirait, plus elle se voyait abaissée et indigne.

André lui avait dit aussi :

« – Si vous me repoussez, je me tuerai ! »

Pour elle et pour lui, elle ne pouvait pas être la femme d'André, il fallait lui enlever tout espoir ; mais alors elle le poussait au suicide.

La pauvre fille se trouvait entre deux alternatives également cruelles. Sa situation était horrible.

Qu'allait-elle faire ?

Elle s'imagina qu'elle empêcherait André de s'ôter la vie et le guérirait en même temps de son fatal amour, si elle-même se donnait la mort.

– Quoi, monsieur, s'écria Mme Joubert, voilà la véritable raison pour laquelle elle a voulu mourir par le charbon !

– Oui, madame. Ainsi vous saviez qu'elle avait tenté de se suicider ?

– Je le savais.

– Savez-vous aussi comment elle a été sauvée ?

– Oui, monsieur.

– L’amour, qui est comme la Providence, une chose de Dieu, l’amour veillait sur elle.

Rappelée à la vie et vite remise, sur pied, grâce à son excellente constitution et aussi peut-être un peu à mes soins, elle accourut à la Jonchère, au chevet d’André blessé.

Le malheureux jeune homme sentait bien qu’il allait mourir ; mais il voulut savoir combien il avait encore de jours à vivre.

Il m’interrogea à ce sujet en présence de M. Mabillon, son notaire, qu’il avait fait venir à la Jonchère.

Bien qu’il m’en coûtât et après des hésitations faciles à comprendre, je dus lui dire qu’il n’avait plus à vivre que huit jours, dix jours au plus : « – C’est tout le temps qui nous est nécessaire », dit-il.

Et il nous fit connaître son intention d’épouser Marie Sorel.

Me Mabillon fit des objections, parlant des difficultés que présentait ce mariage in extremis.

« – Et d’ailleurs, ajouta-t-il, ce mariage est sans utilité, puisque avant de vous battre, dans la pensée que vous pouviez tomber mort sûr le terrain, vous avez fait votre testament en faveur de Mlle Marie Sorel.

Le blessé répondit au notaire :

« – C’est qu’il y a autre chose, monsieur Mabillon. Et il ajouta, en me regardant :

« – Je veux que l'enfant soit légitimé et qu'il porte mon nom. » Le notaire s'inclina. Il n'avait plus à faire d'opposition.

Et ce fut lui et moi qui suppliâmes Mlle Marie Sorel de consentir à épouser André Clavière.

Maintenant, madame, que vous savez qu'André Clavière a voulu que l'enfant de Marie Sorel fût son fils, croyez-vous que cette volonté d'un mourant affaiblisse ou diminue la force de la loi civile ?

– Que puis-je vous répondre, monsieur le docteur, si ce n'est que vous avez fait passer en moi vos convictions ?

Après une pause, elle continua :

– Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez deviné la raison de ma démarche auprès de vous ; eh bien, oui, monsieur le docteur, il s'agit de mon fils, qui aime passionnément Mme Clavière. Mais pourquoi aurais-je été assez audacieuse pour vous interroger au sujet de Mme Clavière, comme je viens de le faire, si le bonheur de mon fils et peut-être même son existence n'étaient pas en cause ?

Ah ! monsieur, j'avais un poids bien lourd sur la poitrine : vous venez de m'en délivrer ; je peux donc permettre à mon fils d'épouser Mme Clavière !

Il y a près de deux années qu'Edmond s'est épris de notre charmante voisine de Vaucresson ; vous le voyez, ce n'est pas un amour d'hier.

Il n'y a pas lutte entre mon fils et moi ; il ne me parle plus d'épouser Mme Clavière, mais il souffre horriblement, depuis quelques mois surtout.

Il n'est pas allé une seule fois à Vaucresson de l'hiver ; ce sacrifice qu'il s'est imposé a été pour lui un martyre.

Depuis deux ans il n'a quelques instants de tranquillité que lorsque nous sommes à Vaucresson.

Alors il n'est pas loin d'elle ; de temps à autre il peut la voir et entendre sa voix.

Il a su se contenter de ces joies fugitives, mais elles ne peuvent plus lui suffire.

Ses souffrances sont d'autant plus terribles qu'elles sont contenues, et elles m'inspirent des craintes d'autant plus vives qu'elles ne se manifestent point par des plaintes ; elles sont muettes. Mais, hélas ! je vois l'œuvre de destruction qu'elles accomplissent.

Tenant compte de mes susceptibilités, de mes scrupules, et peut-être même les partageant, Edmond a fait tout ce qu'il a pu pour se guérir de son amour ; mais on n'échappe pas facilement à une chose qui vous tient, qui vous serre, qui vous enlace.

Dans cette lutte contre sa passion, celle-ci est restée triomphante et Edmond a été brisé.

Mon malheureux fils n'est plus que l'ombre de lui-même ; son courage s'est émoussé, ses forces morales s'éteignent et je tremble pour sa vie et sa raison.

Je n'ai plus d'espoir qu'en Mme Clavière.

Nous devons nous installer à Vaucresson dans les premiers jours d'avril ; mais je ne veux pas attendre jusque-là : dès demain j'irai demander à Mme Clavière sa main pour mon fils.

Monsieur le docteur, pensez-vous que ma demande sera favorablement accueillie ?

M. Chevriot avait écouté avec une grande gravité.

Il répondit :

– Mon Dieu, madame, je ne peux pas préjuger quelle sera la réponse de Mme Clavière.

– Pourtant vous connaissez toutes ses pensées.

– Peut-être pas toutes, madame.

Et puis il est des choses que telles ou telles circonstances, telles ou telles causes peuvent modifier.

– Mme Clavière tient entre ses mains le salut de mon fils.

– C'est une des causes dont je viens de parler, madame.

Sans aucun doute, Mme Clavière sera très touchée de votre démarche ; mais je vous le répète, je ne saurais dire comment votre demande sera accueillie.

– Monsieur le docteur, il est certain que Mme Clavière, que vous appelez votre fille, vous consultera.

– Je le crois.

– Puis-je espérer que mon fils aura en vous un appui ?

– Certainement, madame.

– Merci.

Et, avec cette grâce charmante de la femme du monde, Mme Joubert tendit sa main au vieillard.

II

LA DEMANDE DE MARIAGE

Madame Clavière avait compris que, pour trois femmes seules, il y avait du danger à habiter une maison presque isolée et à une aussi faible distance du bois. Dans les derniers mois de l'année précédente, c'est-à-dire avant l'hiver, elle avait fait construire un bâtiment assez important, comprenant, au rez-de-chaussée, écurie, remise, sellerie et, au-dessus, un logement de jardinier et un autre pour un cocher.

Elle avait donc pris un jardinier et un cocher à demeure. Ce nouvel arrangement n'avait pas été sans causer quelque chagrin à Charles Pinguet, qui s'était fait une douce habitude de conduire la jeune femme. Mais celle-ci lui avait fait comprendre que, maintenant qu'elle sortait presque tous les jours, il était impossible qu'il continuât sa mission de dévouement, attendu qu'il ne pouvait pas vivre complètement séparé de sa femme.

Enfin il y avait deux hommes à la villa, plus un superbe chien bouledogue qui avait été investi des fonctions de gardien de nuit de la propriété.

Le lendemain de sa visite à M. Chevriot, à dix heures du matin, le coupé de Mme Joubert s'arrêta devant la villa Clavière.

La mère d'Edmond mit pied à terre et, avant qu'elle eût sonné, le dogue donna de la voix, annonçant ainsi une visite.

Louise vint ouvrir et ne put retenir une exclamation de surprise en reconnaissant Mme Joubert.

Elle fit entrer la visiteuse dans le petit salon, s'éloigna, et un instant après, Mme Clavière parut, toujours vêtue avec la même simplicité, mais plus que jamais rayonnante de beauté et parée de toutes les grâces de la jeunesse.

– Chère madame, dit-elle, tendant ses deux mains à Mme Joubert et accompagnant ses paroles d'un délicieux sourire, vous me causez une bien agréable surprise.

– Mon cœur, madame, plus encore que ma voix, vous remercie d'un si gracieux accueil.

Elles s'assirent.

– Est-ce que, déjà, vous venez vous installer à la campagne ? demanda Mme Clavière.

– Oh ! non, pas encore. Mais nous aimons beaucoup Vaucresson, mon fils et moi, et si rien ne vient contrarier nos projets, nous ne resterons plus que quelques jours à Paris.

– Alors vous êtes venue pour donner des ordres concernant votre prochaine arrivée ; je vous remercie de ne pas m'avoir oubliée.

– Nous ne vous oublions pas, madame, nous pensons beaucoup, constamment à vous, au contraire.

– Vous me rendez confuse, balbutia la jeune femme.

– C'est uniquement pour avoir un entretien avec vous que je suis venue aujourd'hui à Vaucresson…



Louise vint ouvrir et ne put retenir une exclamation... (P. 432.)

– Ah ! fit Mme Clavière étonnée.

– À cet entretien, continua Mme Joubert, plusieurs choses sont attachées : c'est mon repos, je dis plus, c'est mon

bonheur et celle de mon fils qui en peuvent sortir, ou bien ce sera une grande douleur, le désespoir.

– Mon Dieu, madame, je ne comprends pas, prononça la jeune femme d'une voix tremblante.

– Madame Clavière, mon fils vous aime.

– Madame ! fit la jeune femme devenant très pâle.

– Mon fils vous aime ; sans vous, il ne peut plus être heureux.

– Oh !

– Madame Clavière, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour Edmond Joubert.

Marie, comme accablée, avait laissé tomber sa tête sur son sein.

– Vous êtes mère, reprit Mme Joubert, vous savez quelles tortures il y a dans le cœur d'une mère qui voit souffrir son enfant ; mon fils est malheureux, si vous le repoussez, son existence est brisée ; c'est une mère qui vous supplie, ayez pitié de mon fils !

Mme Clavière se redressa brusquement.

– Ainsi, s'écria-t-elle avec une amertume profonde, c'est ma beauté, toujours ma fatale beauté… Et pourtant, continua-t-elle en se tordant les mains, je ne peux pas me défigurer, me rendre laide, repoussante !

– Madame, dit la mère d'Edmond d'une voit oppressée, votre beauté sans doute, a attiré les regards de mon fils ; mais croyez-le, oh ! croyez-le bien, ce qu'il aime en vous ce sont les admirables qualités de votre cœur.

– Ah ! mes qualités !… Mais, madame, M. Joubert me connaît à peine.

– Il vous connaît assez pour avoir pu vous apprécier, et depuis bientôt deux ans qu'il vous aime…

– Non, vous dis-je, non, interrompit la jeune femme, vous et votre fils ne me connaissez pas ! Ce que je suis, vous ne le savez pas exactement ; ce que j'ai été, vous l'ignorez !

– Vous vous trompez ; vous n'avez rien à nous apprendre, nous savons tout.

– Tout ?

– Et ce que nous avons appris nous voulons l'oublier, nous ne voulons pas le savoir.

– Ainsi, répliqua la jeune femme, mon passé vous est connu !

– Je vous demande pardon d'avoir voulu le connaître, madame : il s'agissait du bonheur de mon fils, de son avenir.

– Vous n'avez rien à vous faire pardonner, madame ; je comprends tous les devoirs d'une mère et je vous approuve. Enfin vous connaissez mon passé, et malgré tout, M. Edmond Joubert voudrait me prendre pour femme et c'est vous, sa mère, qui venez me demander de l'épouser !

– C'est que… je suis femme ! répondit simplement Mme Joubert. Que de choses dans ces trois mots !

L'ancienne maîtresse du comte de Rosamont, si noblement relevée, regarda fixement Mme Joubert. Deux larmes roulaient dans ses yeux. La mère d'Edmond reprit :

– Vous êtes sans famille ; dans M. le docteur Chevriot, que j'ai vu hier et qui est instruit de ma démarche, vous avez retrouvé un père et vous n'avez plus qu'à retrouver une mère ; soyez l'épouse aimée d'Edmond Joubert, soyez ma fille ! Oh ! mon fils ne sera pas seul à tout faire pour vous rendre heureuse et vous faire oublier complètement vos souffrances d'autrefois, je serai avec lui et la tâche nous sera facile ; je vous aimerai, je vous chérirai !… Et votre petit André, que vous adorez, nous l'adorerons ; il sera notre enfant, notre fils à tous les trois et, avec vous, la joie de notre maison.

Oh ! n'ayez aucune inquiétude au sujet de ce cher petit ; si vous aviez d'autres enfants, il y aurait égalité entre eux et André, leur aîné, c'est-à-dire que tous auraient les mêmes droits de par la volonté de mon fils et la mienne.

Il est une question qui pourrait être réservée et que, cependant, je crois devoir aborder dès maintenant ; si désintéressée que vous soyez, elle ne saurait vous trouver absolument indifférente : il s'agit de notre fortune qui est d'environ trois millions.

Oh ! je sais que, attachée à votre existence modeste, préférant à tout le calme d'une vie retirée, vous faites peu de cas d'une grande fortune ; vous n'avez aucune ambition, mais si vous n'êtes pas ambitieuse pour vous, vous le serez un jour pour votre fils ; eh bien, cette fortune que nous vous offrons vous permettra, dans quelques années, de préparer à votre cher André un brillant avenir.

– Madame, répondit Marie d'une voix vibrante d'émotion, mon cœur est pénétré d'admiration et de reconnaissance ; mais, sans le vouloir, vous me rendez bien

malheureuse ; vous me faites éprouver une douleur que je ne connaissais pas encore.

– Mais… interrompit Mme Joubert.

– Je vous en prie, madame, laissez-moi parler, et écoutez-moi.

M. Edmond Joubert est honnête, généreux, loyal, et, je n'ai pas à le cacher, il a toutes mes sympathies. Il a pu, disiez-vous tout à l'heure, apprécier mes qualités, j'ai su également apprécier les siennes : il aime sa mère, il la vénère ! Bon fils, il sera un excellent mari, et je suis convaincue que l'épouse qu'il se donnera sera heureuse. Mais je ne puis être cette femme heureuse.

La physionomie de Mme Joubert prit subitement une expression douloureuse.

– Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix affaiblie.

– Je ne veux pas me marier.

– Oh ! mon Dieu !

– Je ne veux pas me marier, madame ; mais, le voudrais-je et le pourrais-je, je ne me marierais pas. Je ne me marierais pas, parce que je ne pourrais pas donner à mon mari la tendresse qu'il aurait le droit d'exiger de sa femme, cet amour sans lequel aucune union ne peut être heureuse, aucune union, selon moi, n'est possible.

Oui, il faut aimer celui qui associe son existence à la vôtre, et je ne peux plus aimer, moi ; pour tout autre amour que celui que je dois à mon enfant, mon cœur est fermé comme l'est aux profanes le sanctuaire d'une divinité mystérieuse.

La mère d'Edmond hocha la tête.

– Hélas ! madame, dit-elle d'une voix plaintive, vos paroles m'ont broyé le cœur ; j'étais venue avec l'espérance, vous repoussez ma demande, je vais retourner à Paris la mort dans l'âme. Ah ! pour mon malheureux fils, que vous condamnez à souffrir, c'est le désespoir !

– Il vous a pour le consoler, madame ; votre tendresse de mère aura raison de sa douleur.

– Je ne pourrai rien, rien !

– Laissez-moi croire le contraire.

– Je ne pourrai rien, vous dis-je, rien ; si grande que soit ma tendresse, si absolu que soit mon dévouement, je serai impuissante. Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir comme il vous aime !

– Je vous le dis encore, madame, je suis très malheureuse de cet amour que j'ai fatalement inspiré, et cependant, j'en prends le ciel à témoin, je n'ai rien fait pour le faire naître.

– C'est vrai, c'est vrai, et mon pauvre fils le reconnaît lui-même ; mais il vous a vue et il vous a aimée ; cela devait être, c'était fatal ! Si vous le voyiez aujourd'hui, vous ne le reconnaîtriez plus, tellement il est changé, et vous le prendriez en profonde pitié ; le malheureux est comme écrasé ; il n'a plus ni force, ni courage, ni volonté.

– Il faut qu'il reprenne son énergie.

– Oui, il faut, il faudrait ; mais comment, quand en lui tous les ressorts sont brisés ? Hélas ! madame, je n'aurais jamais cru que l'amour pût être un mal aussi terrible.

Ces paroles rappelèrent brusquement à la jeune femme qu'André Clavière avait été aussi un désespéré d'amour. Elle soupira et baissa la tête. Mme Joubert reprit :

– Cependant, ce matin, quand je lui dis que j'allais vous faire une visite et quel était l'objet de ma démarche, il m'a semblé que je le voyais renaître. Il s'était redressé, sa physionomie s'était animée, ses yeux s'étaient remplis de clarté. Oui, c'était comme une résurrection. Je l'ai quitté en lui laissant l'espoir au cœur ; et maintenant je vais lui porter le désespoir. C'est affreux !

Et, voilant son visage de ses mains :

– Ah ! il en mourra ! s'écria-t-elle avec un accent déchirant.

– De grâce, madame, ne parlez pas ainsi, n'ayez pas une pareille pensée. La tendresse d'une mère est plus puissante que vous ne le croyez, elle saura trouver des paroles, des accents qui apaiseront sa douleur ; vous l'aiderez à chasser de son cœur un amour sans espoir, et bientôt un autre amour effacera de sa pensée jusqu'à mon souvenir ; il y a dans votre monde tant de jeunes filles charmantes et qui ne demandent qu'à aimer.

Mme Joubert secoua la tête.

– Reprenez courage, madame, vous sauverez votre fils.

– Hélas ! vous seule pourriez le sauver, et vous ne le voulez pas !

– Ne dites pas cela, madame ; je le voudrais, mais ce que vous me demandez est impossible.

– Mais vous vous êtes donc condamnée à un éternel veuvage ?

– Oui.

– Et vous n'avez que vingt-trois ans !

– Je ne veux vivre que pour mon enfant et pour me souvenir.

– Ah ! je comprends, vous avez aussi une plaie au cœur.

– Oui, j'ai au cœur une plaie inguérissable, mais aussi un culte. Mme Joubert laissa échapper un profond soupir.

Devant cette grande douleur d'une mère, si digne de ce titre, Mme Clavière sentait son cœur se briser.

Elle eut tout à coup une idée qui ne pouvait être inspirée que par une grande âme comme la sienne.

– Madame, reprit-elle, je puis peut-être vous aider à guérir, à sauver votre fils.

– Comment ?

– En le voyant, en causant avec lui ; envoyez-moi M. Edmond Joubert.

– Ainsi, vous voudrez bien le recevoir ?

– Oui, s'il lui plaît de me faire une visite.

– Oh ! il viendra. Quel jour pourrez-vous le recevoir ?

– Demain, je ne sortirai pas, je l'attendrai toute la journée.

Mme Joubert essuya ses yeux et, devenue plus calme, prit congé de Mme Clavière.

* *

*

Le lendemain, vers deux heures, Edmond Joubert se présenta à la villa. Mme Clavière l'attendait, elle le reçut aussitôt.

Quoique prévenue, la jeune femme n'en remarqua pas moins le changement qui s'était fait en quelques mois chez Edmond ; il était pâle, amaigri, avait les yeux fatigués, avait beaucoup vieilli.

On voyait bien, comme l'avait dit sa mère, qu'en lui tous les ressorts étaient brisés et qu'une œuvre lente de destruction s'accomplissait.

– Le mal est plus grave que je ne le supposais, pensa Marie.

Elle avait tendu la main au jeune homme, puis lui avait indiqué un siège et s'était assise en face de lui.

– Je vous remercie, madame, dit-il, d'avoir bien voulu m'autoriser à vous faire cette visite.

– C'est moi, monsieur, qui ai désiré vous voir afin de causer quelques instants avec vous ; j'ai pensé que, dans votre intérêt, notre entretien ne serait pas inutile. Madame votre mère vous a rapporté, sans doute, la conversation que nous avons eue ensemble ?

– Oui, madame, et désolé, désespéré, je suis venu.

– Vous êtes venu et nous allons causer… je ne peux pas dire comme deux amis, car je n'ose pas vous considérer comme un ami et vous ne pouvez pas voir en moi une amie.

– Oh ! madame, madame !

– Monsieur Joubert, vous avez eu la pensée de faire de moi votre femme, plus que la pensée, puisque votre mère est venue hier me présenter votre demande en mariage ; c'est un grand, un très grand honneur que vous et votre mère m'avez fait, monsieur, et, certes, je pourrais être fière d'un pareil honneur, si j'en étais digne.

– Que dites-vous exclama le jeune homme.

– Je dis, répondit-elle, très calme, que je suis indigne de l'honneur que vous m'avez fait.

Il eut un geste énergique de protestation :

– Il faut voir les choses telles qu'elles sont, monsieur Joubert, et non à travers les couleurs du prisme. Quand vous avez autour de vous, dans les salons parisiens, de si belles jeunes filles gracieuses, distinguées, riches, qui seraient si fières d'attirer vos regards, si heureuses de vous aimer, comment avez-vous pu songer à m'épouser, moi, une veuve, une mère, une femme presque vieille déjà ?

– Parce que c'est vous que j'ai aimée, que j'aime ! répondit-il avec feu. Aucune de ces jeunes filles dont vous venez de parler n'a jamais attiré mes regards ; vous seule pouviez faire naître l'amour dans mon cœur, vous seule aviez le pouvoir de verser en moi toutes les ivresses, de me faire connaître les joies ineffables ou de me faire souffrir comme je souffre aujourd'hui, comme j'ai souffert depuis plus d'une année.

Ah ! vous êtes une veuve, vous êtes une mère ! Et qui vous dit que ce n'est point parce que vous êtes une veuve et

une mère que j'ai été irrésistiblement attiré vers vous et que je vous ai ainsi aimée, adorée ?…

Vous prétendez que, déjà, vous êtes vieille ; c'est votre bouche qui dit cela et non vos traits charmants ; d'ailleurs je sais votre âge.

– Soit, j'ai vingt trois ans ; mais j'ai connu bien des douleurs, ce sont les souffrances qui m'ont vieillie.

– Je les avais devinées, ces mystérieuses douleurs, je vous en ai aimée davantage et elles ont donné plus de force encore à mon amour.

– C'est alors que vous deviez voir que je n'étais pas une femme dans les conditions ordinaires de la vie, alors que vous auriez dû réfléchir et résister à cet entraînement fatal qui vous faisait me rechercher au lieu de me fuir.

– Vous fuir !

– Vous éloigner de moi, si vous aimez mieux, avec indifférence et dédain.

– Ah ! vous vous méprisez ! s'écria-t-il.

– Je ne suis pas une coquette, monsieur Joubert, et je n'ai pas ce rôle à jouer avec vous. Ce n'est pas non plus devant vous que je voudrais chercher à me parer de vertus que je ne possède pas.

– Mais vous les avez, ces vertus dont vous voulez vous dépouiller !

– Où les trouvez-vous, monsieur ? Est-ce dans l'histoire de ma vie, que vous connaissez ? Entrons dans mon passé, hardiment ; comme nouvelle expiation j'en remuerai la

honte, cette honte qui attacha à mon front un stigmate ineffaçable.

Voyons, monsieur Edmond Joubert, est-ce à moi, une femme déchue, une ancienne fille entretenue, – car enfin, il faut appeler les choses par leur nom, – est-ce à moi que vous pouvez donner votre nom honoré ? Est-ce moi, une ancienne maîtresse abandonnée par son amant, que vous pouvez placer à côté de votre mère, une noble femme, une sainte ?

– Elle ne vous trouve pas coupable.

– Elle est trop indulgente. Mais vous ?

– Moi, je vous ai placée si haut dans mon estime que rien au monde ne saurait vous atteindre.

– Votre générosité est grande comme l'indulgence de Mme Joubert.

– Je vous aime.

– Oui, vous m'aimez maintenant, mais vous cesserez de m'aimer.

– Jamais !

– Ne dites pas jamais ; vous cesserez de m'aimer, il le faut, afin que vous puissiez donner votre amour à une autre que vous aurez choisie.

– Pour moi, à côté de ma mère, il n'existe qu'une femme au monde, vous.

Marie secoua la tête.

– Aveuglement, folie ! fit-elle.

Monsieur Edmond, reprit-elle, vous cesserez de m'aimer parce que votre honneur et la tranquillité de votre mère l'exigent, vous cesserez de m'aimer parce que je ne puis être votre femme et qu'on ne garde pas en son cœur un amour sans espoir.

– Et cependant, madame, je le garderai ; j'en ferai ma religion ! Ah ! tenez, je préfère mourir de mon amour que de vivre sans lui !

– Vous vivrez, monsieur Edmond, et vous cesserez de m'aimer ; pour moi aussi, dans mon intérêt, il le faut !

– Pour vous, dans votre intérêt ? répéta-t-il.

– Mais comprenez donc que je souffre, moi aussi, et cruellement, de cet amour que j'ai eu le malheur de vous inspirer.

– Oh ! fit-il en tressaillant.

– Eh bien, oui, continua-t-elle d'un ton douloureux, vous m'aimez et vous me faites souffrir.

Suis-je assez malheureuse, mon Dieu !

Mais je suis donc vraiment maudite pour être ainsi fatale à ceux qui me témoignent de la sympathie et que je serais si heureuse d'avoir pour amis ?

– Ah ! madame, s'écria le jeune homme éperdu, c'est une pointe acérée que vous enfoncez dans mon cœur !

– Pourquoi ne voulez-vous pas écouter la voix de la raison ? répliqua-t-elle en pleurant.

– Quoi, maintenant vous pleurez, et c'est moi qui fais couler vos larmes !...

Mon Dieu, mon Dieu, mais vous voulez donc que je meure de douleur à vos pieds !

En prononçant ces paroles il s'était agenouillé devant la jeune femme.

– Que faites-vous, monsieur ? dit-elle ; je vous en prie, relevez-vous !

Il obéit et regarda M[me] Clavière piteusement, comme un enfant que sa mère vient de gronder.



Il s'était agenouillé devant la jeune femme. (P.461.)

III

UN MALADE DIFFICILE À GUÉRIR

Après quelques instants de silence, la jeune femme reprit :

– Monsieur Edmond, tout à l’heure vous avez dit : « Ma mère ne vous trouve pas coupable ! »

– Et j’ajoute qu’elle partage mon admiration pour vous.

– Comme je suis admirable, en effet ! répliqua Mme Clavière avec ironie.

Monsieur Joubert, continua-t-elle gravement, si vous croyez que je suis flattée par tant d’enthousiasme, vous vous trompez : c’est l’effet contraire qui se produit en moi : plus vous voulez m’élever, plus je me sens abaissée.

Vous et votre mère, vous voudriez m’absoudre ; c’est, je vous le répète, trop d’indulgence et trop de générosité ; mais je ne m’absous pas, moi ; le passé est là et dans ce passé il y a une tache que rien ne peut effacer. Ni vous, ni personne ne peut changer ce qui est, détruire ce que j’ai été.

Moi, votre femme ! Quoi, vous voudriez me mettre dans cette affreuse situation de rougir constamment devant vous et votre mère, de toujours courber devant le monde mon front chargé de honte ! Car, croyez-le bien, le monde

voudrait savoir qui je suis, d'où je viens, et il pénétrerait le secret du passé.

Non, non, monsieur Edmond, il y a trop de générosité et de bonté dans votre cœur pour que vous vouliez me mettre dans une situation qui ferait de moi une martyre !

Le jeune homme l'écoutait haletant, éperdu.

– Ah ! s'écria-t-elle, vous voyez bien que je ne peux pas être votre femme, que vous devez cesser de m'aimer !

Comme il secouait tristement la tête :

– Quoi que vous disiez et fassiez, reprit-elle, le passé est là sombre, impitoyable, dressé entre vous et moi... Je ne veux pas, entendez-vous ? que ma honte rejaillisse sur vous et votre mère ; et quand vous oubliez ce que vous vous devez à vous-même, moi, monsieur Edmond, je défends votre honneur !

Le jeune homme tressaillit violemment.

– Oui, allez, ajouta-t-elle en hochant la tête, quoi que vous disiez, je suis une femme tombée et la femme tombée, ne se relève jamais !

– Ah ! je vous comprends, maintenant, je vous comprends ! s'écria-t-il, tendant vers elle ses mains frémissantes, vous vous accablez, vous vous écrasez, vous vous méprisez vous-même, espérant ainsi me forcer au mépris de votre personne. Oh ! ne dites pas non, c'est un rôle que vous jouez... Et il vous grandit encore, il vous rend sublime !

– Mais malheureux, répliqua-t-elle avec douleur, quand on a un malade à guérir, on cherche le remède à sa guérison.

Eh bien, monsieur Joubert, vous êtes malade et, à tout prix, il faut qu'on vous guérisse.

Un sourire amer crispa les lèvres du jeune homme.

– Voyons, monsieur Edmond, reprit doucement Mme Clavière, ce n'est pas seulement le corps d'une femme que vous voulez posséder en vous mariant, vous voulez aussi, et surtout, avoir son cœur et son âme ?

– Oui, elle tout entière.

– Eh bien, je ne puis pas être cette femme-là, moi ; je ne peux pas vous aimer comme vous devez être aimé, comme vous méritez de l'être. Je ne peux plus aimer, mon cœur est mort.

– Oh ! ne dites pas cela !

– Mon cœur est mort, je vous le dis, mort pour cet amour que vous voudriez que je vous donnasse en échange du vôtre. Et voilà pourquoi encore je ne peux pas, je ne veux pas me marier.

– Et pourtant, répondit-il avec vivacité, malgré ce passé que vous évoquiez tout à l'heure avec tant de force, vous avez épousé M. Clavière !

– Oui, j'ai épousé M. Clavière. Et puisque vous invoquez le nom de ce mort qui m'est si cher, ce nom inséparable de tous mes souvenirs, je vais vous parler d'André Clavière.

Je croyais n'avoir en lui qu'un ami, un ami d'enfance, puisqu'il m'avait vue naître et que j'avais grandi près de lui ; je me trompais. André m'aimait, comme vous m'aimez, monsieur Edmond, d'un amour profond. C'était une passion.

Son père étant mort, devenu libre de ses actions, il vint à Paris pour me retrouver et, avant de m'avoir vue, découvrit ce que j'étais. Il ne me méprisa point, ce qu'il aurait dû faire, et quand je fus abandonnée, sachant que j'avais besoin d'un dévouement, il se présenta chez moi.

Alors, pour la première fois, il me parla de son amour et me supplia, à genoux, d'accepter son nom, je lui répondis non, et à tout ce qu'il put invoquer, toujours non. Je dus lui dire, pour lui faire comprendre mon refus, ce que je viens de dire à vous-même ; je lui dis plus encore ; j'étais enceinte et je lui en fis l'aveu.

Non moins généreux que vous, monsieur Joubert, il me répondit : « – L'enfant est légitimé par le mariage, je serai le père de votre enfant ! »

Malgré cela, je restai inflexible dans ma résolution. Je ne pouvais pas, je ne voulais pas, moi, déshonorée, prendre le nom d'un brave et honnête garçon.

Mais voyez dans quelle horrible situation je me trouvais : si je ne consentais pas à être sa femme, André avait pris la résolution de se donner la mort.

Que faire ?

Pour échapper à ce mariage qui m'épouvantait, et croyant ainsi sauver André de la mort, ce fut moi qui eus recours au suicide. J'allumai le charbon et je n'avais peut-être plus que quelques secondes à vivre, quand André pénétra dans ma chambre en enfonçant la porte. J'étais sauvée !

On a pu croire que c'était à cause de mon abandon que j'avais voulu en finir avec la vie ; je viens de vous dire la vérité.

Le lendemain, le malheureux André Clavière était, mortellement blessé par l'épée du baron de Simiane.

À peine remise, malgré ma faiblesse, j'accourus auprès de lui. C'était à moi à lui donner des soins, à mon tour de l'empêcher de mourir, si c'était possible. Mais, hélas ! tout devait être inutile.

Quand il sut qu'il était condamné, qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, il déclara que sa mort serait paisible si j'étais sa femme, que sa dernière volonté était de me donner son nom.

Je ne voulais toujours pas, mais je dus céder aux instantes sollicitations de M. le docteur Chevriot, de Me Mabillon, le notaire, et de M. Philippe Beaugrand.

Nous fûmes mariés dans l'après-midi, et le lendemain, avant midi, j'étais veuve.

Oh ! n'allez pas croire qu'André Clavière m'a épousée pour me laisser sa fortune, non ; avant de se battre il avait fait son testament ; il m'instituait sa légataire universelle. Il m'a épousée uniquement pour légitimer mon enfant.

Le jeune homme, à qui sa mère n'avait pas fait connaître tous ces détails, était stupéfié.

– Eh bien, monsieur Joubert, continua Marie, que pensez-vous de cette action d'un mourant ?

– C'est admirable, madame.

– Voilà pourquoi je garderai éternellement, pieusement, le souvenir d'André Clavière ; pourquoi, fidèle à sa mémoire vénérée, je veux rester veuve.

– Mais, dit Edmond, je ne vous défendrais pas de vous souvenir, je ne vous empêcherais point d'honorer la mémoire d'André Clavière.

– Vous ne comprenez pas bien, répondit-elle ; mon cœur est ouvert à l'amitié, mais cet autre sentiment, que nous appelons l'amour, en est à jamais banni.

– De grâce, permettez-moi d'espérer…

– Non, non, c'est impossible ! Je reste veuve parce que, ne pouvant plus aimer, je ne veux pas me remarier.

Le jeune homme laissa échapper une plainte sourde et courba la tête.

Il y eut quelques instants de silence.

– Monsieur Edmond, reprit Mme Clavière d'une voix imposante, mais pleine de douceur, j'ai quelques amis ; vous les connaissez maintenant, excepté un, qui est très éloigné de moi : ce sont M. le docteur Chevriot, M. Mabillon, M. Philippe Beaugrand, cet excellent Charles Pinguet et Charlotte, sa femme. Je viens de vous le dire, mon cœur est toujours ouvert à l'amitié ; eh bien, je vous offre mon amitié, voulez-vous être aussi un de mes amis ?

Et elle lui tendit la main.

Il fléchit le genou, saisit cette main fine et blanche, qui s'avançait vers lui, et la porta respectueusement à ses lèvres.

– Eh bien, acceptez-vous ? dit-elle.

– Oui. Mais…

– Oh ! pas de restriction, vous êtes mon ami et je suis votre amie. Et tout de suite, m'emparant de cette autorité affectueuse que donne l'amitié, vous allez me promettre de travailler dès maintenant à votre guérison, c'est-à-dire de prendre la ferme résolution d'arracher de votre cœur un amour qui rend malheureuses trois personnes : vous, votre mère et moi.

– Je ne pourrai jamais !

– Ces paroles sont d'un homme faible et je veux, votre amie exige que vous soyez fort. Reprenez votre énergie, armez-vous de toute votre volonté ; dites-vous que vous avez à rendre la tranquillité à votre mère ; que moi, maintenant votre amie, je souffrirais de vous voir souffrir, et songez qu'il s'agit de votre bonheur et de votre avenir. Alors, monsieur, l'apaisement se fera en vous ; puis, avec l'aide de votre excellente mère, vous chercherez et trouverez une belle jeune fille dont le doux regard et le sourire achèveront votre guérison.

– Aucune jeune fille ne peut vous être comparée ! s'écria-t-il.

– Pourquoi dites-vous cela ? Parce que – vous me l'avez avoué, – de plus gracieuses, des plus charmantes, des plus jolies vous avez toujours détourné vos yeux. Eh bien, vous les regarderez et n'aurez plus qu'à choisir. Du milieu des cendres d'un amour éteint, un nouvel amour renaîtra et vous fera connaître toutes les joies, tous les enchantements de la vie, et vous pourrez vous dire avec fierté : J'étais l'esclave d'une passion, elle pouvait me tuer ; mais j'ai lutté contre elle et je l'ai vaincue.

Le jeune homme s'était redressé et, frémissant, les prunelles dilatées, il contemplait Mme Clavière comme en extase.

– Ah ! s'écria-t-il avec une sorte d'exaltation, il me semble que, déjà, je sens en moi cette force que vous m'ordonnez d'avoir ! Quoi, vous avez la puissance de me transformer ainsi ! Mais de quelle nature est donc votre pouvoir ?

Elle répondit avec un doux sourire :

– Mon pouvoir, c'est la raison !

Quand, un peu plus tard, Edmond Joubert sortit de la villa Clavière, il n'était déjà plus le même homme.

Mais il n'avait nullement pris la résolution de se guérir de son amour ; se faisant illusion, il ne pouvait pas admettre qu'il fût sans espoir. Il se disait que l'amitié conduit à l'amour, et il espérait qu'à force de persévérance il parviendrait à se faire aimer.

* *

*

Quelques jours après il écrivit à Philippe Beaugrand le billet que voici :

« Cher monsieur,

« Je désire vous entretenir d'une chose des plus sérieuses et qui n'est pas sans intérêt pour vous.

« Si vous pouviez disposer en ma faveur de votre soirée de demain, nous dînerions ensemble dans un restaurant, chez Bignon, par exemple.

« Si vous êtes libre, veuillez me le faire savoir par un mot, et je vous attendrai à cinq heures, dans mon coupé, à la porte du ministère.

« Avant le dîner, nous ferons une promenade au bois.

« Bien à vous,

« EDMOND JOUBERT. »

Il reçut le soir même la réponse de l'ingénieur.

« Je vous donne ma soirée de demain, heureux de la passer avec vous

« Amitiés,

« PHILIPPE BEAUGRAND. »

Le lendemain, entre cinq et sept heures, comme il avait été dit, Edmond et Philippe, devenus amis depuis qu'ils s'étaient rencontrés chez Mme Clavière, firent une promenade au bois et aux Champs-Élysées.

Edmond gardant le silence au sujet de cette chose des plus sérieuses dont il voulait entretenir Philippe, celui-ci ne crut pas devoir l'interroger, pensant bien que la confidence viendrait à son heure.

Les deux amis dînèrent dans un salon du restaurant Bignon, et ce fut seulement quand on leur eut servi le café, des liqueurs et des cigares, que M. Joubert se décida enfin à aborder la grosse affaire :

– Mon cher ami, dit-il, je me trouve dans une situation difficile, pénible, à laquelle je voudrais vous intéresser, car vous pouvez faire, j'en ai la conviction, beaucoup pour moi.

– Ah ! Et de quoi s'agit-il ?

– Du bonheur de ma vie.

– Oh ! oh ! c'est sérieux, très sérieux, en effet. Mais expliquez-vous.

– Mon ami, j'aime Mme Clavière.

Philippe eut un haut-le-corps et pâlit.

– Ah ! balbutia-t-il, vous aimez Mme Clavière.

– Ce n'est pas dire assez, elle est l'objet de mon adoration.

– Vous l'aimez depuis longtemps ?

– Depuis deux ans.

– Cela compte. Mais que voulez-vous que je fasse à cela ?

– Vous êtes un des meilleurs amis de Mme Clavière, elle a en vous une très grande confiance et j'ai tout lieu de croire que, si vous plaidiez ma cause auprès d'elle, vous la gagneriez.

– Mon cher Edmond, permettez-moi de vous dire que je n'ai point le pouvoir que vous me supposez ; je connais assez Mme Clavière pour vous dire qu'elle n'est pas femme à se laisser diriger jamais par une influence étrangère. Dans tous les cas, franchement, ce n'est pas à moi à faire votre demande en mariage.

– Mon ami, cette demande a été faite.

– Ah ! Et par qui ?



Quand on leur eut servi le café, des liqueurs et des cigares... (P. 468.)

– Par ma mère, il y a quelques jours.

– Quelle réponse Mme Clavière a-t-elle faite à Mme Joubert ?

– Elle a répondu qu'elle ne pouvait plus aimer, qu'elle ne pouvait et ne voulait pas se remarier.

– Mon cher Edmond, si c'est une résolution fermement prise par Mme Clavière, et je le crois, nulle puissance au monde ne la fera changer.

– Pourtant, j'espère le contraire.

– On veut toujours espérer, quand on aime.

– Le lendemain de la visite que ma mère lui a faite, Mme Clavière ayant témoigné le désir de me voir et de causer avec, moi, je me suis rendu auprès d'elle.

– Alors ?

– Elle m'a reçu d'une façon charmante, avec une grande affabilité.

– Et vous avez causé.

– Oui.

– Que vous a-t-elle dit ?

– Ce qu'elle avait déjà dit à ma mère, qu'elle était très malheureuse de cet amour qu'elle m'avait inspiré ; elle m'a conjuré de renoncer à mes projets, de me guérir d'un amour qui est, dit-elle, sans espoir. Ah ! mon ami, quelle femme adorable !

– Oui, adorable ! murmura l'ingénieur.

– Le croiriez-vous, Philippe, continua M. Joubert, prétendant que je ne devais avoir pour elle que de l'indifférence ou du dédain, elle s'est humiliée devant moi, abaissée, méprisée même.

– Oh !

– C’était un rôle qu’elle jouait, espérant faire naître en moi le mépris, croyant porter ainsi un coup mortel à mon amour. Je l’ai compris et je me suis écrié : Vous êtes sublime !

Voyant qu’elle ne réussissait pas à mettre le trouble en moi, elle prit une autre thèse et me parla avec une grande douceur, comme à un enfant ou un malade. Elle fit appel à ma raison, invoqua mon avenir et mon bonheur que je brise, selon elle, la tranquillité de ma mère et son repos à elle-même ; car, m’a-t-elle dit, je souffrirais de vous voir souffrir. Elle crut devoir ensuite me donner de sages conseils.

– Que vous ne suivrez pas.

– Oui, parce que j’aime mieux mourir que de renoncer à elle.

Philippe hocha la tête.

– Finalement, poursuivit Edmond, elle m’a offert son amitié, me demandant d’être aussi son ami avec vous, M. le docteur Chevriot et Me Mabillon.

– Que vous dirai-je, Philippe ? J’étais sous le charme en la quittant et je sentais que, loin d’avoir porté atteinte à mon amour, elle y avait ajouté de nouvelles ardeurs.

Un autre serait peut-être découragé ; moi, je ne désespère pas ; je me dis qu’elle sera touchée un jour de ma persévérance et qu’elle ne pourra pas résister aux sollicitations de l’amour le plus pur, le plus dévoué et le plus exclusif qu’une femme ait jamais inspiré.

– Voilà le rêve d'un amoureux, mon cher Edmond ; mais votre rêve est loin de la réalité. Voulez-vous que je vous parle franchement ?

– Je vous en prie.

– Eh bien, mon ami, vous poursuivez un but que vous n'atteindrez pas. Du moment que Mme Clavière vous a déclaré qu'elle ne voulait pas se remarier, tenez-le-vous pour dit.

– Elle ne parlerait plus ainsi si elle m'aimait.

– Assurément : mais elle vous a dit aussi qu'elle ne pouvait plus aimer et que pour cette raison elle ne pouvait pas se remarier.

– Elle n'a que vingt-trois ans, Philippe, pourquoi n'aimerait-elle plus ?

– Ah ! pourquoi !… Je n'en sais rien ; c'est son secret.

– Il y a là un secret ?

– Oui, il existe ce secret, qu'elle ne confie à personne. N'oubliez aucune de ses paroles, Edmond, et méditez-les. Il y a des femmes qui parlent à la légère et laissent échapper de leurs lèvres des paroles irréfléchies ; Mme Clavière n'est pas de celles-là.

Elle vous a donné de sages conseils, m'avez-vous dit ; dans votre intérêt, mon ami, tenez-en compte ; ne vous brisez pas contre l'impossible ; pendant qu'il en est temps encore, remontez vite le courant qui vous entraîne.

Vous le voyez, je vous parle en toute sincérité, comme un véritable ami doit le faire ; renoncez à vos projets,

Edmond ; je joins mes exhortations à celles de Mme Clavière et je vous dis comme elle : chassez de votre cœur un amour sans espoir.

– Non, j'espère me faire aimer.

– Vous ne pouvez pas réussir, son cœur est pris entièrement par l'amour maternel.

– Oui, elle adore son fils ; eh bien, je compte surtout sur cette grande affection pour me faire aimer.

– Comment cela ?

– Je suis prêt, en l'épousant, à lui donner par contrat et pour son enfant la moitié de ma fortune ; elle voudra que son fils soit riche un jour.

Philippe Beaugrand sourit.

– Mon pauvre ami, répondit-il, vous vous trompez encore, et pour reconnaître votre erreur, vous n'avez qu'à voir comment est élevé le petit André. Est-ce donc pour l'habituer à la vie facile du riche et lui donner des idées de grandeur qu'elle laisse son fils à la maison de Boulogne parmi des enfants recueillis par charité ?

Edmond, tout interloqué, ne répondit pas.

– Écoutez, reprit Philippe, je peux vous initier à un secret, qui n'est connu que de quelques personnes, mais il faut me promettre que vous serez d'une discrétion absolue, c'est-à-dire que vous ne révélerez ce secret à personne, pas même à Mme Joubert.

– Je vous le promets, je vous le jure !

– Quel est, pensez-vous, le chiffre de la fortune de Mme Clavière ?

– On croit généralement qu'elle a dix à douze mille francs de rente.

– Vous savez qu'elle a été l'unique héritière d'André Clavière, son mari.

– Oui.

– Eh bien, mon cher Edmond, André Clavière a laissé à sa veuve une fortune immense.

– Immense ! répéta M. Joubert ouvrant de grands yeux.

– Tout près de huit millions.

– Est-ce possible ? exclama Edmond stupéfait.

– C'est réel. L'asile de Boulogne-sur-Seine, sous le nom de Maison maternelle, a été fondé par Mme Clavière ; c'est son œuvre. Il y a eu là pour achats de terrains, constructions, aménagements, mobilier, etc., plus de douze cent mille francs dépensés, et la dotation de l'œuvre est annuellement de quarante mille francs.

Malgré cela, Mme Clavière a encore actuellement, pouvant en disposer à son gré, trois cent cinquante mille francs de rente ; car, comme bien vous pensez, les économies réalisées depuis trois ans ont déjà rendu au capital les sommes dépensées pour l'établissement de Boulogne.

Et maintenant vous pouvez dire, vous qui êtes habitué à aligner des chiffres, quelle sera, dans quinze ou dix-huit ans d'ici, la fortune de Mme Clavière ou plutôt celle de son fils, si

les dépenses n'excèdent jamais la dotation annuelle de la maison maternelle, quinze mille francs qu'il faut à Mme Clavière pour sa maison, soit environ soixante mille francs par an, et si le reste du revenu continue à être porté chaque année au capital.

– Ah ! mon ami, mon cher Philippe, je ne sais plus que dire. Cette révélation que vous venez de me faire me bouleverse dans tout mon être Cette fois, je me sens écrasé et je vois s'écrouler toutes mes espérances. Ah ! mon ami, mon ami !

– Enfin vous comprenez que votre amour est sans espoir et qu'il vous faut, comme je le disais tout à l'heure, plein d'énergie et de volonté, remonter le courant qui vous entraîne…

– Oui, il le faut, vous me le faites comprendre, dit tristement Edmond. Ah ! mon cher Philippe, quelle femme étrange !

– Oui, étrange, fit M. Beaugrand rêveur ; mais c'est bien la plus admirable des mères, la plus adorable des femmes !

IV

AMIS ET RIVAUX

Edmond avait laissé son cigare s'éteindre entre ses lèvres.

Philippe, dès le commencement de la conversation, avait écrasé le sien dans une assiette. Pendant quelques instants les deux amis restèrent silencieux. Philippe paraissait absorbé en lui-même.

– À quoi pensez-vous ? lui demanda Edmond.

– À bien des choses, entre autres à cette mutuelle sympathie qui nous a attirés l'un vers l'autre et a fait de nous deux amis.

– Et nous ne nous connaissions pas il y a un an.

– C'est vrai, mais Mme Clavière était entre nous comme le trait d'union entre deux mots. Vous m'avez franchement donné votre amitié. Et elle est sincère.

– J'en suis sûr, et la mienne l'est également. Certes, mon cher Edmond, vous venez de m'en donner un témoignage auquel je suis extrêmement sensible ; et votre confiance en moi m'impose le devoir de vous accorder également la mienne. Eh bien, je vais vous parler à mon tour d'un autre amour sans espoir dont Mme Clavière est aussi l'objet.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire, Edmond, que j'aime aussi Mme Clavière, et que mon amour, non moins grand et non moins dévoué que le vôtre, n'a rien à attendre, rien à espérer.

– Oh !

– Vous aimez Mme Clavière depuis près de deux ans ; je l'ai aimée, moi, lorsqu'elle était encore jeune fille, avant qu'elle devînt la femme d'André Clavière, mon ami ; mon amour est né devant le lit d'un mourant, au bord d'une tombe qui allait s'ouvrir.

Mon affection pour André Clavière était profonde, et au milieu des préoccupations douloureuses qui précédèrent son mariage, sitôt suivi de sa mort, je n'avais pu me rendre exactement compte de l'impression que Marie Sorel avait faite en moi ; ce ne fut que lorsque les derniers devoirs eurent été rendus au malheureux André, que je fis l'analyse des sentiments que j'éprouvais pour la jeune veuve ; alors je découvris que c'était l'amour, un amour ardent qui s'était emparé de mon cœur.

Tout d'abord, je m'étais dit : – « Elle a de l'amitié pour moi, elle m'accorde sa confiance, elle ne me repoussera pas lorsque, arrivée à la fin de son deuil, je lui offrirai mon nom ; André Clavière l'a épousée pour légitimer son enfant, moi je l'épouserai pour l'aider à élever cet enfant et en être aussi le père.

– Elle n'a pas accueilli votre demande ?

– Je ne lui ai jamais dit que je l'aimais et j'ai fait tout ce qui dépendait de moi afin qu'elle ne le soupçonnât point.

– De sorte qu'aujourd'hui elle ignore encore que vous l'aimez ?

– Oui.

– Et vous dites, Philippe, que votre amour est sans espoir ?

– Comme le vôtre.

– Non, non, vous vous trompez, elle vous aime !

L'ingénieur secoua la tête.

– Vous êtes aimé, vous dis-je. Ah ! je comprends maintenant !... La voilà donc cette raison pour laquelle elle se retranche derrière ces paroles : Je ne veux pas me remarier. Elle vous aime, Philippe, elle vous aime, et comme elle ne soupçonne pas vos sentiments à son égard, grâce au silence que vous avez gardé, elle aussi croit son amour sans espoir et garde le secret de ses pensées.

– Oui, Edmond, elle garde le secret de ses pensées ; mais, dans son cœur, il n'y a pour moi qu'une simple amitié.

– Mais rien ne prouve qu'elle n'éprouve pas un sentiment plus tendre.

– Rien ne le prouve, en effet ; mais il y a des choses que l'on devine d'instinct : quelque chose me dit qu'elle a fermé son cœur à l'amour, et que dès le jour de la mort d'André Clavière elle a pris la résolution de rester veuve.

– Pourquoi aurait-elle pris une pareille résolution ?

– Hé, je ne le sais pas... là est, précisément, ce secret qu'elle ne confie à personne.

– Mais, encore une fois, je l'ai découvert, ce secret, il est dans ces trois mots : elle vous aime ! Assurément, ne se

doutant pas de votre amour, elle ne peut dire à personne : J'aime M. Philippe Beaugrand.

L'ingénieur ébaucha un sourire.

– Ainsi vous ne croyez pas que je sois dans le vrai ?

– Non, non, j'ai ma conviction.

– Est-ce donc parce que vous avez cette conviction, née d'un scepticisme étrange, que vous ne lui avez jamais parlé de votre amour ?

– Oui, ce fut une des raisons qui me forcèrent à garder le silence ; mais cette raison ne s'est présentée qu'en second lieu, comme nouvel obstacle, et n'a donné que plus de force à une autre également importante et sérieuse.

– Ah !

– J'avais appris, par Me Mabillon, qu'André Clavière laissait à sa veuve une fortune de huit millions. Or, à côté de Mme Clavière, je n'étais et ne suis encore qu'un pauvre diable. J'ai à peine huit mille francs de rente et mon traitement d'ingénieur attaché au cabinet du ministre ; qu'est-ce que cela ? Quelque chose peut-être pour la fille d'un commerçant ou d'un petit bourgeois, mais rien pour Mme Clavière. L'adorable jeune femme m'attirait, mais les millions me repoussaient.

Je suis bien certain que Mme Clavière, si je lui avais demandé sa main, n'aurait pas eu la pensée qu'il pouvait y avoir dans ma démarche un misérable calcul d'intérêt ; mais d'autres n'auraient-ils pas eu le droit de me soupçonner de vénalité ?

Le monde a la critique facile et est souvent méchant ; on ne peut pas dire toujours : je me moque du qu'en-dira-t-on ; dans certaines circonstances, celui qui a souci de sa dignité et de son honneur doit redouter le jugement du monde. Et, d'ailleurs, moi-même je me disais : « Non, c'est impossible, tu ne peux pas l'épouser, elle est trop riche. »

C'est que l'amour n'exclut pas l'amour-propre, il augmente au contraire ses susceptibilités. Il est des sentiments de délicatesse avec lesquels on ne transige pas.

On peut accepter, sans se sentir trop humilié, la supériorité intellectuelle de celle à qui l'on s'est uni ; mais il répugne à un homme de cœur d'être enrichi par sa femme.

– Ceci, mon cher Philippe, est l'exposé d'une théorie que vous pourriez défendre avec vos sentiments personnels ; mais elle est facilement controversable, et la théorie contraire peut être également défendue.

– Oh ! nous n'avons pas à chicaner sur ce point, chacun a le droit de traiter une thèse à sa manière.

Enfin, avant même d'avoir compris que je ne parviendrais pas à me faire aimer et que Mme Clavière était résolue à ne pas se remarier, la fortune de la jeune femme s'était placée en travers de mes espérances et je laissais mes illusions s'échapper.

Les millions m'écrasaient.

Vous, mon cher Edmond, vous espériez vous faire aimer et épouser Mme Clavière en lui offrant votre fortune ; moi, je m'imposai le devoir cruel de m'éloigner d'elle à cause de ses millions.

Convaincu, je vous le répète, qu'elle ne se remarierait jamais, que son cœur était fermé à tout autre sentiment que celui de l'amitié, je voulus, non pas l'oublier, mais forcer l'amour à sortir de mon cœur.

– Et l'amour a été plus fort que votre volonté.

– Oui, puisque je l'aime toujours.

– Ah ! vous voyez bien que, quoi que je fasse, je ne cesserai pas de l'aimer !

– Le temps a raison de tout, mon ami. Je n'ai pas encore réussi à vaincre ma passion ; mais, déjà, il s'est fait en moi un grand apaisement, que je dois, je n'ai pas à vous le cacher, à un âpre sentiment d'égoïsme : Je me dis : « Elle ne sera pas ma femme, mais elle ne sera pas non plus la femme d'un autre. »

– Et si vous vous trompiez ?

– Si je me trompais, ma douleur serait épouvantable et je ne sais pas de quoi je serais capable.

Mais allez, mon cher, ajouta Philippe en secouant la tête, je suis sûr de ne pas me tromper.

– Enfin, Philippe, nous sommes amis et rivaux.

– Rivaux malheureux, deux pauvres malades à guérir. Serrons-nous l'un contre l'autre et en nous aidant mutuellement, entreprenons l'œuvre de notre guérison. Le voulez-vous ?

– Si ce n'est pas impossible.

– Nous le verrons bien.

Écoutez, Edmond ; dans le cas présent, l'éloignement est, je crois, ce qu'il y a de meilleur, mais un éloignement sérieux, c'est-à-dire mettre entre Mme Clavière et nous une grande distance.

Le ministre des travaux publics, d'accord avec ses collègues de la marine et des affaires étrangères, va envoyer une commission d'ingénieurs en Cochinchine et en Annam où il existe, paraît-il, de très riches gisements aurifères. On me propose de faire partie de cette commission et demain je dois donner ma réponse. Si j'accepte, je quitterai la France dans huit jours.

– Oh ! vous n'accepterez pas !

– Eh bien, mon cher Edmond, vous êtes dans l'erreur ; ma décision est prise, j'accepterai.

– Ce ne sera qu'une absence de quelques mois.

– Le travail de la commission ne durera que quelques mois, en effet ; mais une société, déjà en formation, sera autorisée à exploiter les gisements ; alors il y aura à faire d'importants travaux ; la société devra s'attacher plusieurs ingénieurs ; j'obtiendrai sans aucune difficulté la direction d'une partie de ces travaux à exécuter. Je pourrai donc ainsi rester plusieurs années en Extrême-Orient.

– Vous vous expatriez, vous vous condamnez à un exil volontaire.

– Que voulez-vous ? qui veut la fin veut les moyens.

– Je m'incline devant votre courage.

– Ce courage, mon ami, pourquoi ne l'auriez-vous pas comme moi ? Voyons, pourquoi ne nous embarquerions-nous, pas ensemble pour l'Indo-Chine ?

– Je ne suis pas ingénieur des mines, moi.

– On peut, sans avoir ce titre, faire un voyage en Asie. Edmond, si vous le voulez, nous partirons tous deux dans huit jours.

– Mais…

– À cette condition, bien entendu, que Mme Joubert ne s'opposera point à votre départ. L'un et l'autre nous nous éloignons de la France pour la même cause, parce que nous aimons sans espoir ; la main dans la main nous allons chercher le remède à notre mal.

Si votre mère vous dit : Tu peux partir, rien ne vous retient plus à Paris.

– Soit. Mais qu'est-ce que je ferais là-bas ?

– Ce qui vous plairait. Votre fortune vous permet de choisir vos distractions. Vous m'accompagneriez dans mes pérégrinations, vous pourriez même travailler avec moi ; enfin, si vous le préfériez, vous visiteriez successivement les différents États de cette importante partie de l'ancien continent.

Il va sans dire que pour vous comme pour moi, d'ailleurs, l'exil volontaire serait limité. Nous reviendrions en France dès que la cause de notre exil n'existerait plus.

– Philippe, est-ce que vous me dites tout cela sérieusement ?

– Très sérieusement, mon ami.

Edmond baissa la tête et resta silencieux.

– Allons, mon cher, reprit M. Beaugrand au bout d'un instant, avouez que votre cœur conserve encore de l'espoir.

– Eh bien, c'est vrai.

– Et cela parce que vous ne connaissez pas Mme Clavière comme moi. Ce que vous désirez, Edmond, ce que vous voudriez, je le devine. Eh bien, je verrai celle que nous aimons et lui parlerai de votre amour. Oh ! cela me coûtera beaucoup, car c'est une mission cruelle que je me donne là ; mais n'importe, mon amitié pour vous me donnera la force de supporter cette redoutable, cette terrible épreuve.

– Philippe, mon ami…

– Je la verrai, vous dis-je, et je plaiderai votre cause avec autant de chaleur que si j'avais l'espoir de la gagner.

– Vous réussirez !

M. Beaugrand eut un sourire doux et triste.

– Mon pauvre ami, répliqua-t-il, vous ne voyez même pas que vous êtes profondément égoïste ; vous ne songez pas au mal affreux qui me serait fait, si je réussissais.

– C'est vrai, je suis cruel.

– Si je réussissais, Edmond, je ne sais pas quelles souffrances j'aurais à endurer ; mais sans récriminer, sans faire entendre une plainte, je ferais le sacrifice de mon amour.

– Ah ! mon ami, vous êtes meilleur que moi !

– Non, mais je n'ai plus d'espoir et vous espérez encore. Enfin, je ferai pour vous ce que je n'oserais pas faire pour moi. Dans le cas où je réussirais, partant dans huit jours, je vous débarrasserais de votre rival.

– Et je perdrais un ami !

– Voilà une parole de consolation. Mais il y a l'autre hypothèse : si je ne réussis pas, que ferez-vous ?

– Je partirai avec vous !

– Dès maintenant vous êtes décidé ?

– Oui.

– C'est bien.

Et les deux amis rivaux se serrèrent la main.

* *

*

Le surlendemain Philippe Beaugrand se rendit chez Mme Clavière. Il était grave, ému, soucieux.

La jeune femme sentit trembler la main qui serrait la sienne.

– Chère madame, dit-il, c'est une visite d'adieu que j'ai l'honneur de vous faire aujourd'hui.

– Une visite d'adieu ! s'écria-t-elle.

– Dans huit jours je serai déjà loin de la France.

La physionomie de la jeune femme s'attrista subitement.



Les deux amis rivaux se serrèrent la main. (P. 478.)

Il ne lui disait pas pourquoi il partait, mais elle le comprenait.

Philippe lui dit qu'il avait accepté de faire partie d'une commission d'ingénieurs nommée par le ministre et qui allait s'embarquer pour l'Indo-Chine.

– Et quand reviendrez-vous ? demanda-t-elle.

– Pas avant quatre ou cinq ans, répondit-il.

– Assurément, dit-elle, vous trouvez certains avantages à vous éloigner de la France et vous travaillez en vue du brillant avenir qui vous attend ; mais, moi, je vais avoir un ami de moins…

– Ne croyez pas cela, répliqua-t-il vivement ; si loin que soit Philippe Beaugrand, vous pourrez toujours compter sur son amitié et son dévouement.

– Oui, je connais votre cœur.

– Maintenant, chère madame, je vais, avec votre permission, remplir auprès de vous une mission assez délicate et dont je me suis chargé.

– Mon Dieu, comme vous parlez d'un ton solennel !

– La circonstance l'exige.

– Ah ! Eh bien, mon ami, je vous écoute.

– Depuis que nous nous sommes rencontrés ici dans votre salon, Edmond Joubert et moi, nous nous sommes vus souvent et nous sommes liés par l'amitié.

– Je n'en éprouve aucune surprise : deux natures également loyales doivent se rapprocher.

– Avant-hier Edmond m'a parlé de l'amour que vous lui avez inspiré.

– Ah ! il vous a parlé de cela ?

– Il m'a instruit de la démarche faite auprès de vous par Mme Joubert.

– Eh bien ?

– Comme cette démarche n'a pas eu le résultat que la mère et le fils espéraient, Edmond m'a prié d'appuyer la demande de Mme Joubert.

Mme Clavière regarda le jeune homme avec stupéfaction.

– Quoi, fit-elle, c'est vous, Philippe Beaugrand, qui venez me parler des projets de M. Edmond Joubert !

– Je ne pouvais refuser cela à mon ami.

– Votre ami vous a-t-il dit que nous avions eu ensemble un long entretien ?

– Il me l'a dit…

– Sans aucun doute, il vous a rapporté ce qui a été dit dans cet entretien, je n'ai donc pas à vous le répéter. Mais je m'étonne qu'après lui avoir parlé franchement et amicalement comme je l'ai fait, il n'ait pas renoncé à tout espoir.

C'est qu'il vous aime.

– Je le crois, il me l'a répété sur tous les tons ; mais je lui ai répondu, et cela devait lui suffire. M. Edmond Joubert a de grandes qualités, il est de ceux qui ont droit à l'amour d'une femme ; mais croit-il donc que si j'avais eu l'intention de me marier, je n'aurais pas trouvé, même avant de le connaître, celui à qui, heureuse et fière, j'aurais donné mon cœur ? Certes, en vous prenant pour avocat, M. Joubert ne pouvait

mieux choisir ; mais je vous le dis tout de suite, afin de vous éviter une peine inutile, vous ne pouvez pas gagner votre cause.

– Alors vous ne voulez plus m'écouter ?

– Si, je veux bien vous écouter. Mais vous êtes prévenu.

– Ce qui plaide plus éloquemment que je ne saurais le faire en faveur de la demande dont vous avez été l'objet, c'est que Mme Joubert et son fils croyaient que vous n'aviez qu'une très modeste fortune.

– Aussi ai-je été fort touchée de leur désintéressement.

– Cependant, en lui faisant promettre d'en garder le secret, j'ai cru devoir apprendre à Edmond Joubert que vous aviez une très grande fortune.

Vous me pardonnerez cette indiscrétion en faveur de l'intention qui me l'a fait commettre. Après avoir dit à Edmond tout ce que je pouvais pour le convaincre que son amour était sans espoir et qu'il devait faire d'énergiques efforts pour le chasser de son cœur, voyant qu'il comptait sur sa fortune pour vous faire revenir sur votre première décision, je devais lui prouver qu'il se trompait. Mais le chiffre énorme de votre fortune ne l'a pas effrayé.

– Et il a eu raison. Si je devais me remarier, je considérerais comme honteux de mettre la question d'argent dans le mariage.

– Oh ! je sais cela. Je savais aussi, avant de vous parler de M. Joubert, que j'allais essayer de défendre une cause perdue d'avance.

– Vous, mon ami, vous me comprenez.

– Je n'ai pas cette prétention. Toutefois, sans avoir pénétré le secret de vos pensées, sans pouvoir dire si c'est un serment que vous avez fait, j'ai deviné que vous aviez complètement fermé votre cœur à l'amour et que, ne voulant ou ne pouvant plus aimer, le mariage était pour vous comme une chose défendue.

– Je n'ai fait aucun serment, mon ami, mais vous avez deviné la vérité : ne pouvant plus aimer, je ne peux pas me remarier.

– Cependant, à votre âge, est-il possible que vous soyez condamnée à vivre seule ?

– Seule ! Est-ce que je n'ai pas mes souvenirs ?

– Sans doute, les souvenirs occupent la pensée ; mais, permettez-moi de vous le dire, on ne vit pas éternellement avec des souvenirs.

– Et mon fils ! Est-ce que je n'ai pas mon petit André à aimer ? Est-ce que je n'ai pas à m'occuper de son éducation, à songer à son avenir ?

– Assurément, il peut se faire que votre tendresse pour votre fils suffise à remplir votre vie. Mais l'amour maternel, si grand qu'il soit, ne peut jamais exclure cet autre amour qui embrase le cœur de la femme et de l'homme, qui est l'union intime de deux âmes, l'étreinte passionnée de deux êtres.

Quoi que vous disiez, vous n'empêcherez pas les lois de la nature d'exister : la femme est née pour aimer et être aimée, c'est le besoin absolu de son âme ; elle a été créée pour l'homme comme l'homme a été fait pour la femme, et ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre.

Je vous le demande, quel tort feriez-vous à votre fils en aimant l'époux dont vous seriez la compagne ? Est-ce que la tâche maternelle que vous ayez à remplir en souffrirait ? Non, elle vous serait, au contraire, plus facile.

La jeune femme, qui avait écouté, la tête inclinée, se redressa brusquement.

Ses yeux s'étaient remplis de clarté et son front semblait enveloppé de lumière.

Elle eut un sourire mystérieux qui répondait à l'expression indéfinissable de sa physionomie.

– Mon ami, répondit-elle d'une voix animée, je vous le dis encore, ce que vous avez deviné est la vérité. On ne doit pas prendre pour mari un homme que l'on n'aime pas ; or je ne veux pas me remarier parce que je ne peux plus aimer.

Mais, pourriez-vous me demander, pourquoi ne pouvez-vous plus aimer ?

Je vous l'ai dit, je n'ai pas fait un serment ; mais il y a autre chose. Ce secret, que je garde au fond de mon cœur, que je ne confie à personne, je vais vous le faire connaître, à vous, qui étiez l'ami d'André Clavière et qui savez combien il était grand par le cœur.

Vous trouverez ce que je vais vous dire étrange, inouï, surnaturel, et peut-être vous demanderez-vous si je ne suis pas une femme atteinte de névrose, une déséquilibrée.

– Oh !

– Écoutez-moi : j'aimais le comte de Rosamont comme aime une jeune fille qui n'a encore perdu, aucune de ses

illusions. Il m'abandonna pour se marier, et mon premier cri de douleur mit en fuite les chères illusions de ma jeunesse.

Je n'avais et ne pouvais avoir que de l'amitié pour André ; ce n'était pas assez pour lui qui, malgré tout, voulait m'épouser.

Mais je ne saurais vous dire de quelle admiration mon âme fut saisie quand il prononça ces paroles qui retentissent encore à mes oreilles :

« L'enfant est légitimé par le mariage, je serai le père de votre enfant ! »

Oh ! comme il était grand ! Pour moi, dès lors, il fut un héros pareil à ceux de l'antiquité que l'admiration des hommes élevait au rang de demi-dieux. Et ce fut mon admiration pour André qui me fit prendre la résolution de me donner la mort.

Et comme s'il ne s'était pas déjà montré assez beau à mes yeux, il fallait encore que, arrêtant l'action meurtrière du charbon, je lui dusse la vie.

Hélas ! c'était lui qui allait être la proie de la mort. Ah ! Dieu le sait, j'aurais fait tout au monde pour conserver ses jours.

Devant vous, mon ami, ne me suis-je pas écriée : « André, je ne veux pas que tu meures, vis et je t'aimerai, je t'adorerai ! »

Certainement, c'étaient des paroles inconscientes que m'arrachaient ma douleur et ma reconnaissance : l'amour ne pouvait pas avoir pris dans mon cœur la place de l'amitié.

André mourut. Après avoir été sa femme pendant quelques heures, j'étais sa veuve.

Tout de suite après qu'il eut rendu le dernier soupir, que se passa-t-il en moi ? Je ne saurais bien l'expliquer. Mais presque instantanément un phénomène étrange s'était accompli. Ce mort, que j'avais sous les yeux, je l'aimais ; j'aimais ce corps rigide, glacé, je l'aimais d'amour !

Eh bien, oui, André vivant n'avait pas eu mon amour, et cet amour je le donnai à son cadavre.

Philippe regardait la jeune femme avec effarement.

Elle continua :

– Qu'on dise que cela est impossible ou que je suis une pauvre insensée, mon amour existe, celui qui en est l'objet repose dans un cercueil. Une tombe est mon culte, et le mort qui est dans cette tombe fait vivre mon amour et le rend éternel.

Si avant sa mort, André avait eu mon amour, peut-être pourrais-je ouvrir mon cœur à un autre amour ; mais on ne reprend pas à un mort ce qu'on lui a donné, ce qui lui appartient.

Le jeune homme très pâle, la poitrine oppressée, se demandait si Mme Clavière avait bien toute sa raison.

Comme si elle eût deviné sa pensée, elle reprit :

– Oh ! je sais bien que c'est étrange, incompréhensible et tout à fait en dehors des choses naturelles ; du reste, je vous avais prévenu. Enfin, cela est et l'expliquer n'est pas en mon pouvoir, car je ne possède pas la science qui conduit à la découverte des mystères humains. Mais cette science elle-

même, si profonde qu'elle soit, ne peut pas tout connaître et tout expliquer.

Maintenant, mon ami, que je vous ai livré le secret de mon cœur, vous savez pourquoi je ne peux plus aimer, pourquoi je ne veux pas me remarier.

– Chère madame, répondit Philippe, je ne sais que penser ; vos paroles troublantes m'ont à ce point bouleversé qu'il me semble que je suis sous l'obsession d'un cauchemar. Si je ne venais pas de vous entendre, jamais, non, jamais, je n'aurais pu croire qu'une femme pût donner son amour à un mort, si profonde qu'eût été son admiration pour lui de son vivant, si grande qu'eût été sa reconnaissance. Mais non, mais non, ce n'est pas, ce ne peut pas être le cadavre d'André Clavière que vous aimez !

– C'est son âme ! répondit-elle.

Puis elle ajouta :

– Mais je ne me représente pas André soumis aux lois inflexibles de la mort. La bonté dans le regard et les lèvres souriantes, je le vois toujours prêt à me parler. Pour moi l'âme ne s'est pas séparée du corps.

* *

*

Le soir même, Philippe Beaugrand, dans un long entretien avec son ami, lui rendit compte de la mission dont il s'était chargé auprès de la belle veuve.

Convaincu enfin que son amour était sans espoir, Edmond Joubert annonça à sa mère qu'il avait l'intention, de

s'éloigner de la France, d'accompagner Philippe Beaugrand en Cochinchine et de faire ensuite un voyage en Asie.

– Quand reviendras-tu ? demanda Mme Joubert.

– Dans deux ou trois ans, j'espère.

– C'est bien, tu peux partir.

Philippe Beaugrand et Edmond Joubert s'embarquèrent à Toulon sur un navire de l'État.

V

UNE JEUNE FILLE BLONDE

Trois ans s'étaient écoulés depuis que Mme Clavière avait confié son fils aux bonnes religieuses de la maison de Boulogne.

Ce n'avait pas été de gaieté de cœur que la jeune mère s'était ainsi séparée de son enfant ; son sacrifice avait été spontané, car elle avait obéi à une inspiration ; mais il n'en avait pas moins été pénible pour son cœur, surtout pendant les premiers mois.

Toutefois, elle n'avait jamais manifesté un regret, jamais laissé échapper une plainte.

Et, d'ailleurs, pourquoi aurait-elle regretté ce qu'elle avait fait ? Si André était un des petits pensionnaires de la Maison maternelle, c'était parce qu'elle l'avait voulu.

Si Marie ne se laissait pas diriger par ces superstitions grossières de certaines gens faibles d'esprit, elle était cependant quelque peu superstitieuse et même, jusqu'à un certain point, fataliste. Peut-être pensait-elle, comme nos grands philosophes, que si malheureusement le fatalisme était vrai, ce serait une vérité trop cruelle pour pouvoir être acceptée. Non, elle n'était point sectaire du fatalisme, cette doctrine de ceux qui attribuent tout au destin et rien au libre arbitre. Le fatalisme est le fond de toutes les religions et de toutes les doctrines philosophiques qui n'admettent point

l'intervention des lois providentielles dans les affaires de ce monde.

Cependant, avec les sectateurs du fatalisme, Mme Clavière pensait, sans le dire tout haut, qu'il n'arrive jamais que ce qui doit arriver ; mais elle avait la foi chrétienne et loin d'exclure la Providence des choses qui arrivent parce qu'elles doivent arriver, elle y voyait la volonté de Dieu.

C'était la Providence qui, veillant sur son enfant, avait conduit la Chiffonne à la Maison de Boulogne, et, en y laissant André, elle avait cru se soumettre à la volonté de Dieu. En effet, comme nous venons de le dire, c'était par une inspiration subite, qui ne pouvait venir que de Dieu, qu'elle avait confié l'enfant aux religieuses de la Maison hospitalière.

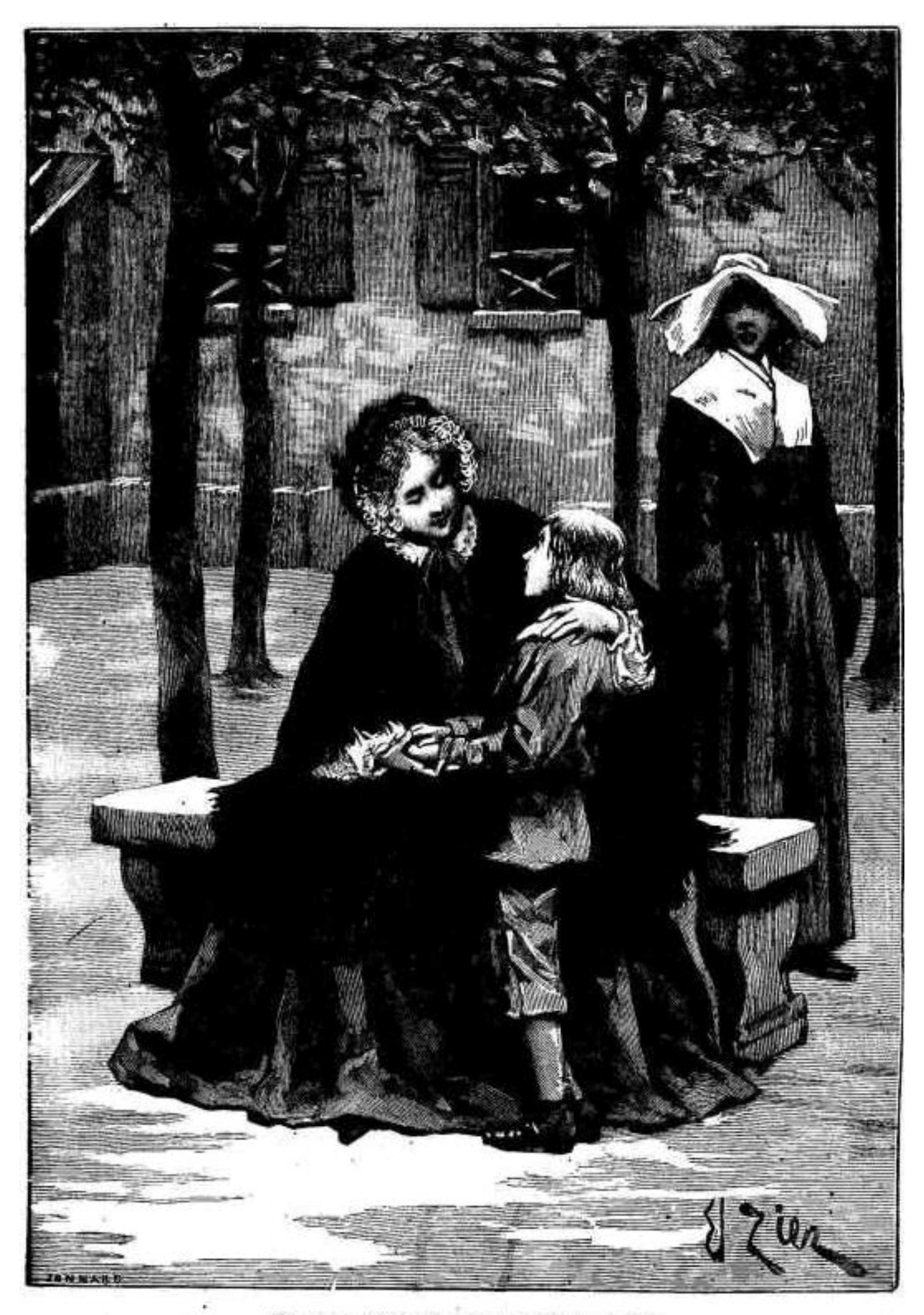
Nous le répétons, la séparation lui avait été pénible et elle en avait beaucoup souffert dans son amour maternel. Mais elle voyait André presque tous les jours et dans le ravissement des baisers, d'autant plus ardents et passionnés qu'ils étaient plus rares, elle s'habitua peu à peu à ne plus avoir constamment son enfant auprès d'elle, sous ses yeux.

Elle n'avait d'ailleurs aucune inquiétude : la santé d'André était excellente ; il prenait autant d'exercice qu'il lui en fallait, ses forces physiques se développaient d'une façon merveilleuse et il avait tous les soins maternels qu'elle-même aurait pu lui donner.

Il était aimé de tous ses petits camarades et les religieuses l'adoraient.

D'un autre côté, la vie en commun avec ces pauvres enfants recueillis par charité, ne devait-elle pas rendre plus

facile cette éducation que Mme Clavière voulait donner à son fils ?



Elle voyait André presque tous les jours. (P. 487.)

La mère se disait avec raison que, élevé dans la Maison maternelle, grandissant au contact des déshérités, André ne pourrait pas avoir une sotte et ridicule fierté, ni du dédain pour les humbles ; que, plus tard, il serait moins facilement accessible à ces mauvais sentiments qui naissent de la vanité et de l'orgueil.

L'éducation morale de son fils était la grande et constante préoccupation de Mme Clavière ; heureusement, André, très richement doué, promettait déjà, à la grande satisfaction de sa mère, d'être un jour tel qu'elle le désirait.

André serait un homme utile, oh ! cela, elle le voulait absolument. Sans doute, afin qu'il pût faire son chemin dans la vie, elle l'aiderait à vaincre ces difficultés décourageantes devant lesquelles reculent parfois les plus vaillants ; mais s'il devait être un homme supérieur, elle ne voulait pas qu'il dût sa supériorité à autre chose qu'à son intelligence et son mérite. S'il s'élevait au-dessus des autres, ce serait par lui-même ; le rang qu'il occuperait dans le monde, il le devrait à son travail.

Mme Clavière ne pouvait pas avoir l'éblouissement des grandeurs ; elle ne faisait pas de rêves insensés, elle n'ambitionnait point pour son fils une de ces positions brillantes qu'envient ceux qui, d'en bas, tournent les yeux vers les sommets ; elle désirait seulement qu'André fût quelqu'un, elle souhaitait surtout et avant tout qu'il fût grand par le cœur.

Mme Clavière avait un peu changé sa manière de vivre, en ce sens qu'elle était sortie de cette retraite absolue à laquelle elle s'était condamnée lors de son arrivée à Vaucresson.

Très touchée des témoignages d'intérêt dont elle avait été l'objet, elle n'avait pu se dispenser d'y répondre.

Elle avait fait plusieurs visites et désigné le jour où elle recevrait. Elle avait choisi le samedi. Dès lors, quelques dames de Vaucresson, des privilégiées, furent reçues chez elle, sans compter Mme Joubert pour qui son salon n'était jamais fermé, que ce fût le samedi ou tout autre jour de la semaine.

La vieille dame n'avait pu garder rancune à Mme Clavière de ne pas avoir accepté son fils pour époux ; elle avait compris les raisons données par la jeune veuve : Aussi une douce intimité s'était vite établie entre Marie et la mère d'Edmond.

Elles se voyaient souvent et acceptaient les invitations à déjeuner et à dîner qu'elles se faisaient réciproquement.

Les visites de l'une à l'autre rompaient agréablement la monotonie de leur solitude.

Cette intimité était une consolation pour Mme Joubert, qui se trouvait bien seule depuis le départ de son fils.

N'ayant plus rien à cacher à sa vieille amie, Marie pouvait lui parler à cœur ouvert et chaque jour Mme Joubert découvrait de nouvelles qualités chez la jeune femme.

Souvent elle lui disait :

– Je vous aime beaucoup.

Et Marie répondait :

– Je ne suis pas ingrate, chère madame, j'ai aussi pour vous une grande affection.

Parfois, en soupirant, la mère d'Edmond ajoutait :

– Ah ! si vous aviez pu être ma fille !

C'était seulement ainsi qu'elle exprimait ses regrets.

Jamais, autrement, elle ne faisait allusion à ce qui s'était passé.

Mais constamment elle parlait à la jeune femme de son fils et des lettres qu'il lui écrivait.

De temps à autre, Marie recevait une lettre de Philippe Beaugrand. Les deux exilés fournissaient ainsi, chacun à son tour, le sujet d'une longue causerie.

Philippe Beaugrand ne parlait point de revenir en France ; on pouvait même croire, d'après ses lettres, qu'il avait résolu de se fixer définitivement en Indo-Chine.

On avait tenu les promesses qu'on lui avait faites ; il était à la tête d'une importante exploitation, laquelle promettait de donner, dans un avenir prochain, de très beaux bénéfices.

Pendant huit mois, Edmond Joubert était resté avec Philippe Beaugrand, l'accompagnant dans ses tournées, partageant ses fatigues et même, autant qu'il le pouvait, prenant part à ses travaux ; puis les deux amis s'étaient séparés. Philippe était devenu presque sédentaire et Edmond avait un absolu besoin de locomotion. Il avait quitté son ami en lui disant :

– Si rien ne m'arrête en route, je ferai le tour du monde.

Il avait fait d'abord un voyage en Chine et au Japon, puis parcouru assez rapidement les autres provinces de la

haute Asie. Il visita nos possessions françaises des Indes, resta quelques jours à Pondichéry, séjourna deux mois à Calcutta, passa ensuite en Perse, admira les minarets de Téhéran, rentra en Europe en franchissant le Caucase, et après avoir traversé la Russie sans se presser, s'arrêtant dans les principales villes de l'Empire, il arriva à Saint-Pétersbourg.

Or, il était depuis trois mois déjà dans la capitale de la Russie et il ne songeait pas à s'en éloigner.

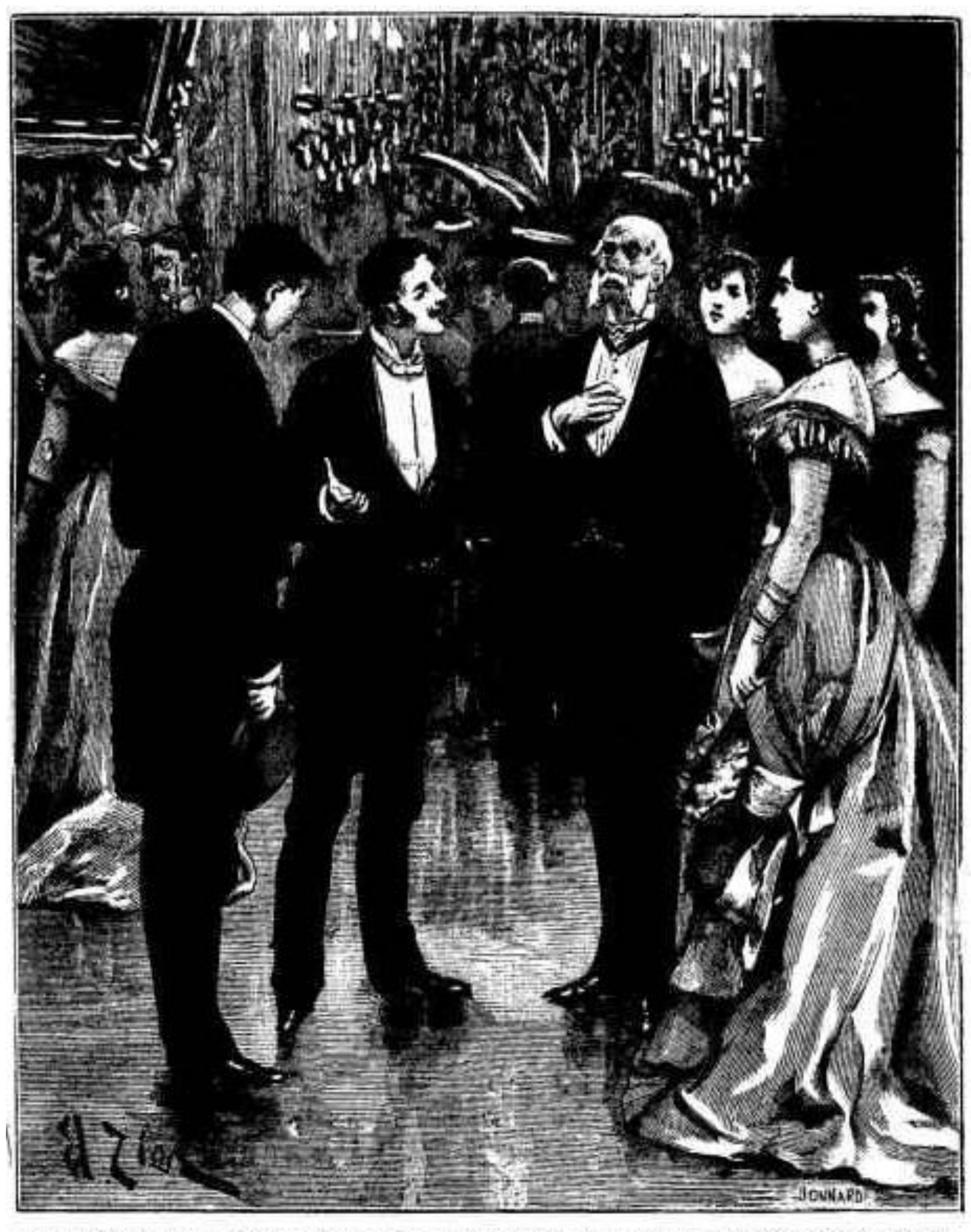
Il renonçait à faire le tour du monde.

Se trouvant bien, sur les bords de la Néva, il y restait.

Dès le lendemain de son arrivée, à Saint-Pétersbourg, le hasard lui avait fait rencontrer un de ses meilleurs amis, un ami de lycée qui était le secrétaire particulier de l'ambassadeur de France.

Robert de Marçay – ainsi se nommait le secrétaire particulier – voulut être le cicerone d'Edmond. Après lui avoir fait visiter la ville des Czars, il le présenta successivement dans plusieurs familles de la haute aristocratie russe.

Edmond Joubert était homme du monde et en avait toute la distinction. Partout il fut accueilli, par les hommes avec beaucoup de courtoisie et par les femmes avec cette grâce charmante et cette affabilité exquise qu'on ne trouve nulle par ailleurs qu'en France et en Russie. Les dames russes et les dames françaises se ressemblent si bien par la grâce et le charme de leur personne qu'à Saint-Pétersbourg, dans un salon russe, on pourrait se croire à Paris, dans un salon français.



Il le présenta successivement dans plusieurs familles de la haute aristocratie russe. (P. 490.)

Edmond, par son seul titre de Français, aurait attiré l'attention sur lui ; mais, nous l'avons dit, il était homme du monde et se faisait remarquer par son élégance et l'aisance de ses manières ; de plus, il était intelligent et ne manquait

pas de savoir, il avait la parole facile, spirituelle et, ce qui ne pouvait lui nuire, il était excellent danseur.

Son succès fut complet, et, bientôt, il fut très recherché. On l'invita à des dîners, à des soirées, à des fêtes. C'était à qui l'aurait. On se l'arrachait.

Et comme on le savait célibataire, plus d'une mère se disait : – Je n'hésiterais pas à lui donner ma fille s'il la demandait en mariage.

Un matin, Mme Joubert reçut une lettre de son fils.

Elle eut vite remarqué sur l'enveloppe le timbre de Saint-Pétersbourg. C'était la cinquième lettre qu'Edmond lui écrivait de cette ville. Un sourire de satisfaction glissa sur ses lèvres.

– Allons, se dit-elle, il se plaît à Saint-Pétersbourg et les amis qu'il y a trouvés, plus heureux que moi, ont pu le retenir et l'empêcher de continuer ses périlleux voyages à travers des contrées lointaines et inconnues.

Peut-être aussi, sachant combien je suis tourmentée en songeant aux mille dangers qu'il a eu à courir et qui pouvaient le menacer encore, veut-il mettre un terme à mes mortelles inquiétudes.

Voici près de trois ans qu'il est parti, c'est assez. Qu'il revienne, mon Dieu, qu'il revienne !

Mme Joubert poussa un soupir, essuya ses yeux pleins de larmes et déchira l'enveloppe.

Elle lut la lettre, puis, avec une émotion croissante, deux fois de suite elle la relut, cherchant à lire entre les lignes,

comme on dit, c'est-à-dire à deviner ce que son fils ne lui disait point.

Edmond parlait, et même longuement, d'une jeune fille appelée Eléna Loudanof avec laquelle il avait dansé plusieurs fois au dernier bal de la princesse Romanoff.

Depuis qu'il était loin de la France, c'était la première jeune fille qu'il avait remarquée et avec laquelle il avait eu du plaisir à causer.

C'était, sans doute, parce qu'elle ressemblait beaucoup à Mme Clavière dont elle avait les cheveux blonds, les yeux bleus, la taille svelte, élégante, la douce expression du regard, le sourire charmant, la suprême distinction.

Eléna Loudanof avait vingt ans ; comme la plupart des demoiselles russes de Saint-Pétersbourg, elle parlait le français comme une Parisienne ; elle aimait la France où elle n'était jamais allée, mais qu'elle désirait vivement connaître.

Bien qu'ils appartinssent l'un et l'autre à de très anciennes et très nobles familles, ses parents n'avaient pas une grande fortuné ; mais ils étaient très considérés, très estimés et avaient leurs entrées dans les salons de la haute aristocratie.

Le père de Mlle Eléna était officier supérieur dans un régiment de la garde impériale.

Les yeux de Mme Joubert restaient fixés sur la lettre d'Edmond. La mère était devenue rêveuse.

– Mais enfin, se disait-elle, pourquoi me raconte-t-il tout cela ? Pourquoi me parle-t-il ainsi de cette jeune fille ? Évidemment elle a fait impression sur lui, elle l'a charmé ; s'il ne le dit pas, il le laisse comprendre. Elle ressemble, dit-

il, à Mme Clavière et c'est pour cela qu'il l'a remarquée... Mais ce n'est pas assez, il faut qu'il l'aime, oui, il le faut, puisque, seul, un nouvel amour doit lui donner le bonheur et le ramener près de moi.

Qu'il l'aime, mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'il l'aime, qu'il l'épouse, qu'il me l'amène ! Ce sera avec des transports de joie que je lui ouvrirai mes bras et que je l'appellerai ma fille ! Oh ! la chère enfant, qui peut me rendre mon fils, je sens qu'elle a déjà toute ma tendresse !

Le jour même, Mme Joubert répondit à Edmond.

Au sujet de Mlle Eléna Loudanof elle lui disait :

« Il me semble que tu ne m'as pas dit toute ta pensée concernant cette jeune fille, que tu as craint de m'ouvrir de ton cœur ; manquerais-tu donc de confiance en ta mère ou pourrais-tu croire qu'elle te désapprouverait ? Si tu as cette idée, mon cher fils, détrompe-toi : te voir retrouver le calme de l'esprit, te voir heureux est toujours ce que je désire le plus au monde.

« Si tu aimais cette jeune, fille et si tu en étais aimé, ce serait pour ta mère la plus grande des joies qu'elle puisse encore éprouver, et du fond de mon âme je te crierais : Edmond, épouse Mlle Eléna Loudanof. »

Mme Joubert attendit avec une impatience inquiète une nouvelle lettre de son fils.

Trois semaines s'écoulèrent. Enfin la lettre arriva.

« Chère mère, écrivait le jeune homme, le miracle que tu attendais et espérais s'est accompli : Eléna a pris dans mon cœur la place que Mme Clavière y occupait. Il s'est fait en moi, ce changement que je croyais impossible quand j'étais

désespéré, brisé par la douleur. Un amour plein de promesses et de joies ineffables a éteint cet amour sans espoir qui faisait notre malheur à tous deux.

« J'aime Eléna, ma mère, je l'aime et je suis aimé !

« Je suis tout étourdi de mon bonheur ; il me semble que j'étais sorti de la vie et que je viens d'y rentrer ; je me sens renaître ; devant moi plus rien n'est fermé, tout s'est rouvert ; l'ombre s'est dissipée et de nouveau l'avenir m'apparaît ensoleillé, radieux. Je suis dans un éblouissement de lumière.

« Chère mère, ta lettre m'y autorisant, j'ai demandé la main de Mlle Loudanof, qui m'a été accordée ; depuis hier nous sommes fiancés. Mais Eléna et ses parents désirent que tu viennes à Saint-Pétersbourg ; c'est aussi le désir de ton fils. Dès que tu seras arrivée, nous fixerons le jour du mariage. La famille Loudanof a hâte de te connaître.

« Hier soir, comme je lui serrais la main avant de la quitter, Eléna s'est penchée à mon oreille et m'a dit tout bas :

« – Vous allez écrire à votre mère, dites-lui que je l'embrasse de tout mon cœur et qu'elle aura en moi une fille respectueuse, dévouée, et qui l'aimera. »

« Enfin chère mère, nous allons être réunis, viens, viens vite, nous t'attendons. »

Avant de se mettre en route pour la Russie, Mme Joubert fit sa visite d'adieu à Mme Clavière et lui annonça le prochain mariage de son fils.

– Ah ! chère madame, dit Marie, c'est une douce joie que vous me faites éprouver.

– Je savais que le bonheur de mon fils ne vous laisserait pas indifférente.

– Non, certes ; mais vous venez de me délivrer en même temps d'une douleur que j'avais dans l'âme et de l'obsession d'une pensée cruelle.

– Comment cela ?

La jeune femme eut un sourire doux et triste.

– Chère madame, répondit-elle, je n'ai pas oublié, malgré le temps écoulé, que vous et votre fils avez été malheureux à cause de moi ; je n'ai pas cessé de penser que si M. Edmond Joubert ne m'avait pas connue, il ne se serait jamais éloigné de sa mère. Si innocent que l'on soit du mal que l'on cause, on en souffre. Je puis vous le dire maintenant, lorsque, en me parlant de votre fils, vos larmes coulaient, je sentais ces larmes de mère tomber dans mon cœur comme du plomb fondu ; alors, comme si j'eusse été véritablement une coupable, je ne savais quels reproches m'adresser, je m'en voulais à moi-même, je me maudissais et me disais amèrement : Je fais le mal et je ne peux pas le réparer !

– Mais c'était de l'exagération, de la folie ! s'écria Mme Joubert ; vous n'étiez responsable de rien… Ah ! ma pauvre enfant, si j'avais su !

– Oublions tout cela ; quand le malheur s'en va, on ne doit plus penser qu'au bonheur qui revient.

VI

PENSÉES

Pendant ces trois années qui venaient de s'écouler, Mme Clavière avait vécu tranquille.

Toutefois, elle n'avait pas si complètement oublié Joseph Gallot que le souvenir du misérable ne vînt de temps à autre assombrir l'avenir en faisant planer une vague inquiétude sur son existence paisible.

N'aurait-elle pas encore à se mettre en garde, à se défendre contre les tentatives criminelles de cet homme, contre ses ténébreuses machinations ?

Mais, en y réfléchissant, elle voyait combien il était difficile à son ennemi de l'atteindre. Maintenant, sous la protection des religieuses de la Maison maternelle, son enfant était en sûreté. Elle se laissait aller à des craintes puériles ; c'était une faiblesse contre laquelle elle devait réagir. Et elle se rassurait en se disant que l'ancien serrurier ne s'exposerait pas à retomber entre les mains de la justice et qu'elle n'avait plus rien à redouter de lui.

Mme Clavière n'était pas seule à se souvenir de Gallot.

Charlotte Pinguet, plus encore que son amie, avait l'esprit hanté par les terreurs que lui inspirait le bandit, et quand elle se le représentait, animé par le désir de la vengeance, elle se sentait frissonner. C'est qu'elle savait

Gallot capable de tout. C'est qu'elle savait qu'il ne reculerait pas devant n'importe quel crime. Et elle ne pouvait songer sans épouvante aux coups terribles qu'un pareil misérable, toujours rampant et tapi dans l'ombre, pouvait porter.

Un dimanche, qu'elle était venue passer l'après-midi chez Mme Clavière, étant encore sous l'impression d'une grande terreur, elle amena brusquement la conversation sur l'ancien serrurier.

La nuit elle avait eu un horrible cauchemar.

Dans son rêve, elle arrivait à Vaucresson afin de passer quelques heures avec son amie. Louise lui dit :

– Madame est au jardin, vous la trouverez se promenant dans l'allée du bois.

Elle se dirigea vers le petit bois, heureuse de surprendre son amie, qui ne l'attendait pas.

Soudain, comme elle arrivait à l'entrée de l'allée, elle s'arrêta glacée d'épouvante.

Impossible d'avancer ni de faire un mouvement. Elle avait les pieds collés au sol et était comme liée avec des cordes.

Elle venait de voir sortir d'une broussaille, où il s'était tenu caché, Joseph Gallot, les cheveux hérissés, l'œil rouge, les narines fumantes, la bouche baveuse avec de longues dents pareilles à celles d'un fauve, le rictus tordu dans un rire de démon, la face grimaçante, hideuse.

Le misérable était armé d'un poignard dont la lame, longue, effilée, avait des reflets de flamme.

Lentement, à pas de loup, replié sur lui-même, avec des mouvements de reptile, il s'approchait de Marie, qui lui tournait le dos, et semblait absorbée par la lecture d'un livre qu'elle avait à la main.

Charlotte voulut crier :

– Marie, sauve-toi, sauve-toi !

Mais aucun son ne sortit de sa gorge serrée. Et vainement elle faisait de violents efforts pour s'élancer au secours de son amie.

Brusquement, le borgne se redressa, fit entendre un rugissement de bête féroce et la lame du poignard, lançant un rapide éclair, s'enfonça entre les deux épaules de la jeune femme, qui s'abattit en poussant un cri d'agonie.

Charlotte entendit encore un éclat de rire strident, puis l'horrible vision disparut.

Elle se réveillait haletante, mouillée d'une sueur froide, ayant sur la poitrine comme un poids énorme.

Il était une heure du matin ; elle avait passé le reste de la nuit sans pouvoir se rendormir, agitée, fiévreuse.

Elle s'était levée de bonne heure, avait vaqué à ses occupations journalières, et à neuf heures, s'étant habillée, elle dit à son mari :

– Je vais à Vaucresson.

– Mais tu y es allée dimanche dernier.

– Qu'importe.

– Mme Clavière ne t'attend pas.

– Je lui causerai une surprise agréable.

– Certainement elle sera contente de te voir ; mais je ne comprends pas…

– Eh bien, puisqu'il faut te le dire, je suis inquiète…

– Au sujet de ton amie ?

– Oui.

– Qu'est-ce qui te tourmente ?

– Je n'en sais rien ; mais, vois-tu, je ne serai tranquillisée que lorsque j'aurai vu Marie.

– En ce cas, je n'ai plus rien à dire, va à Vaucresson.

Tout en se disant qu'on ne doit pas se laisser impressionner par un rêve, Charlotte s'était mise en route véritablement inquiète et ne s'était sentie rassurée qu'en embrassant son amie.

Elle s'était bien gardée de raconter son rêve à Mme Clavière, mais elle avait été amenée, presque malgré elle, à parler de l'ancien serrurier.

Tout d'abord, la jeune veuve avait pâli ; mais aussitôt ; ne voulant pas laisser deviner à son amie que souvent aussi elle pensait au misérable et qu'il n'était pas sans lui inspirer certaines craintes, elle fit glisser sur ses lèvres un sourire dédaigneux.

– Charlotte, dit-elle, très calme, ne nous occupons pas de ce malheureux.

– C'est, en effet, ce que nous aurions de mieux à faire.

– Il a été châtié, laissons-le à son repentir.

– Crois-tu qu'il est homme à se repentir ?

– Je l'espère pour lui.

– Moi, Marie, je ne crois pas qu'il puisse regretter jamais ses infamies.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est un de ces misérables dont la pensée est sans cesse tournée vers le mal ; il n'a jamais eu quelque chose de bon ni dans le cœur ni dans l'âme ; il s'est toujours laissé diriger par ses mauvais instincts.

– Hélas !

– Il a vu où la paresse, le jeu, l'ivrognerie et la débauche l'ont conduit ; mais cela ne saurait le corriger de ses vices ; il s'est engagé sur une pente qu'il doit descendre jusqu'à ce qu'il roule dans l'abîme où tombent fatalement tous les criminels. Le crime s'est emparé de lui, il a donné sa vie au crime, il finira par le crime.

– Charlotte, si je pouvais le sauver, je le ferais.

– Le sauver ! Comment ?

– S'il venait me trouver, repentant, fermement résolu à rentrer dans la vie honnête, je lui donnerais volontiers et même avec joie ces cent mille francs qu'il voulait avoir et je lui assurerais ainsi une existence, sinon complètement heureuse, mais tranquille.

– Tu es toujours la même, Marie, grande, généreuse et bonne. Je t'admire car, plus que jamais, tu es admirable.

Elle secoua la tête et continua :

– Mais comme tu t'abuses, ma pauvre amie, si tu penses que ton oncle peut se repentir, vouloir changer de conduite et devenir un honnête homme.

Sait-il seulement ce que c'est que le bien, cet homme, qui n'a jamais connu que le mal ? Va, d'un scélérat on ne fait pas un honnête homme, pas plus qu'on ne peut changer le vice en vertu. Mais si tu faisais ce que tu dis, ton bienfait ne servirait pas à autre chose qu'à de plus abjectes débauches. Et comme avec ses dignes camarades, au milieu d'orgies sans nom, le misérable rirait de toi et te tournerait en ridicule ! Mais tu n'en es pas là : Joseph Gallot ne viendra pas te demander de lui pardonner.

Mme Clavière soupira.

Elle sentait bien que Charlotte avait raison.

Après un silence, celle-ci reprit :

– C'est à trois ans de prison, n'est-ce pas, qu'il a été condamné ?

– Oui.

– Grâce à toi, qui n'as pas voulu qu'il fût poursuivi pour l'enlèvement de ton enfant.

– Tu sais pourquoi.

– Oui, tu ne voulais pas que ton nom et celui de ton fils fussent mêlés à un procès criminel, et tu tenais surtout à cacher qu'il y avait un lien de parenté entre toi et ce misérable.

– N'ai-je pas eu raison ?

– Si, tu as bien fait. Il n'en est pas moins vrai, que si tu avais laissé aller les choses, ce n'est pas à trois ans de prison, mais à cinq ans ou à six ans de travaux forcés qu'il aurait été condamné. Te saura-t-il gré de ne pas avoir maintenu ta plainte ?

– Peut-être.

– Allons donc ! Quoi que tu aies fait et quoi que tu puisses faire encore pour cet homme, tu ne mettras pas dans son cœur des sentiments qui ne peuvent y entrer. Enfin, s'il n'est pas mort sous les verrous, ce dont nous n'aurions qu'à nous féliciter, il a subi sa peine et doit être libre depuis.

– Oui, si tu comptes dans les trois ans, les deux mois de prison préventive, ce qui ne doit pas être ; dans tous les cas, ma chère Charlotte, il m'importe peu.

– Ainsi tu es tranquille ?

– Parfaitement tranquille.

– Pourtant, Marie…

– Eh bien ?

– Je te répéterai ce que je te disais il y a quelques années : Joseph Gallot est un homme méchant, vindicatif, haineux et il est ton ennemi ; défie-toi de lui et, constamment, tiens-toi sur tes gardes.

– Je te remercie de ton conseil, ma chère Charlotte ; mais s'il fallait que je fusse constamment sur mes gardes, je serais constamment comme sur des épines.

– Alors tu n'as pas peur de cet homme ?

– Mon Dieu, je veux bien t'avouer que je ne suis pas absolument sans crainte ; que j'ai parfois certaines appréhensions, mais je me raisonne. Joseph Gallot est mon ennemi, il me l'a prouvé ; mais que peut-il me faire ?

– Est-ce que je sais, moi ?

– Tu vois bien.

– Marie, il est capable de tout.

– Oh ! de tout.

– Oui, oui.

– Mais, encore une fois, que veux-tu qu'il tente contre moi ? Une nouvelle manœuvre de chantage ? Je m'y attends un peu. Mais cela ne saurait m'effrayer puisque je suis dès maintenant décidée à lui donner de l'argent, s'il m'en demande ; seulement je voudrais qu'il en fit un bon usage. Vois-tu, Charlotte, je ne peux pas oublier tout à fait, malgré son odieuse conduite envers moi et toutes ses vilaines actions, qu'il a été le mari de ma marraine.

Voyons, aurais-tu peur qu'il ne s'introduisit encore chez moi ?

Charlotte tressaillit et répondit :

– Eh bien, oui, j'ai peur de cela.

– Que veux-tu qu'il vienne faire ici ? répliqua la jeune femme en haussant les épaules ; il n'a plus mon enfant à me voler. D'ailleurs ma propriété est maintenant bien gardée.

– Marie, s'écria Charlotte d'une voix oppressée, le misérable peut t'assassiner !

Mme Clavière se mit à rire.

– M'assassiner ! fit-elle ; par exemple, voilà une chose à laquelle je n'aurais jamais songé. Et pourquoi Joseph Gallot me tuerait-il, je te le demande ?

– Par vengeance.

– Oh ! oh ! Charlotte, comme tu as aujourd'hui les idées noires. Allons, allons, rassure-toi, si Joseph Gallot avait tenu à se venger du coup de ciseaux, il y a longtemps qu'il l'aurait fait. Va, ma bonne amie, s'il veut quelque chose de moi, ce n'est pas ma vie, c'est mon argent. Je le connais, je le connais bien ; il est trembleur et lâche ; toutefois, il devient arrogant et audacieux quand il a affaire à plus faible que lui. Peut-être, par esprit de vengeance, pourrait-il concevoir le dessein de m'assassiner si, sans aucun danger pour lui, sa vénalité y trouvait son compte.

Mais il sait qu'il est maintenant sous l'œil de la justice, et comme il tient à sa tête, malgré le peu qu'elle vaut, il n'est pas homme à courir le risque de la porter sous le couteau de la guillotine.

– Oui, tout cela est très juste ; mais je te le dis encore, ma chère Marie, prends garde à ce misérable.

– Si, comme tu le penses, il est sorti de prison depuis un ou deux mois, il ne donne pas signe de vie.

– Oh ! ce n'est pas une raison…

– Soit. Eh bien, Charlotte, laissons-le venir ; s'il m'attaque, je me défendrai.

– Comment pourras-tu te défendre s'il te frappe lâchement, en restant caché dans l'ombre ?

Mme Clavière sourit tristement.

– Quand on n'a qu'un seul ennemi, répondit-elle, on sait d'où viennent les coups que l'on reçoit.

* *

*

Joseph Gallot n'était pas mort, comme l'aurait désiré Charlotte Pinguet.

Le régime de la prison, loin d'avoir affaibli sa robuste santé, lui avait été, au contraire, favorable.

On sait que, trop souvent, la vie de l'homme est abrégée par les funestes habitudes d'intempérance et l'abus des boissons alcooliques. Or, pendant sa détention, forcément, l'ancien serrurier avait été sobre. Le comptoir du marchand de vins n'existe pas dans nos prisons ; on n'y verse pas à plein verre cet affreux liquide, ce poison que le peuple, dans sa langue imagée, appelle tord-boyaux, on ne s'y enivre pas.

La prison avait été pour Gallot ce qu'est, pour certains malades, le séjour dans le Midi ou dans une ville d'eaux par ordre du médecin : les désordres causés dans son organisme par les alcools avaient disparu ; c'était une machine détraquée, disloquée, usée, remise à neuf. Dans le calme du pénitencier, à l'abri des excitations énervantes, ne pouvant s'abandonner aux tentations du mal, il avait puisé, une vitalité nouvelle. Comme sous un souffle régénérateur son corps, courbé sous le poids d'une misère méritée, s'était redressé et ses membres avaient repris leur élasticité. Ç'avait été une véritable cure.

Mais si le corps était guéri, l'âme et le cœur restaient gangrenés. Gallot était toujours le même homme, sa nature

n'avait pas changé ; il était toujours l'homme sombre, farouche, aux vils instincts, aux sentiments haineux, et Dieu sait ce qu'il avait ruminé dans ses longues méditations entre les murs de la prison, les noirs projets qu'il avait forgés dans son cerveau pour le jour où, rendu à la liberté, et toujours révolté, il rentrerait dans l'arène où se groupent tous les misérables en lutte ouverte avec la société.

Un matin on lui dit :

« – Vous êtes libre. »

Et on lui donna la clef des champs.

Il n'avait pas été surpris ; il savait que, depuis la veille, il avait fait son temps.

Les portes de la maison de détention de Clairvaux s'étaient à peine refermées derrière lui, qu'il s'arrêta comme grisé d'air et de soleil et tout étourdi de ne plus être entre ces hauts murs noirs derrière lesquels il n'y a pas d'horizons pour les prisonniers.

Un sourire crispa ses lèvres.

– Enfin ! murmura-t-il.

Il pensait à la Chiffonne.

Qu'était-elle devenue ? Et l'enfant, qu'en avait-elle fait ? L'idée lui vint que la mort avait pu frapper le petit André.

Il y eut en lui comme un rugissement de fureur, et, les poings levés, il regarda le ciel comme pour le menacer. Puis son regard se tourna dans la direction de Paris et des étincelles jaillirent de sa prunelle sombre…

– Nous verrons bien, grommela-t-il entre ses dents.

Il avait dans sa poche sa masse, cent et quelques francs, la somme qu'on lui avait fait gagner. Cet argent, il le devait à son travail, mais il n'en était pas plus fier ; pour lui, qu'il ait été gagné ou volé, l'argent est toujours l'argent.

Comme il n'était pas sous la surveillance de la police et qu'il ne lui était pas interdit d'habiter à Paris, il pouvait sans danger, c'est-à-dire sans avoir à redouter la justice à laquelle il ne devait plus rien, reparaître sur le théâtre de ses anciens exploits.

Il se rendit à la gare, attendit le premier train venant de Belfort, et le soir même il était à Paris.

Mais avant de voir comment, sans de bien grandes difficultés, d'ailleurs, il retrouvera la Chiffonne, nous allons dire quelle avait été l'existence de celle-ci durant ces trois années.

Eh bien, la pauvre fille, naguère encore la coureuse des rues noires, avait vécu sinon heureuse, du moins dans une tranquillité relative.

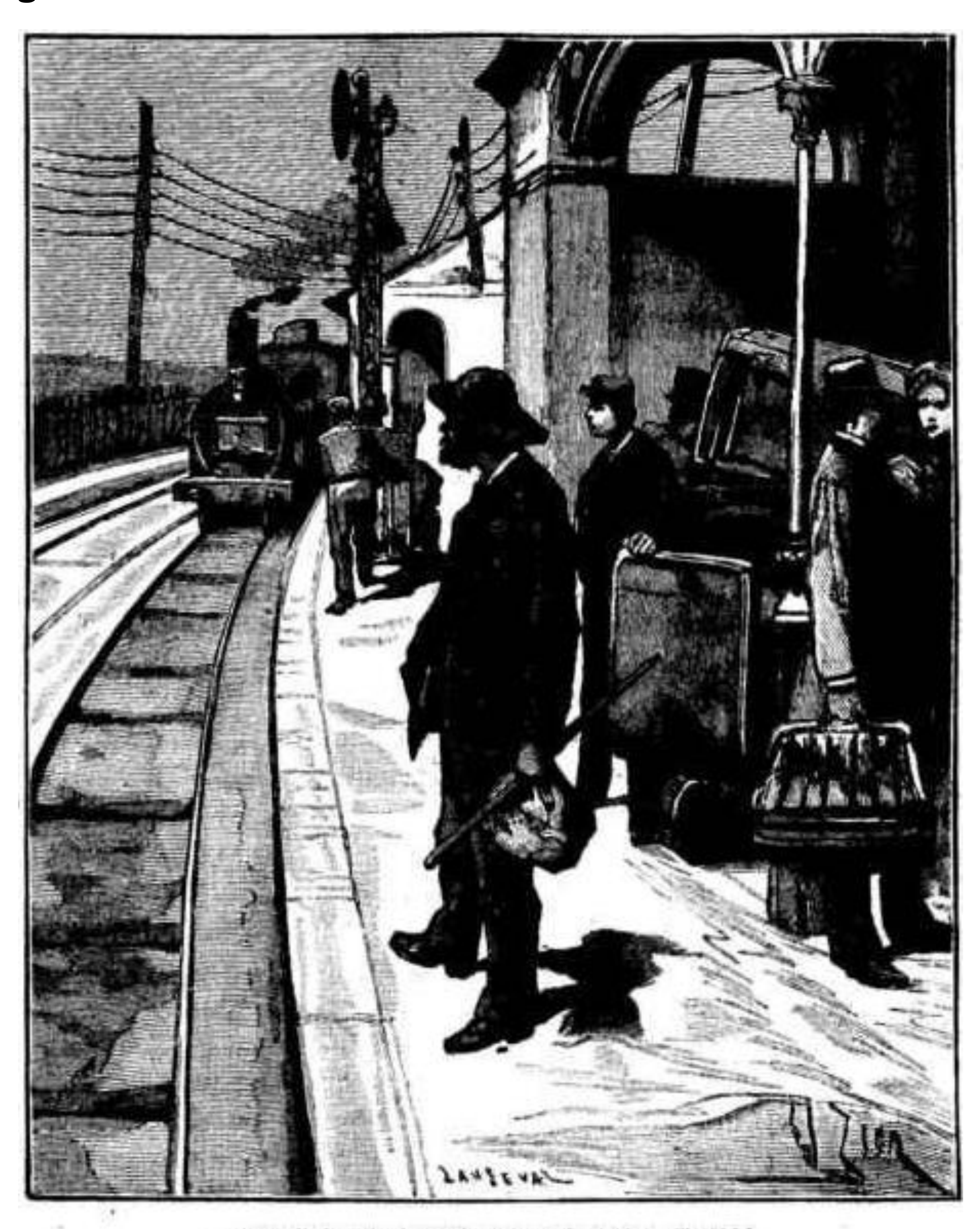
Auprès de son amie, elle s'était trouvée dans une oasis bénie, comme celle que rencontre le voyageur du désert.

Après avoir passé à travers tant d'orages, souffert du froid, de la faim, connu toutes les misères, elle avait savouré, avec une satisfaction d'enfant, le calme qui succède aux effroyables tempêtes.

Il lui semblait qu'elle sortait du fond d'un abîme où elle avait pu se croire à jamais engloutie.

Ayant sous les yeux, comme exemple, Aurélie qui, malgré les jours de misère et tant de cruelles épreuves, était toujours restée honnête, elle avait compris que l'honnêteté

était la principale richesse des déshérités de la vie et que seul le travail, qui donne le pain quotidien, était le gardien vigilant de la femme honnête.



... Attendit le premier train venant de Belfort. (P. 501.)

Honnête, elle l'avait été, autrefois. Pourquoi était-elle tombée, tombée si bas que, maintenant, honteuse d'elle-même, elle frissonnait quand elle jetait un regard en arrière sur son passé ? Pourquoi, comme son amie, n'avait-elle pas su garder sa fierté, sa dignité de femme ? Hélas ! elle n'avait pas été vaillante, le courage lui avait manqué ; elle ne s'était pas sentie suffisamment armée pour la lutte de la vie ; les premières difficultés qu'elle avait rencontrées l'avaient effrayée, brisée, et sans savoir pourquoi, sans être vicieuse, elle avait cédé à des entraînements malsains, aux sollicitations du vice.

Est-ce que l'existence lui avait été plus facile ? Non. Au contraire, elle lui avait été plus pénible, plus dure.

Elle s'était traînée dans toutes les boues, elle avait sur elle toutes les souillures ; on l'avait raillée, méprisée, insultée, battue, outragée de toutes les manières ; elle avait été pire qu'une esclave ; elle avait cessé d'être une femme pour ne plus être qu'une chose.

Que de regrets ! Mais ils venaient trop tard. Le passé ne s'efface pas comme la craie du tableau en y passant l'éponge. Pour toujours elle avait au front le stigmate de ses hontes. Que d'horreur dans ses souvenirs et que de dégoût dans ses pensées !

Et, cependant, elle éprouvait une sorte de bien-être en travaillant, car elle travaillait beaucoup, avec cœur, autant que son amie. En moins de six mois elle avait appris le métier de passementière et était devenue une très habile ouvrière. Elle l'avait voulu et elle avait la preuve qu'on peut obtenir beaucoup avec la volonté.

Ce fut une joie pour elle de voir qu'elle gagnait largement sa vie.

Alors elle se trouva moins misérable, moins vile et se mit à espérer que, peut-être, elle pourrait se réhabiliter par le travail.

Quand elle avait ces pensées consolantes, sa conscience cessait de lui adresser de cruels reproches et il lui semblait impossible qu'elle retombât jamais dans son ancien état d'abjection.

Alors sa poitrine se dilatait, une sorte d'apaisement se faisait dans son âme et, goutte à goutte, sur les brûlures de son cœur, tombait comme une rosée fraîche et bienfaisante. Elle n'était plus l'esclave d'un homme, d'un maître ; elle croyait s'être reconquise et que pour toujours, elle s'appartenait tout entière.

Et c'était le travail qui l'avait affranchie !

Comme elle l'aimait le travail et comme, dans son cœur, elle bénissait Aurélie qui lui avait appris à travailler !

Oh ! ne plus être forcée, la nuit venue, de descendre sur le trottoir, de s'enfoncer dans les ruelles sombres !

Mais la malheureuse n'avait pas que des pensées réconfortantes qui la soulageaient en lui faisant entrevoir un avenir plus heureux.

Elle en avait d'autres d'une amertume profonde et d'autres encore qui faisaient courir un frisson dans ses veines, et la replongeaient dans le gouffre des choses horribles.

Ni le travail, ni l'affection d'Aurélie, ni ses envolées vers l'espoir ne pouvaient la tranquilliser.

Quand tout à coup, sur sa chaise, l'aiguille entre les doigts, elle tressautait, c'est que l'image de Gallot lui apparaissait et qu'elle se disait :

– Il reviendra.

Souvent, trop souvent ces deux mots surgissaient de sa pensée et portaient à son cœur un coup brutal.

Il reviendra ; c'était une menace sourde. Il reviendra ; c'était l'anéantissement des espoirs de la Chiffonne, un ricanement répondant aux nouvelles aspirations de la pauvre fille.

Et quand elle se disait : Il reviendra, l'effroi la saisissait dans tout son être, la lumière de ses yeux s'éteignait et l'angoisse se peignait sur son visage pâli. C'en était fait de sa gaieté pour la journée et la nuit, la figure dans l'oreiller, elle pleurait.

La voyant triste, agitée, inquiète, Aurélie lui disait :

– Qu'as-tu donc ?

– Mais rien, répondait-elle, une pensée triste.

– Ah ! je devine, ton petit neveu…

– Oui, je pense à lui.

Et la Chiffonne tressaillait, car si elle ne mentait pas, si elle pensait réellement à l'enfant, elle sentait les cruelles morsures du remords. Et puis elle était honteuse, indignée d'avoir trompé son amie.

– Tu voudrais bien le voir, reprenait Aurélie, et peut-être même regrettes-tu de t’être séparée de lui.

– Il le fallait.

– À nous deux nous aurions pu l’élever.

– Peut-être. Mais ce qui est fait est fait.

– C’est vrai. Seulement, une chose m’étonne.

– Quelle chose ?

– C’est qu’on ne te donne jamais de ses nouvelles.

– C’est inutile, du moment que je sais qu’il est bien.

– N’importe, tu devrais écrire, ne serait-ce que pour qu’on te parle de lui.

– Je ne dois ni aller le voir ni demander de ses nouvelles.

– Ainsi, c’est un abandon complet ?

– Oui.

Aurélie parlait rarement de l’enfant ; car elle voyait bien que chaque fois qu’elle amenait la conversation sur lui, son amie souffrait énormément.

Oui, la Chiffonne souffrait à cause de l’enfant, et il était pour beaucoup dans la frayeur que lui inspirait le retour à Paris de l’ancien serrurier.

Aussi n’était-elle pas si indifférente qu’elle voulait le paraître au sujet de celui qu’elle avait dit être son neveu… Plusieurs fois, – elle ne pouvait pas dire cela à Aurélie, – elle était allée à Boulogne pour voir le petit ou tout au moins pour avoir de ses nouvelles.

Mais chaque fois, arrivée à la porte de la Maison maternelle, prête à lever la main pour sonner, une sorte d'épouvante l'avait subitement saisie et elle avait rebroussé chemin toute tremblante, courbant la tête comme sous le poids d'un anathème.

Il y avait dans son cœur l'écho d'une voix vengeresse et les déchirements du remords.

C'était sa conscience qui lui criait :

« De quel droit veux-tu voir cet enfant ? Pense plutôt, misérable que tu es aux souffrances de la pauvre mère ! »

Ah ! elle sentait bien qu'en ne rendant pas l'enfant à sa mère elle avait été criminelle, infâme.

Et elle avait des idées de relèvement, l'espoir d'une miséricorde ? Allons donc, est-ce que c'était possible ?

Vainement, pour s'excuser, elle invoquait la peur que lui inspirait son amant ; tout ce qu'il y avait de bon en elle se révoltait et la condamnait impitoyablement.

Et avec des sanglots dans la gorge, se frappant violemment la poitrine, elle s'écriait :

– Je suis lâche, lâche, lâche.

Et elle ne faisait rien, ne pouvait rien faire, la malheureuse, pour rentrer en paix avec elle-même et calmer les agitations de sa conscience.

Elle avait peur, et la peur l'étreignait, la paralysait, arrêtait tous ses bons mouvements.

Bien qu'il fût loin d'elle, elle était toujours sous la domination de Joseph Gallot ; cet homme avait exercé et

exerçait encore sur elle la terrible puissance de la suggestion. Oui, pour qu'il se fût à ce point emparé de cette femme, pour qu'il l'eût ainsi soumise à sa volonté, pour qu'elle l'eût aimé avec un dévouement absolu de caniche, il fallait qu'il l'eût hypnotisée.

La Chiffonne avait aimé son homme, l'aimait-elle encore ? Elle n'aurait pas su le dire. Mais si elle l'aimait toujours, elle le redoutait également puisqu'il lui faisait peur, puisqu'il suffisait qu'elle pensât à lui pour se sentir traversée par un frisson.

Dans tous les cas, ce que la Chiffonne savait bien, c'est que pour la reprendre, pour qu'elle redevînt son esclave, sa chose, son homme n'aurait qu'à le vouloir.

Voilà pourquoi une mortelle angoisse remplissait son âme quand elle se disait :

« Il reviendra. »

VII

LES SURPRISES DE LA CHIFFONNE

Aurélie avait reçu la Chiffonne chez elle, un peu surprise, peut-être, mais avec plaisir. Sans savoir exactement pourquoi cette amie d'autrefois venait lui demander asile, elle lui avait donné l'hospitalité avec cette satisfaction qu'on éprouve toujours à faire une bonne action.

Ne faut-il pas s'entr'aider, se tendre la main, se secourir les uns les autres ?

Cependant, Aurélie, pauvre, n'était pas sans s'imposer quelques sacrifices, car elle ne donnait pas seulement la moitié de son lit, elle partageait avec Julie son pain, qu'elle gagnait péniblement. Mais où aurait été son mérite si elle avait eu le superflu ?

La Chiffonne avait été touchée, plus qu'elle ne l'avait laissé voir, de la générosité d'Aurélie. Il n'y avait pas que du mauvais en elle, nous le savons ; parmi ses bons sentiments, le meilleur, le plus largement développé était celui de la reconnaissance ; aussi était-elle profondément reconnaissante à son amie de ce qu'elle avait fait pour elle, et peut-être encore plus reconnaissante de la discrétion qu'Aurélie avait mise dans les questions qu'elle lui avait adressées.

Oui, Julie Verrier était reconnaissante et nous dirions volontiers que, chez elle, le sentiment de reconnaissance s'exaltait et tombait dans l'exagération.

N'était-ce pas beaucoup, en effet, par un sentiment exagéré de reconnaissance qu'elle s'était livrée à l'ancien serrurier qui s'était fait son défenseur ?

Elle avait obéi à un mouvement spontané du cœur en se jetant dans les bras de Gallot et elle n'avait jamais regretté de s'être placée sous la protection de ce misérable. Qu'eût-ce donc été si elle avait rencontré un autre homme, un homme qui, au lieu de continuer à l'avilir, lui aurait dit :

– Pauvre fille, prends ma main avec confiance, c'est trop de honte pour toi, je veux te sortir du cloaque impur où tu t'es souillée, relève-toi et regarde le ciel qui, pour toi, a encore des sourires.

Oh ! celui-là, elle ne l'aurait pas seulement aimé, elle l'aurait adoré comme un Dieu, elle l'aurait béni !

C'était pour ne pas être trop longtemps une charge pour son amie, que la Chiffonne avait voulu tout de suite travailler et qu'elle avait mis toute son intelligence, tout son cœur, toute sa patience, depuis si longtemps éprouvée, à apprendre le métier de passementière.

Elle était donc devenue en quelques mois une bonne ouvrière et le gain de sa journée n'était pas inférieur à celui de son amie.

Alors, comme l'ouvrage ne manquait pas, Dieu merci, une quasi-aisance succéda aux jours de gêne. On mettait à la caisse d'épargne, on tenait suffisamment garnie la bourse du ménage. Bref, sans trop se priver des objets de toilette dont

on avait besoin, on faisait des économies pour ne pas avoir à gémir quand viendraient les jours de chômage. Dame, il faut être prévoyant, penser à la mauvaise saison, ne pas faire comme la cigale qui s'aperçoit seulement, quand la bise est venue, qu'elle n'a rien amassé pendant l'été.

Mais il était à croire que la Chiffonne portait bonheur à Aurélie. Il n'y avait pas de jours de chômage pour les deux amies. Elles avaient toujours de l'ouvrage, et de l'ouvrage de choix, bien payé. On leur disait même, dans les maisons pour lesquelles elles travaillaient, qu'elles n'en faisaient pas assez.

– Nous ne sommes que deux, répondait Aurélie.

– Eh bien, soyez quatre, lui dit-on un jour.

Le lendemain Aurélie prit deux ouvrières, et sa chambre devint un atelier. Mais on n'y était pas à l'aise, elle était si petite, la chambre !

Justement dans la maison, à l'étage au-dessous, un logement était libre. Il se composait de quatre pièces, trois chambres et une cuisine, celle-ci assez grande pour que cinq ou six personnes y pussent manger.

Aurélie loua le logement, c'était bien son affaire. Et La Chiffonne eut sa chambre à elle, qui fut meublée avec une somme de trois cents francs prise dans la bourse commune.

– Maintenant, ma chère, disait Julie, contente, avec un doux sourire, te voilà entrepreneuse.

– Alors tu es entrepreneuse aussi, toi, puisque nous sommes associées.

La Chiffonne étouffa un soupir.

– Oh ! moi, fit-elle, je ne suis rien et je ne peux rien être.

– En vérité, je ne te comprends pas, il y a des jours où tes paroles sont désolantes.

– J'ai des inquiétudes.

– Je le vois bien, mais à quel sujet ?

– Je ne pourrai pas rester toujours avec toi.

– Que me dis-tu là ? Quoi ! tu songerais à me quitter ?

– Quand je te quitterai, c'est que j'y serai forcée.

– Forcée ! pourquoi ? par qui ?

– Je ne peux pas te répondre.

– Oh ! je sais bien que tu ne m'as pas tout dit, je sais bien que tu souffres d'un secret que tu as cru devoir me cacher ; et pourtant…

– Il y a des choses qu'on ne peut pas faire connaître.

– Même à une amie ?

– Même à sa meilleure amie. Il y a aussi des douleurs qu'on doit garder pour soi.

– Ma pauvre Julie !

– Oui, va, pauvre, pauvre… Je suis à plaindre et beaucoup plus que tu ne le crois.

Pendant quelque temps la Chiffonne avait vécu un peu comme une recluse. Nous l'avons dit, craignant d'être recherchée par la police, elle se cachait. C'était seulement la nuit, quand elle avait besoin de prendre l'air, qu'elle se hasardait au dehors ; certes, il lui avait fallu un certain

courage pour conduire le petit André à la maison de Boulogne.

Il y avait déjà deux mois qu'elle était à Saint-Mandé quand un jour, poussée par le désir de savoir ce qu'on disait d'elle, elle se décida à faire une visite au logement de la rue des Vinaigriers qu'elle avait brusquement abandonné une heure après l'arrestation de Joseph Gallot.

À son apparition inattendue dans la loge de la concierge, Celle-ci poussa une exclamation de surprise ; elle n'en pouvait croire ses yeux et ses lunettes. Mais il fallait se rendre à l'évidence, c'était bien Julie Verrier, surnommée la Chiffonne, qui était devant elle et lui disait d'une voix un peu tremblante :

– Bonjour, madame Ragon, comment allez-vous ?

Cette pipelette n'avait jamais été mariée ; mais elle avait plus de soixante ans, et devait à son âge respectable le titre de madame dont on la gratifiait ; elle en était d'ailleurs très flattée ; pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'on l'appelât mademoiselle, ce qui, vraiment, aurait été d'un comique à se tordre ; naturellement, loin de la fâcher, on la chatouillait agréablement quand, avec une familiarité qu'elle se plaisait à provoquer, on l'appelait la mère Ragon, la bonne grosse mère Ragon.

Elle permettait même volontiers ; – quand c'était un homme, – qu'on lui donnât de petites tapes sur le ventre ou qu'on passât la main sur sa large et puissante poitrine.

Que voulez-vous ! elle aimait à rire un brin, cette vieille, en souvenir de son jeune âge et des beaux jours trop vite passés.



Bonjour, madame Ragon, comment allez-vous? (P. 509.)

Elle avait eu une existence très accidentée, la mère Ragon. Petite ouvrière modiste, très jolie et malicieuse comme un démon, elle avait débuté dans une guinguette fréquentée par des étudiants, puis, successivement, elle avait

demeuré à tous les étages, du cinquième au premier. En quinze ans cette descente agréable s'était accomplie ; mais l'âge étant venu en même temps que la beauté s'en allait, elle avait mis beaucoup moins de temps à remonter du premier au septième étage, sous les toits, dans une mansarde. Enfin elle était encore descendue, tout d'un coup cette fois, au-dessous du premier, au rez-de-chaussée, dans la loge, pour tirer le cordon.

C'était une femme d'expérience, elle connaissait le fort et le faible, elle avait appris toutes les sciences féminines.

Elle-même disait avec une gravité qui faisait sourire :

– J'ai passé partout, j'en ai vu de toutes les couleurs, je sais ce que c'est que la vie.

Et comme elle avait gloutonnement mordu à la pomme d'Ève et qu'elle regrettait de ne plus être ce qu'elle avait été, elle était bourrée d'indulgence pour les péchés des autres.

Aussi elle ne saisit point son balai pour indiquer à la Chiffonne qu'elle la flanquait à la porte ; au contraire, elle lui sourit en clignant de l'œil, un tic de dégommée bien connu.

– Comment, petite, fit-elle, c'est vous ? Ah ! çà, voyons, d'où sortez-vous ?

– De chez une de mes amies où je demeure maintenant.

– Elle est à Paris, cette amie ?

– Oui, mais loin d'ici, du côté de Vincennes.

– Je vous crois, fit la portière. Eh bien, ma belle, comme tout le monde de la maison, comme d'autres encore, je vous croyais en prison.

– En prison, moi !

– Dame, le borgne y est bien, lui.

– Il s'est laissé entraîner par des camarades dans une vilaine affaire et il en est puni.

– Oh ! je ne le plains pas, il n'a que ce qu'il mérite ; c'est un homme affreux, et tenez, je vous le dis franchement, je n'ai jamais compris que vous vous soyez mis avec ce croque-mitaine ; car enfin, il n'a rien pour lui, rien du tout ; il est laid, sournois, ivrogne, brutal et méchant ; non, vrai, une bonne fille comme vous, car vous êtes une bonne fille, ne devait pas s'encanailler ainsi.

– On ne sait pas toujours pourquoi l'on fait telle ou telle chose quand c'est le contraire qu'on devrait faire.

– Ça, c'est vrai ; et moi-même, dans le temps… Mon Dieu, oui, plus d'une fois j'ai été bête. Malheureusement on n'acquiert l'expérience qu'en vieillissant, et elle vient trop tard, les sottises sont faites et on ne peut plus que les regretter. Enfin, c'est comme ça.

Quant à vous, ma petite, qui êtes encore jeune et jolie, vous pouvez vous raccrocher aux branches. J'en ai connu qui n'avaient pas vos yeux, vos cheveux frisés, vos dents blanches et qui roulaient carrosse. Et il y en a encore de celles-là, et il y en aura toujours. Le tout c'est de savoir s'y prendre.

Savez-vous, la Chiffonne, que vous êtes mieux, beaucoup mieux qu'il y a quelques mois ? Quoique toujours un peu pâlotte, vous avez tout à fait bonne mine et, vrai, je vous trouve rajeunie.

– Vous me flattez, fit la Chiffonne un peu confuse.

– Je pense que vous n'en êtes pas chagrine.

Julie Verrier ébaucha un sourire.

– Dites-moi donc, reprit-elle, pourquoi vous avez eu l'idée que j'étais en prison.

– Plusieurs choses permettaient de l'avoir, cette idée. D'abord vous avez décampé d'ici si drôlement, sans rien dire à personne !

– Joseph arrêté, je ne pouvais plus rester dans le logement à cause des personnes de la maison ; qu'on soit ceci ou cela, madame Ragon, on a son amour-propre, ses susceptibilités.

– Je comprends ça, on n'aime pas à répondre à toutes les questions, à être regardée de travers. Mais les jours se passaient et vous ne reveniez pas, et l'on était sans nouvelles de vous ; alors, naturellement, on pouvait supposer… d'autant plus que deux ou trois jours après l'arrestation de votre homme, on était venu pour vous prendre.

– Vous dites ? exclama la Chiffonne devenant très pâle.

– Je dis que des agents de la sûreté sont venus pour vous arrêter aussi.

– M'arrêter ! Mais pourquoi ?

– Ils ne l'ont pas dit ; mais ils ont fait un drôle de nez quand je leur eus dit que la colombe qu'ils voulaient mettre en cage s'était envolée.

– Est-ce qu'ils m'ont cherchée ?

– Partout dans le quartier. Ils étaient comme des enragés ; dame ! ça se comprend, ces gens-là n'aiment pas que le gibier leur échappe.

– Ils sont revenus plusieurs fois ?...

– Pas du tout, je ne les ai plus revus.

– Ah ! fit la Chiffonne.

Et elle poussa un soupir de soulagement.

– Voilà pourquoi, reprit la pipelette, comme on n'entendait plus parler de vous, on avait le droit de croire que les agents avaient réussi à vous pincer. Tout de même je suis contente que rien de désagréable ne vous soit arrivé...

– Je vous remercie, madame Ragon, vous êtes bien bonne.

– Vous savez bien que j'ai toujours eu un faible pour vous.

– Oui, vous m'avez plus d'une fois donné des preuves, d'amitié.

– Je vous plaignais ; vous étiez malheureuse, je savais que votre monstre vous battait. Voyez-vous, je sais ce que c'est que la vie, et quand je pense à ce qui m'est arrivé à moi-même, ça me rend sensible.

Ah ! ajouta-t-elle en hochant la tête, les chemins sur lesquels on passe ne sont pas tous couverts de roses.

– Je sais, vous aussi avez eu de mauvais jours.

– Hé, qui n'a pas ses petites et grandes misères ? Ah ! si j'avais su... Mais voilà, on est jeune, on a la santé, la beauté

du diable, on est insouciante, on ne pense qu'à s'amuser, à rire, et pas du tout à ce qui doit fatalement arriver ; quarante ans sonnent, cric-crac, c'est la dégringolade ; plus rien, pas même une poire conservée pour la soif. Ah ! ah ! il est bien temps de dire : Si j'avais su ! Pauvre folle, il fallait savoir !

Vous en serez là un jour, ma chère, si vous n'y prenez garde. Allez, ma petite, ce n'est pas sans amertume qu'on se rappelle que l'on a été fringante, radieuse comme un rayon de soleil et que magnifiquement mise, bracelets aux bras et diamants aux oreilles, on passait sur les boulevards dans une calèche à quatre chevaux. De cela, pour presque toutes, que reste-t-il ? Voilà : le balai.

La Chiffonne regarda tristement la concierge.

– Ainsi, fit-elle, vous avez été autrefois dans l'opulence ?

– J'ai été riche et enviée comme les plus belles duchesses.

– Et c'est par suite de malheurs…

– Je n'ai eu qu'un seul grand malheur.

– Lequel ?

– J'ai vieilli.

Dans ces mots il y avait tout un drame.

La Chiffonne ne put s'empêcher de tressaillir.

Elle comprenait ce qu'il y avait de douloureux et de terrible dans ce « j'ai vieilli » qui, dans la bouche de la concierge, signifiait : grandeur et décadence.

Après un instant de silence :

– Madame Ragon, dit-elle, si vous le voulez bien, je vais monter.

– Mais cela ne vous est pas défendu. À propos, une question.

– Dites.

– Est-ce que vous venez reprendre possession du logement ?

– Non pas ; je suis chez une amie, je vous l'ai dit, je m'y trouve bien et je tiens à y rester.

– Tant mieux, ma petite, tant mieux.

– Oh ! comme vous me dites ça !

– C'est que, voyez-vous, j'aurais été fort embarrassée si vous étiez revenue avec l'intention de rester.

– Mais, je ne comprends pas…

– Ça m'aurait été dur de vous faire de la peine en vous disant que le propriétaire ne voulait plus de vous dans sa maison et plus de votre homme, surtout.

– Ah ! le propriétaire…

– Il est furieux, exaspéré. Songez donc, huit locataires, et des meilleurs, ont donné congé.

– Et pourquoi ?

– Est-ce que ça se demande ? Une maison où logeait un… voleur !

La Chiffonne baissa tristement la tête.

– Donc, poursuivit la concierge, le propriétaire vous donne congé et veut que le logement soit libre pour le terme. Déjà il avait donné l'ordre de tout vendre à un bric-à-brac pour être payé de ce qui lui est dû. Heureusement vous voilà et vous arrivez bien, si vous ne tenez pas à voir aller je ne sais où les choses que vous avez là-haut.

– Le mobilier ne m'appartient pas, vous le savez ; mais il ne faut pas qu'il soit vendu, je ne peux pas le laisser vendre.

– D'autant mieux qu'il serait acheté pour rien.

– Et puis Joseph ne me le pardonnerait pas ; je ne serais plus bonne qu'à être donnée à manger aux chiens…

– Ah ! çà, vous en avez donc une peur bleue de ce gueux-là ?

– Oui, j'ai peur de lui.

– Êtes-vous bête ! Ah ! si j'étais à votre place, comme je lui ferais un joli pied de nez ! Voyons, est-ce qu'il ne vous en a pas assez fait ? Quand on a eu le malheur de tomber entre les pattes d'un pareil homme, il faut s'en tirer. Allons, allons, lâchez-moi ça !

– Je ne peux pas.

– Des bêtises ! Il est coffré pour trois ans, m'a-t-on dit, vous avez la partie belle ; il ne vous tient plus, donnez-vous de l'air. Quand il reviendra, s'il veut vous remettre le grappin dessus, vous n'aurez qu'à lui rire au nez et à lui répondre : N, i ni, c'est fini, inutile de repasser.

– Je ne peux pas, répéta la Chiffonne en secouant la tête.

– Mais il vous a donc ensorcelée !

– Je le crois.

La mère Ragon haussa les épaules.

– Oh ! les femmes ! murmura-t-elle.

Allons, c'est bien, reprit-elle, ne parlons plus de cela. Nous disions donc que vous ne vouliez pas laisser vendre. En ce cas, ma petite, vous n'avez que le temps bien juste de chercher un nouveau logement, de le louer et de déménager après avoir payé, bien entendu, le terme de loyer.

– C'est soixante francs, n'est-ce pas ?

– Oui, soixante francs.

– Quand aurez-vous la quittance ?

– Ah ! ah ! je l'ai là depuis six semaines, le propriétaire me l'a apportée à tout hasard.

– Eh bien, madame Ragon, je vais vous la payer.

Et en échange du papier portant la signature du propriétaire, la Chiffonne mit trois pièces de vingt francs dans la main de la concierge.

Elle prenait cette somme sur les cent francs que lui avait donnés la mère Agathe.

Le jour même, avant de revenir à Saint-Mandé et chemin faisant, elle chercha un logement et le trouva rue Morand. Comme il était libre, elle emménagea trois jours après.

Les concierges, – il y avait le mari et la femme, – furent bien étonnés quand la Chiffonne leur dit :

– Le logement ne sera pas habité avant trois ans, la personne au nom de qui je l'ai loué étant absente de Paris.

Mais les termes seront exactement payés, et une fois par mois je viendrai épousseter les meubles et tout nettoyer.

Or, un jour qu'elle était venue faire le ménage, comme elle l'avait dit, et qu'elle s'en retournait à Saint-Mandé après avoir passé une heure dans le logement, elle se trouva tout à coup, dans une des rues aboutissant à la rue Saint-Maur, presque nez à nez avec un agent de la police des mœurs qu'elle connaissait depuis longtemps.

La malheureuse se mit à trembler de tous ses membres. Il lui était impossible de s'esquiver, de fuir, elle se vit perdue. C'était un homme dur, cet agent, la terreur des filles soumises ; il allait l'arrêter, la traîner au poste et après… Son sang se figeait dans ses veines.

Elle se colla contre la muraille, s'effaçant, se faisant petite, laissant au trottoir toute sa largeur, avec l'espoir que l'homme passerait sans la reconnaître. Mais non, il s'arrêta devant elle. Il souriait. Elle crut voir qu'il grinçait des dents. Elle était plus morte que vive.

– Comment ! la Chiffonne, c'est vous ? dit l'agent, que diable faites-vous donc par ici ?

Elle voulut répondre, donner une explication ; mais elle ne put prononcer que quelques mots inintelligibles. L'agent vit qu'elle était affolée de terreur.

Il lui prit la main. Elle crut qu'il allait l'emmener, elle poussa un cri de détresse.

– Mais rassurez-vous donc, la Chiffonne, lui dit l'agent, vous voyez bien que je ne vous veux pas de mal ; en vérité, il n'est pas permis d'être ainsi peureuse ; d'ailleurs, vous

n’avez plus à avoir peur de moi, puisque vous n’êtes plus sous ma surveillance.

Elle le regarda avec de grands yeux ahuris.

– Allons, reprit-il, ne tremblez pas ainsi, remettez-vous et, si vous le voulez bien, nous causerons un instant. Vous êtes une bonne fille, la Chiffonne, et j’ai du plaisir à vous avoir rencontrée.

La trembleuse, moins troublée, comprit enfin que l’agent lui parlait avec bienveillance et non avec sévérité.

– Vrai, fit-elle, vous ne voulez pas m’arrêter ?

Il se mit à rire.

– Et pourquoi vous arrêterais-je ? demanda-t-il.

– Mais… je ne sais pas.

– Serait-ce parce que vous vous êtes enfuie de la maison où vous logiez rue des Vinaigriers ? Cela ne vous était pas défendu. Quand on ne se plaît plus dans un endroit, on a bien le droit de s’en aller dans un autre. Du reste, vous avez été bien inspirée, car si vous étiez restée quelques jours de plus rue des Vinaigriers, vous auriez été arrêtée.

– Ah ! vous savez…

– Vous étiez accusée. De quoi ? Je l’ignore. Mais c’était grave, paraît-il, très grave. Bien que les plus fins limiers de la préfecture eussent été lancés sur vous, vous vous étiez si bien cachée qu’ils ne parvinrent pas à se mettre sur vos traces.

La Chiffonne se remit à trembler.

– Est-ce que je suis toujours recherchée ? demanda-t-elle avec angoisse.

– Votre question est naïve, ma chère, répondit l'agent en riant ; si vous étiez toujours sous un mandat d'arrêt, depuis plusieurs mois déjà vous seriez à Saint-Lazare ou à Nanterre, ou dans une autre prison, car la police a fini par découvrir que vous vous étiez réfugiée auprès d'une de vos amies, la veuve Gosselin, ouvrière passementière, et que vous demeuriez avec elle a Saint-Mandé.

– Mais alors…

– Ah ! vous vous demandez pourquoi la police vous a laissée en repos. Voilà : comme vous étiez encore activement recherchée, le vent a tourné tout d'un coup, il y avait erreur, vous n'étiez pas coupable.

La Chiffonne regarda fixement l'agent. Elle ne comprenait pas.

– Alors, continua le policier, une note du chef de la sûreté fut communiquée aux inspecteurs de police ; cette note, que j'ai lue, car elle est venue dans mon bureau, disait :

« Il n'y a plus lieu de rechercher la nommée Julie Verrier, dite la Chiffonne, et elle ne doit pas être inquiétée. »

– Vrai, vrai ? fit la complice de Gallot stupéfaite.

– Je vous dis ce qui s'est passé et, en effet, par ordre, vous n'avez pas été inquiétée.

Ce fut peu de temps après que l'on apprit que vous demeuriez à Saint-Mandé et que, dégoûtée du triste métier que vous faisiez auparavant et voulant vivre de votre travail,

vous vous étiez mise bravement à apprendre l'état de passementière.

– Oui, monsieur, c'est la vérité.

– Je m'intéresse à vous, la Chiffonne, comme à une pauvre fille qui a plus souvent mérité la pitié que le blâme ; de temps à autre je m'informe de vous et je sais que vous persévérez dans vos bonnes résolutions ; eh bien, je vous en félicite, et c'était pour vous dire cela que j'ai désiré causer un instant avec vous.

Vous êtes devenue une bonne et habile ouvrière, cela devait être, vous aviez la volonté de bien faire. Enfin vous êtes sortie d'un enfer, courage, la Chiffonne, continuez, continuez ; vous êtes dans la bonne voie, et plus vous y marcherez, plus vous vous apercevrez que c'est dans la bonne conduite qu'on trouve les plus douces satisfactions.

Le policier prit de nouveau la main de la Chiffonne et la serra amicalement.

– À propos, ajouta-t-il, je m'appelle Rondeau ; si vous aviez besoin un jour d'un service que je puisse vous rendre, n'hésitez pas à me le demander.

– Monsieur, répondit-elle, je n'oublierai jamais votre nom, ni le généreux appui que vous voulez bien m'offrir.

– Très bien. Encore une fois, la Chiffonne, bon courage.

Sur ces mots, l'agent de police s'éloigna, laissant la maîtresse de l'ancien serrurier ahurie, ayant peine à revenir de sa stupéfaction. Pendant quelques instants, immobile à la même place, la Chiffonne suivit l'agent des yeux, et quand il eut disparu au détour de la rue, elle respira bruyamment à pleins poumons, afin de se soulager d'une oppression

douloureuse. Alors elle sortit de son immobilité et continua son chemin, le front courbé, les bras ballants. Sa tête était lourde de pensées.

VIII

PAUVRE FILLE

Ainsi, c'était vrai, elle avait été recherchée par la police, et un mandat d'arrêt avait été lancé contre elle. Pourquoi ? Évidemment parce qu'elle était la maîtresse de Joseph Gallot, arrêté à la suite d'une attaque nocturne, et qui avait à sa charge un certain nombre d'autres méfaits. On avait pu facilement la soupçonner d'avoir été la complice de son amant ; mais il avait été reconnu qu'elle n'avait jamais participé aux crimes du cambrioleur, qu'elle les avait toujours ignorés et que, par conséquent, elle n'était point coupable. Alors, la police n'ayant plus à s'occuper d'elle, les agents avaient reçu l'ordre de ne pas l'inquiéter.

Voilà comment la Chiffonne expliquait les choses. Mais au fond de sa conscience, elle sentait bien qu'elle n'avait aucun droit à cette indulgence dont la justice avait usé envers elle, et moins encore à la faveur particulière dont elle avait été l'objet.

Sans doute elle n'avait jamais prêté la main aux gredineries de l'ancien serrurier, et c'était seulement dans les derniers temps qu'elle avait fini par deviner que le misérable faisait partie d'une bande de malfaiteurs de la pire espèce.

Mais si, de ce côté, elle était innocente, n'avait-elle pas été la complice de son amant dans un crime plus lâche et

plus odieux que les autres, lequel réclamait un châtiment terrible ?

Et, sachant combien elle était coupable, la malheureuse en voulait presque à la justice de son indulgence, elle lui en voulait de ne pas avoir découvert qu'elle était une misérable ne méritant aucune pitié. Et elle se disait, en frissonnant :

– Si la justice apprend jamais que je suis la complice de Joseph dans l'enlèvement de l'enfant, je suis perdue ; je me verrai condamner à la prison pour le reste de mes jours, tout sera fini pour moi. Oh ! la justice !... Elle sera d'autant plus sévère pour moi qu'elle se sera trompée sur mon compte et que j'aurai bénéficié d'une indulgence dont je n'étais pas digne.

Tout finit par se savoir. La police a les yeux et les oreilles partout ; quand je me croyais si bien cachée, n'est-elle pas arrivée à découvrir que je demeurais à Saint-Mandé avec Aurélie ?

Oh ! je tremble !

Il reviendra.

Mon Dieu, s'il me permettait, s'il voulait... Avec quelle joie j'irais reprendre l'enfant pour le rendre à sa mère, qui a dû pleurer toutes les larmes de ses yeux !

Pauvre mère, comme elle doit souffrir !

Oh ! elle est à plaindre ! Eh bien, il me semble que je suis encore plus à plaindre qu'elle.

Comme on le voit, la Chiffonne croyait que les auteurs de l'enlèvement de l'enfant étaient restés inconnus.

À la vérité, entre autres choses qu'elle ignorait, elle ne savait pas que la dame de Vaucresson était la nièce l'ancien serrurier.

D'ailleurs, pour croire que les auteurs du rapt étaient restés inconnus, elle avait une excellente raison : c'est que son amant n'avait pas été condamné pour ce crime, et qu'elle-même n'avait pas eu à en répondre devant la justice.

Elle aurait donc pu se croire à l'abri de toute poursuite, être sûre de l'impunité et se tranquilliser si, en elle, il n'y avait pas eu le remords, ce rongeur implacable qui lui faisait cruellement sentir qu'elle était une misérable, en même temps que sa conscience lui disait :

« Tôt ou tard, il faut que le crime soit puni ! »

Mais les punitions ne sont pas toutes infligées par des juges appliquant la loi.

Depuis l'instant où elle était sortie du jardin de Mme Clavière emportant l'enfant, l'expiation avait commencé pour la Chiffonne.

Cependant les bonnes paroles de l'agent Rondeau l'avaient quelque peu réconfortée ; elle savait maintenant qu'elle n'avait rien à redouter de la police ; délivrée d'une de ses inquiétudes, il lui semblait qu'elle respirait mieux, qu'elle était plus à son aise.

Elle allait donc pouvoir sortir quand elle le voudrait, non plus la nuit, mais en plein jour, sans avoir à jeter autour d'elle des regards craintifs, sans avoir peur de sentir la main dure d'un policier s'abattre tout à coup sur son épaule.

Elle irait à son tour porter l'ouvrage au magasin. Aurélie n'aurait plus à s'étonner de sa persistance à ne pas vouloir sortir.

Oh ! comme elle allait se rassasier d'air et se griser de soleil !

Tout cela était beaucoup pour la pauvre fille, mais ce qui était plus encore, ce qui lui faisait monter à la tête comme des bouffées d'orgueil, c'est que l'agent de police Rondeau lui avait parlé avec bonté et lui avait serré la main, à elle, une fille de rien, au lieu de la repousser du pied avec mépris. C'était la première fois, depuis longtemps, qu'un honnête homme lui témoignait un véritable intérêt.

Quoique policier, ce M. Rondeau était un bien brave homme. Bien sûr il était marié et avait des enfants ; et c'était parce qu'il aimait sa femme et ses enfants qu'il avait été si bon pour elle.

À partir de ce jour, dont elle devait garder le souvenir, la Chiffonne ne se refusa plus à faire les courses du petit atelier. Au contraire, elle était la première à dire, à Aurélie :

– Je ne veux pas que tu aies encore cette fatigue ; tu es la patronne, c'est toi qui dois rester avec tes ouvrières pour diriger et surveiller leur travail.

Et Aurélie, qui n'aimait pas à perdre son temps à courir, employait celui que Julie lui épargnait à des ouvrages d'un travail difficile que les ouvrières ni même la Chiffonne n'auraient pu faire. Et comme ces passementeries fines étaient beaucoup mieux payées, on retrouvait et au delà ce que la Chiffonne ne gagnait pas en faisant les courses.

Nos passementières ne travaillaient jamais le dimanche ; c'était leur seul jour de repos.

Le matin, Julie et Aurélie se levaient de bonne heure, faisaient ensemble le ménage, s'habillaient ensuite et, ayant dans un panier des provisions de bouche pour la journée, elles s'en allaient par les allées du bois de Vincennes, ravies de pouvoir se donner un peu de plaisir.

Presque toujours elles poussaient leur promenade jusque sur les rives riantes de la Marne, toujours si animées le dimanche, dans la belle saison.

Bien qu'elles recherchassent de préférence et par goût les endroits peu fréquentés et même solitaires, elles aimaient Joinville et Nogent, ces communes charmantes, chères aux promeneurs parisiens, dont les coquettes villas sont agréablement alignées sur les bords de la rivière.

Même quand on n'a pas l'esprit porté à la gaieté, il semble bon de voir la joie des autres.

Oh ! ces jours-là, comme elle se gorgeait des rayons du soleil, la Chiffonne, et comme, avec volupté, elle respirait ce grand air des champs aromatisé par son passage dans les feuilles vertes attachées aux branches des hautes futaies !

Les deux ouvrières déjeunaient et dînaient sous l'ombrage des arbres, assises dans l'herbe ou sur un tapis de mousse quand l'herbe manquait. Elles n'étaient pas seules à prendre ainsi leurs repas en plein air ; de tous les côtés, des familles entières formaient cercle autour des morceaux de poulet ou de tranches de gigot froid, étalés sur une serviette blanche ou les feuilles d'un journal.



Presque toujours elles poussaient leur promenade jusque sur les rives riantes de la Marne. (P. 520.)

Ces repas sous les arbres, qui étaient autrefois fort à la mode, deviennent de plus en plus rares. Tout change avec le temps, même les habitudes. Aujourd'hui on ne voit plus guère que des familles de petits bourgeois et d'ouvriers aisés

se donner le plaisir de ces agapes champêtres et patriarcales ; c'est sans doute par respect de la tradition et parce que l'on a encore le culte du souvenir.

Pourtant, ces petites fêtes de famille étaient moins coûteuses que les plaisirs bruyants qu'on recherche maintenant ; et pour les Parisiens, loin du bruit de la ville, hors de l'atmosphère lourde des boutiques et des ateliers, secouant le souci des affaires, c'étaient de bonnes heures de récréation.

Si l'on n'entendait pas, comme dans les dîners officiels, l'excellente musique d'un brillant orchestre, on était égayé par des chanteurs ailés ; on avait autour de soi, dans les taillis, et au-dessus de sa tête, dans les grands arbres, le concert des oiseaux, et ils étaient d'autant plus joyeux, ces chanteurs du ciel, qu'ils savaient que, pour récompense, ils auraient à ramasser les miettes du festin sur la place abandonnée.

Il y avait des dimanches où Aurélie et Julie ne sortaient pas ensemble ; alors chacune allait de son côté.

Ces dimanches-là, la Chiffonne ne traversait point le bois de Vincennes pour gagner les rives de la Marne ; elle n'aimait à faire cette promenade qu'en compagnie de son amie ; une longue excursion dans Paris lui souriait davantage ; car, disons-le, ayant toujours vécu parquée dans un quartier, elle connaissait à peine la grande ville.

Dès qu'elle avait quitté Aurélie en lui disant : « À ce soir », elle s'enfonçait dans une des longues rues qui conduisent à la place de la Bastille. Mais comme c'était surtout au centre de Paris qu'elle aimait à se trouver, elle suivait le plus souvent la ligne des boulevards jusqu'à la

Madeleine. Parfois, elle descendait la rue Royale et allait s'asseoir sur un banc de l'avenue des Champs-Élysées ou du jardin des Tuileries.

Il y avait là de tout jeunes enfants, blonds et roses comme des chérubins, qui lui causaient des émotions singulières. Quand, pour une cause quelconque, l'un d'eux se mettait à pleurer, cela lui rappelait les pleurs d'un autre enfant et elle ne pouvait s'empêcher de tressaillir, et quand, tout à coup, un autre bébé s'écriait : « Maman, maman ! » des larmes lui venaient aux yeux et un long soupir s'échappait de sa poitrine.

Et cependant elle prenait grand plaisir à voir ces enfants jouer autour d'elle, et elle serait restée des heures entières à les regarder, à entendre leurs cris.

Toutefois, c'était sur les boulevards qu'elle se plaisait le mieux ; il y avait là tant de belles choses à regarder, à admirer ! Elle faisait de longues stations devant les merveilleux étalages de ces objets de luxe qui semblent n'exister qu'à Paris, parce qu'on ne les voit dans aucune autre ville que Paris.

Elle était mêlée à la foule des promeneurs ; le boulevard lui appartenait comme aux autres ; elle était avec les riches, les heureux. Nul n'avait le droit de lui dire :

– Que fais-tu là ? Va-t'en ! Tu n'es pas digne de voir le jour, rentre dans la nuit !

On ne savait pas, on ne pouvait pas savoir ce qu'elle était ou plutôt ce qu'elle avait été ; elle était une femme comme une autre ; à part la richesse de l'habillement, il n'y avait aucune différence à établir entre elle et les femmes élégantes qui la croisaient.

La dame, au bras de son mari, qui la frôlait en passant, ne s'écartait pas d'elle comme d'une chose malpropre. Les hommes la regardaient sans avoir sur les lèvres un sourire moqueur ou ironique ; des jeunes filles, accompagnées de leur mère, ne se détournaient pas d'elle avec mépris.

Enfin elle était au milieu des honnêtes gens, et tout en se disant amèrement qu'elle n'était pas de ce monde-là, elle avait un tressaillement d'espérance à cette pensée qu'un jour, peut-être, elle pourrait sortir de son opprobre.

Mais pour cela, hélas ! il lui fallait, avant tout, briser sa chaîne d'esclave. En aurait-elle la force ? J'essayerai, se disait-elle.

Elle n'osait pas dire : je le veux, parce qu'elle sentait bien que, sous le regard de son amant, elle n'aurait plus de volonté et que les meilleures résolutions qu'elle aurait prises s'en iraient comme la fumée au vent.

De temps à autre elle passait rue des Vinaigriers et causait quelques instants avec la vieille concierge qui, en somme, ne lui donnait pas de mauvais conseils. Au contraire, sachant que la Chiffonne travaillait, elle l'encourageait à marcher dans cette nouvelle voie.

Le travail était encore, quoi qu'on dise, ce qu'il y avait de plus sûr et de meilleur pour les pauvres filles du peuple.

Et, parlant d'elle surtout, elle se lançait dans une longue tirade sur les difficultés de l'existence, les malheurs immérités, les déboires, les désillusions, les misères de la vie, les souffrances des pauvres femmes, toujours sacrifiées, toujours victimes, les injustices du sort, la gredinerie de ces monstres d'hommes, etc., etc....



Il y avait là de tout jeunes enfants, blonds et roses comme des chérubins, qui lui causaient des émotions singulières. (P. 523.)

Pour conclusion un gros soupir accompagnant ces mots :

– Ah ! si j'avais su !

Cette phrase, elle ne manquait pas de la soupirer chaque fois qu'elle venait de faire allusion aux premiers accidents de sa jeunesse.

Une après-midi, comme elle était en train de caresser son gros chat noir, qui s'allongeait sur ses genoux en ronronnant de plaisir, elle vit la Chiffonne, toute bouleversée, se précipiter dans sa loge.

– Tiens, c'est vous, la petite ? fit-elle ; mais qu'avez-vous donc ? Est-ce que vous venez d'être poursuivie par un chien enragé ?

– Non, ce n'est pas cela.

– J'y suis : encore un malheur, il n'y a que cela dans la vie. Allons, voilà une chaise, asseyez-vous.

La Chiffonne s'affaissa sur le siège.

– Maintenant, ma petite, dites-moi ce qui vous arrive.

– Avez-vous vu Joseph ?

– Joseph ! Quel Joseph ?

– Joseph Gallot ?

– Comprends pas.

– Ah ! je respire ; c'est que, voyez-vous, s'il était venu…

– Eh bien, s'il était venu ?

– Je ne sais pas ce qu'il aurait dit, ce qu'il aurait fait.

– Décidément, la Chiffonne, je ne comprends toujours rien, mais rien du tout. Voyons, tâchez de vous mieux expliquer.

– Joseph n'est pas venu encore, c'était ce que je craignais ; mais aujourd'hui ou demain, mère Ragon, vous le verrez.

– Qui vous a dit cela ?

– Personne. Mais vous savez qu'il a été condamné à trois ans de prison.

– Oui, à trois ans, et ce n'était pas assez, je l'ai toujours dit, la justice s'est trompée.

– Ce matin, je me suis rappelé la date de sa condamnation.

– Après ?

– C'était le 29 juillet, et nous sommes aujourd'hui au 30 juillet ; donc il a fini son temps hier et a dû être mis en liberté.

– Dame, je le croirais assez. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire ?

– Ah ! si vous saviez !…

– Ah ! çà, petite, est-ce que, réellement, vous en tenez encore pour ce Barbe-bleue ?

– Hélas !

La vieille haussa les épaules.

– Mais c'est à n'y pas croire ! c'est de la folie ! s'écria-t-elle. Vrai, cela me met hors de moi !

Je vous le dis crûment, la Chiffonne vous êtes d'une bêtise à couper au couteau.

– Je suis malheureuse, mère Ragon, oh ! oui, la créature la plus malheureuse qu'il y ait au monde.

– Parce que vous êtes une sotte, parce que vous êtes stupide.

– Je vous le jure, je voudrais me détacher de cet homme, et je ne peux pas, je ne peux pas !

– Misère de ma vie ! mais vous l'aimez donc ?

– Je ne l'aime pas, mère Ragon, et je crois bien que je ne l'ai jamais aimé.

– Eh bien, alors ?

– Mais j'ai peur de lui.

– Et c'est par la peur qu'il vous tient ?

– Hélas ! oui. Si je ne faisais pas ce qu'il veut, tout ce qu'il veut, il me tuerait.

– Allons donc ! on ne tue pas comme ça les gens.

– Il me tuerait, vous dis-je ; oh ! je le connais, allez, je le connais bien.

– Vous a-t-il écrit depuis qu'il est en prison ?

– Jamais.

– Alors rien ne vous dit qu'il pense encore à vous et qu'il voudra que vous reveniez avec lui.

– Si, si, il me reprendra, j'en suis sûre.

– Est-ce que vous lui avez écrit, vous ?

– Non. Je ne savais pas où il était ; c'est seulement le mois dernier que j'ai appris qu'il subissait sa peine à Clairvaux.

– Où est-ce, Clairvaux ?

– Dans le département de l'Aube. Comme il ne sait pas que je lui ai loué un autre logement, c'est ici, naturellement, qu'il viendra tout d'abord.

– Il n'y a pas à en douter. Eh bien, je le verrai, ce monsieur, et je le recevrai avec tous les égards qui lui sont dus. C'est égal, la Chiffonne, convenez avec moi que vous êtes une drôle de fille.

– Pourquoi ?

– Comment, par la grâce de Dieu et de la police vous êtes débarrassée d'un affreux bandit, et au lieu de ne plus vous occuper de lui et de ses affaires, vous payez ce qu'il doit au propriétaire et vous louez un autre logement où vous faites transporter tout ce qui est à lui ! Je vous l'ai déjà dit, ma petite, je ne peux pas avaler ça. Moi, à votre place, j'aurais gardé mon argent et laissé vendre.

La Chiffonne secoua tristement la tête.

– C'était impossible, fit-elle.

– Parce que vous n'êtes qu'une poule mouillée.

– Il tient beaucoup à ses meubles ; si je les avais laissé vendre, il ne m'aurait jamais pardonné cela.

– Pourtant, si vous n'aviez pas eu d'argent pour payer ?

– C’est vrai.

– Ah ! vous voyez… Eh bien, il fallait faire comme si vous aviez été sans le sou.

La Chiffonne baissa la tête.

* *

*

– Vous croyez peut-être qu’il vous saura gré de tout cela ? des bêtises !

Il ne vous en remerciera même pas. Les hommes sont tous les mêmes, des ingrats, des égoïstes ; ils croient que la femme est faite pour se sacrifier pour eux et pâtir toujours. Ah ! ma pauvre Chiffonne, je vous plains, car avec les idées que vous avez, vous n’êtes pas au bout de vos peines.

Il va sans dire que depuis trois ans vous avez payé le loyer d’un logement que vous n’habitez pas ?

– Il le fallait.

– Il le fallait ! Tenez, vous me faites rire. Il le fallait pour conserver à M. Joseph Gallot des choses auxquelles il tient beaucoup. De sorte que vous avez travaillé, trimé, que vous vous êtes privée de tout pour un chenapan qui s’empressera de vous récompenser en vous rouant de coups.

Eh bien, non, non, je ne pourrai jamais avaler ça. C’est plus que bête, ça me fait bondir, et, si vous étiez ma fille, je crois bien que je deviendrais enragée.

Enfin vous avez peur de ce coquin ; oh ! je comprends la peur ; mais, ma petite, une peur comme la vôtre n’est pas naturelle.

Il faut qu'entre vous et Gallot il y ait quelque chose de terrible.

La Chiffonne sursauta et devint très pâle.

– J'ai vu de drôles de choses dans ma vie, reprit la concierge, mais jamais rien de pareil à tout ceci. C'est bien vrai, on en apprend tous les jours. Mais qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là ?

– Un démon, murmura la Chiffonne.

– Ma foi, je suis tentée de le croire. Mais moi, ma petite, je n'ai pas peur du diable. M. Joseph Gallot peut venir ; si terrible qu'il soit, il ne me fera pas trembler. À propos, qu'est-ce qu'il faudra lui dire ?

– Vous lui remettrez ceci, reprit la Chiffonne, en tendant à la concierge un carré de papier.

– Rue Morand, numéro 10, lut la vieille… Ah ! c'est là que vous avez loué ?

– Oui.

– C'est bien, quand il se présentera, on lui remettra ce papier.

– Sans cela il ne saurait où aller.

– Peut-être. Et je n'aurai rien à lui dire ?

– Si, vous lui direz que c'est là qu'il demeure et qu'il n'aura qu'à donner son nom aux concierges pour qu'on lui remette la clef du logement.

– Et s'il me parle de vous, s'il me demande ce que vous êtes devenue ?

– Vous lui répondrez que vous n'en savez rien, que vous ne m'avez pas vue depuis plusieurs mois.

– La Chiffonne, dites-le, vous avez l'espoir qu'il ne songera pas à vous retrouver, qu'il vous laissera tranquille ?

– Hélas ! non, je n'espère pas cela.

– Alors, l'espoir que vous avez est qu'il ne vous retrouvera pas ?

– Voilà ce que je voudrais, mais je n'ai pas plus cet espoir que l'autre.

– S'il en est ainsi, je ne vois pas pourquoi vous ne lui donneriez pas tout de suite votre adresse.

– C'est vrai, répondit la Chiffonne en se levant ; mais j'ai mon idée, je préfère attendre. Je ne suis point pressée de le revoir, et il pourrait croire le contraire si je lui faisais savoir où je demeure.

– Voilà, vous voulez qu'il vous cherche. Une coquetterie.

La Chiffonne secoua tristement la tête.

– Maintenant, mère Ragon, reprit-elle, je vous quitte, au revoir !

– Au revoir, la Chiffonne. Quand vous reverra-t-on ?

– Je ne sais pas, un de ces jours.

– Oh ! vous voudrez savoir s'il est revenu ?

– Oui, si d'ici huit jours je n'ai pas entendu parler de lui.

– Dites donc, petite, peut-être est-il mort.

– Oh ! vous avez là une idée…

– Dame, c’est dans les choses possibles ; est-ce que vous le pleureriez, s’il était mort ?

La Chiffonne eut une lueur dans le regard.

– S’il n’était plus, répondit-elle, je remercierais le ciel ; ce serait ma délivrance.

IX

RETOUR DE CLAIRVAUX

Si, en arrivant à Paris, Joseph Gallot s'était immédiatement rendu rue des Vinaigriers, il aurait trouvé la Chiffonne causant avec la mère Ragon.

Mais il était connu dans sa rue, trop connu, et comme il ne tenait pas à attirer l'attention des gens, à être regardé comme une bête curieuse, il avait décidé qu'il attendrait la nuit pour rentrer à son domicile, s'il avait encore un domicile, ce dont il n'était nullement sûr.

Il tourna donc le dos au faubourg Saint-Martin et s'achemina vers le haut du faubourg Poissonnière, où il espérait rencontrer d'anciens camarades dans un cabaret borgne.

Mais le débit de vins et liqueurs avait changé de propriétaire et celui-ci, ayant voulu assainir son établissement, avait commencé par en chasser toute la vermine, et les filles et les souteneurs et autres mauvaises graines avaient dû chercher un autre lieu de rendez-vous.

Gallot devina cela en se trouvant en face de visages inconnus et en voyant de paisibles commerçants du quartier faire leur partie de dominos dans l'arrière-boutique autrefois infectée de toutes les puanteurs.

Il avait chaud et soif. Il se fit servir un verre de vin sur le comptoir. Aussitôt après avoir bu, il sortit et, n'ayant pas autre chose à faire, il s'en alla flâner du côté de la Villette et des buttes Chaumont.

Il était content de se retrouver dans cette bonne ville de Paris, et cependant, il était préoccupé, soucieux.

C'est que, depuis trois ans, il avait pu se passer bien des choses.

N'allait-il pas se heurter à de cruelles déceptions ?

Allait-il retrouver la Chiffonne rue des Vinaigriers ?

Il lui avait conseillé de s'en éloigner pendant quelques jours ; mais, sans doute, quand elle avait vu qu'elle n'avait aucune crainte à avoir, elle était revenue. Alors, qu'avait-elle fait ?

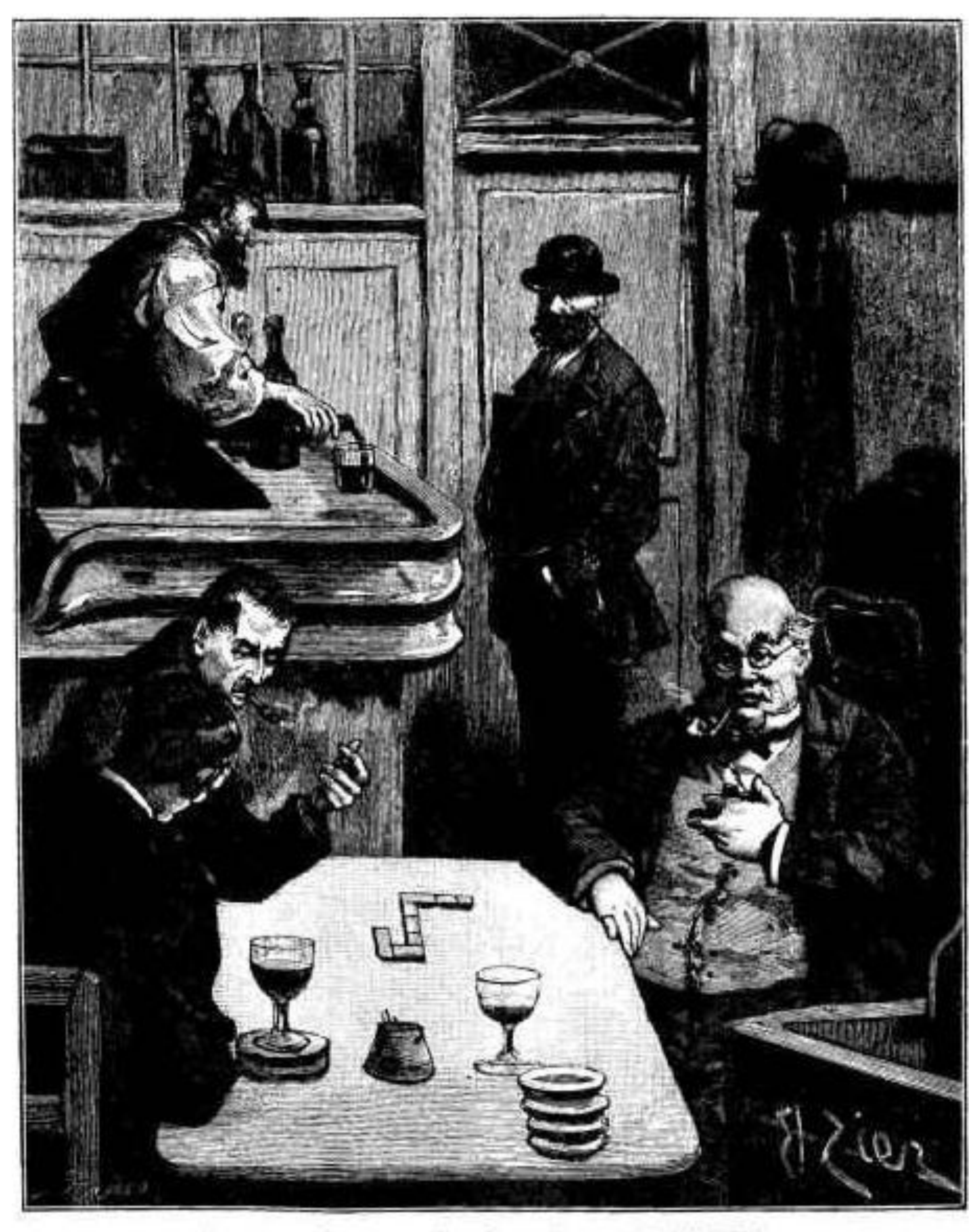
Et comme il jugeait les autres d'après lui-même, l'ancien serrurier croyait la Chiffonne capable de toutes les infamies.

Il se demandait si sa gueuse ne s'était pas empressée de vendre ses meubles, son linge, toutes ses nippes afin d'avoir de l'argent pour faire la noce avec un autre. Car il n'admettait pas un instant que la Chiffonne lui fût restée fidèle.

– Oui, se dit-il, elle a dû tout bazarder et, comme elle l'a fait avec moi, elle s'est pendue au cou d'un autre.

Tonnerre ! si elle a fait ça, gare à sa peau !… Quant à l'autre, si je le pince, je lui tordrai le cou !

En réalité, il lui importait peu que la Chiffonne eût pris ou non un autre amant ; c'était le moindre de ses soucis.



Il se fit servir un verre de vin sur le comptoir. (P. 530.)

Mais il avait des inquiétudes, et pour y faire diversion, il s'en prenait à tout. Volontiers, il aurait cherché querelle à un passant. Il avait besoin de verser sa bile, et comme à plaisir il s'échauffait, se montait la tête, s'excitait à la fureur.

Il était fiévreux ; sous son front brûlant les pensées se succédaient rapidement.

Soudain, il tressaillit, et un éclair fauve jaillit de son unique prunelle.

Il resta un instant tout étourdi, comme écrasé. C'était l'effet produit par une nouvelle pensée qui venait d'éclater dans sa tête.

Que la Chiffonne l'eût remplacé par un autre, il s'en moquait, ce n'était rien. Mais, maintenant, il craignait une autre trahison.

Il savait que la Chiffonne n'était pas allée, le jour dit, au rendez-vous donné à Mme Clavière au cimetière du Père-Lachaise. Mais, depuis, malgré qu'il le lui eût défendu, n'avait-elle pas rendu l'enfant et empoché les cent mille francs ?

Après tout, pourquoi n'aurait-elle pas fait cela ?

Et le borgne était d'autant mieux disposé à le croire que lui, à la place de la Chiffonne, n'aurait pas hésité un instant à le faire.

Autre chose encore semblait lui donner raison et contribuait à le convaincre que la Chiffonne, profitant de la situation et agissant pour son propre compte, avait rendu l'enfant et reçu la somme réclamée à la mère. En effet, quand il était accusé d'avoir enlevé le petit André, quand on avait la preuve de sa culpabilité, comment se faisait-il que, tout à coup, sans qu'il ait pu savoir pourquoi, le juge d'instruction ne lui ait plus parlé de cette affaire ? Comment, enfin, n'avait-il pas eu à rendre compte de ce crime devant la cour d'assises ?

La réponse à ces questions était facile et venait naturellement : la Chiffonne avait rendu l'enfant à Mme Clavière, et celle-ci avait retiré sa plainte.

Ainsi la Chiffonne avait fait cela ! Elle l'avait trompé, dupé, trahi… Elle l'avait volé. Oh ! la coquine !

Et entre deux grognements il se disait, les poings crispés :

– Je lui casserai les reins ! Mais où était-elle ?

Elle avait pu quitter Paris, peut-être même se sauver à l'étranger. Et en admettant qu'elle fût restée à Paris, elle avait certainement quitté la rue des Vinaigriers pour s'aller cacher dans un autre quartier. Comment parviendrait-il à la retrouver pour lui faire rendre gorge ?

Il ne se dissimulait pas les difficultés d'une pareille tâche. Paris est si grand !

Grâce aux quelques louis qu'il avait dans sa poche, il pouvait se tirer d'affaire pour l'instant et pendant quelques jours. Mais après ?

En proie à une agitation croissante, il s'en allait à travers les rues, marchant à grandes enjambées, comme un fou, gesticulant, grognant, rugissant.

Enfin il vit disparaître le soleil et venir la nuit ; de tous les côtés les becs de gaz s'allumaient. Il était revenu sur les boulevards extérieurs. D'un pas rapide il descendit le faubourg Saint-Martin encombré d'une population grouillante d'ouvriers et d'ouvrières qui, sortis des ateliers, remontaient, pressés, vers la Chapelle et la Villette.

– Il faut voir, murmurait-il, il faut savoir.

La mère Ragon achevait son modeste repas du soir, en compagnie de son chat, couché sur ses épaules, lorsque Gallot ouvrit brusquement la porte de la loge et entra, en disant :

– Bonsoir la mère, c'est moi.

La concierge, que la Chiffonne avait prévenue, ne fut pas trop surprise ; cependant, elle resta un instant sans voix, sans pouvoir faire un mouvement, écarquillant les yeux.

– Voyons, mère Ragon, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

– Si, si, je vous reconnais, Joseph Gallot.

– Parbleu, j'ai toujours la même tête.

– Oh ! ça, c'est vrai. Mais d'où sortez-vous donc ?

– J'arrive de voyage.

– Oh ! vous pouvez bien dire que vous revenez de prison.

– Ça, c'est un détail, fit le borgne fronçant les sourcils.

– Si vous voulez.

– Mais c'est pas tout ça, la Chiffonne est-elle là ?

– Hein ? comprends pas.

– Je vous demande si la Chiffonne est là-haut, dans le local.

La concierge, qui s'était levée, se mit à lui rire au nez.

– Le local dont vous parlez, répondit-elle d'un ton moitié sérieux, moitié railleur, est occupé depuis trois ans par

d'autres locataires ; vous n'êtes plus de la maison, monsieur Joseph Gallot.

– Ah ! je m'en doutais, prononça-t-il d'une voix creuse, elle a tout vendu, la gueuse !

– Le plus grand malheur de celle que vous appelez la gueuse est de vous avoir connu ; c'est une bonne et brave fille, entendez-vous ? qui vaut mieux dans son petit doigt que vous dans toute votre personne.

– Vous n'êtes pas gracieuse, la mère.

– Je suis comme ça. Et je ne me gêne pas pour vous le dire, vous ne méritez pas ce que la Chiffonne a fait pour vous.

– En vérité, je suis curieux de savoir ce que la Chiffonne a fait pour moi.

– Vous trouvez peut-être que ce n'est rien de s'être sacrifiée pour vous, d'avoir été ici, pendant plus d'un an, votre souffre-douleur ! On sait que tous les jours, trois fois plutôt qu'une, vous la battiez comme plâtre. Était-elle assez bête, mon Dieu ! Vous croyez qu'elle a vendu vos meubles et vos frusques, vous vous trompez ; c'est le propriétaire qui voulait faire vendre pour débarrasser le logement, car il ne voulait plus de vous dans sa maison, ni pour or, ni pour argent. Mais, toujours trop bête, la Chiffonne est venue, a payé le terme et a déménagé.

– Ah ! Et où niche-t-elle, à présent ?

– Je n'en sais rien.

– Allons donc !

– Je n'en sais rien, vous dis-je.

– La mère, vous essayez de me cacher la vérité, vous ne voulez pas me dire qu'elle s'est mise en ménage avec un autre, dans mes meubles. De sorte que, moi, je suis sans domicile et vais être forcé de coucher à la belle étoile comme un chien errant.

– Franchement, si vous en étiez là, je ne vous plaindrais pas. Mais non, soyez rassuré, vous avez un gîte, rue Morand ; tenez, voici l'adresse. Vous n'aurez qu'à dire votre nom et on vous remettra la clef de votre logement. Vous retrouverez là tout ce qui vous appartient.

Le borgne était stupéfait et restait immobile, planté sur ses jambes comme un poteau.

Était-ce croyable ?

Mais il tenait l'adresse, il la lisait et reconnaissait l'écriture de sa maîtresse.

– Ainsi, balbutia-t-il, la Chiffonne…

– Eh bien, oui, la Chiffonne a loué ce logement pour y mettre vos meubles. Ah ! vous n'auriez pas fait cela, vous ! Je vous le répète, la Chiffonne est une brave fille et elle vaut cent fois mieux que vous.

– C'est entendu. Mais vous ne me dites pas tout, vous voudriez me ménager une surprise.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vais retrouver la Chiffonne rue Morand, n'est-ce pas ?

– Cela vous serait agréable, paraît-il, je le comprends ; mais ne vous attendez pas à cette surprise.

– Pourtant…

– La Chiffonne ne demeure pas et n'a jamais demeuré rue Morand.

– Ah ! fit Gallot, dont le front se rembrunit subitement…

Tout d'abord les paroles de la concierge avaient calmé son irritation nerveuse, puis il n'était pas resté insensible à ce que la Chiffonne avait fait, évidemment par attachement et dévouement pour lui, il en avait même été touché et, aussitôt, il s'était reproché ses injustes soupçons.

Mais sa nature perverse reprenait le dessus, les mauvaises pensées revenaient, et avec elles le doute.

– Ainsi, reprit-il, arrêtant son regard sombre sur la concierge, pendant trois ans la Chiffonne a payé le loyer d'un logement qu'elle n'habitait pas ?

– Oui, elle a payé, et très exactement encore.

Gallot eut comme un grincement de dents.

Il se disait :

– Pour donner ainsi de l'argent, bêtement, comme si on le jetait dans la rivière, il faut en avoir à pleines mains.

Il était de nouveau convaincu que la Chiffonne avait rendu l'enfant et touché les cent mille francs.

– Mâtin, fit-il avec un faux sourire, elle est donc devenue riche, la Chiffonne ?

La mère Ragon lui jeta un regard de travers en haussant les épaules.

– Dites donc plutôt, répliqua-t-elle, que la pauvre fille a sué sang et eau pour que vous ne soyez pas forcé, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, de coucher à la belle étoile comme un chien errant. Ah ! oui, riche... Est-ce qu'on a jamais vu une ouvrière s'enrichir ? On sait bien ce qu'une femme peut gagner par jour, même en travaillant des quinze et seize heures, en passant les nuits.

Gallot regardait la femme avec ahurissement.

– Ah ! çà, mère Ragon, dit-il, que diable me chantez-vous là ?

– Je vous chante un air que vous avez depuis longtemps oublié, l'air du travail ; et je vous apprends que la Chiffonne, en brave fille qu'elle est, a désiré être ouvrière et qu'elle est ouvrière.

– La Chiffonne est ouvrière ? La Chiffonne travaille ?

– Elle travaille, elle est ouvrière et une bonne ouvrière, qui gagne ses cinq et six francs par jour.

– Voyons, mère Ragon, vous êtes sûre, bien sûre ?

– Me prenez-vous pour une menteuse, par hasard ? Du moment que je vous le dis...

Gallot ne se serait jamais imaginé cela ; il n'en revenait pas, il était confondu. Mais il n'avait plus ses craintes, il s'était trompé, il avait été absurde en soupçonnant la Chiffonne. Comme s'il ne la connaissait pas ! Pourtant elle lui avait assez donné de preuves de sa soumission à ses volontés, de son absolu dévouement.

Il était content, le misérable, et sa satisfaction s'épanouissait dans un large sourire.

– Allons, la mère, dit-il, prenant un ton doucereux, ne nous fâchons pas, je sais bien que vous dites toujours la vérité ; laissez-moi, cela vaut mieux, vous remercier de m'avoir appris toutes ces choses.

– Oh ! ça n'en vaut pas la peine.

– Mais si, mais si.

– Alors vous êtes satisfait ?

– On ne peut plus satisfait.

Il ne mentait pas, et cependant quelque chose le taquinait encore. La concierge devait savoir où était la Chiffonne, et elle le lui cachait. Pourquoi ? Est-ce qu'il y avait là un mystère ?

– Voyez-vous souvent la Chiffonne ? demanda-t-il.

– Non, pas souvent ; elle est venue me voir au mois de janvier dernier pour me souhaiter la bonne année.

– Vous ne l'avez pas vue depuis ?

– Si, une fois, dans la semaine de Pâques, mais une minute ; elle m'a seulement dit bonjour, en passant.

– Ah ! elle n'est pas prodigue de visites.

– Cela prouve qu'elle ne perd pas son temps à courir les rues.

– C'est vrai. Avez-vous encore quelque chose à me dire, mère Ragon ?

– Non, vous pouvez vous en aller.

Mais Gallot, qui tenait à savoir où demeurait la Chiffonne et qui espérait que la concierge finirait par le lui dire, n'était point pressé de quitter la place.

Après être resté un moment silencieux, ayant l'air de réfléchir, il reprit :

– Mère Ragon, la Chiffonne est ouvrière, c'est parfait ; mais pour être ouvrière, une bonne ouvrière, il faut qu'elle ait appris un état.

– Naturellement.

– Elle est donc entrée en apprentissage ?

– Bien sûr. Elle a eu de la chance : elle a retrouvé par hasard une ancienne connaissance, une ouvrière, qui travaille pour les plus grandes maisons de Paris, et cette brave femme a appris son état à la Chiffonne.

– En effet, c'est avoir de la chance. Et quel est cet état que la Chiffonne a appris ?

– L'état de passementière.

Cette réponse, qui eût été de peu d'importance pour un autre, était une clarté pour l'ancien serrurier.

Il n'ignorait pas, en effet, que l'amie de sa maîtresse, la veuve Gosselin, était une excellente ouvrière passementière.

– C'est bon, se dit-il, je suis sur la piste.

Il n'avait plus rien à demander à la concierge.

– À propos, lui dit la femme, comme on ne vous connaît pas rue Morand, vous pourrez bien dire aux concierges de la maison que vous revenez d'un long voyage.

– Ma foi, le conseil est bon, je le suivrai. Merci encore, mère Ragon, et bonsoir ; je vous souhaite de conserver longtemps encore votre florissante santé.

– Oh ! des politesses, vous n'en aviez guère autrefois.

– On se civilise, répliqua-t-il en riant.

– Alors la prison est une bonne école. Malgré cela, Joseph Gallot, je vous souhaite, moi, de ne pas retourner bientôt d'où vous venez.

– On y veillera. C'est égal, la mère, vous êtes dure…

– C'est bien, bonsoir.

Vingt minutes plus tard, le borgne se présentait dans la loge de la maison de la rue Morand.

Il se nomma, et malgré sa figure peu sympathique, il fut accueilli comme le plus honnête des locataires.

– Depuis quelque temps, nous vous attendions tous les jours, dit l'homme.

– Je reviens de loin, répondit-il avec aplomb, et avec ces satanées tempêtes en mer, la traversée dure des mois.

La femme alluma une bougie et lui dit :

– Venez, je vais vous conduire chez vous.

Tout d'abord, Joseph jeta un long regard investigateur dans le logement où tout était propre et dans un ordre parfait.

– La personne qui a loué pour moi vient-elle souvent ? demanda-t-il.

– À peu près une fois par mois ; elle passe ici une heure à épousseter, à frotter, à brosser ; du reste vous voyez que tout est en bon état.

Tout, en effet, attestait les soins donnés au logement par une ménagère scrupuleuse. Pas de toiles d'araignées, pas de poussière, le parquet ciré, les meubles luisants.

– Monsieur, je vais mettre des draps à votre lit, dit la femme.

– Je ne veux pas vous donner cette peine, merci ; je sais faire un lit, en voyage, vous savez.

La concierge se retira en lui laissant de la lumière.

– Hum ! fit-il, je me sens tout ragaillardi ; c'est bon de se retrouver chez soi, de revoir ses meubles, des amis d'autrefois.

Il resta quelques instants pensif.

– Allons, je suis bête, reprit-il, au diable, les vieux souvenirs !

Il ouvrit l'armoire. Là aussi la main de la Chiffonne avait passé. Les draps de lit, les chemises, tout le linge de Gallot, en un mot, était sur les rayons symétriquement rangé et aligné.

Dans les tiroirs d'une commode il retrouva quantité d'objets, entre autres une blague à tabac et des pipes.

– Jusqu'à mes pipes ! murmura-t-il.

Il entra dans un petit cabinet. Ses effets d'habillement nettoyés, remis à neuf, soigneusement brossés, étaient là, accrochés à des patères.

– Hum ! fit-il encore.

Et, songeur, il se mit à faire plusieurs fois le tour de la chambre où il s'imaginait sentir l'odeur de la femme.

Et sa sensualité se réveillait, et des vapeurs voluptueuses lui montaient à la tête. À ce moment, pour dix ans de sa vie, il aurait voulu tenir la Chiffonne entre ses bras.

Pour calmer cette effervescence de ses sens, il ouvrit la fenêtre, et, appuyé au balcon, il resta un long instant le regard plongé dans la rue.

Ensuite il prépara son lit et se coucha.

– La mère Ragon a raison, se dit-il avant de s'endormir, la Chiffonne est une bonne et brave fille, que j'ai trop longtemps méconnue ; oui, décidément, c'est une fille précieuse ; elle a de l'ordre, elle est intelligente et d'un dévouement… Si j'avais su l'apprécier dès les premiers jours, je l'aurais autrement dirigée et, bien sûr, j'en aurais fait quelque chose. Mais me voilà revenu, ce n'est que trois ans de perdus. Maintenant, faudra voir.

* *

*

Le lendemain Joseph Gallot fit gravement son ménage.

La Chiffonne lui avait donné l'exemple de l'ordre et de la propreté, et il ne voulait plus que sa chambre fût un taudis.

À neuf heures il s'habilla. Grâce à une chemise d'une blancheur irréprochable, à un complet qu'il revêtit et à des brodequins presque neufs, il se donna l'air pimpant d'un petit rentier content de lui et de tout le monde.

Il descendit, échangea quelques paroles avec les concierges, leur laissa, à tout hasard, la clef du logement et s'en alla déjeuner chez un traiteur du quartier.

À onze heures il était à Saint-Mandé, dans la rue où demeurait Aurélie Gosselin.

Prudemment et adroitement il s'informa, disant qu'il était courtier d'une importante maison de commission.

Il eut bientôt appris ce qu'il voulait savoir : que depuis plus de trois ans Julie Verrier demeurait chez Mme Gosselin ; que toutes deux travaillaient dans la passementerie et qu'elles avaient de l'ouvrage plus qu'elles n'en pouvaient faire, puisque, dès le commencement de l'année. Mme Gosselin avait été obligée, pour ne pas refuser des commandes, de prendre deux ouvrières.

On ajouta que les deux amies jouissaient d'une excellente réputation, qu'elles payaient comptant tout ce qu'elles achetaient, qu'elles faisaient sûrement des économies, enfin qu'elles étaient très estimées de tout le monde.

Gallot eut d'abord l'intention de se présenter chez Aurélie et de dire à la Chiffonne en parlant en maître :

– Tu es ma femme, je te réclame, suis-moi !

Mais en réfléchissant, il comprit qu'il commettrait là une imprudence qui pourrait avoir de graves conséquences.

La veuve Gosselin, ne le connaissant pas, devait ignorer ses relations avec son amie, et il pouvait être dangereux pour lui qu'elle le connût.

Ne risquerait-il pas aussi de faire un tort considérable à la Chiffonne, en lui faisant perdre l'amitié d'Aurélie ? Sa maîtresse travaillait, gagnait sa vie ; or, comme on ne sait jamais ce qui peut arriver, il fallait ménager cette ressource du travail, c'est-à-dire ne pas faire perdre à la Chiffonne son gagne-pain, dans le cas où elle serait forcée de reprendre son métier de passementière.

Donc, tout bien examiné, écrire était préférable.

Il entra dans un café, se fit servir une chope de bière et demanda ce qu'il lui fallait pour écrire.

Après avoir barbouillé inutilement trois ou quatre feuilles de papier, il parvint enfin à griffonner les lignes suivantes dont nous n'avons pas conservé les fautes d'orthographe :

« Ma chère petite femme,

« Depuis hier je suis de retour de mon voyage et installé ; dans le logement de la rue Morand, que j'ai trouvé tout à fait de mon goût. Je me porte très bien et je pense que la présente te trouvera, aussi en bonne santé.

« Après une si longue absence, j'ai hâte de te voir et de t'embrasser comme je t'aime, et puis aussi de causer avec toi. Allons-nous en avoir des choses à nous raconter.

« Je t'attendrai demain toute la journée ; n'importe à quelle heure tu viendras, tu me trouveras.

« Te revoir, quel plaisir et quelle joie ce sera pour moi, ma Chiffonnette chérie ! Tu ne manqueras pas de venir, n'est-ce pas ?

« Si tu ne venais pas, c'est que tu voudrais me forcer à aller te chercher.

« Ton bon ami,

« J. G. »

Joseph Gallot était tendre ; sa tendresse pourrait même paraître excessive si nous ne savions pas tout l'intérêt qu'il avait à ressaisir sa maîtresse. Sa missive était une glu dont il connaissait la force ; plus d'une fois il avait employé auprès de la Chiffonne les mots doux, les caresses, et le moyen lui avait toujours réussi.

Il savait que beaucoup de femmes, faciles à tromper, se laissent prendre à des semblants d'affection.

Cependant la dernière phrase de sa lettre soulignait une menace sur laquelle il comptait également, dans le cas où sa maîtresse aurait des hésitations.

Enfin, toujours prudent, il avait signé seulement de ses deux initiales. Comme cela, si la lettre tombait sous d'autres yeux que ceux de la Chiffonne, son nom resterait caché.

Vers quatre heures, avant de rentrer chez lui, il mit sa lettre dans la boîte d'un bureau de poste, en se disant :

– Elle arrivera ce soir.

En effet, vers sept heures, comme les ouvrières venaient de s'en aller, la Chiffonne reçut la lettre des mains de la

concierge, qui s'était empressée de la monter, ayant lu sur l'enveloppe le mot pressé.

La Chiffonne reconnut tout de suite la grosse écriture de l'ancien serrurier.

– Déjà ! se dit-elle.

Et, posant son ouvrage sur la table, elle se leva brusquement et passa dans sa chambre.

Quand, au bout de vingt minutes, elle vint retrouver Aurélie, celle-ci l'examina curieusement.

– Est-ce que tu viens de recevoir une mauvaise nouvelle ? demanda-t-elle.

– Ni bonne ni mauvaise, répondit évasivement Julie.

– Pourtant, tu es toute drôle, tu as l'air inquiet.

– Mais non.

– Tu es très pâle et, si je ne me trompe pas, tu as pleuré.

– Eh bien, tu te trompes, Aurélie, je n'ai pas pleuré.

La passementière hocha la tête.

– Enfin, qui donc t'a écrit ? reprit-elle.

– Une personne que j'ai connue autrefois.

– Ah ! Et cette personne ?

Julie gardant le silence, Aurélie ajouta :

– Est-ce une femme ou un homme ?…

– Un homme.

– Qu'est-ce qu'il te veut, ce monsieur ?

– Il désire me voir, il a quelque chose à me dire.

– Et il te donne un rendez-vous ?

– Oui.

– Pour quand ?

– Pour demain.

– Et tu iras ?

– Je ne peux pas faire autrement.

– Ah !

Et voyant que ses questions embarrassaient son amie, et qu'elle lui répondait avec effort, Aurélie cessa de l'interroger.

La veuve Gosselin avait depuis longtemps deviné qu'il existait un secret douloureux dans la vie de Julie Verrier ; mais nous savons, combien elle était discrète ; toujours elle avait respecté le silence que gardait la Chiffonne.

X

TOUJOURS ESCLAVE

Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ?

Ainsi ronchonnait Joseph Gallot, appuyé à sa fenêtre et regardant dans la rue, des deux côtés, aussi loin qu'il pouvait, croyant à chaque instant reconnaître la Chiffonne parmi les femmes qui marchaient sur les trottoirs d'un pas plus ou moins alerte.

Il attendait depuis le matin, et il était plus de deux heures de l'après-midi ; une déception succédait sans cesse à une autre, il commençait à la trouver mauvaise.

Pour la centième fois peut-être il répétait :

– Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ?

En face, une douzaine de gamins jouaient dans un chantier ; de temps à autre ils jetaient les yeux sur cet homme, cet homme laid à faire-peur, qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils voyaient pour la première fois et qui était toujours là, à la fenêtre, dans la même attitude.

On connaît les gamins de Paris : s'ils avaient pu deviner ce qui préoccupait l'homme de la fenêtre, sans nul doute ils se seraient tous mis à crier à tue-tête :

« Viendra ! viendra pas ! »

C'eût été un étourdissant charivari.

Mais Gallot, dans aucun cas, n'était homme à laisser tomber de ses lèvres ou à jeter au vent, qui les porte on ne sait où, des paroles compromettantes.

Sans signes extérieurs d'impatience, il rongeait son frein. D'ailleurs il lui avait dit qu'il l'attendrait toute la journée, elle pouvait encore venir : le jour n'était pas près de finir.

– C'est égal, se disait-il, j'ai eu tort, j'aurais dû lui fixer l'heure. Quand il se trompait en croyant voir, dans une femme à l'allure d'une ouvrière, la Chiffonne qui arrivait, il y avait en lui un sourd grondement de colère.

Chassez le naturel, il revient au galop.

L'ancien serrurier, doux comme un mouton la veille, était hanté maintenant par des pensées sinistres et sentait se réveiller tous ses instincts féroces.

À un moment, pris d'un accès de fureur subite, il ferma violemment la fenêtre et s'écria, en frappant du pied :

– Si elle ne vient pas, la gueuse, j'irai la chercher et je l'étranglerai !

Et une de ses mains nerveuses serrait son bras comme si c'eût été le cou de la Chiffonne.

Mais l'accès se calma aussi vite qu'il était venu. Il rouvrit la fenêtre et se remit aux aguets.

Soudain, il laissa échapper une exclamation joyeuse.

Cette fois, la Chiffonne arrivait, mais n'ayant point l'air de beaucoup se presser.

Le borgne n'avait plus assez de son œil pour bien distinguer les traits de l'ouvrière.

Était-ce bien elle ? Ne se trompait-il pas encore ?

– Non. C'était elle, la Chiffonnette chérie. Elle avait dû voir son homme de loin, car elle passa sous la fenêtre en baissant la tête. Elle entra dans la maison.

Gallot ne pouvait plus douter : c'était elle. Ses lèvres lippues grimacèrent un sourire de triomphe. Et comme s'il n'en avait pas douté un seul instant, il s'écria :

– Ah ! je savais bien qu'elle viendrait !

Il referma la fenêtre, et tout gai, debout au milieu de la chambre, l'oreille tendue, il attendit.

Un léger bruit se fit dans l'escalier ; c'étaient les pas de la Chiffonne, Gallot les reconnut. Il ouvrit la porte.

– Viens, dit-il, mais viens donc !

La Chiffonne entra, craintive, tremblante. La porte fermée, il s'écria :

– Enfin, te voilà !

Il sauta sur elle comme le fauve sur une proie, l'enlaça et se mit à l'embrasser avec une sorte de frénésie.

Elle le laissait faire, sentant bien qu'elle ne pouvait pas lui résister.

– Eh bien, et toi, fit-il, est-ce que tu ne m'embrasses pas ?

Elle eut une sensation étrange, suivie d'un frémissement dans tous les membres. Sous le regard de l'homme, regard

sec et froid, elle était fascinée et se sentait comme prise de vertige.



Viens, dit-il, mais viens donc! (P. 543.)

– Allons, ajouta-t-il, donne-moi vite de ces bons gros baisers d'amour comme autrefois ; hein, tu sais ?…

Elle obéit.

– Tu vois bien que je t'embrasse, balbutia-t-elle.

– Oui, ma Nichon, tu es gentille… Ainsi tu aimes toujours ton petit homme ?

– Puisque je suis venue.

– C'est vrai, cela prouve quelque chose.

Il la fit asseoir et s'assit en face d'elle, tenant ses genoux entre les siens.

– Tu t'es fait longtemps attendre, reprit-il ; je ne savais quoi m'imaginer, j'étais inquiet ; pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ?

– Je n'ai pas pu.

– La raison ?

– J'ai dû aider Aurélie, qui avait à terminer un ouvrage pressé.

– Ah ! c'est vrai, tu travailles, tu es ouvrière, la mère Ragon m'a raconté ça. Oh ! elle m'a dit sur ton compte toutes sortes de bonnes choses. C'est bien, la Chiffonne, je suis content de toi, tu es une bonne fille.

Vois-tu, quand on n'est pas riche et qu'on ne veut pas crever de misère, il faut trouver le moyen de se faire vivre, et mieux valait pour toi faire de la passementerie qu'autre chose.

Mais c'est assez là-dessus pour l'instant, nous reparlerons de cela quand il le faudra.

Il poursuivit d'un ton enjoué :

– À propos, je te fais mes compliments ; c'est très gentil ici, tu sais ; c'est propre, c'est coquet, c'est gai, un nid d'amour, quoi ! je m'y plais, nous y serons mieux que rue des Vinaigriers. Je ne te le cache point, je ne m'attendais pas à d'aussi agréables surprises. Je vois, ma Chiffonnette, que tu n'as pas cessé un instant de penser à ton cher homme. Va, tu es bien la plus gentille petite femme que j'aie jamais connue. Mais sois tranquille, je ne suis pas un ingrat, je te récompenserai.

La Chiffonne l'écoutait étonnée, ouvrant de grands yeux, comme si elle ne comprenait pas.

Était-ce bien la voix de Joseph Gallot qui avait de si douces paroles ? Elle ne reconnaissait plus l'homme terrible, ce n'était plus lui. Comment donc avait-il été changé ainsi ?

Mais elle restait inquiète, craintive, peureuse. Bien sûr, il allait lui parler de l'enfant de Vaucresson. Qu'allait-il dire ? Que voudrait-il faire encore ?

Après quelques instants de silence, regardant fixement la Chiffonne, le borgne reprit, d'une voix grave :

– Tu te rappelles comment nous avons été brusquement, brutalement séparés ; c'était le dimanche soir, le lendemain du jour de l'enlèvement du petit de la dame du cimetière. C'était un coup superbe, nous tenions la fortune !… Mais, va-t'en voir ! les roussins sont venus et m'ont empoigné.

Avant, j'avais eu le temps de te faire certaines recommandations que tu ne dois pas avoir oubliées.

Je sais que tout de suite après mon arrestation tu as décampé du logement ; je sais que, le mardi, tu n'es pas allée au rendez-vous donné au cimetière à la mère de l'enfant ; je te l'avais défendu. Mais voyons, la Chiffonne, as-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?

– Oui, je crois, le mieux que j'ai pu.

– Alors, qu'as-tu fait de l'enfant ?

– Je ne pouvais pas le garder.

– Je le comprends.

– Je l'ai placé dans une maison, un asile où l'on reçoit des enfants abandonnés et des orphelins.

– Ah ! Et où se trouve-t-il, cet asile ?

– Près de Paris, à Boulogne-sur-Seine.

– Écoute, la Chiffonne, je te le dis franchement, ma seule crainte depuis trois ans a été que tu n'aies fait la sottise de rendre le petit à sa mère. Tu as parfois des idées si singulières…

Mais je me trompais.

Au lieu de douter de toi, j'aurais dû me dire que tu aimais trop ton homme pour rien faire qui puisse le mécontenter, le mettre en colère.

Enfin c'est bien, c'est pour le mieux, nous avons toujours l'enfant, les choses sont telles que je le désirais ; donc, tout est bien et rien n'est perdu.

Dis-moi, as-tu, depuis, entendu parler de la dame ?

– Jamais.

– Tu n’es pas retournée à Vaucresson ?

– Je n’avais rien à y faire.

– Tu pouvais y aller par curiosité.

– Pour savoir quoi ? Que la pauvre mère était dans la désolation, qu’elle pleurait le jour et la nuit ? je n’avais pas besoin qu’on me le dit, je le devinais assez.

– Hein ? on dirait que tu vas pleurer ; allons, ne t’attendris pas ainsi.

– Tu ne peux pas m’empêcher de souffrir, d’avoir l’âme brisée. C’est épouvantable, ce que nous avons fait, et après, ce que j’ai fait, moi, est peut-être plus monstrueux encore.

– Que veux-tu dire ?

– J’ai mis l’enfant aux abandonnés quand il a une mère qui l’adore, qui le pleure et doit le chercher sans cesse, partout ; j’ai causé à cette mère les plus horribles tortures ; et pourtant, mon Dieu, je ne suis pas méchante !

– Ainsi tu as des remords !

– Ah ! oui, j’en ai ; ils me déchirent, me brûlent, ils me rongent.

– Allons, c’est bon, ne te mets pas ainsi martel en tête, on le rendra, ce petit.

– Oh ! oui, n’est-ce pas, Joseph ? s’écria-t-elle en joignant les mains, tu voudras bien que je le rende ?

Le borgne eut un sourire singulier.

– Nous n’avons aucun intérêt à le laisser où il est, répondit-il ; d’ailleurs, je ne lui en veux pas à ce mioche…

Et puisque tu le désires tant, c'est toi qui le conduiras à Vaucresson et qui diras à la dame : « Ne soyez plus en peine, je vous le ramène, votre enfant, le voilà. »

– Est-ce bien vrai, au moins ?

– Toujours méfiante, la Chiffonne.

– C'est que je crains toujours… – Quoi ?

– Je ne sais pas… quelque mauvaise chose.

– Te voilà encore comme autrefois avec tes peurs sans raison.

– Allons, j'ai tort, Joseph, je vois bien que tu parles sérieusement. Est-ce bientôt, dis, que je reconduirai l'enfant à la dame ?

– Oui, bientôt.

– Demain ?

– Pas demain, mais dans trois ou quatre jours ; nous verrons, nous déciderons.

À propos, es-tu allée le voir à cet asile où tu l'as placé ?

– Plusieurs fois je suis allée à Boulogne pour avoir de ses nouvelles.

– Eh bien ?

– Arrivée à la porte de la maison, je ne saurais dire ce qui se passait en moi, je me sentais prise d'une peur étrange, et au lieu d'entrer, je me sauvais.

Je n'ai pas revu le pauvre petit.

– Ah ! Au fait, c'est peut-être une bonne chose.

Mais, tout à coup, il fut frappé d'une idée subite, et son regard eut un éclair livide.

– Dis donc, la Chiffonne, fit-il, si, maintenant, on ne voulait plus te le rendre ?

– Je ne crains pas cela, répondit-elle vivement.

– Tu ne crains pas… je suis moins rassuré que toi.

– J'ai pris certaines précautions.

D'abord, je n'ai pas dit que le petit était complètement abandonné.

On l'a pris comme étant l'enfant de ma sœur qui venait de mourir et dont le mari était parti pour un long voyage, et j'ai déclaré que bien certainement, à son retour, le père reprendrait son enfant.

– Oh ! alors, c'est différent… Tu n'as pas donné son véritable nom ?

– Je m'en suis bien gardée.

Du reste je vais te dire ce que j'ai imaginé et comment la chose s'est faite.

Alors elle raconta comment elle s'était procuré l'acte de naissance et le certificat de baptême de l'enfant d'Aurélie, lequel avait justement parmi ses prénoms celui d'André, et comment elle s'était servie de ces papiers pour présenter et faire recevoir à l'asile de Boulogne l'enfant de Vaucresson.

Le borgne avait écouté avec une admiration croissante. Véritablement émerveillé, il contemplait la Chiffonne comme en extase.

– Eh bien, s'écria-t-il, laissant éclater son enthousiasme, c'est tout simplement superbe ! Et c'est toi, la Chiffonne, c'est toi qui as fait cela !

Quelle imagination ! c'est merveilleux ! Je le déclare, je le proclame, je le crie : tu es une femme de génie !

Tiens, je ne peux y résister, il faut que je t'embrasse.

Il s'était levé. Il tenait la Chiffonne dans ses bras et la serrait à l'étouffer.

La pauvre fille ne s'enorgueillissait pas des compliments, des éloges dont l'accablait Gallot, et moins encore de ses excès de tendresse ; au contraire, elle en était honteuse et en souffrait cruellement.

Du reste, elle comprenait maintenant que son homme n'avait nullement renoncé à ses projets d'autrefois, qu'il méditait quelque nouvelle machination ténébreuse.

Celui-ci s'étant calmé, reprit sa place en face de la Chiffonne, qui était devenue visiblement inquiète :

– Eh bien, qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-il.

– Je n'ai rien. Mais il se fait tard, il faut que je m'en aille. Il se mit à rire.

– Allons donc ! fit-il, tu n'y penses pas !… Tu es ici, je te garde.

– C'est impossible, j'ai promis à Aurélie…

– Quoi ?

– De rentrer de bonne heure, avant la nuit.

– Tu ne tiendras pas ta promesse, voilà tout.

– Elle m'attendra et sera fâchée, prononça-t-elle d'une voix anxieuse.

– Décidément, ma pauvre Chiffonne, tu me fais rire avec tes peurs. D'abord ton amie Aurélie sait-elle où tu es allée ?

– Non. Mais elle était là quand la concierge m'a remis ta lettre ; elle m'a questionnée, et j'ai dû lui dire qu'une personne que je n'avais pas vue depuis longtemps désirait me parler et me donnait un rendez-vous.

– Est-ce que tu lui as quelquefois parlé de moi ?

– Oh ! jamais.

– Tu as bien fait. Alors elle ne sait pas que tu as loué ce logement ?

– Elle ne le sait pas.

– De mieux en mieux. Tu n'as donc pas à craindre qu'elle vienne te trouver ici.

– Non, je ne crains pas cela, mais… Joseph, je t'en prie, laisse-moi m'en aller.

Elle s'était dressée sur ses jambes.

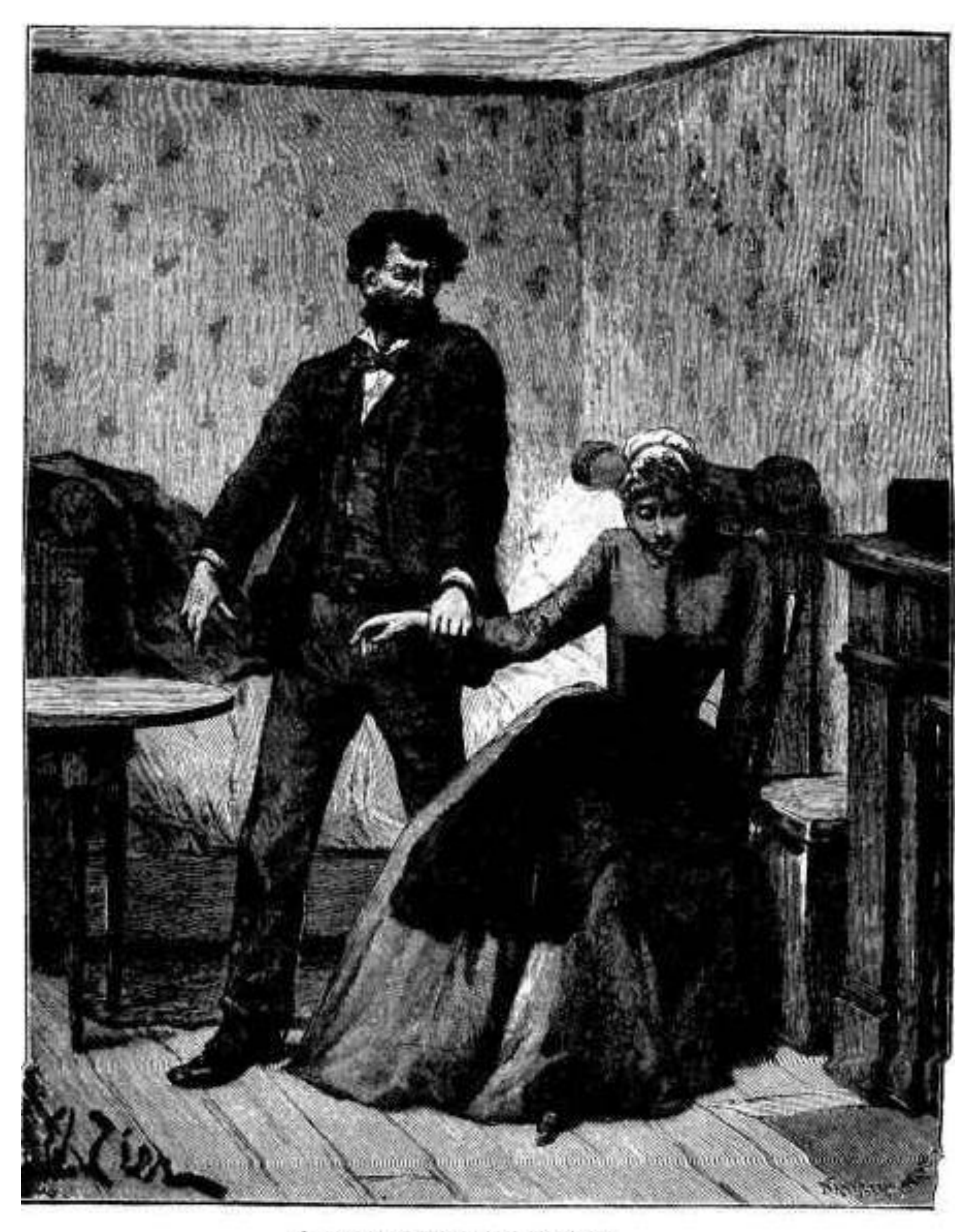
– Non, répondit-il durement.

Et la forçant à retomber sur sa chaise, il ajouta d'un ton sec, impératif :

– Je veux que tu restes !

Elle poussa un soupir et baissa la tête. Elle se sentait reprise, la malheureuse.

Cependant, voulant essayer encore d'échapper à son dominateur, elle reprit, mais d'une voix faible, hésitante :



Je veux que tu restes ! (P. 549.)

– Aurélie a été très bonne pour moi, une sœur n'en aurait peut-être pas fait autant ; je ne peux pas me brouiller avec elle, d'abord parce que je lui suis reconnaissante et que j'ai pour elle une grande affection, ensuite parce que je n'aurais plus d'ouvrage.

– Pour ces raisons, que j'apprécie, répliqua Gallot d'une voix radoucie, je ne veux pas que tu te brouilles avec ton amie.

– Mais si tu me gardes, que pensera-t-elle, que dira-t-elle ?

– Ce qu'elle voudra. Cependant, il y a une chose que tu peux faire.

– Quoi ?

– Tout à l'heure tu écriras à Aurélie et tu lui diras que, pour une affaire urgente, tu es forcée de t'éloigner de Paris pour trois ou quatre jours avec la personne que tu es allée voir.

– Joseph, j'aimerais mieux rentrer ce soir et revenir demain.

– Non, encore une fois. Je veux que tu restes pour que tu n'aies pas à revenir demain. D'ailleurs, nous avons encore à causer, car, enfin, nous n'avons pas encore parlé… sérieusement de nos affaires. Demain, ma petite femme, nous aurons de l'occupation.

La Chiffonne se redressa brusquement, et anxieuse, les yeux fixés sur Gallot :

– Explique-toi, dit-elle.

– Ah ! çà, voyons, tu ne penses donc plus à l'enfant ?

– Oh ! si, j'y pense, et à la mère aussi.

– Eh bien, ma chère, demain tu iras reprendre le petit.

– Ah !

– Je t'accompagnerai.

– Pourquoi venir avec moi ?

– Hé, je suis le père, ma présence peut être nécessaire. Mais comme je ne tiens pas tant que ça à me montrer, tu agiras seule ; M. Gosselin n'interviendrait que s'il le fallait. Donc, je t'accompagnerai jusqu'à la maison, et, pendant que tu parlementeras avec la religieuse, je t'attendrai à la porte, prêt à accourir au premier appel. Il va sans dire que nous aurons une voiture. On ne peut pas le faire marcher, ce gamin.

– Et quand on aura l'enfant ?

– Nous l'amènerons ici.

– Ici ?

– Oui, où il restera un ou deux jours avec toi.

– Joseph, pourquoi ne pas le rendre tout de suite à sa mère ?

– Parce que cela ne peut pas se faire ainsi.

– Ah ! dis-le, mais dis-le donc, tu as encore quelque chose entête ?

– Parbleu !

– Une vilaine chose, une chose méchante… Ah ! je tremble !

– Tu as tort, la Chiffonne, je ne veux rien faire qui puisse t'effrayer, je te le jure.

– Tu ne me tranquillises pas. Quel est ton projet ? je veux le connaître.

– Voici : quand nous aurons l'enfant ici, j'irai trouver la dame de Vaucresson.

– Toi, tu iras…

– Oui, moi, Joseph Gallot, en personne.

– Elle te fera arrêter.

– Des bêtises ! Elle sera, au contraire, ravie de me voir. Je n'ai plus à me cacher, elle sait que c'est moi qui lui ai pris son enfant.

– Elle sait cela ! exclama la Chiffonne, regardant Gallot avec effarement.

– Oui, et depuis longtemps. Elle est même venue me le réclamer à la préfecture de police, dans le cabinet du chef de la sûreté. Mais j'ai eu l'air de ne pas comprendre et j'ai répondu que je n'étais pour rien dans cette affaire, que je ne savais pas ce que l'on voulait me dire.

Il ajouta en baissant la voix :

– Elle avait les cent mille francs et était prête à les donner.

La Chiffonne, devenue songeuse, avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine.

Gallot souriait sournoisement.

– Hé, Chiffonnette, reprit-il au bout d'un instant, en lui serrant fortement le bras, est-ce que tu vas dormir ?

Elle eut comme la secousse d'un frisson et se redressa.

– À quoi penses-tu ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, répondit-elle, mes idées sont confuses, se perdent Ainsi tu iras trouver la dame ?

– Dès demain, si c'est possible.

– Qu'est-ce que tu lui diras ?

– Je lui dirai que Julie Verrier, une bonne petite femme, va lui ramener son enfant.

– À quelles conditions ?

– Il y a trois ans elle casquait de cent mille francs, maintenant j'en veux deux cent mille.

– Toujours le chantage !

– Je veux être riche, il me faut de l'or, beaucoup d'or, et j'en aurai. Alors, tu verras… Je t'ai dit que je te récompenserais ; eh bien, la Chiffonne, pour ta récompense…

– Je ne veux rien, je ne veux rien ! s'écria-t-elle.

– Tu ne sais pas ce que je veux dire. Pour ta récompense, mademoiselle Julie Verrier, je t'épouserai !

Elle eut un haut-le-corps.

– Oui, continua-t-il, je t'épouserai, tu seras ma légitime. Hein, comme nous allons être heureux ! Tu seras dans la

soie… Mon rêve réalisé, tu sais, mon rêve ? à quinze ou vingt lieues de Paris, une petite maison blanche avec un jardin, de la verdure et des fleurs pour toi, et des poules et des lapins.

La Chiffonne n'était nullement enchantée de la perspective, elle en était même épouvantée. Mais elle ne manifesta d'aucune façon ses justes répugnances.

Elle n'essaya pas non plus de détourner Gallot de son projet, de lui faire comprendre qu'il allait commettre une nouvelle infamie. À quoi bon lui parler d'honnêteté ? À quoi bon élever la voix dans d'inutiles protestations ?

Elle connaissait l'homme et savait que tout ce qu'elle pourrait dire, ne serait pas entendu ou ne servirait qu'à l'exciter à la fureur. Le cœur douloureusement serré, elle se disait :

– Hélas ! la prison ne l'a pas corrigé ; il est toujours le même. Cependant, malgré tout, elle se sentait soulagée : l'enfant allait être rendu à sa mère.

Gallot s'était levé et, laissant la Chiffonne à ses réflexions, il se promenait à grands pas dans la chambre.

– Tonnerre ! se disait-il, il ne faut pas que j'aie perdu quelque chose pour avoir été trois ans au clou ; une première fois la fortune m'a échappé ; je la tiens de nouveau et, cette fois, elle ne m'échappera pas.

Oui, c'est deux cent mille francs que je veux, et elle les donnera, ma chère nièce, elle les donnera, ou sinon…

Son regard eut un éclair sinistre qui tomba sur la Chiffonne et la fit tressaillir dans tout son être.

Elle se dressa debout.

– Hein ! lui dit Gallot, tu es contente, ravie, tu ne t'attendais pas à cette surprise que je viens de te faire ? Eh bien, oui, ma Chiffonnette, je l'ai décidé, tu seras mon épouse.

– Oh ! nous avons le temps de parler de ça.

– Non, car je veux que notre mariage ait lieu dans le plus bref délai possible.

Donc, dès maintenant, ma chère, tu peux te laisser aller à de jolis rêves d'avenir.

– Joseph, dit la Chiffonne, laisse-moi retourner chez Aurélie, je reviendrai demain matin, je te le promets.

Il se rapprocha d'elle, et lui mettant ses mains sur les épaules :

– Ah ! çà, lui dit-il d'une voix sourde, si tu trouves que je suis trop gentil avec toi, dis-le ; et si tu as parié que tu me mettrais en colère, dis-le aussi.

Tu sais, la Chiffonne, que la moutarde me monte vite au nez et que quand ça me picote, je cogne.

Te voilà prévenue, tâche d'avoir de la mémoire, et ne me fais pas revenir à mes anciennes habitudes.

La Chiffonne soupira et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

– Ma chère, reprit-il durement, pas de simagrées avec moi, je n'y mords pas. Je te l'ai dit et je te le répète pour la dernière fois, tu es ici, je te garde ; reste, je le veux !

Et, presque brutalement, il la poussa jusqu'au fond de la chambre.

Le maître ordonnait, l'esclave devait obéir.

La Chiffonne resta.

XI

LA MÈRE ET L'ENFANT

Dix heures sonnaient à l'horloge de la Maison maternelle comme la Chiffonne et Gallot s'arrêtaient devant la petite porte de l'établissement.

Ils étaient venus dans un fiacre qu'ils avaient laissé à l'entrée de l'avenue, en disant au cocher :

– Vous allez attendre ici.

Le cœur de la Chiffonne battait à se rompre. Très pâle, on aurait dit une victime conduite au supplice.

– Est-ce que tu as peur ? lui dit Gallot.

Elle lui jeta un long regard qui signifiait : « Je n'ai pas ton audace, moi » ; et, s'armant de courage, elle sonna. La porte s'ouvrit. Elle entra.

– Elle y est, murmura le borgne, et à moins que le diable ne s'en mêle, tout ira bien.

Il alla s'étendre à vingt-cinq pas de distance sur l'herbe menue, à l'ombre des arbres.

La Chiffonne ayant dit qu'elle désirait voir la sœur supérieure, on la conduisit au parloir où, au bout de quelques minutes, la mère Agathe vint la trouver.

La religieuse reconnut tout de suite la visiteuse. Elle éprouva tout d'abord un sentiment de vive répulsion, et si elle eût obéi à son premier mouvement, elle aurait laissé éclater son indignation, sa colère. Mais elle se contint. D'ailleurs la Chiffonne paraissait si triste, si tremblante, et la douleur empreinte sur son visage paraissait si vraie, que la mère Agathe se demanda si cette malheureuse n'était pas digne de sa pitié.

Cependant, ne voulant pas laisser voir à la Chiffonne qu'elle la reconnaissait, elle lui dit :

– Madame, je suis la supérieure de cette maison, vous désirez me parler, m'a-t-on dit ; que voulez-vous ?

– J'espérais que vous me reconnaîtriez, ma mère.

– Vous ai-je donc déjà vue ?

– Oui, il y a de cela un peu plus de trois ans ; c'est moi qui ai amené ici un petit garçon appelé André.

– Je vous reconnais maintenant, madame ; oui, vous avez amené dans notre maison un petit garçon appelé André, André Gosselin, n'est-ce pas ? J'ai un peu hésité à le recevoir, si j'ai bonne mémoire ; mais il était si gentil et si triste… Enfin je l'ai reçu et je n'ai eu qu'à m'en féliciter.

– Alors il est toujours gentil ? dit vivement la Chiffonne.

Sans répondre à la question, la religieuse reprit :

– Vous m'avez laissé l'extrait de son acte de naissance ; sa mère, qui était votre sœur, venait de mourir, m'avez-vous dit.

– Oui, ma mère, et si je n’ai pas gardé le pauvre petit, c’est que j’étais alors très malheureuse et dans une grande misère.

– Vous n’êtes plus dans la même situation ?

– Je travaille, je ne suis plus en peine sur les moyens de vivre ; mais si je disais que je suis heureuse, je mentirais.

– Ah ! vous êtes toujours malheureuse ?

– J’ai de grandes douleurs.

– Chacun ici-bas a ses peines, ses souffrances ; mais on ne doit plaindre que ceux qui ne les ont pas méritées.

La Chiffonne sentit le mordant de ces paroles. Elle étouffa un soupir.

– Mais, reprit la religieuse, vous ne m’avez pas dit pourquoi vous êtes venue ; veuillez me faire connaître l’objet de votre visite.

– Ma mère, répondit la Chiffonne d’une voix tremblante, je voudrais reprendre mon… le petit André.

Elle n’avait pas osé dire mon neveu.

– Vous voulez reprendre André ! s’écria la religieuse blêmissant.

– Oui, ma mère. Ah ! si vous saviez… Avant de vous amener l’enfant, j’avais beaucoup souffert ; mais, depuis, j’ai constamment pleuré et enduré les plus cruelles tortures.

– Mais pourquoi voulez-vous reprendre cet enfant ? Il est bien ici.

– Oh ! je le crois, j’en suis sûre.

– S'il vous était rendu, qu'en feriez-vous ?

La Chiffonne resta un instant tout interloquée, puis répondit :

– Ce serait pour son bonheur, oui, pour son bonheur, je vous le jure, et moi je ne serais plus la malheureuse que je suis. Mon Dieu, il y a ces choses que je voudrais vous dire, mais je ne peux pas, maintenant : je ne peux pas… Dans deux ou trois jours je reviendrai, je vous le promets, et je vous dirai tout.

Elle pleurait et tendait vers la religieuse ses mains suppliantes. La mère Agathe, qui n'ignorait pas dans quel but l'enfant avait été enlevé, avait déjà compris pourquoi la Chiffonne venait le réclamer.

– L'homme est là, se dit-elle, c'est lui encore qui pousse cette malheureuse…

Elle reprit à haute voix :

– Quand vous avez amené l'enfant, vous m'avez dit que le père existait, mais qu'il était en Amérique.

– Oui, je vous ai dit cela.

– Vous avez ajouté que, à son retour, il réclamerait son fils. Est-ce qu'il est revenu ?

– Oui, il est revenu.

– Et c'est lui qui vous envoie pour reprendre l'enfant ?

– Oui.

La religieuse resta un instant silencieuse, ayant l'air de réfléchir.

– Madame, reprit-elle gravement, il y a dans notre maison des règles que je suis tenue à faire respecter et auxquelles je suis moi-même soumise. Seule, je ne puis prendre aucune décision ; je dois, dans tous les cas qui se présentent, consulter la communauté et tenir compte de ses volontés. De plus, en la circonstance actuelle, il me faut consulter également une personne qui s'intéresse particulièrement au petit André, qui a ici une grande autorité et sans le consentement de laquelle je ne puis rien faire. Revenez aujourd'hui, à trois heures, et vous saurez ce qui aura été décidé.

La Chiffonne était congédiée ; elle n'avait plus qu'à se retirer, ce qu'elle fit après s'être humblement inclinée devant la religieuse. Celle-ci se disait :

– Il y a chez cette femme du bon et du mauvais ; c'est le bien et le mal luttant l'un contre l'autre ; lequel sera vainqueur ? Ah ! la malheureuse, que Dieu lui vienne en aide !... Ai-je eu raison de lui dire de revenir ? Je le crois. Maintenant, attendons la dame en noir.

Sœur Agathe voyait encore de grosses menaces d'orage.

En voyant sortir la Chiffonne, seule, Gallot fit entendre un oh ! étranglé ; ses traits se contractèrent affreusement, son regard eut un éclair farouche et il bondit sur ses jambes comme s'il eût senti la morsure d'une vipère.

La Chiffonne le rejoignit.

– Et le gosse ? fit-il sourdement, pourquoi ne l'amènes-tu pas ?

Il avait saisi le bras de sa complice et le serrait à le briser. La douleur arracha une plainte à la Chiffonne.

– Tu me fais mal, dit-elle ; laisse-moi te répondre.

– Parle donc.

– La supérieure ne pouvait pas me donner le petit immédiatement.

– Pourquoi ?

– Il faut qu'elle parle de la chose aux autres religieuses et aussi à une personne sans l'autorisation de laquelle elle ne peut rien faire.

– Tout ça, c'est louche, on t'a fait avaler une couleuvre, la Chiffonne, et tu n'y as vu que du feu. On ne veut pas rendre l'enfant, voilà ce que je comprends, moi. Maintenant, veux-tu que je te dise ? tu as eu tort de le mettre dans cette maison.

– Il me fallait le placer quelque part et j'ai cru bien faire.

– Des religieuses, je n'ai pas confiance en ces femmes noires, moi. Ah ! mille tonnerres ! elles ne veulent pas rendre le petit ! Nous verrons bien. Qu'elles prennent garde, ces femelles du diable ; et quand je devrais mettre le feu aux quatre coins de leur cassine…

– Joseph, tu n'as pas besoin de t'emporter ainsi ; la supérieure ne m'a pas dit qu'elle ne voulait pas me rendre le petit.

– Non, mais elle t'a envoyée promener avec des menteries… Mais tonnerre de tonnerre, ça ne se passera pas ainsi. Ah ! ah ! elles veulent garder le gosse…

– Mais, encore une fois, Joseph, je ne crois pas cela, et je ne peux pas le croire, puisque la religieuse m'a dit de revenir aujourd'hui à trois heures…

– Ah ! elle t'a dit de revenir ?

– Oui, à trois heures.

Le borgne se calma.

– Ça ne fait rien, reprit-il, je me méfie toujours ; il y a quelque machine là-dessous ; car, enfin, la chose devait marcher toute seule, comme sur des roulettes ; c'est toi qui as amené l'enfant, tu venais le réclamer, on n'avait qu'à te le rendre. C'est une fine mouche, cette religieuse ; elle va – elle a tout le temps pour ça – manigancer quelque chose de sa façon, et ce soir, quand tu la reverras, elle te fera avaler une nouvelle couleuvre. Enfin, nous verrons bien.

Ils étaient arrivés au bout de l'avenue.

– Est-ce que tu gardes la voiture ? demanda la Chiffonne.

– Une voiture toute la journée, non pas ; comme toi, la Chiffonne, je veux savoir être économe.

– Nous n'avons plus besoin de vous, dit Gallot au cocher.

Et après avoir payé la somme réclamée, lui et la Chiffonne se dirigèrent vers Billancourt.

– En attendant, dit-il, quand ils furent au bord de la rivière, nous allons déjeuner. Une friture de Seine me fait envie.

Ils entrèrent dans un de ces petits restaurants toujours si fréquentés le dimanche par la population ouvrière.

* *

*

À trois heures précises, pendant que son homme reprenait son poste d'observation du matin sous un des marronniers de l'avenue, la Chiffonne entrait dans la cour de la Maison maternelle.

– Vous êtes attendue, lui dit la sœur-concierge, en accompagnant ses paroles d'un gracieux sourire.

Une pareille amabilité ne pouvait être que de bon augure. La Chiffonne en fut toute réjouie.

Au parloir, elle trouva la supérieure, qui lui dit aussitôt, en ouvrant une porte :

– Madame, veuillez me suivre.

Elles traversèrent la salle de lecture, et la religieuse ayant ouvert une seconde porte, elles entrèrent toutes deux dans un salon qu'éclairaient deux hautes fenêtres, ouvrant sur les cours intérieures et ayant vue sur la grande pièce d'eau et les pelouses du parc.

La Chiffonne, poussée doucement par la mère Agathe, avait fait trois pas en avant, puis s'était arrêtée tout interdite. N'osant plus ni avancer ni reculer, elle se tourna, très perplexe, du côté de la religieuse dont aucun mouvement de la physionomie et du regard ne répondit à son interrogation muette.

Ce qui troublait ainsi la Chiffonne et rendait son esprit perplexe, c'était un délicieux tableau qu'elle avait sous les yeux et qui aurait pu servir de modèle à un de nos maîtres peintres ou sculpteurs, par exemple à Meissonier, le grand

artiste, qui donnait à ses compositions un charme incomparable et se plaisait à reproduire sur ses toiles admirables des scènes d’intérieur et de famille.



La Chiffonne, poussée doucement par la mère Agathe, avait fait trois pas en avant, puis s’était arrêtée tout interdite. (P. 558.)

Une femme, qu'on voyait de dos seulement, mais que l'on devinait jeune à sa taille svelte, élancée, à ses magnifiques cheveux blonds massés sur le haut de la tête et à ses mouvements pleins de grâce, tenait dans ses bras un petit garçon aux joues roses, au regard doux et caressant, au front intelligent.

Le lecteur a compris que la Chiffonne se trouvait en présence de Mme Clavière et de son fils.

L'enfant se tenait debout sur les genoux de sa mère, qui le contemplait dans une sorte d'extase. En même temps, ses doigts passaient à travers les boucles soyeuses des cheveux du petit André, qui étaient d'une jolie nuance, entre le blond et le châtain-clair.

Puis c'était un nouvel et long échange de baisers. Et au doux bruit des baisers de la mère sur les belles joues roses se mêlaient les petits cris joyeux de l'enfant.

D'un côté comme de l'autre, quel ravissement ! Et comme on voyait bien que le bonheur de la mère était tout entier dans la joie de son enfant !

Bien qu'elle eût entendu la porte du salon s'ouvrir et se refermer, Mme Clavière n'avait pas tourné la tête ; elle savait qui était là, mais toute à ses expansions maternelles, elle n'avait point hâte de donner audience à la visiteuse…

Celle-ci restait à la même place, immobile comme une statue ; son trouble ne faisait qu'augmenter, et elle regardait avec effarement et se disait :

– Mon Dieu, mais je ne comprends pas ! Pourquoi m'a-t-on amenée ici ? qu'est-ce que cela signifie ? Quelle est cette

dame ? Et cet enfant… Il me semble que je le reconnais ; serait-ce lui ?

Son regard interrogateur se tourna de nouveau du côté de la mère Agathe.

Mais la religieuse avait pris son chapelet et tenait sa tête baissée, comme en prière.

– Tu m'aimes bien, n'est-ce pas, petite maman ? dit tout à coup André, faisant à sa mère un collier de ses bras.

– Oui, mon chéri, oui, je t'aime.

– Plus que tout au monde ?

– Oui, plus que tout au monde.

La Chiffonne s'était mise à trembler de tous ses membres.

– Vois-tu, petite maman, reprit l'enfant, c'est pour que tu m'aimes toujours que je veux être sage, bien sage ; toujours, toujours. Je sais bien que tu ne m'aimerais plus du tout si je n'étais plus sage.

– Toujours je suis contente de toi, mon cher trésor.

– Tu as vu comme je sais lire ?

– Oui, maintenant, tu lis très bien, et tu as bien appris la table de multiplication.

– Je fais déjà des additions et des soustractions, et la sœur Ursule m'a dit que je ferais bientôt des multiplications et des divisions, comme Édouard Lebel. Il est plus savant que moi, Édouard.

– Oui, mais il est aussi plus âgé que toi.

– Ça ne fait rien, petite maman, je veux bien apprendre pour te faire plaisir et pour que tu m'embrasses… Oh ! ça m'est facile d'apprendre ! Tiens, je n'ai qu'à penser à toi, et ce que j'apprends, je le sais tout de suite.

– Cher enfant ! murmura la mère palpitante d'émotion.

Et deux baisers le récompensèrent de ses gentilles paroles. Il continua :

– Je saurai vite écrire, tu verras ; et quand je saurai bien, je t'écrirai de grandes lettres pour te dire que je t'aime de tout mon cœur. Des bâtons sur l'ardoise, des *o*, des *u*, des *i*, des *m*, ça ne fait pas des mots, ce n'est pas de l'écriture. J'ai dit à sœur Ursule : Édouard écrit sur du papier avec une plume, je veux aussi écrire sur du papier.

Elle a ri, sœur Ursule, et elle m'a donné un cahier et une plume.

– Alors, mon chéri ?

– Alors Édouard m'a montré et j'ai écrit. J'ai écrit ton nom, *marie, Marie*. Elles disent, les sœurs, que c'est le plus beau nom, parce que c'est le nom de la maman du petit Jésus. Dis, petite maman, est-ce que je suis ton petit Jésus, moi ?

– Oui, mon André, oui, mon chéri, tu es mon petit Jésus.

– André, André ! répéta la Chiffonne d'une voix étranglée.

La mère Agathe disait tout bas un *ave*.

Mme Clavière fit glisser doucement l'enfant sur le tapis, se dressa debout et se tourna brusquement vers la Chiffonne, le visage en pleine lumière.

La complice de Joseph Gallot reconnaissait la dame de Vaucresson. Elle n'avait pas vieilli, elle était toujours merveilleusement belle, et sa robe noire, dont la jupe longue, à larges plis, tombait droite, des hanches sur les pieds, était pareille à celle qu'elle portait trois ans auparavant, le jour où elle l'avait suivie du cimetière du Père-Lachaise à Saint-Cloud.

Mme Clavière examinait curieusement cette malheureuse qu'elle voyait pour la première fois et qui, complice d'un misérable, l'avait fait si cruellement souffrir. Cependant son regard n'exprimait ni la colère, ni la répugnance ; il n'y avait en elle qu'un sentiment de profonde pitié.

La Chiffonne poussa un cri rauque.

Éperdue, haletante, elle tendait vers la dame en noir ses mains frémissantes.

– Je suis Mme Clavière, dit la mère d'André, d'un ton très calme, et cet enfant est mon fils ; maintenant, dites-moi ce que vous voulez.

La Chiffonne tomba à genoux, en s'écriant :

– Grâce, madame, grâce, pardon !

Et, voilant son visage de ses mains, elle éclata en sanglots.

L'enfant, qui regardait avec étonnement cette femme inconnue, mais dont, peut-être, il se rappelait vaguement les traits, s'approcha d'elle et lui mettant la main sur l'épaule :

– Je ne sais pas ce que tu as fait à maman, dit-il ; mais ne pleure pas ; elle est bonne, maman, elle te pardonnera ; n'est-ce pas, maman, que tu pardonnes ?

La Chiffonne releva la tête.

– Ah ! le cher mignon ! s'écria-t-elle ; vous l'avez entendu, madame, il vous demande de me pardonner.

D'un ton grave, qu'elle cherchait à rendre sévère, la jeune femme répondit :

– Je verrai tout à l'heure si vous avez des droits à mon indulgence et s'il me sera possible de vous accorder le pardon que vous me demandez. Mais, d'abord, relevez-vous et asseyez-vous là, dans ce fauteuil.

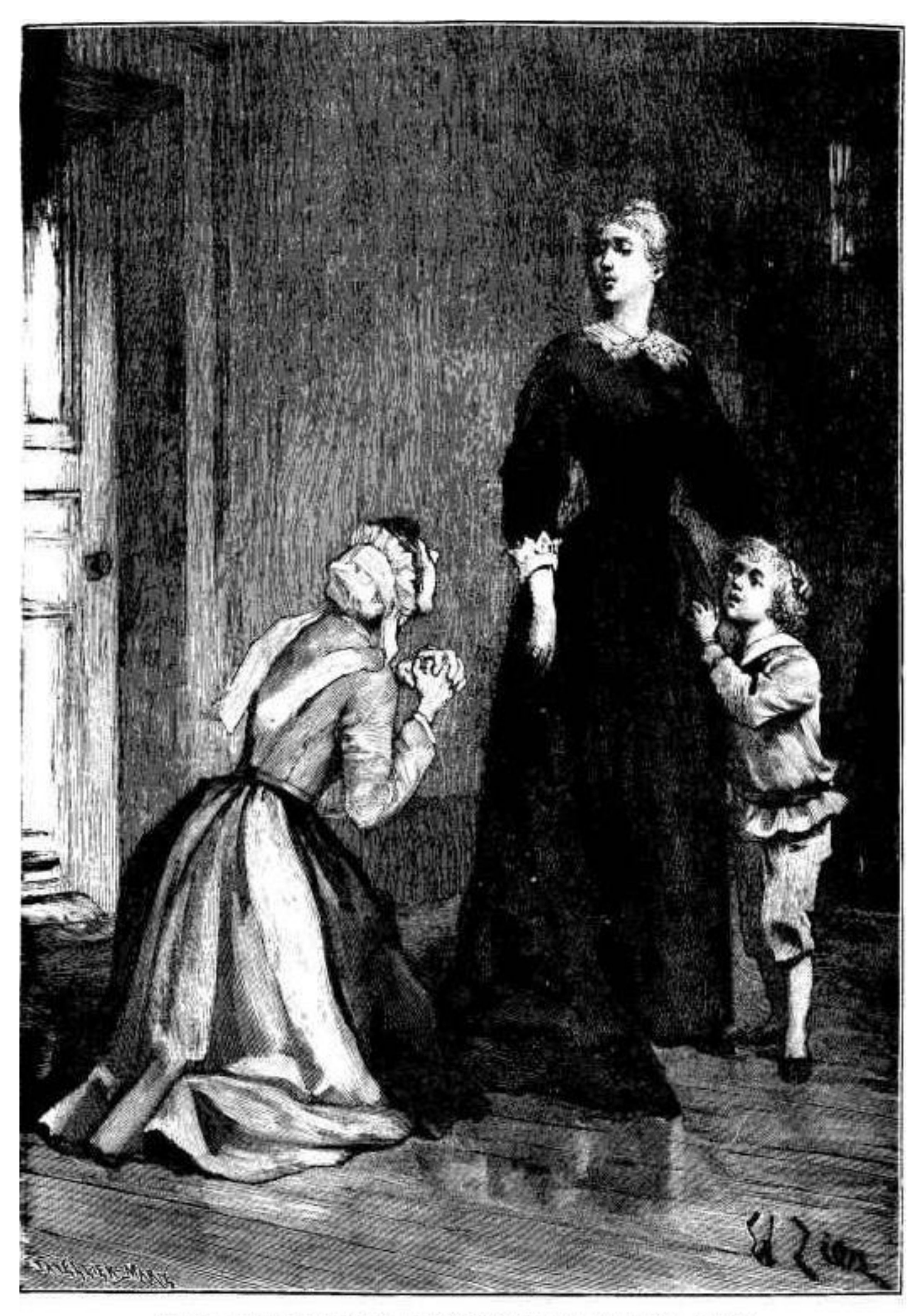
S'adressant à l'enfant, elle reprit :

– André, mon chéri, maintenant tu peux aller jouer.

Le petit s'éloigna de la Chiffonne comme à regret, – cette femme désolée l'intéressait, – et s'assit près d'un guéridon sur lequel se trouvait une boîte dont il enleva le couvercle et qui était pleine de soldats de plomb artistement coloriés.

La Chiffonne avait pris place dans le fauteuil et ses yeux noyés de larmes restaient anxieusement fixés sur la dame en noir, dont l'apparente sévérité la glaçait d'effroi. Elle était devant un juge ; et quand ce juge avait le droit d'être impitoyable, pouvait-elle espérer miséricorde ?

Mme Clavière s'assit à son tour, faisant face à la maîtresse de l'ancien serrurier, et la regardant fixement, comme si elle avait voulu fouiller jusqu'au fond de sa pensée :



Je verrai tout à l'heure si vous avez des droits à mon indulgence. (P. 363.)

– Madame, dit-elle, je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais vous n'êtes pas pour moi une inconnue ;

vous vous appelez Julie Verrier et l'on vous a surnommée la Chiffonne. Vous êtes bien la personne que je désigne ?

– Oui, madame.

– Vous avez été et vous êtes probablement encore la maîtresse d'un individu appelé Joseph Gallot.

– Hélas ! soupira la Chiffonne.

– N'a-t-il pas été condamné à trois ans de prison pour attaque nocturne ?

– Oui, madame, mais il a été mis en liberté et est revenu à Paris.

– Depuis quand est-il revenu ?

– Depuis trois jours.

– Il n'a pas perdu de temps, se dit la jeune femme, ayant sur les lèvres un sourire amer.

– Julie Verrier, reprit-elle, est-ce vous qui avez été la complice de Joseph Gallot dans l'enlèvement de mon enfant ?

La Chiffonne laissa échapper une plainte sourde.

– Hélas ! oui, madame, répondit-elle d'une voix brisée, c'est moi qui l'ai aidé à commettre ce crime.

– Vous reconnaissez donc que c'était un crime ?

– Oh ! un crime abominable…

– Et vous l'avez commis ce crime ; et rien ne vous a retenue, arrêtée, ni le cri de votre conscience, ni la crainte

d'un châtiment mérité, ni la pensée de l'horrible douleur que vous alliez causer à une mère.

– J'ai regretté ce que j'ai fait, madame, je vous le jure ; ah ! j'en ai cruellement souffert... Je ne voulais pas, non, je ne voulais pas, et le ciel m'est témoin que j'ai fait tout ce que je pouvais pour empêcher Joseph de vous prendre votre enfant. Hélas ! il n'a rien voulu entendre et il m'a forcée à le suivre, à être sa complice.

– Malgré vous ?

– Oui, malgré moi.

– Voilà qui est difficile à croire.

– Et cependant c'est la vérité ; je ne suis pas menteuse, madame, vous pouvez croire tout ce que je vous dis. Ah ! si vous saviez comme je suis malheureuse !

Elle parlait avec un tel accent de sincérité et sa physionomie avait une expression si douloureuse que Mme Clavière se sentit profondément émue.

– Mais, s'écria-t-elle, quel pouvoir étrange a-t-il donc sur vous, cet homme ?

– Ah ! je ne sais pas, il me serait impossible d'expliquer cela ; quand il me regarde d'une certaine façon, un frisson traverse tout mon être et ma volonté est brisée et je n'ai plus aucune force pour lui résister. Il ordonne, j'obéis ; ce qu'il me dit de faire, je le fais.

– Enfin vous êtes son esclave.

– Ah ! pire que son esclave ! s'écria-t-elle en se tordant les mains ; un esclave peut se révolter et moi je ne peux pas.

La malheureuse laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se remit à pleurer.

Le petit André sortait de leur boîte ses soldats de plomb, infanterie et cavalerie, qu'il dressait et alignait sur la table en rang de bataille, fantassins au centre, cavaliers se déployant à droite, à gauche et en arrière. Mais l'enfant s'amusait distraitement ; si jolis et si intéressants que fussent ses soldats, ils ne le captivaient pas complètement, car, de temps à autre, il jetait un long regard sur sa mère et la Chiffonne. Quant à la religieuse, elle avait disparu.

Après quelques instants de silence, Mme Clavière reprit la parole :

– Julie Verrier, dit-elle, c'est vous aussi, sans doute, qui m'avez écrit pour me donner rendez-vous au cimetière du Père-Lachaise ?

– Oui, madame, c'est moi qui ai écrit cette lettre que Joseph m'a dictée.

– Était-ce vous qui deviez vous trouver au rendez-vous ?

– C'était moi.

– Ce jour-là, vous deviez me rendre mon enfant contre une somme importante fixée pour sa rançon.

– Je me souviens, madame.

– Je me suis trouvée au rendez-vous et toute l'après-midi je vous ai attendue. Pourquoi n'êtes-vous pas venue, comme il était dit dans la lettre ?

– Joseph avait été arrêté l'avant-veille et m'avait défendu de rendre l'enfant.

– Ah ! il vous avait défendu… Pourtant vous n’aviez pas à le craindre, puisqu’il était en prison.

La Chiffonne secoua la tête en murmurant d’une voix plaintive :

– Je ne pouvais pas.

– Pourquoi ?

– Ah ! pourquoi, pourquoi ! Est-ce que je saurais le dire ? Est-ce que je sais ce qui se passait en moi ? Pendant plus de trois ans Joseph a été en prison ; mais, hélas ! je n’en étais pas délivrée ; c’était toujours comme s’il eût été près de moi me poussant, me criant d’une voix menaçante : « Fais cela, je veux que tu le fasses ! »

– Ainsi, même loin de vous sa volonté s’imposait à la vôtre, vous restiez sous sa domination ?

– Hélas ! oui.

– C’est étrange, fit Mme Clavière pensive. Elle reprit :

– Cependant, comme vous ne pouviez pas garder mon enfant indéfiniment avec vous, vous avez cherché le moyen de vous en débarrasser, sinon pour toujours, mais jusqu’au moment où, sorti de prison, Joseph Gallot prendrait une décision quelconque le concernant. Vous vous procurez l’acte de naissance et le certificat de baptême d’un autre enfant, et c’est ici, dans cet asile, consacré aux enfants abandonnés, que vous apportez mon fils qui, vous l’avez dit vous-même, répétait sans cesse : maman, maman, je veux voir maman !

Et ce cri de douleur d’un enfant ne vous a pas émue !

– Oh ! ne dites pas cela, madame ; ce cri s'enfonçait dans mon cœur comme une pointe acérée.

– Enfin, Joseph Gallot était derrière vous, vous poussant à commettre un nouveau crime ; car, substituer un enfant à un autre et vouloir ainsi qu'il reste introuvable est un crime que la loi punit sévèrement et qui est, selon moi, presque un assassinat.

– Oh ! mon Dieu !

– Vous êtes épouvantée de votre action ?

– Ah ! s'écria la Chiffonne éperdue, je sais bien, depuis longtemps, que ce que j'ai fait est infâme ; je sais bien que je suis une misérable !

Ah ! madame, continua-t-elle en pleurant, ce que j'ai souffert depuis trois ans, surtout en pensant à vous, Dieu seul le sait. C'était un tourment qui ne m'a pas quittée un instant. Que de larmes brûlantes j'ai versées ! Que de reproches cruels je me suis adressés ! Que de nuits j'ai passées sans pouvoir dormir ! Et quand épuisée, anéantie, terrassée, je m'endormais, mon sommeil était toujours troublé par les plus horribles cauchemars.

Sans cesse je pensais à vous et à votre enfant ; vous m'apparaissiez pâle, vous soutenant à peine et il me semblait entendre vos plaintes, vos gémissements, vos cris de désespoir. Je me sentais attirée vers vous, mais aussitôt, Joseph se dressait devant moi me criant : Arrête, je ne veux pas !

Oui, c'était lui qui m'arrêtait, quand, prête à obéir à un cri de ma conscience révoltée, je voulais courir à Vaucresson et tomber à vos pieds en vous demandant grâce. Ce n'est pas

une fois, mais vingt fois que j'ai eu l'intention de vous aller trouver pour vous dire : « Madame, je suis la complice de l'homme qui vous a volé votre enfant ; mais séchez vos larmes, ne soyez plus désespérée : j'ai porté votre enfant à la Maison maternelle de Boulogne ; vous le retrouverez là, et il vous sera rendu. »

Après vous avoir dit cela, je serais revenue à Paris et, le lendemain, on aurait repêché mon cadavre dans la Seine. La mort, c'était la délivrance.

Eh bien, malgré mes remords, mes souffrances, malgré tout, pourquoi n'ai-je pas fait cela ? Ah ! pourquoi, parce que j'étais aussi lâche que misérable !

Bien des fois, écrasée sous le poids de mon infamie, je me suis écriée : « Je voudrais être morte !… » J'aurais voulu me débarrasser du fardeau de la vie par le suicide, mais je n'en avais pas le courage, j'étais lâche !

Je demeure avec une amie qui est passementière ; elle m'a appris son métier, je suis maintenant une ouvrière. Si j'ai pu avoir quelques instants de tranquillité, je les ai trouvés dans le travail. Mais qu'ils étaient rares ces instants de calme où il me semblait que l'apaisement se faisait en moi. La pensée du mal que j'avais fait, du désespoir que j'avais causé, revenait vite et je retombais dans mes mortelles angoisses. Oh ! la conscience, quelle chose terrible !

Voyant que la dame en noir, toujours grave et devenue songeuse, gardait le silence, la Chiffonne poursuivit :

– Maintenant, madame, en ce moment, devant vous et votre cher enfant, il se fait en moi comme une dilatation ; je ne sens plus sur ma poitrine le poids énorme qui m'écrasait et il me semble que je ne suis plus aussi malheureuse. Je

n’entends plus la voix indignée de ma conscience, le remords ne me fait plus éprouver les mêmes déchirements. Oh ! j’ai toujours le vif regret des crimes que j’ai commis ; mais je remercie Dieu ; il a été bon pour moi en réparant le mal que j’avais fait ; car c’est évidemment par une intervention divine que l’enfant a été rendu à sa mère désolée. Enfin je suis soulagée, il me semble que, délivrée de toutes mes angoisses, je vais cesser de souffrir et je me sens comme enveloppée tout entière dans le rassérènement de mon âme.

XII

LE RÉVEIL D'UNE VOLONTÉ

Mme Clavière avait écouté la Chiffonne avec intérêt et une surprise croissante. Elle n'en pouvait douter, cette malheureuse était sincère ; on ne joue pas la comédie de la douleur et du repentir quand on a de ces accents déchirants. Ainsi, cette pauvre fille, malgré ses actes, qui répondaient si peu à ses sentiments honnêtes, était plutôt une égarée qu'une dépravée. Donc, elle pouvait encore rentrer dans le bon chemin en dehors duquel une sorte de fatalité l'avait jetée ; mais, pour cela, il faudrait qu'elle ne fût plus sous la domination de Joseph Gallot, son mauvais génie. Était-ce possible ?

Ainsi pensait Mme Clavière, en regardant la Chiffonne tristement et avec compassion.

– Ah ! madame, s'écria la malheureuse en joignant les mains, votre doux regard me dit que vous me prenez en pitié ; oh ! oui, vous êtes bonne… grâce, pardonnez-moi !

La physionomie de Mme Clavière prit une expression indéfinissable et elle répondit :

– Julie Verrier, écoutez-moi : vous disiez tout à l'heure que c'était par l'intervention divine que j'avais retrouvé mon enfant ; vous ne vous trompiez pas, c'est la vérité. En effet, si vous avez apporté mon enfant dans cette maison, c'est Dieu qui l'a voulu ; en cette circonstance, Dieu vous a inspirée.

Si, avec les précautions que vous aviez prises pour dérouter toutes les recherches, vous aviez placé ailleurs mon enfant, si vous l'aviez confié à d'autres personnes, je l'aurais inutilement cherché et peut-être serais-je morte de douleur et de désespoir. Mais Dieu, le protecteur des faibles et des innocents, veillait sur mon fils, et ne voulait pas, dans sa bonté infinie, condamner une pauvre mère à une trop longue et trop dure épreuve.

Julie Verrier, depuis des années je m'intéresse aux enfants des deux sexes recueillis dans cet asile ; j'occupe mes loisirs à leur confectionner de petits vêtements que je prends plaisir à leur faire essayer moi-même. Je fais donc de fréquentes visites à la Maison maternelle. Cela, vous l'ignoriez, mais Dieu le savait.

J'avais découvert que c'était Joseph Gallot qui m'avait volé mon enfant ; je portai plainte contre lui et devant moi, dans le cabinet du chef de la sûreté, il fut interrogé au sujet de l'enlèvement ; on voulait lui faire dire où était le pauvre petit ; mais il se renferma dans des dénégations absolues. On devina facilement que vous étiez sa complice et les meilleurs agents de la sûreté se mirent à votre recherche. Vous aviez disparu, impossible de se mettre sur vos traces. Ah ! je ne vous dirai pas dans quelle horrible anxiété j'ai vécu pendant ce mois terrible.

Un jour je vins faire une visite aux bonnes religieuses de la Maison maternelle. La supérieure me parla d'un petit garçon admis à l'asile depuis quelques jours seulement.

« – Il est très triste, me dit la mère Agathe, et constamment il parle de sa mère ; à chaque instant il s'écrie : « Où est maman ? Je veux voir maman ! »

Je demandai à voir ce pauvre petit, qui avait été admis dans la maison comme orphelin. On me l'amena.

Quelle joie, mon Dieu, quel bonheur inespéré ! C'était André, c'était mon enfant !

Je le questionnai et je sus par lui que vous l'aviez traité avec une grande douceur, que vous l'embrassiez souvent, enfin que vous n'aviez pas cessé un instant de lui donner les soins d'une mère. Mon fils plaidait ainsi chaleureusement votre cause, et je compris que vous n'aviez été entre les mains de Joseph Gallot qu'un instrument trop docile. Alors, comme le cœur d'une mère se laisse facilement attendrir par la voix de son enfant, alors, Julie Verrier, j'oubliai tout ce que j'avais souffert et je vous pardonnai. Je n'ai donc aucun effort à faire aujourd'hui pour vous accorder le pardon que vous me demandez.

Et, d'un ton solennel, la jeune femme ajouta :

– Julie Verrier, je vous pardonne.

La Chiffonne poussa un long soupir de soulagement ; puis tombant de nouveau à genoux devant la dame en noir, elle s'empara de ses deux mains qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

Mme Clavière l'aida à se relever. Mais elle resta debout et s'écria, les yeux brillants d'admiration et avec une expression de vive reconnaissance :

– Ah ! je comprends, je comprends maintenant, c'est vous, madame, qui avez arrêté les recherches dont j'étais l'objet, c'est vous qui avez demandé à la police que je ne sois pas inquiétée.

– J'avais retrouvé mon enfant et je vous avais pardonné, répondit simplement la jeune femme.

– Et cependant, murmura la Chiffonne en baissant la tête, j'étais coupable, une grande coupable.

– On ne l'est plus quand on a le repentir.

– Oh ! madame, comme vous êtes bonne !

Il y eut un moment de silence.

– Dites-moi, Julie Verrier, reprit Mme Clavière, vous êtes venue ici aujourd'hui pour reprendre mon enfant, dans quel but ?

– C'était pour vous le rendre, madame, oh ! cela, je vous le jure.

– Moyennant rançon, n'est-ce pas ?

La Chiffonne répondit par un mouvement de tête affirmatif.

– Donc, fit Mme Clavière, Joseph Gallot avait l'intention, comme il y a trois ans, de me demander cent mille francs. Eh bien, si je lui donnais cette somme ? Voyons, qu'en dites-vous ?

– Je crois avoir mal entendu, madame ; non, vous n'avez pas dit que vous donneriez cent mille francs.

– Si, vraiment, j'ai dit cela, et je vous demande votre avis La Chiffonne regarda la dame en noir avec ahurissement.

– Non, non, s'écria-t-elle, c'est impossible, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas faire cela !

– Pourquoi, dites ?

– Parce que ce serait une chose insensée, une mauvaise chose ; on punit ceux qui font le mal, on ne les récompense pas !

– Soit. Mais peut-être que, se trouvant à l'abri du besoin, Joseph Gallot changerait de conduite.

La Chiffonne secoua la tête.

– Lui, changer de conduite, répliqua-t-elle, jamais ; il faudrait pour cela qu'il y eût encore en lui quelque chose de bon ; mais tout y est mauvais. Allez, madame, on n'empêche pas plus un ivrogne de boire, un joueur de jouer, qu'on n'empêche l'eau de la rivière d'aller à la mer.

Si Joseph était riche, il ne sortirait plus des boutiques des marchands de vins, il y passerait les jours et les nuits, et aussi longtemps qu'il aurait de l'argent dans ses poches, il jouerait.

– Ainsi, vous ne me conseillez pas de faire quelque chose pour lui ?

– Non, car ce serait contre ma conscience.

– C'est bien. Mais l'opération sur laquelle il comptait pour se procurer de l'argent n'ayant pas réussi, que va-t-il faire ?

– S'il ne veut pas retomber entre les mains de la justice, qu'il fasse comme moi, qu'il travaille ; il est serrurier de son état, qu'il rentre dans un atelier.

– Le voudra-t-il ?

– Hélas ! je n'ose l'espérer : il n'aime pas le travail.

Mme Clavière hocha la tête. Elle aussi savait que le travail était le pire ennemi de l'ancien serrurier.

– Et pour vous, pauvre fille, dit-elle, ne puis-je pas faire quelque chose ?

– Ah ! madame, répondit la Chiffonne, c'est déjà beaucoup que vous vous intéressiez à moi.

Elle ajouta avec une sorte de fierté :

– Je n'ai besoin de rien, j'ai un état et je travaille, moi. Après une pause, elle reprit, très émue :

– Et cependant, si, je voudrais vous demander quelque chose.

– Eh bien, dites.

– Je voudrais, fit timidement la malheureuse, en tournant ses yeux vers André, je voudrais que vous me permettiez d'embrasser votre fils.

La jeune mère eut un doux sourire.

– André, dit-elle, viens, mon chéri.

L'enfant quitta aussitôt ses soldats de plomb et s'approcha.

– Embrasse la dame, lui dit sa mère.

Il tendit ses petits bras à la Chiffonne.

Celle-ci, ayant dans les yeux des larmes de joie et de reconnaissance, mit deux baisers sur le front de l'enfant.

– Maintenant, madame, dit-elle en se redressant, je peux me retirer ; ah ! j'ai l'âme soulagée et je ne me sens plus aussi malheureuse.

– Vous avez eu vos jours de dures épreuves, vos mauvais jours, espérez que l'avenir vous en réserve de meilleurs.

À tout prix, Julie Verrier, il faut vous soustraire à l'influence funeste de votre mauvais génie, il faut rompre la chaîne qui, jusqu'à ce jour, vous a attachée si fortement à cet homme qui a fait de vous, comme vous le dites vous-même, pire qu'une esclave.

Le regard de la Chiffonne s'éclaira de lueurs étranges.

Elle se dressa, le front haut, superbe d'énergie.

– Ma chaîne, dit-elle d'un ton farouche, depuis trop longtemps elle m'étreint et m'étouffe, je la briserai, je la briserai !

– Bien, fit Mme Clavière ; voilà de la résolution, courage.

– Le courage ne me manquera point.

– Avec la volonté, vous aurez la force.

– J'aurai l'une et l'autre ; il y a trop longtemps que je suis une victime, je suis lasse d'être opprimée et de souffrir, je ne veux plus être l'instrument du mal. Ah ! il se passe en moi d'étranges choses ; il me semble que je sors d'un long et lourd sommeil ; que tout ce qui dormait en moi se réveille, que je commence seulement à sentir que je vis, que je suis une femme, enfin, quand je n'étais rien. Ma volonté, je la retrouve, et la force est en moi. C'est un miracle et ce miracle, madame, c'est vous qui l'avez fait.

Oui, sous votre doux regard je me suis ranimée, et je crois maintenant que je puis me réhabiliter ; est-ce que le pardon que vous m'avez si généreusement accordé ne commence pas mon relèvement ?

Je ne sais pas ce qui va se passer entre Joseph et moi ; mais il ne m'imposera plus ses volontés, je vous le jure ; devant la sienne il trouvera une autre volonté ! Ah ! comme vous m'avez changée ! Non, je ne suis plus la même femme. La douce lumière de vos yeux a pénétré jusqu'au fond de mon cœur et a éclairé mon âme !

J'ai la force, cette force morale que je croyais ne jamais avoir, et ce sont vos bonnes et rassurantes paroles et le baiser que je viens de poser sur le front de cet ange, qui l'ont mise en moi, cette force, qui va mettre un terme à toutes mes lâchetés.

– Dieu vous aidera, prononça doucement la mère d'André.

Et, ayant sur les lèvres un adorable sourire, elle tendit la main à la Chiffonne.

La pauvre fille hésita un instant à prendre cette main qui se tendait vers elle comme un signe d'absolution. Puis elle la saisit et, toute palpitante d'émotion, la serra dans les siennes.

– Ah ! s'écria-t-elle avec exaltation et les yeux étincelants, s'il voulait encore toucher à vous ou à votre enfant, il faudrait qu'il me passât sur le corps !

Mme Clavière posa sa main sur la tête de son fils et répondit, les yeux levés vers le ciel :

– Dieu nous garde et la justice des hommes nous protège.

La Chiffonne s'inclina respectueusement, comme devant une sainte, enveloppa encore l'enfant d'un long regard et sortit du salon.

– Maman, qu'est-ce donc que cette dame ? demanda André.

– Une malheureuse, répondit la mère, embrassant son enfant dans une étreinte passionnée.

La Chiffonne retrouva dans l'antichambre la mère Agathe, qui la reconduisit jusque sur le perron.

Le matin, la Chiffonne avait traversé la cour, lentement, inquiète, courbant la tête ; maintenant, elle marchait d'un pas assuré, levant haut la tête, l'œil brillant, plein de résolution. Le matin, c'était en tremblant qu'elle s'était avancée vers le borgne ; maintenant elle était calme, elle n'avait plus peur, elle se sentait forte.

Impatient d'attendre, Gallot se promenait dans l'avenue de long en large, d'un pas agité, fiévreux.

Pour lui, la Chiffonne restait trop longtemps dans la maison, cela n'annonçait rien de bon.

– Tonnerre, grognait-il, elle se laisse entortiller par les femmes noires.

Enfin la Chiffonne parut.

– Seule, j'en étais sûr, grommela le borgne dans un frémissement de fureur.

Il vint précipitamment à la rencontre de sa maîtresse.

– Ainsi, dit-il sourdement, ayant peine à se contenir, on ne te l'a pas donné !

– Tu le vois, puisque je reviens seule.

– On a refusé de te le rendre ?

– Oui.

– Ah ! gueuse, c'est ta faute ! hurla-t-il. Et son poing crispé se leva pour frapper.

Mais au lieu de se courber comme autrefois et de tendre les épaules pour recevoir les coups, la Chiffonne se dressa en face de son bourreau froide, imposante, une flamme dans le regard.

Ce n'était pas un défi qu'elle lui jetait, mais elle lui faisait comprendre qu'elle ne le craignait plus.

Étonné, le borgne fit un pas en arrière et son bras retomba à son côté.

Le regard de son ancienne victime, sec, froid, hardi, lui causait une impression étrange, le troublait.

Du premier coup, la bête était muselée.

– Voyons, reprit-il d'un ton singulièrement radouci, devons-nous renoncer à tout espoir de reprendre le petit ?

– Oui, et tu n'as plus à penser à lui.

– Mais, enfin, pour qu'on ait refusé de te le rendre, il fallait des raisons ; quelles sont celles que l'on t'a données ?

– Tu tiens à les connaître ?

– Il faut que je les connaisse.



La Chiffonne se dressa en face de son bourreau froide, imposante. (P. 574.)

– Écoute donc, alors : on a découvert que l'acte de naissance et le certificat de baptême que j'ai présentés comme étant ceux du petit, appartenaient à un autre enfant

décédé ; que, par conséquent, j'avais commis le crime de substitution d'enfant, et la supérieure m'a dit :

« – Vous devez vous estimer heureuse que je ne vous fasse pas prendre immédiatement par les gendarmes. » Je pleurais, la religieuse a eu pitié de moi.

– Diable, diable ! fit Gallot, les sourcils froncés.

– Oh ! ce n'est pas tout, et tu vas voir qu'il y a une Providence ou plutôt un Dieu…

– Allons donc, encore des bêtises ! interrompit le borgne ; que vient-il faire là-dedans, ton bon Dieu ?

Et il se mit à rire nerveusement.

Un regard de la Chiffonne lui fit rentrer son rire dans la gorge.

– Oui, reprit-elle avec gravité, il y a un Dieu qui défend ceux à qui l'on fait du mal, qui déjoue les projets des méchants et se charge de venger les victimes. Ah ! tu l'as bien vu.

– Comment cela ?

– Nous avions enlevé l'enfant, pour toi c'était un coup superbe, tu croyais que la fortune allait te tomber dans les mains. Mais cela, Dieu ne le voulait pas. Quand tu croyais avoir si bien réussi, on est venu t'arrêter et on t'a jeté dans une prison. Il y a mieux encore : la dame de Vaucresson connaît les religieuses de l'asile et vient de temps à autre leur faire une visite ; elle s'intéresse beaucoup aux enfants et leur apporte de petits vêtements qu'elle fait elle-même à ses moments de loisir. Cela, je ne le savais pas, je ne pouvais pas le savoir.

Le petit était depuis quelques jours seulement à la Maison maternelle lorsque sa mère vint faire sa visite habituelle ; tu devines ce qui s'est passé : parmi ces pauvres petits orphelins et abandonnés la mère a retrouvé son enfant qu'elle pleurait et que la police cherchait de tous les côtés.

– Tonnerre ! grogna Gallot.

Puis, aussitôt :

– La Chiffonne, il ne faudrait pas te moquer de moi, sais-tu, et si tu mentais…

– Je t'ai dit la vérité, répliqua-t-elle froidement ; d'ailleurs, tu dois bien le voir, puisque cela t'explique pourquoi, quand on savait que tu étais l'auteur de l'enlèvement, le juge d'instruction a cessé tout à coup de te parler de cette affaire. La mère, ayant retrouvé son enfant, avait retiré sa plainte. Tu lui dois de ne pas avoir été condamné aux travaux forcés, et moi de ne pas avoir été arrêtée et condamnée avec toi pour le même crime.

– Je comprends, murmura-t-il.

– C'est bien heureux.

– Ainsi, dit Gallot, elle a repris son mioche ?

– Non, elle l'a laissé à l'asile.

– Ah ! Et pourquoi ?

– Je l'ignore.

– C'est drôle.

– Si tu veux, mais c'est ainsi.

– Hum, hum ! fit le borgne, en passant sa main sur son front brûlant.

Tous deux restèrent silencieux.

Maintenant ils marchaient d'un bon pas ; ils franchirent la porte de Boulogne et s'enfoncèrent dans une allée du bois où les promeneurs étaient rares.

* *

*

Très sombre, le front plissé, hochant la tête par instants, Gallot réfléchissait.

Il était pâle, de temps à autre son corps était secoué par un tremblement de colère contenue. De temps à autre aussi, furtivement, il lançait un coup d'œil à la Chiffonne, comme s'il avait craint de la regarder en face, et elle l'entendait ronchonner.

Il s'était si peu attendu à ce qui lui arrivait, qu'il en était écrasé ; et, dans son imagination affolée, il cherchait à quelle branche il pourrait se raccrocher.

– Pas de chance, se disait-il, c'est jouer de malheur, manquer un si beau coup de fortune ! Mais non, ça ne peut pas se passer ainsi, tout n'est pas fini, faudra voir. Non, non, je ne suis pas vaincu, je ne veux pas l'être.

Mais, aussitôt, un hochement de tête exprimait son découragement.

Il voyait sa nièce et le petit André sous la protection de la justice et lui tenu en arrêt par les policiers comme le gibier de plaine devant le chien du chasseur.

Que pouvait-il faire ? Tant de difficultés se dressaient devant lui !

Il était connu, les pièces concernant l'enlèvement de l'enfant étaient à son dossier, à la préfecture de police ; repris de justice, il n'avait qu'à se bien tenir ; car à la moindre tentative qu'il ferait contre le repos de sa nièce, toute la meute policière tomberait sur lui.

Ainsi, il était condamné à rester tranquille, à se croiser les bras, à ne pas broncher.

Il reconnaissait son impuissance avec des rugissements intérieurs. Et sourdement, grinçant des dents, le misérable se tenait à quatre pour ne pas tomber dans un de ces accès de fureur qui le faisaient ressembler autrefois à une bête féroce.

La Chiffonne pensait à la mère et à l'enfant et s'affermissait dans la résolution qu'elle avait prise quand, devant la dame en noir, elle s'était écriée : « Ma chaîne, je la briserai ! »

Ils avaient traversé rapidement le bois de Boulogne. À la Porte-Maillot, ils prirent une voiture.

– Conduisez-nous rue Morand, dit Gallot au cocher.

Pendant le trajet ils n'échangèrent pas une parole.

Rentrés dans le logement, ils restèrent debout en face l'un de l'autre, se regardant, lui agité, mordillant ses lèvres, elle toujours calme et froide.

– Joseph, dit-elle, veux-tu que je te donne un conseil ?

– Voyons le conseil.

– Tu vois qu'il y a loin du rêve à la réalité ; il y a trois ans, tu as commis une mauvaise action, je pourrais dire une infamie, vois ce qu'elle t'a rapporté.

– Les choses ont mal tourné, il y a là une fatalité.

– Non, il y a là quelque chose qui doit te donner à réfléchir et te faire comprendre qu'on risque beaucoup en faisant le mal et qu'on y gagne peu. Il y a un proverbe qui dit : Le bien mal acquis ne profite jamais. Va, il n'y a de bon argent que celui que l'on gagne honnêtement.

– Ah ! ah ! répliqua-t-il, railleur, voilà des paroles qui te font honneur ; ah ! ah ! ah ! la Chiffonne, une honnête femme, qui aurait jamais cru cela ? Et depuis quand es-tu devenue une honnête femme, la Chiffonne ?

– Depuis que je travaille, répondit-elle avec fierté, depuis que, grâce à Aurélie, j'ai appris à gagner ma vie honnêtement et que, honteuse de mon passé, ayant en horreur tout ce qui est mal, j'ai compris que tout ce qui était bon et vrai n'existait que dans le bien.

Joseph, tu peux aussi revenir à la vie honnête, tu n'as qu'à le vouloir. Tu es serrurier et autrefois, m'a-t-on dit, tu étais un des meilleurs ouvriers de Paris, gagnant, quand il te plaisait de travailler, jusqu'à douze et quinze francs par jour. Eh bien, il faut te remettre au travail.

– Tu crois la chose facile, la Chiffonne ?

– Tu es toujours fort et plein de santé, et quand on a été un bon ouvrier, on ne peut pas ne plus savoir travailler. Tu n'as qu'à te présenter dans n'importe quel atelier de serrurerie et aussitôt on te mettra dans les mains une lime et un marteau.

– Et après ? fit-il avec un sourire narquois.

– Comme moi, Joseph, tu gagneras honnêtement ta vie. Tu n'auras plus à fréquenter ces hommes de rien qui t'ont perdu.

– Ma parole, dit-il, je crois entendre parler ma défunte femme.

– Si tu avais écouté ses conseils tu ne te serais pas égaré dans ces chemins tortueux et noirs qui conduisent à tous les crimes, et la justice n'aurait jamais eu aucun compte à te demander. Mais puisque tu te souviens de ce que te disait ta femme, que ses conseils viennent donc appuyer les miens.

Je t'en conjure, Joseph, rentre dans le chemin droit, redeviens un honnête ouvrier. Ah ! je voudrais pouvoir te faire connaître d'avance la satisfaction que tu éprouverais d'avoir changé de conduite.

– Tu as fini ?

– Que puis-je te dire encore ? Hélas ! j'ai bien peur de parler à des oreilles qui ne veulent pas entendre.

– Hé, qui sait ? tu causes si bien, la Chiffonne !

– Hier, tu parlais de faire de moi ta femme légitime.

– Oui. Eh bien ?

– Si tu te remettais courageusement au travail, si tu changeais de conduite, enfin si tu redevenais un honnête homme, toi de ton côté, moi du mien, nous ferions des économies et nous aurions bien vite amassé une somme assez ronde. Alors, Joseph, eh bien, oui, alors, si tu voulais

encore de moi, je ne demanderais pas mieux que de devenir ta femme.

– Voilà qui mérite d'être pris en considération, dit-il d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, on examinera, on verra. Hé, hé, redevenir un honnête homme… il paraît que l'on a déjà vu ça.

– Oui, car il vaut mieux être bon que mauvais, et il est plus agréable de faire le bien que le mal.

Il resta un moment silencieux, réfléchissant.

– La Chiffonne, reprit-il, en la regardant sournoisement, tu dois avoir déjà de belles économies.

– Mais, balbutia-t-elle.

– Allons, pas de cachotteries avec papa ; combien as-tu ?

– Quatre cents francs.

– Heu, c'est maigre. Moi, je n'ai pas à te le cacher, je suis à peu près sans le sou, et en attendant que je trouve du travail, puisque tu veux me voir reprendre la lime et le marteau, j'ai absolument besoin de quelques jaunets dans ma *profonde*. Chiffonnette, tu me prêteras tes quatre cents francs.

– Oh ! si tu devais en faire un bon usage…

– Tu vois bien que je commence à me convertir, répondit-il d'un ton hypocrite.

Elle resta un instant indécise, le regardant fixement.

– C'est bien, dit-elle, demain je te donnerai les quatre cents francs.

– À la bonne heure ! Tu es toujours gentille, la Chiffonne.

– Seulement, dit-elle en secouant tristement la tête, je ne suis nullement convaincue de tes bonnes intentions, et je crois bien que tu médites quelque nouvelle machination.

– Je ne médite rien du tout.

– Soit, mais prends garde, la justice est sévère et la police a les yeux partout.

– Voyons, où veux-tu en venir ?

– À te dire ceci : tu dois maintenant laisser tranquilles la dame de Vaucresson et son enfant.

– Je ne songe plus à eux, répliqua sourdement Gallot ; mais s'il me plaisait de relancer la dame, ce n'est pas la Chiffonne qui m'en empêcherait.

– Non mais elle pourrait t'en faire repentir.

– Hein, des menaces, tu oses me menacer !

– Je te préviens, voilà tout. Tu ne me connais pas encore, Joseph ; si tu avais le malheur de chercher à faire du mal à la dame ou à son enfant, tu ne sais pas de quoi je serais capable.

– Tu me dénoncerais, peut-être.

– Ce que je ferais, je n'en sais rien ; mais tu me trouverais entre eux et toi.

– Tu les prends sous ta protection ?

– Oui.

Il se mit à rire bruyamment.

– Je n’ai plus rien à te dire, reprit la Chiffonne ; maintenant, je te quitte.

– Où vas-tu ?

– Je retourne chez Aurélie.

– Et si je ne veux pas, moi ?

– Je n’ai pas besoin de ton consentement.

Il s’avança sur elle l’œil menaçant, ses larges mains ouvertes, prêtes à la saisir.

Elle ne bougea pas. Mais elle eut ce même regard, froid, luisant, tranchant comme une lame qui, à Boulogne, l’avait si singulièrement impressionné et troublé dans tout son être. Il resta immobile, très pâle, le rictus grimaçant.

Il sentait qu’elle lui échappait, qu’elle n’était plus courbée sous sa volonté.

Il ne se trompait pas. Oui, elle lui échappait ; le charme était rompu. La Chiffonne, pauvre fille déchue, s’était laissé dominer par le misérable ; maintenant relevée, Julie Verrier, devenait à son tour dominatrice.

– Ainsi, reprit le borgne d’une voix frémissante, c’est une rupture ?

– Je ne veux plus demeurer avec toi.

– Je comprends, tu ne m’aimes plus.

– Je le voudrais ; mais je n’ai pas oublié ce que tu as fait pour moi, et je t’en suis toujours reconnaissante. J’ai encore de l’amitié pour toi, Joseph, et peut-être, si tu fais quelque chose pour cela, te rendrai-je toute mon affection.

– Ainsi, tu veux me quitter, tu m'abandonnes ?

– Non, je ne t'abandonne pas.

– Alors, tu viendras me voir ?

– Si cela te fait plaisir.

– Tu ne saurais en douter ; que deviendrais-je si je ne te voyais plus ? Et puis il faudra bien que tu viennes de temps en temps jeter un coup d'œil dans cette chambre que tu as si bien arrangée et toujours si bien tenue. Vois-tu, la Chiffonne, si petit que soit un ménage, il ne peut se passer d'une femme ; moi, je ne saurais rien faire ici, je laisserais tout perdre.

– C'est bien, je viendrai, je viendrai.

– Souvent, n'est-ce pas ?

– Aussi souvent que cela me sera possible.

– D'abord, demain ; tu m'as promis.

– Oui, demain je t'apporterai l'argent.

– Allons, malgré tout, tu es une bonne fille. À quelle heure viendras-tu ?

– Dans l'après-midi, vers quatre heures.

– C'est bon, je t'attendrai. La Chiffonne s'en alla.

– J'aime autant ça, murmura Gallot, elle aurait été gênante ; elle vous a des idées… C'est égal, la Chiffonne est toujours un beau brin de fille ; mâtin, quels yeux ! Ces trois années l'ont rajeunie ; elle est maintenant fraîche comme une rose et potelée… C'est toujours la même beauté

provocante et elle est appétissante en diable… Il ne lui manque pas une dent et elle vous a des cheveux.

Il se secoua violemment comme un chien mouillé.

– Tonnerre, reprit-il, c'est trop bête, vraiment, de songer encore à ces choses-là. Il y a temps pour tout, celui de l'amour est passé ; j'ai maintenant autre chose à faire.

Il tomba lourdement sur un siège et, la tête dans ses mains, il s'absorba dans une méditation profonde.

Tout à coup il se dressa debout, l'œil étincelant.

– Oui, grommela-t-il d'une voix creuse, je le verrai, il faut que je le voie. Après tout, il ne me mangera pas.

XIII

RAOUL DE SIMIANE

C'était au baron Raoul de Simiane que pensait Joseph Gallot, c'était le baron de Simiane qu'il voulait voir, et après y avoir longtemps réfléchi, dans la traversée du bois de Boulogne et dans le fiacre qui les avait ramenés rue Morand, lui et la Chiffonne, il venait de décider qu'il ferait une visite au baron.

Qu'espérait-il de cette démarche quelque peu aventureuse ? Il n'aurait pas su le dire. Il voulait voir. Il lui fallait se raccrocher à quelque chose ou à quelqu'un : le baron était là, et il se disait :

– Qui ne tente rien n'obtient rien.

Il n'avait jamais parlé à M. de Simiane, il ne le connaissait que pour l'avoir vu deux ou trois fois ; mais il savait assez de choses sur le joyeux viveur pour être convaincu que c'était un homme avec lequel il pourrait facilement s'entendre, et il se sentait poussé vers lui par une force irrésistible.

L'ancien serrurier avait appris tardivement, après le mariage de sa nièce et la mort d'André Clavière, que Marie Sorel avait eu un amant, et il crut, nous l'avons dit, que cet amant avait été le baron de Simiane. Rien, depuis, n'étant venu le détromper, il le croyait encore.

Quand il eut su que sa nièce, ayant hérité de son mari, possédait une certaine fortune et qu'il s'était mis à sa recherche afin d'avoir – c'était son mot – une part du gâteau, il avait pensé, nous l'avons dit également, qu'en surveillant le baron, en se mettant au courant de sa vie, il parviendrait à avoir les renseignements qu'il désirait. Mais il avait été déçu dans son espoir en acquérant la certitude que, pas plus que lui, le baron ne savait ce que la jeune veuve était devenue.

S'il eut de cela du dépit, parce qu'il s'était donné beaucoup de peine pour arriver à une déception, il en fut médiocrement étonné. Les hommes se ressemblent tous, ils aiment le changement, après une maîtresse une autre. C'était le cas de M. de Simiane dont la fidélité n'avait jamais pu subir un mois d'épreuve. Il y a tant de jolies femmes dans Paris ! Et nos modernes Circés, brunes et blondes, savent si bien tendre leurs filets !

Plus tard, quand Gallot eut découvert que sa nièce habitait à Vaucresson, et mieux encore qu'elle était mère d'un petit garçon, il s'était demandé, non sans surprise, cette fois, pourquoi la mère et l'enfant vivaient séparés de M. de Simiane comme s'il leur eût été absolument étranger, et pourquoi le baron, tout à ses plaisirs, à ses nouvelles amours, ne s'inquiétait pas plus de son ancienne maîtresse que si elle n'avait jamais existé. Gallot ne comprenait pas cela. Pourtant Marie était toujours merveilleusement belle, plus belle qu'elle ne l'avait jamais été, et cent fois plus adorable et désirable que toutes ces pécheresses aux jupes tapageuses, plâtrées de blanc et de rouge, autour desquelles le baron papillonnait et faisait la roue.

Mais savait-il seulement que Marie avait un enfant dont il était le père ?

Évidemment non, il ne le savait pas.

Après avoir blessé mortellement André Clavière, il s'était jeté dans de nouvelles distractions et n'avait plus pensé à Marie Sorel, et celle-ci, se renfermant dans sa dignité et sa fierté de femme, loin de chercher à ramener à elle le meurtrier de celui qui l'avait épousée à son lit de mort, avait tout fait, au contraire, pour qu'il l'oubliât complètement.

Telles étaient les explications que le borgne s'était données à lui-même et qu'il se donnait encore.

Restait à savoir si, après ces trois années écoulées, la situation était toujours la même. Le baron et la jeune veuve avaient pu se revoir ; c'était dans les choses possibles ; et s'ils s'étaient revus, forcément, il y avait eu rapprochement, les anciennes relations s'étaient renouées.

Dans ce cas, Gallot n'avait plus rien à faire avec M. de Simiane.

Mais il y avait l'autre hypothèse.

Donc, maintenant, il fallait savoir.

– C'est bon, se dit Gallot, je saurai.

Fidèle à sa promesse, la Chiffonne lui apporta ses économies.

– Tu sais, c'est un prêt que tu me fais, lui dit-il.

Mais elle savait bien qu'elle prêtait à fonds perdus et sans intérêt. Elle ne tenait pas à l'argent ; elle aurait eu une grosse somme qu'elle la lui aurait également donnée. Elle ne lui demandait qu'une chose, qu'il la laissât tranquille.

Excepté reprendre la vie commune, elle était disposée à faire pour lui tous les sacrifices.

– L'argent est le nerf de la guerre, se dit Gallot ; j'en ai, pas beaucoup, il est vrai, mais assez pour l'instant ; je puis partir en guerre.

Le lendemain, le menton rasé, portant la moustache et les favoris longs, les cheveux frisés, pommadés, séparés par une raie au milieu de la tête, ayant assez bon air, l'air d'un domestique de bonne maison en vacances, Gallot s'en alla rôder rue de Bellechasse, aux abords de l'hôtel que le baron de Simiane occupait seul maintenant, et où, précédemment, il habitait avec sa mère et sa sœur aînée.

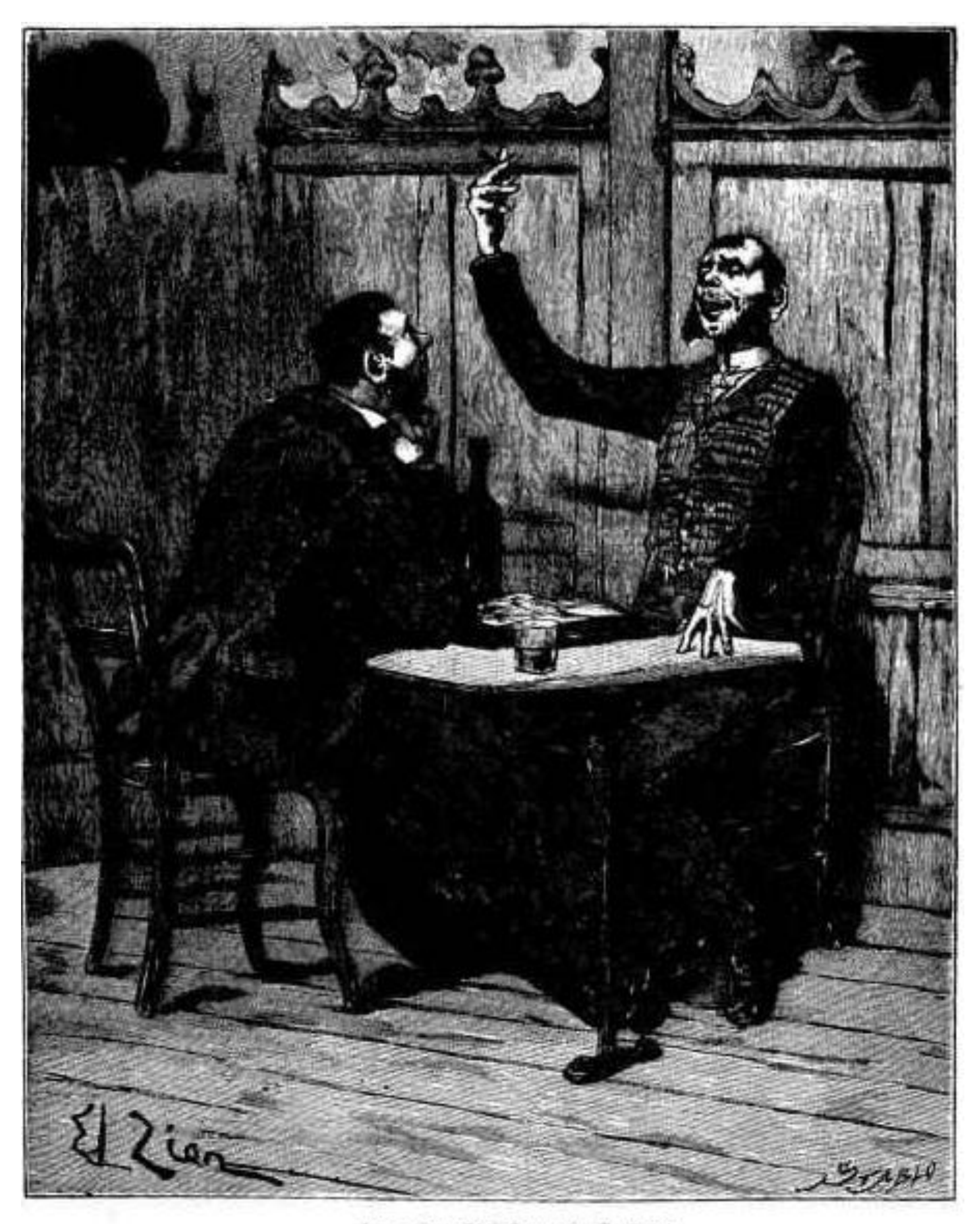
Le jour même, le borgne faisait connaissance avec le cocher de M. le baron, lequel, n'ayant pas grand'chose à faire, car son maître sortait peu, passait son temps à faire de nombreuses parties de piquet dans la petite salle d'un marchand de vins traiteur, réservée aux habitués.

Le cocher, enchanté de trouver dans sa nouvelle connaissance un joueur au piquet, endiablé comme lui, le traita tout de suite en vieux camarade. Dès le deuxième jour on se tutoya ; le troisième, l'un disait mon vieux Joseph, l'autre mon cher François ; on était des inséparables.

Le cocher était bavard, et ressemblait à la plupart des domestiques, qui ne se font pas faute de jaser sur leurs maîtres, trouvant très agréable de ridiculiser monsieur en révélant les secrets de madame.

Or, comme il n'est rien de tel que la bouteille pour délier la langue ; Gallot usa largement du moyen, et il sut si bien endormir la défiance de François que celui-ci répondit à toutes ses questions sans même s'apercevoir que son vieux

Joseph était un malin, qui faisait le naïf afin de le faire bavarder plus qu'il ne l'aurait voulu.



Le cocher était bavard. (P. 584.)

Du reste, il ne disait pas de mal de son maître, car il n'y avait pas à en dire pour le moment ; au contraire, la conduite de M. le baron ne méritait que des éloges.

Mais il importait peu à l'ancien serrurier que la conduite de M. de Simiane fût ceci ou cela ; François avait été indiscret autant qu'il l'avait désiré, et il se trouvait suffisamment renseigné, ayant acquis la certitude que le baron, non seulement n'avait pas revu la belle veuve, mais que, peut-être, il ignorait toujours ce qu'elle était devenue.

* *

*

Eh bien, oui, M. le baron de Simiane avait acheté une conduite et fait peau neuve. Au grand étonnement de tous ceux qui le connaissaient, ce viveur émérite, cet homme qui, quelques années auparavant, avait causé de si bruyants scandales, dont se défrayait la chronique parisienne, avait fait tout à coup amende honorable, comme si, las des plaisirs, dégoûté de tout, n'en pouvant plus, il avait éprouvé un absolu besoin de repos.

Autant sa vie avait été agitée, extravagante et folle, autant elle était maintenant calme, sérieuse et sage. Il semblait ne plus vouloir vivre autrement que dans un long recueillement.

Dans toute la force de sa jeunesse, alors que la sève circule et monte, en plein débordement de ses passions, et Dieu sait si elles étaient nombreuses et terribles, toutes les ardeurs du baron s'étaient subitement attiédies, refroidies.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Ceux qui avaient été ses amis, ses compagnons de débauche se le demandaient. Les uns disaient :

– Pourquoi ne va-t-il pas tout de suite s'enfermer à la Trappe ? Le voyez-vous dans une robe de bure, le chapelet à gros grains pendant à son côté, prononcer d'une voix caverneuse le fameux : Frère, il faut mourir !

– Il ne peut plus aller, il est ruiné, à bout, disaient les autres, et, forcément, il rentre dans sa coquille.

Après de longues années de désordre et de folies sans nom, après avoir, sans compter, jeté l'argent par les fenêtres, gaspillé la fortune qui lui venait de son père et escompté celle de sa mère, longtemps avant le décès de la baronne, il avait maille à partir avec des créanciers récalcitrants et sans pitié. Toutefois, il n'était pas aussi complètement ruiné que certains de ses amis pouvaient le croire.

Le baron n'était pas de ceux qui se laissent acculer au fond d'une impasse, il savait se retourner et trouvait le moyen de puiser à des sources non moins abondantes que celles qu'il avait taries. Si, dans un temps, d'ailleurs peu éloigné, il avait vécu d'expédients, ce que l'on ignorait, il n'en était plus à ne savoir où donner de la tête.

Cependant il traversait une nouvelle crise financière difficile ; mais il ne s'en effrayait point, sûr qu'il était de sortir triomphant de tous ses embarras.

Enfin, – était-ce avec des intentions machiavéliques ? – il lui plaisait de ne plus attirer l'attention sur sa personne, de se faire oublier ; et comme à Paris on oublie vite, on ne s'occupait plus guère de lui, malgré le grand-tapage qu'il avait fait.

D'aucuns disaient du baron que c'était un converti, d'autres doutaient de cette conversion qui, réelle, aurait été stupéfiante.

Les premiers prétendaient que la jeune sœur du baron, la belle Blanche de Simiane, avait exercé une heureuse influence sur son frère, et que c'était afin d'être agréable à Blanche et dans son intérêt, qu'il avait mis un terme à ses folies.

Cette hypothèse paraissait d'autant plus sérieuse et vraie qu'après le mariage de Blanche, qui avait épousé M. Ludovic de Mégrigny, le baron n'avait pas dévié un instant de la ligne de conduite qu'il s'était tracée.

Ceux qui n'admettaient pas que le baron eût pu rompre ainsi avec le passé, avaient des sourires sceptiques et se disaient entre eux, eu hochant la tête :

– Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous.

De ceux-ci ou des autres, lesquels avaient raison ?

M. de Simiane était-il un converti ou, dans un but quelconque, jouait-il un rôle hypocrite ?

Nous le saurons bientôt.

Quoi qu'il en soit, M. de Simiane était devenu un sage, et les langues les mieux exercées à la médisance auraient vainement cherché à l'attaquer. Sa vie était si édifiante, tout ce qu'il faisait était si correct, que des mères, désolées de voir leurs fils entraînés dans le tourbillon malsain de la vie parisienne, n'hésitaient pas à le leur donner pour exemple.

– Voyez le baron de Simiane, disaient ces mères alarmées, c'était un homme épouvantable, son nom était

mêlé à tous les scandales, il n'y a pas de sottises qu'il n'ait faites, il a trempé ses lèvres à la coupe empoisonnée de tous les plaisirs ; il perdait au jeu des sommes énormes et, avec des créatures éhontées, il a sottement gaspillé une magnifique fortune. Comme vous, il avait une mère ; Dieu sait ce qu'elle a souffert la pauvre baronne de Simiane, et les larmes amères que son fils lui a fait verser ; les désordres du baron l'ont prématurément conduite à la tombe.

Mais, un jour, M. de Simiane est rentré en lui-même, il a été épouvanté de son passé, il a eu honte de son horrible vie ; dégoûté des faux plaisirs qui lui avaient coûté si cher et qui ruinaient sa santé, il a compris qu'il n'était que temps de changer de conduite.

N'attendez pas, pour imiter M. de Simiane et comme lui changer de conduite, que le dégoût des plaisirs vous vienne ; n'attendez pas que vous ayez perdu la santé, dilapidé votre fortune et fait mourir votre mère de chagrin, si vous ne voulez vous condamner à des regrets éternels.

Malheureusement, les jeunes écervelés à qui s'adressaient ces plaintes et ces conseils maternels, n'en tenaient aucun compte.

– On s'amuse quand on est jeune, disaient-ils, c'est le temps des folies et des délicieuses ivresses ; c'est assez tôt d'être sage quand on est vieux.

Paris, la ville de tous les plaisirs, aura toujours ses viveurs avides de jouissances, car la jeunesse oisive et riche sera toujours fatalement attirée vers les plaisirs qui s'offrent à elle et dont elle est insatiable.



Il a sottement gaspillé une magnifique fortune. (P. 587.)

Le baron de Simiane ne se montrait plus que rarement dans les réunions publiques. On ne le voyait plus que de loin en loin dans un fauteuil à l'Opéra ou à la Comédie-Française.

Ce n'était plus le temps où, sur les boulevards, on admirait ses superbes chevaux pur sang et son brillant équipage allant et revenant du champ-de courses ; le temps où radieux, dans un huit-ressorts, il s'affichait effrontément en compagnie de demoiselles extravagantes et à haut chignon jaune.

Il avait réduit son train de maison ; il n'avait plus que trois domestiques : une cuisinière, un valet de chambre et un cocher. Il n'avait plus qu'un cheval de prix modeste, qu'on attelait l'hiver à un coupé, l'été à une victoria.

Avec ce faible personnel, et M. le baron ayant cessé de recevoir ses amis, le vaste hôtel de la rue de Bellechasse ressemblait presque à une habitation déserte.

N'acceptant plus aucune invitation, il se trouvait ainsi dispensé de recevoir. Volontairement il s'isolait et faisait le vide autour de lui. Cela lui plaisait.

Il n'allait plus au cercle où, autrefois, il était toujours assis le premier à la table du baccarat, prêt à tenir la banque, ayant chaque fois l'espoir de gagner, mais perdant presque toujours, et jusqu'à trois-cent mille francs dans une soirée, ce qui lui était plus d'une fois arrivé.

M. de Simiane avait été un joueur enragé ; malgré sa déveine à peu près constante et surtout quand elle était persistante, il s'obstinait à jouer quand même, et il ne s'éloignait du tapis vert que lorsqu'il était complètement décavé. Ce n'aurait été encore que demi-mal, si, n'ayant plus un louis à jeter sur le tapis, le baron avait eu assez d'empire sur lui-même pour dire : c'est assez. Mais le joueur, celui qui a la passion du jeu, s'imagine toujours que le guignon cessera de le poursuivre, qu'il forcera la veine à lui revenir.

Croyant cela, le baron s'animait, s'exaltait, jouait sur parole avec entêtement, avec rage, et c'était ainsi que, souvent, il avait perdu des sommes énormes.

Mais il ne mettait plus les pieds au cercle ni dans un de ces tripots clandestins où il avait laissé tant de poignées d'or, peut-être parce qu'il craignait de succomber à la tentation des cartes ; car de toutes les passions qui dominent l'homme, celle du jeu est la plus tenace. Le joueur est incorrigible.

Le baron tenait à justifier la bonne opinion que certaines personnes avaient de lui.

Il s'était fait une égide de sa volonté et il pouvait d'autant mieux résister aux entraînements qu'il se mettait soigneusement à l'abri de toutes les provocations.

Enfin le superbe baron, le merveilleux Raoul de Simiane, lui, qui avait été l'ami des femmes du demi-monde, le protecteur de ces demoiselles du corps de ballet de l'Opéra, le Sigisbée des comtesses et des marquises d'occasion, le Roméo des Juliettes de l'aiguille et du fer à repasser ; enfin lui, Raoul de Simiane, le héros de maintes aventures galantes, qui avaient fait grand bruit, il n'avait plus de maîtresse.

C'était à n'y pas croire. Pourtant cela était.

Et les anciens compagnons de plaisir, maintenant délaissés, répétaient :

– Il y a quelque chose là-dessous ; quand le diable se fait ermite, c'est qu'il se prépare à jouer un bon tour de sa façon. De Simiane nous ménage une surprise, vous verrez. Laissons faire, il est à la remonte, il nous reviendra. Attendons.

Ils avaient attendu, ils attendaient encore.

* *

*

Un matin, vers six heures, Joseph Gallot, convenablement vêtu, sonna à la petite porte de service de la fastueuse demeure de M. de Simiane.

La porte s'ouvrit et, hardiment, le borgne pénétra dans la cour qui s'étendait devant la façade de l'hôtel et où des herbes poussaient entre les pavés, ce qui attestait l'abandon où elle était laissée.

Devant les communs, le cocher était occupé à laver le coupé de son maître, celui-ci étant rentré tard, la veille, sous une pluie battante.

À la vue de son nouveau camarade, François manifesta sa surprise par une exclamation.

– Bonjour, François, dit Gallot.

– Toi, fit le cocher, mais qu'as-tu donc à me dire de si pressé, mon vieux Joseph ?

– Rien.

– Alors, que veux-tu ?

– Je viens faire une petite visite à M. le baron.

– Allons donc !

– C'est comme je te le dis.

– Est-ce que tu espères entrer à son service ?

– Pourquoi non ?

– Nous sommes au complet, mon vieux, et je ne crois pas…

– Qui sait ? Dans tous les cas, M. le baron pourra me recommander à des personnes de sa connaissance.

– Enfin, tu voudrais voir mon maître ?

– Puisque je viens pour cela.

– Je ne sais pas s'il te recevra.

– Je verrai bien.

– Adresse-toi au valet de chambre, qui t'annoncera.

– À tout à l'heure, François.

M. de Simiane s'était levé à huit heures ; après avoir pris sa tasse de café au lait et fumé un cigare, il s'était retiré dans son cabinet, jolie petite pièce, bien éclairée, qui avait été autrefois le petit salon préféré de la baronne de Simiane. C'était là que la pauvre mère avait versé bien des larmes en déplorant les excès de toutes sortes auxquels se livrait son fils. Trop tard, hélas ! elle avait reconnu combien sa trop grande faiblesse et sa tendresse aveugle pour le mauvais sujet avaient été coupables.

Le baron s'était assis à une table sur laquelle étaient jetées pêle-mêle de nombreuses paperasses, et après en avoir consulté quelques-unes, il s'était mis à écrire, à aligner des chiffres, à faire des additions, à calculer des différences.

Comme le négociant, mal dans ses affaires, qui examine s'il lui est possible de retarder sa faillite, M. de Simiane établissait son bilan. Il avait beau recommencer ses calculs, les présenter d'une autre manière, le résultat était le même :

À l'actif, rien et le passif était énorme. Ce passif se composait de sommes empruntées un peu de tous les côtés et presque toutes sur hypothèques ; de sorte que ses maisons à Paris, ses châteaux, ses domaines, ses fermes, ses forêts ne seraient plus à lui dès qu'il plairait à ses créanciers de s'en emparer.

De plus, il découvrait, ce qui n'était pas pour lui une surprise, qu'il n'avait pas seulement dilapidé sa fortune, mais aussi celle de sa sœur, et qu'il se trouverait dans une situation fort délicate vis-à-vis de Mme de Mégrigny si, pour une cause ou pour une autre, il lui prenait fantaisie de réclamer son héritage en même temps que ses comptes de tutelle.

Le baron jeta avec mauvaise humeur son bilan dans un tiroir et prit une autre feuille de papier sur laquelle il y avait également des additions, des comptes revus et corrigés, quelque chose comme un inventaire.

Mais, ici, le passif n'existait pas, tout était à l'actif, et le total général donnait ce chiffre superbe : onze millions.

– Et cette fortune augmente tous les jours, murmura le baron. Son front s'était éclairé, ses prunelles étincelaient, et sur ce papier, qui présentaient des chiffres éblouissants, comme s'ils eussent eu des rayons lumineux, ses doigts passaient fiévreusement. Il eut un sourire étrange et murmura encore :

– Onze millions, onze millions !

Puis, songeur, avec des mouvements qui révélaient une agitation singulière, il mit le papier magique dans un tiroir où il conservait d'autres documents précieux qu'il tenait sous clef.

Il s'était étendu paresseusement sur un canapé et il allait s'élancer vers des régions mystérieuses et inconnues, emporté par un rêve qu'il avait souvent caressé, lorsque son valet de chambre vint lui dire qu'un homme demandait à lui parler.

– Que me veut-il, cet homme ? demanda le baron.

– Il dit qu'il a une communication importante à faire à monsieur le baron.

– Ah ! fit M. de Simiane. Et quel est le nom de ce visiteur ?

– Joseph Gallot.

– Je ne le connais pas ; n'importe, faites-le entrer. Peut-être me sera-t-il agréable d'entendre ce qu'il a à me dire.

À une autre époque, le baron de Simiane n'aurait certainement pas reçu aussi facilement un inconnu ; mais les temps étaient changés.

L'ancien serrurier fut introduit dans le cabinet ; et pendant que, répétant trois fois son salut obséquieux, il s'avançait vers le baron, celui-ci l'examinait curieusement, fronçant les sourcils, car du premier coup d'œil, il avait deviné à quelle espèce d'individu il avait affaire.

Mais, à ce moment, M. le baron était bien disposé et il ne lui déplaisait pas de causer avec un personnage qui lui inspirait de la répulsion.

Il indiqua un siège au visiteur et quand, sans façon, le borgne se fut assis :

– Monsieur, dit-il, vous avez une communication à me faire ?

– J'ai à dire à monsieur le baron quelque chose qui l'intéressera, je crois. Je m'appelle Joseph Gallot.

– On m'a dit votre nom.

– Est-ce qu'il était inconnu à monsieur le baron ?

– Absolument.

– Je comprends, on n'a pas cru devoir vous parler de moi.

– Et qui donc aurait pu me parler de vous ? demanda de Simiane étonné.

– Une personne que vous avez connue.

– J'ai connu et je connais encore beaucoup de personnes.

– Celle dont je parle, monsieur le baron, était une jeune fille divinement jolie, une adorable blonde avec des yeux bleus superbes, et une taille, et des épaules, et une poitrine, et une bouche…

– Enfin, une merveille, fit le baron souriant.

– Oui, une merveille ayant la grâce et la distinction d'une princesse.

– Vous me faites de cette jeune fille un portrait on ne peut plus flatteur, mais qui ne me la fait point reconnaître. J'ai connu des blondes aux yeux bleus divinement jolies, et des brunes aux yeux noirs divinement jolies aussi ; la femme que l'on aime, monsieur Joseph Gallot, est toujours

adorable ; on admire sa taille, ses épaules, sa poitrine, sa bouche, bien d'autres choses encore, et il serait singulier qu'on ne lui trouvât point la grâce et la distinction d'une princesse. Le borgne répliqua avec un malicieux sourire :

– Oh ! je sais bien que monsieur le baron a eu de nombreuses bonnes fortunes et qu'il a été beaucoup aimé ; mais je suis sûr, – dame chacun a son petit orgueil, – je suis sûr que monsieur le baron n'a guère rencontré de femmes, blondes ou brunes, comparables à ma nièce, la belle Marie Sorel.

M. de Simiane ne put s'empêcher de tressaillir.

– Marie Sorel ! exclama-t-il.

– Hé, monsieur le baron, fit le borgne en se frottant les mains, je savais bien que le nom de ma nièce produirait son effet.

– Vous dites que Marie Sorel est votre nièce ?

– Mon Dieu, oui, je suis son oncle, par alliance, il est vrai : mon épouse défunte était la propre sœur de la mère de Marie.

– Et vous venez me trouver de la part de votre nièce ?

– Non, monsieur le baron ; du reste, je n'ai pas à vous le cacher, depuis plusieurs années Marie et moi nous sommes brouillés, ce qui ne m'empêche pas, vous le voyez, de vous faire une petite visite afin de la rappeler à votre souvenir.

– Ah ! Et qu'est-elle devenue, votre charmante nièce ?

– Comment, vous ne le savez pas ? Vous ignorez ce qui lui est arrivé ?

– Je ne sais rien, si ce n'est que ce pauvre André Clavière l'a épousée avant de mourir. Depuis cette époque je n'ai plus entendu parler d'elle.

– Oh ! alors, si vous ne savez pas autre chose… Mais convenez, monsieur le baron, que vous ne vous êtes pas intéressé à elle comme vous le deviez, car, enfin, vous l'aimiez.

– Assurément, je ne détestais pas Marie Sorel, qui était une adorable créature ; très désirable, je l'ai ardemment désirée. Une idée, un caprice…

Mais après ce duel, qui a fait beaucoup de bruit, duel que j'ai regretté, que je regrette encore, car enfin je n'avais aucune raison d'en vouloir sérieusement à ce malheureux Clavière, j'ai compris que je ne devais plus penser à Mlle Sorel, devenue Mme Clavière, et dont j'avais fait une veuve.

D'ailleurs, à cette époque, un coup de vent m'avait jeté d'un autre côté ; j'avais toutes sortes de grands ennuis, de graves préoccupations : une sœur condamnée par les médecins et ma mère, dont la santé délabrée causait de vives inquiétudes.

– Et puis monsieur le baron était devenu subitement très amoureux d'une jolie danseuse, Mlle Clara, surnommée Bouton-de-Rose.

– Tiens, tiens, vous savez cela ? dit froidement de Simiane.

– Je préviens monsieur le baron que je sais beaucoup de choses.

– On n'est jamais trop instruit, monsieur.

– C’est égal, monsieur le baron, vous ne vous doutiez guère des suites qu’aurait votre joli coup d’épée.

Comme vous le dites, vous n’aviez aucune raison d’en vouloir sérieusement à André Clavière.

Mais voilà, vous ne connaissiez pas encore la jolie danseuse et ce pauvre jeune homme, qui arrivait de Bourgogne, vous portait ombrage.

Et cependant…

Oh ! il aimait, il adorait Marie, il en était fou ; il l’a bien prouvé en l’épousant ; mais c’était un amour purement platonique.

Du reste, monsieur le baron savait très bien qu’il avait en Marie Sorel une maîtresse incapable de le tromper.

– Permettez, monsieur Joseph Gallot, Marie Sorel n’était pas ma maîtresse.

– Ma nièce n’était pas votre maîtresse !

– Je n’ai jamais été l’amant de Marie Sorel.

L’ancien serrurier regarda de Simiane l’œil ahuri.

XIV

DEUX MISÉRABLES

Il y eut un moment de silence pendant lequel Gallot resta tout décontenancé.

Enfin il reprit son assurance, et, avec un sourire forcé :

– Je ne sais pas, fit-il, pourquoi monsieur le baron me parle ainsi, mais bien sûr il veut se moquer de moi.

– Apprenez, monsieur, répliqua de Simiane avec raideur, que je ne me moque jamais de personne.

– J'ai voulu dire que monsieur le baron plaisantait.

– Je ne plaisante pas, ce que j'ai dit est la vérité.

– Ainsi, Marie Sorel n'était pas la maîtresse de monsieur le baron ; mais ce duel, pourquoi ce duel ?

– Il a eu une cause que je n'ai pas à vous faire connaître.

– Monsieur le baron voudrait-il me faire croire que ma nièce n'avait pas d'amant, qu'elle était sage ?

– Je n'ai nullement cette prétention.

– Alors, vous savez comme moi qu'elle avait un amant ?

– Parfaitement.

– Et cet amant, vous l'avez connu ?

– C’était un de mes amis. Mais je m’aperçois, Joseph Gallot, que vous n’êtes pas aussi bien instruit que vous le prétendiez tout à l’heure.

– En effet, et je le reconnais, il y a des choses que j’ignore. Ainsi, monsieur le baron, je croyais que c’était vous qui aviez été l’amant de Marie Sorel ; je me suis trompé et je vous en fais mes excuses. Mais puisque monsieur le baron a connu cet amant, qui était un de ses amis, je le prie de vouloir bien me dire le nom de ce monsieur pour que je sois mieux instruit.

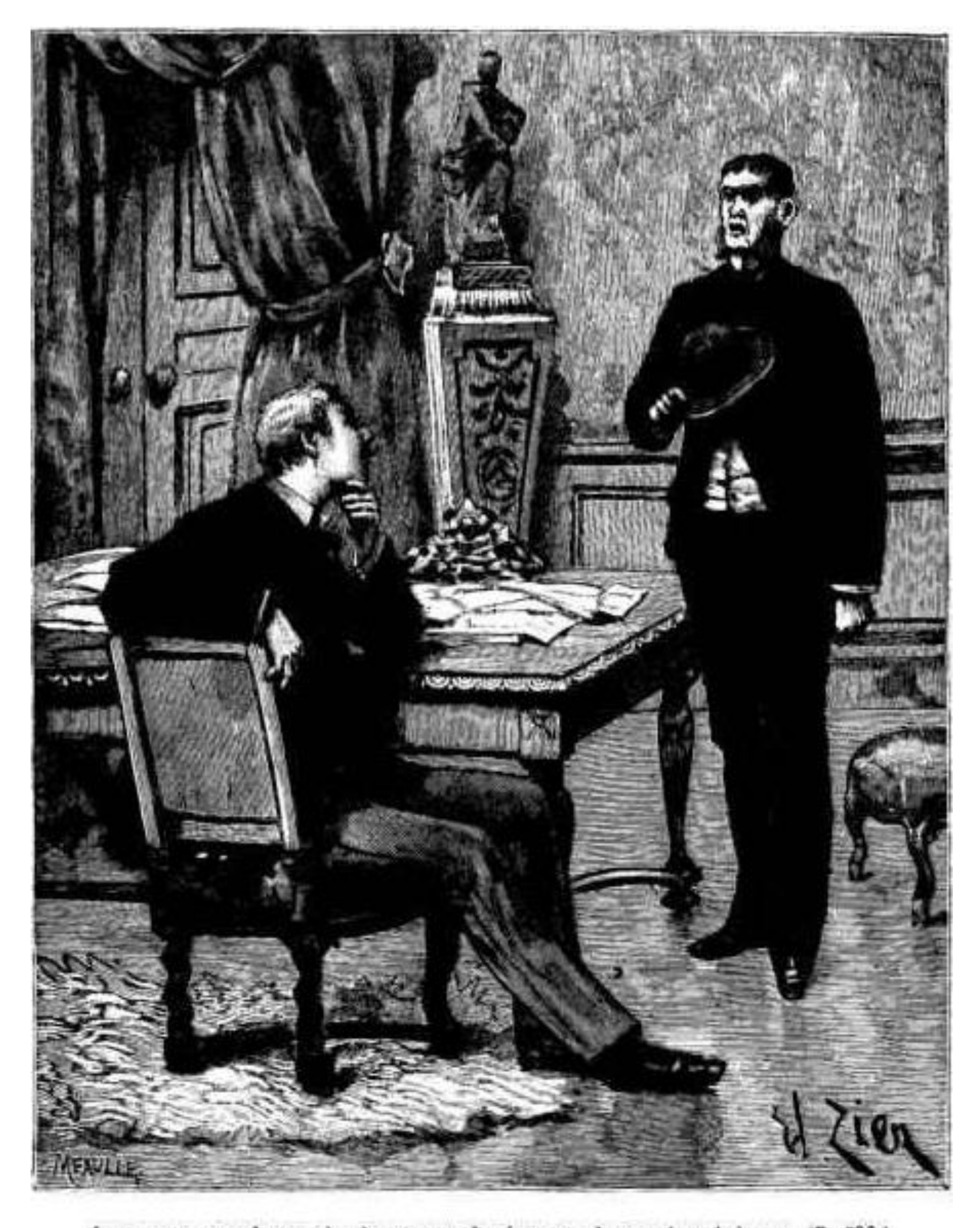
– Halte-là, maître Gallot, riposta de Simiane avec hauteur, vous êtes trop curieux ; il ne me plaît pas de vous faire connaître le nom de celui qui a été l’heureux amant de Marie Sorel.

Le borgne se mordit les lèvres de dépit. D’ailleurs, maintenant, il était consterné et faisait piteuse mine ; car s’il avait été bien accueilli par le baron, mieux même qu’il ne pouvait l’espérer, il comprenait l’inutilité de son audacieuse démarche. Il s’était cru sur une bonne piste et il avait fait fausse route.

Il se leva et prit son chapeau qu’il avait posé sur un meuble.

– Je ne veux pas abuser plus longtemps des instants de monsieur le baron, dit-il, dissimulant mal sa mauvaise humeur, et avant de prendre congé de lui, je lui demande humblement pardon d’être venu le déranger.

– Mais vous ne m’avez causé aucun dérangement, monsieur Gallot ; il m’a été agréable, au contraire, de faire votre connaissance, et en me parlant de votre nièce, vous m’avez fort intéressé.



Je ne veux pas abuser plus longtemps des instants de monsieur le baron. (P. 596.)

Allons, ne soyez pas aussi pressé, et veuillez rester quelques instants encore.

Et tout en examinant Gallot de nouveau et très attentivement, il lui fit signe de reprendre place dans le fauteuil.

– D'ailleurs, continua-t-il, vous avez encore à me faire cette communication importante qui vous a amené chez moi.

– C'est vrai, monsieur le baron ; mais, maintenant, je n'ai plus rien à vous dire.

– Ah ! Et pourquoi ?

– Parce que cela n'a plus pour vous aucun intérêt.

– Je ne comprends pas, veuillez m'expliquer…

– Eh bien, monsieur le baron, la chose ne pouvait être intéressante pour vous que si vous aviez été, comme je me l'étais stupidement imaginé, l'amant de Marie Sorel.

– Ah ! vraiment ? Mais n'importe, dites tout de même.

– Non, monsieur le baron, ce serait parler inutilement. Du reste, il s'agit d'un secret que je ne peux révéler qu'à l'ancien amant de ma nièce.

– De sorte que si j'étais cet ancien amant…

– Je vous dirais tout, n'ayant rien à vous cacher.

– Eh bien, admettez que c'est moi.

Le borgne secoua la tête.

– Ce n'est pas la même chose, fit-il.

– Soit. Mais, enfin, si je vous avais laissé dans votre erreur, vous me l'auriez révélé, ce fameux secret.

– Peut-être.

– Je comprends, vous y auriez mis certaines conditions ?

– Oui, monsieur le baron.

– Dans beaucoup de cas, un secret est une chose qui se vend, et souvent très cher, en raison de son importance.

Naturellement, comme vous n'êtes pas homme à agir dans un but généreux, ce qui, d'ailleurs, est toujours une sottise, vous m'auriez nettement proposé un marché ?

– Dame, monsieur le baron, je ne suis pas riche, moi ; je ne suis qu'un pauvre diable sans grands moyens d'existence, et comme il faut vivre et que la lutte pour la vie est dure, on se crée des ressources comme on peut.

– Voilà qui est parfaitement raisonné.

– Ainsi, monsieur le baron est de mon avis ?

– Certainement. Et je regrette de ne pas être…

– Je le regrette aussi, car nous aurions pu facilement nous entendre.

J'avais une magnifique combinaison.

– Où je jouais un rôle ?

– Oui, monsieur le baron, le rôle de l'ancien amant.

Mais tout cela vient de s'écrouler comme un château de cartes. Plus rien à faire, il n'y faut plus songer.

– Enfin vous gardez votre secret ?

– Je le garde, monsieur le baron.

– Et si je vous proposais de me le vendre ?

Gallot secoua la tête en souriant.

– Comme il est pour vous d'un médiocre intérêt, répondit-il, vous ne le payeriez pas ce qu'il vaut.

– Oh ! oh ! fit le baron, à quel prix l'estimez-vous donc ?

– Son prix dépend de bien des choses, et il pourrait être plus ou moins élevé selon l'intérêt qui y serait attaché. En réalité, il n'a de valeur que pour une personne, et encore faudrait-il que cette personne se trouvât dans telles et telles conditions. Ainsi, monsieur le baron, il est pour vous sans valeur ; mais il en aurait une très grande pour l'ancien amant de Marie Sorel, s'il a du cœur et des sentiments délicats.

– J'y suis, une spéculation sur les sentiments ?

– C'est cela même.

– Et elle pourrait vous rapporter ?

– Au moins cent mille francs.

– Diable, comme vous y allez !

– Mais je l'ai dit à monsieur le baron, je ne pense plus à cela, du moins pour l'instant.

– Alors nous en resterons là sur ce sujet ; et maintenant que je crois vous connaître suffisamment, Joseph Gallot, voyons si nous ne pourrons pas nous entendre pour une autre affaire.

– Une autre affaire ! fit le borgne, qui avait ouvert toutes grandes ses deux oreilles.

De Simiane se leva brusquement et alla s'assurer que les portes du cabinet étaient bien fermées.

Sur chacune d'elles, par surcroît de précautions, il fit tomber les lourdes tapisseries.

– Hé ! hé ! se disait l'ancien serrurier, qui ne perdait aucun des mouvements du baron, c'est M. de Simiane qui a à me faire une intéressante communication.

Ma foi, je ne m'attendais guère à pareille aventure.

Décidément tout est drôle dans la vie, et à chaque pas on s'y heurte à l'imprévu.

Sûr, maintenant, qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait entendre ce qu'il allait dire, de Simiane s'assit dans un fauteuil qu'il avait rapproché de celui de l'ancien serrurier.

– Joseph Gallot, dit-il, mettant une sourdine au timbre de sa voix, je suis actuellement à la recherche d'un homme énergique, résolu, audacieux, enfin d'un homme d'action ; si je ne me trompe pas, vous avez ces qualités.

– Je le crois, monsieur le baron.

– Eh bien, voulez-vous être cet homme dont j'ai besoin ?

– Je ne dis pas non.

– Alors, c'est oui ?

– Cela dépend ; avant tout il faut savoir. À quelle besogne monsieur le baron voudrait-il m'employer ?

– Vous auriez à exécuter les ordres que je vous donnerais.

– Cela va sans dire, comme un serviteur entièrement, dévoué à son maître.

– Vous seriez prêt à tout faire ?

– Ce qui signifie prêt à faire n'importe quoi ?

– Vous avez compris.

– Oui, mais avec de pareilles conditions on peut aller loin. Tout faire ! tout !

– Enfin être homme à ne reculer devant rien.

– Même si, en exécutant les ordres de monsieur le baron, on risquait sa tête ?

– Même dans ce cas-là.

– Ceci devient grave, très grave.

– En prenant certaines précautions, les risques disparaissent.

– Peut-être, monsieur le baron.

– Les maladroits seuls se laissent prendre.

– Ce qui n'empêche pas que, souvent, les plus adroits, les plus habiles sont les premiers pincés.

– Parce qu'ils n'ont pas su prendre des précautions suffisantes. Enfin, Joseph Gallot, je vous fais une proposition, voyez si vous devez l'accepter.

– Il y a là matière à réflexion, monsieur le baron, et je ne dis encore ni oui, ni non. D'abord, me permettez-vous une question ?

– Voyons la question.

– Monsieur le baron est-il généreux envers ceux qui le servent avec dévouement ?

– Vous en jugerez, si vous entrez à mon service.

– Très bien ; mais je préfère savoir d'avance ce que le travail à faire sera payé.

– Vous aimez les grosses sommes, Joseph Gallot ; eh bien, en dehors de quelques billets de mille, qui pourront être nécessaires avant l'action décisive, la besogne faite sera payée cent mille francs.

– C'est quelque chose, monsieur le baron, et ce haut prix dit assez que la besogne sera rude.

– J'espère, au contraire, qu'elle ne présentera pas de grandes difficultés.

– En raison, sans doute, de l'adresse qu'on mettra dans son exécution ?

– Parfaitement.

Le borgne resta un instant silencieux, se grattant le bout de l'oreille.

– Cent mille francs et quelques autres billets de mille, c'est tentant, murmura-t-il.

– Êtes-vous décidé ? demanda le baron.

– Je réfléchis, la chose est tellement sérieuse…

De Simiane eut un mouvement d'impatience.

– Écoutez donc, monsieur le baron, reprit Gallot, vous m'avez fait entendre qu'on pouvait y aller de sa tête, et dame, vous comprenez, je tiens encore à conserver la mienne.

– Hé, répliqua de Simiane avec aigreur, qui ne risque rien n'a rien. Et puis, est-ce que je ne courrai pas, dans cette affaire, les mêmes risques que vous ?

– C'est vrai, monsieur le baron, car celui qui ordonne n'est pas plus à l'abri que celui qui exécute.

Ainsi c'est vous qui dirigeriez l'affaire ?

– Oui.

– Rien ne se ferait que par vos ordres ?

– Je vous l'ai dit.

– Voilà qui m'enlève beaucoup de mon indécision.

– Alors, vous acceptez ?

– J'accepte.

– Et je peux compter absolument sur vous ?

– Oui.

– Vous n'êtes pas homme à vous arrêter en chemin, c'est-à-dire à abandonner l'affaire, à reculer au dernier moment ?

– On voit bien que monsieur le baron ne me connaît pas. Quand j'entreprends une chose, il faut que je la mène à bout, n'importe à quel prix ; je tiens toujours ce que j'ai promis.

Moi, monsieur le baron, ajouta-t-il en se redressant, je suis un homme de parole.

– Enfin, je ne me suis pas trompé, vous êtes bien l'homme qu'il me faut.

– Je le crois.

– Donc, c'est un marché conclu ?

– Et signé, monsieur le baron. Cent mille francs, et pour se mettre en train quelques billets de mille ?

– En plus, si je suis pleinement satisfait, il y aura une belle gratification.

– De mieux en mieux.

– Vous êtes content ?

– Monsieur le baron se montre si généreux ! Mais, jusqu'à présent, je ne sais pas encore ce que je vais avoir à faire.

De quoi s'agit-il ?

De Simiane se rapprocha encore de Gallot et, pendant un instant, lui parla tout bas à l'oreille.

Tous deux étaient très pâles.

Le baron ayant expliqué à son complice ce qu'il attendait de lui, ils restèrent assez longtemps silencieux, se regardant comme épouvantés.

– Joseph Gallot, reprit de Simiane, parmi les diverses précautions dont vous devrez vous entourer, vous aurez à prendre des déguisements.

Grâce à certains produits chimiques, vous pourrez facilement vous vieillir ou vous rajeunir.

– Où les trouverai-je, ces produits ?

– Je vous le dirai tout à l'heure ; pour cela et autre chose encore, j'ai mon homme.

– Un homme dont vous êtes sur ?

– Absolument sûr.

– Un autre complice ?

– Oui, mais qui ne sait que ce qu'il me plaît de lui dire. Il est toujours bon d'être prudent.

Donc, notre homme vous fournira des matières colorantes au moyen desquelles vous pourrez à volonté changer votre physionomie jusque dans son expression ; voilà pour la figure.

Quant aux cheveux…

– Il y a les perruques.

– D'abord ; mais si l'on veut s'en passer, il existe – toujours grâce à la chimie – des teintures merveilleuses qui, en moins d'une demi-heure, changent complètement la couleur des cheveux. Ainsi, votre barbe et vos cheveux roux, selon la teinture employée, deviendront blonds ou noirs, châtains, tout à fait blancs comme ceux d'un vieillard ou seulement grisonnants.

En se servant d'une autre composition, non moins admirable, et presque instantanément, par suite d'un simple lavage, la barbe et les cheveux reprennent leur véritable couleur et, immédiatement, on peut procéder à une nouvelle teinture ; de sorte que l'on peut être noir le matin et blond le soir.

– En vérité, c'est vraiment merveilleux !

– La science, Joseph Gallot, la science, qui fait chaque jour de tels progrès qu'on ne peut pas savoir où elle s'arrêtera.

– Tout cela est très bien, monsieur le baron ; mais j'ai le malheur d'être borgne, et j'aurai beau me grimer comme le plus habile comédien, changer la couleur de mes cheveux ou me coiffer de perruques, on me reconnaîtra quand même à cet œil que je n'ai plus.

De Simiane ébaucha un sourire.

– Mais, répliqua-t-il, c'est précisément parce que vous n'avez qu'un œil que vous pourrez vous rendre plus facilement méconnaissable.

– Je ne comprends pas.

– Ah ! çà, vous ignorez donc qu'il y a des yeux faux, comme de faux cheveux, de fausses dents et une infinité d'autres choses aussi fausses les unes que les autres ?

– Si, je sais bien qu'il y a des yeux de verre.

– Eh bien, dans cette orbite vide sur laquelle tombe la paupière immobile, un opérateur de talent mettra un œil de verre que vous pourrez enlever à volonté.

Aujourd'hui la fabrication des faux yeux est arrivée à un tel degré de perfection dans l'imitation du naturel, qu'il est très difficile de s'apercevoir qu'une personne, ayant un œil de verre, ne voit pas de ses deux yeux.

Vous aurez des yeux superbes, et de même que vous donnerez à vos cheveux la couleur qui vous plaira, vous redeviendrez borgne à votre convenance.

– Monsieur le baron est vraiment un homme de grande imagination.

Mais où trouverai-je l'œil de verre et l'opérateur de talent qui le mettra à la place de celui qui me manque ?

– L'homme qui vous donnera ses compositions chimiques sera aussi votre oculiste.

– Mais il est donc universel cet homme-là ?

– Pas précisément ; il a ses spécialités, et c'est un personnage précieux.

– Pour ceux qui ont besoin de ses services. Où demeure-t-il ?

– À Vaugirard. Il habite là une petite maison, au fond d'un jardin.

Comme il n'a pas de voisins et qu'il vit seul avec une vieille femme muette et presque aveugle, on peut lui rendre visite sans avoir à redouter des regards importuns.

À propos, il sera bon que vous trouviez à louer une habitation dans le genre de celle de notre chimiste ; oh ! une bicoque, une masure depuis longtemps inhabitée, si c'est possible, et suffisamment isolée et même cachée afin que vous puissiez sortir de chez vous et y rentrer à toute heure du jour ou de la nuit sans éveiller l'attention des gens curieux et indiscrets, toujours trop disposés à se mêler de ce qui ne les regarde point.

– Je trouverai cette bicoque, monsieur le baron.

– Dans un des quartiers excentriques de la ville.

– Ces quartiers-là, je les connais tous.

– Vous n'aurez donc qu'à choisir celui qui vous conviendra le mieux.

– Derrière la butte Montmartre, par exemple, il ne manque pas de sombres masures en train de s'écrouler dans des coins perdus, et qui servent de refuges aux chauves-souris et aux oiseaux de nuit.

– Et aussi, sans doute, à des rôdeurs nocturnes parmi lesquels vous devez avoir des camarades.

– Monsieur le baron est dans l'erreur, répondit le borgne d'un ton digne, je ne fréquente pas ce monde-là.

– Je vous en félicite ; mais je suppose que mes paroles ne vous ont pas offensé.

– Oh ! nullement.

– À la bonne heure.

En ce qui concerne votre future habitation, vous verrez ; sur ce point je m'en rapporte entièrement à vous.

– Je demeure rue Morand, numéro 10 ; je pense que je ne devrai pas abandonner mon logement ?

– Au contraire, vous serez tous les jours à votre domicile à des heures fixes, et c'est là que je vous verrais si j'avais une communication urgente à vous faire.

L'autre logement vous sera utile, surtout, pour opérer vos transformations.

– Et me cacher au besoin ; monsieur le baron prévoit tout.

– J’ai autant et même plus que vous à prendre toutes les mesures de sûreté.

– Je vois qu’on peut servir monsieur le baron en toute assurance. Quand devrai-je faire une visite au… monsieur de Vaugirard ?

– Dès demain.

– Il se nomme ?

– Tartini. Comme son nom l’indique, il est d’origine italienne. Bien qu’il ait passé la soixantaine, il est toujours d’une activité prodigieuse.

Comme je vous l’ai dit, c’est un savant, qui serait illustre aujourd’hui s’il avait cherché à se produire, à se faire valoir, au lieu de rester volontairement dans l’ombre. Il aime l’isolement, le silence autour de lui ; c’est dans ses goûts.

Il a consacré tout son temps, toutes ses veilles à des recherches scientifiques, et il a fait, dit-on, dans le vaste domaine de la science, de merveilleuses découvertes.

La chimie lui a livré tous ses secrets, et il compose des liquides et des poudres qui produisent des effets miraculeux.

Très modeste, d’une nature timide et même un peu craintive, ayant toujours vécu très retiré, il est resté inconnu. Naturellement, il ne s’est pas enrichi ; il est pauvre et tire parti le mieux qu’il peut des connaissances qu’il a acquises.

Enfin, sans les faire payer trop cher, il vend ses poudres et ses liquides précieux à quelques privilégiés.

– Et monsieur le baron est un de ces privilégiés ?

– Tartini m’a déjà rendu quelques petits services.

– Alors je me présenterai chez le savant au nom de monsieur le baron ?

– Tartini ne connaît pas le baron de Simiane et ne doit, pas le connaître ; donc, recommandation expresse de ne lui point parler de moi.

Vous lui direz simplement que vous venez le trouver de la part du Pharmacien ; cela suffira pour qu'il vous remette, sinon immédiatement, du moins dans un délai de trois ou quatre jours, ce que vous lui demanderez.

Quant à votre œil, c'est lui-même qui l'aura fabriqué par un procédé nouveau, connu de lui seul, et qui est encore un de ses secrets.

Vous n'aurez rien à payer, celui qui s'appelle le Pharmacien étant en compte avec lui.

Avez-vous bien entendu et bien compris tout ce que je viens de vous dire ?

– Parfaitement compris.

– Et vous êtes toujours bien décidé à me servir ?

– Oui, car je cherchais un maître ; et je ne pouvais pas en trouver un meilleur que vous.

– C'est bien…

Le baron se leva, ouvrit son secrétaire et prit dans un petit coffret dix billets de banque de cent francs qu'il mit dans la main de l'ancien serrurier, en lui disant :

– Voilà pour vos premiers frais. Voilà aussi l'adresse de l'Italien Tartini.

– Monsieur le baron veut-il un reçu ? demanda Gallot ayant sur les lèvres un sourire narquois.

– C'est inutile, répondit brusquement de Simiane, j'ai confiance en vous comme vous devez avoir confiance en moi.

– Très honoré, monsieur le baron, répliqua le borgne avec le même sourire ; je saurai justifier la bonne opinion que vous avez de votre humble et dévoué serviteur.

– Je l'espère, Joseph Gallot.

Sur ces mots, l'ancien serrurier prit congé de celui dont il allait devenir le complice dans un drame qui arrivait à son dernier acte.

* *

*

– Décidément, pensait Gallot en traversant les vastes appartements de l'hôtel, les scélérats sont nombreux, on en rencontre partout, du bas en haut de l'échelle ; j'en ai connus que l'on a envoyés à la Nouvelle-Calédonie, qui seraient de petits saints à côté de ce joli baron.

Tonnerre ! je ne vaux pas grand'chose, moi ; mais, vrai, M. le baron vaut encore moins que Joseph Gallot.

C'est égal, pour qu'il lâche ainsi cent mille francs, sans compter quelques autres billets de mille, il faut que l'affaire en question doive lui rapporter gros, des millions, bien sûr.

Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

Oh ! il ne me le dira pas ; il est si prudent, M. le baron !

Mais c'est bon, j'aurai l'œil ouvert et les oreilles aussi, et il faudra bien que je finisse par savoir…

Hé ! hé ! quelque chose me dit qu'il y a là, pour moi comme pour M. le baron, une mine d'or à exploiter.

De son côté, de Simiane se disait :

– Quel affreux gredin que ce Joseph Gallot ! mais il me plaît ainsi ; c'est bien là l'instrument qui m'était nécessaire, et je dois croire que c'est le diable qui me l'a envoyé.

Et dire qu'il est l'oncle de cette charmante Marie Sorel ! En vérité, tout est possible.

Dans la vie que de choses surprenantes !

Le baron avait le droit de dire que l'homme qu'il venait de s'associer était un affreux gredin ; mais il semblait ne pas se douter que lui-même était un grand misérable.

Il est vrai que sa conscience était morte et qu'il ne voyait plus la responsabilité de ses actes. Ses débuts dans la vie avaient annoncé ce qu'il serait plus tard.

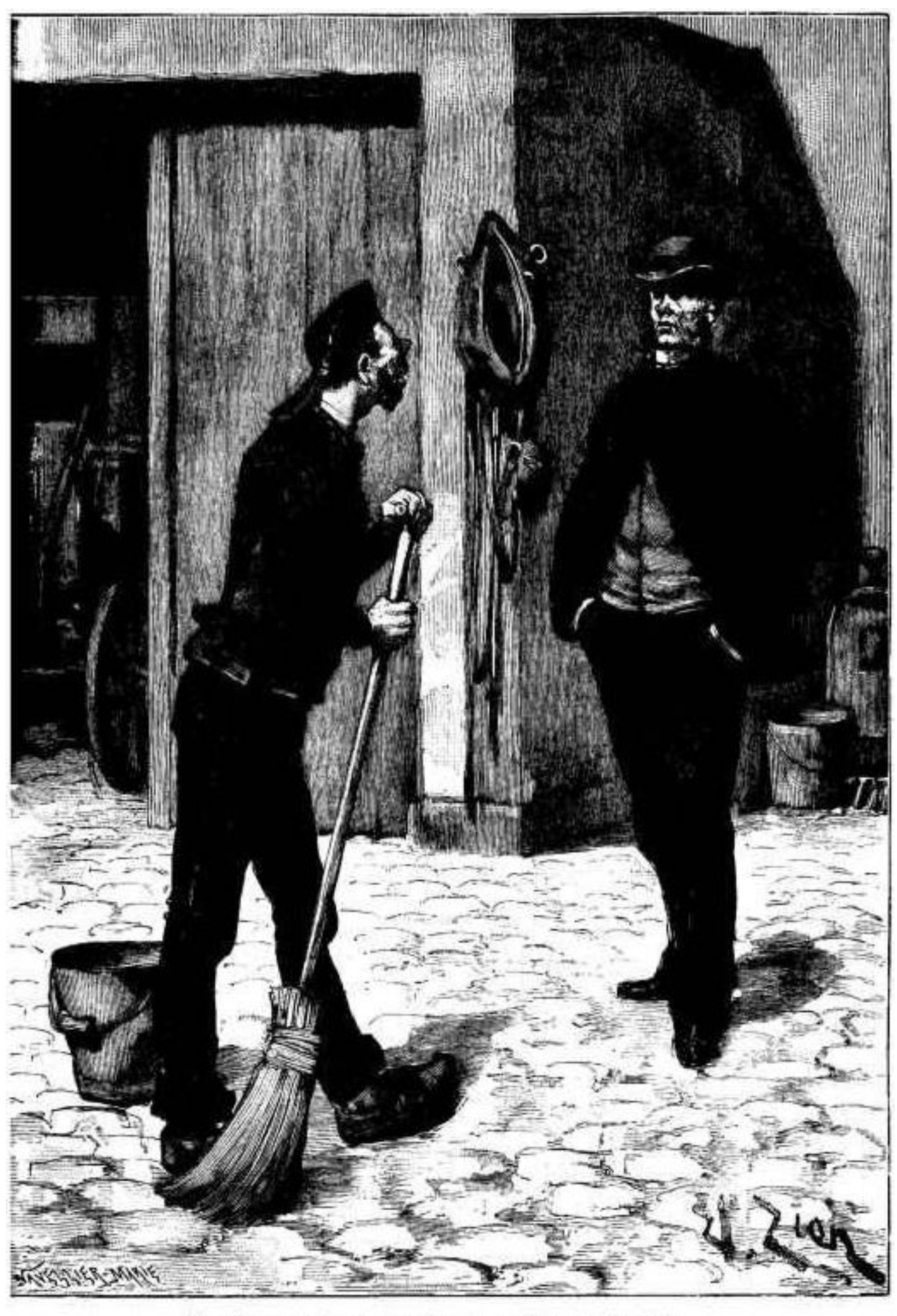
Il était devenu ce qu'il devait être.

C'était fatal.

Et si le borgne et lui s'étaient si bien entendus et compris, c'est qu'ils se ressemblaient. L'un valait l'autre.

* *

*



L'ancien serrurier retrouva dans la cour François. (P. 608.)

L'ancien serrurier retrouva dans la cour François qui, ayant lavé sa voiture, s'était mis à balayer.

– Oh ! oh ! mon vieux Joseph, fit le cocher, en s'avançant vers Gallot, tu es resté longtemps avec M. le baron.

– Oui, nous avons causé.

– Que diable as-tu pu lui dire ?

– J'ai répondu à ses questions ; il m'a demandé des références, je les lui ai fournies ; il a trouvé mes certificats excellents.

– Alors ?

– Alors M. le baron m'a dit que je lui convenais.

– Vrai, tu as réussi ?

– Mon Dieu, oui, j'entre au service de M. le baron.

– Tous mes compliments.

– Je vois à votre air que vous êtes étonné.

– Ma foi, je n'ai pas à te le cacher, c'est vrai ; j'étais si loin de me douter que M. le baron eût l'intention de prendre un nouveau domestique !

– Je n'entre pas au service de M. le baron comme domestique.

– Ah ! bah !

– M. le baron me prend comme homme de confiance.

– Homme de confiance ! répéta François stupéfait.

– Je serai quelque chose comme son intendant.

Le cocher s'inclina dans un salut qui n'était pas exempt d'ironie.

– Monsieur l'intendant, dit-il, je ne me permettrai plus désormais de vous appeler mon vieux Joseph et de vous tutoyer.

On doit respecter son supérieur, l'homme de confiance de M. le baron.

– Oh ! je n'en suis pas plus fier, répondit Gallot avec bonhomie ; mais je comprends, il y a les convenances.

– Monsieur l'intendant demeurera-t-il à l'hôtel ?

– Non, j'habiterai dans un quartier où j'aurai plus particulièrement à faire.

Je ne viendrai ici que pour prendre les ordres de M. le baron et lui rendre compte des affaires que j'aurai traitées en son nom.

À propos, François, cette cour a grand besoin d'être nettoyée ; voyez dans quel état elle est ; si on laissait aller ces herbes, elles seraient bientôt bonnes à faucher. Hein ! je compte sur vous pour mettre ordre à cela.

Le cocher fit la grimace.

– À bientôt, François, ajouta le borgne, accompagnant ses paroles d'un geste protecteur.

Et il tourna les talons.

– Du zèle, déjà ! murmura le cocher, regardant en dessous.

XV

PROLOGUE D'UNE SOMBRE HISTOIRE

C'était quelques mois après le duel de Saint-Cucufa, alors que le baron Raoul se jetait à corps perdu dans tous les excès, que Mlle Edmée de Simiane était morte, remerciant le ciel qui la délivrait du fardeau de la vie.

Trois mois plus tard, la baronne, qui n'avait pu résister à ce nouveau coup terrible qui venait de la frapper, avait suivi Edmée dans la tombe. La mort de la fille avait hâté la mort de la mère.

Mais depuis des années la baronne, souffreteuse, ne se soutenait que par de violents efforts de volonté. Le chagrin que lui causaient les désordres de son fils l'avait brisée ; sa santé, autrefois si belle, était devenue chétive, chancelante ; les tortures morales l'avaient minée sourdement, détruisant peu à peu toutes ses forces vitales.

Edmée de Simiane était une charmante jeune fille très intelligente, bonne, gracieuse, d'une distinction parfaite, et qui n'avait pas encore vingt-trois ans lorsque la mort était venue la prendre.

Hélas ! la mort est cruelle, elle ne respecte rien, ni la jeunesse, ni la beauté ; quand elle a désigné une victime, elle la saisit comme une proie depuis longtemps guettée.

Mlle Edmée était morte d'une maladie de langueur, disaient les médecins, mais en réalité d'un mal secret obstinément caché, qui, depuis deux longues années, l'avait éloignée, non pas du monde dont sa mère s'était retirée, mais de ses meilleures amies.

Du reste, on savait à quoi s'en tenir, et tout le monde s'accordait à dire que Mlle de Simiane était une victime de son frère, qu'elle était morte d'une grande douleur qu'elle avait renfermée en elle.

Dans un temps qui n'était pas très éloigné, puisque la jeune fille n'avait alors que vingt ans, on avait beaucoup parlé de son mariage avec le jeune comte de Mongarret, qui lui faisait une cour très assidue et lui avait même déclaré qu'il l'aimait, en des termes si chaleureux qu'elle n'avait pu douter un instant de sa sincérité.

Cependant, tout à coup, M. de Mongarret n'avait plus reparu chez la baronne de Simiane, ni dans aucun des salons où la jeune fille et lui se rencontraient précédemment.

Edmée et sa mère étaient en droit de demander et même d'exiger une explication, elles ne le firent point. Elles savaient trop ce qui leur serait répondu. Il n'y avait qu'à garder le silence et à se résigner.

Ainsi c'était Raoul qui avait fait fuir le comte de Mongarret, c'était lui qui empêchait le mariage de sa sœur.

En effet, le marquis et la marquise de Mongarret étaient deux vieillards très austères, pour qui l'honorabilité de la famille était au-dessus de tout. Très chatouilleux et très absolus sur toutes les questions d'honneur, ils ne transigeaient jamais quand l'honneur était en jeu ; ils considéraient que la moindre tache à un nom était une

flétrissure dont tous ceux qui portaient ce nom étaient atteints.



... Qui lui faisait une cour très assidue. (P. 610.)

Ils firent comprendre à leur fils, qu'ils avaient élevé, d'ailleurs, dans des principes rigoureusement sévères et qui

avait un peu leurs idées, qu'il ne pouvait songer à épouser Mlle de Simiane, la sœur d'un vil débauché dont les honnêtes gens se détournaient avec horreur, et qui traînait dans toutes les fanges un vieux nom qui, avant lui, avait toujours été respecté et honoré.

Sans doute, on ne pouvait pas faire un crime à cette jeune fille de l'indignité de son frère, elle était à plaindre ; mais elle portait le nom de Simiane maintenant déshonoré, couvert d'opprobre ; si elle n'était pas directement atteinte par le mépris et le dégoût que son frère inspirait, elle n'en recevait pas moins les éclaboussures ; entre elle et leur fils se dressait, barrière infranchissable, la conduite scandaleuse du baron. Le comte de Mongarret, dernier descendant d'illustres aïeux, devait rechercher une alliance qui, au lieu de le ternir, rehausserait encore l'éclat du grand nom des hauts et puissants seigneurs de Mongarret.

Le jeune homme avait courbé la tête et répondu :

– Je n'épouserai pas Mlle de Simiane.

Et les Mongarret avaient quitté Paris pour aller s'installer, trois mois plus tôt que d'habitude, dans un château appartenant à Mme la marquise, et situé dans le midi de la France.

Malheureusement, Edmée aimait celui qu'elle avait pu considérer comme son fiancé, beaucoup plus, assurément, qu'elle n'en était aimée. Elle sentit vivement l'affront qui lui était fait, mais comprit aussi qu'elle n'avait pas le droit de se montrer indignée. Elle n'en éprouva pas moins une immense douleur ; le coup était si terrible et la blessure faite à son cœur si profonde qu'elle devait être mortelle.

Mais ne sachant pas alors que ses jours étaient comptés, elle eut l'intention, comme beaucoup de naufragées de l'amour, de se vouer à la vie religieuse en allant s'ensevelir dans un cloître.

Elle parla de son désir à sa mère et, aussitôt, la baronne fondit en larmes.

– Non, non, c'est impossible, s'écria la baronne de Simiane, tu ne peux pas m'abandonner ! Si tu me quittais, vois dans quel isolement tu me laisserais ; seule, écrasée sous le poids de mes douleurs, que deviendrais-je ? Ta sœur Blanche ne saurait te remplacer auprès de moi ; elle est si jeune encore ! D'ailleurs, tu sais pourquoi je tiens à ne pas la retirer du pensionnat. La pauvre petite ignore nos chagrins et je ne veux pas qu'elle les connaisse. Plus tard elle saura ce qu'est son malheureux frère, mieux cela vaudra pour elle.

Je t'en conjure, Edmée, ne m'abandonne pas ; si tu savais comme j'ai besoin de te voir, d'entendre ta voix, de te sentir près de moi ! C'est toi qui me donnes ce qui reste encore de force dans ma pauvre âme brisée ; tu me soutiens et, dans les plus cruels instants, c'est toi qui relèves mon courage.

Si tu n'étais plus là, je verrais l'abîme se creuser plus profond encore, le découragement complet s'emparerait de moi, je ne pourrais plus vivre, ma vie s'éteindrait tout d'un coup comme la mèche d'une lampe sans huile.

Ces paroles émurent profondément la jeune fille ; elle vit où était le devoir. Elle resta avec sa mère.

Mais, hélas ! il y a des douleurs qui se refusent à toute consolation ; chacune de son côté, les deux malheureuses souffraient horriblement ; l'une ne pouvait consoler l'autre.

Et comme elles étaient impuissantes à adoucir seulement l'amertume de leurs chagrins, elles pleuraient ensemble. C'était leur unique soulagement.

Plus de deux années s'écoulèrent ainsi.

Raoul n'était pas changé, loin de là : sans retenue, comme affolé, il se livrait à ses terribles passions, s'abandonnait, corps et âme, au tourbillon qui l'emportait, s'étourdissait dans de stupéfiants excès, dans des orgies sans nom et arrivait aux extrêmes limites de la dépravation.

La santé de Mlle de Simiane avait toujours été en déclinant. Elle sentait que sa vie s'en allait ; mais la mort ne l'effrayait point ; presque souriante elle la voyait venir, sachant qu'elle lui serait douce.

Elle succomba. Nous l'avons dit, c'était sa délivrance.

Raoul affecta une grande tristesse et eut l'air de verser quelques larmes, comme le voulait une douleur de commande ; et même, pendant toute une semaine, il se tint éloigné de ses compagnons de débauche. C'était une concession qu'il faisait aux convenances, aux exigences du monde.

En réalité, la mort d'Edmée, si prématurément enlevée à la vie où, comme un météore, elle n'avait brillé qu'un instant, n'avait nullement ému le viveur. Profondément égoïste, tout ce qui ne touchait pas directement sa précieuse personne le laissait froid. D'ailleurs il ne savait plus ce que c'était qu'un bon sentiment. Son cœur sec n'avait plus aucune vibration. Ce n'était plus par cet organe de la sensibilité qu'il vivait, mais par la tête seulement, et comme dans son cerveau tout était mauvais, il n'y pouvait naître que des pensées perverses.

La baronne de Simiane ne se trompait pas quand elle disait à Edmée : – Si tu n'étais plus près de moi, je ne pourrais plus vivre, ma vie s'éteindrait tout d'un coup.

Hélas ! Edmée s'en était allée.

En se trouvant seule, toute seule dans ce vaste hôtel devenu subitement froid et sombre comme un sépulcre, la baronne, comme si elle avait eu peur de sa solitude, se sentit prise d'un effroi qui ne devait plus la quitter.

C'est que si elle pensait beaucoup à la morte, elle songeait plus encore à son autre fille, aussi belle et non moins bien douée que sa sœur aînée.

Après elle, car elle sentait bien qu'elle n'avait plus longtemps à vivre, que deviendrait la pauvre Blanche ? Elle se le demandait, le cœur serré par les plus cruelles angoisses. Quel avenir était réservé à son enfant ? Oh ! cet avenir, comme elle le voyait triste, sombre, désolé ! Voilà ce qui l'épouvantait, ce qui la tenait constamment dans des inquiétudes mortelles.

Elle n'osait point parler de ses craintes à quelques vieilles amies qui, de temps à autre, lui rendaient visite, mais il lui arrivait de se plaindre de la tristesse de sa solitude.

Alors, on lui disait :

– Blanche est dans sa seizième année ; à cet âge on n'est plus un enfant et, d'ailleurs, c'est une jeune fille très raisonnable, qui peut, maintenant, remplacer sa sœur auprès de vous ; pourquoi ne pas la retirer du pensionnat ?

La baronne secouait la tête :

– Non, répondait-elle, elle est si tranquille, si heureuse avec ces bonnes sœurs qui l'ont élevée et pour lesquelles elle a une affection dont j'aurais le droit d'être jalouse. Voyez quelle existence elle aurait ici, près d'une vieille femme, qui ne sait plus que gémir et verser des larmes.

Non, je ne veux pas la priver d'air, de soleil, de liberté. Ce serait étouffer les pensées gaies qu'elle peut avoir et pour toujours, peut-être, chasser le sourire de ses lèvres.

Non, je ne peux pas offrir à ses yeux le spectacle de mon incurable douleur ; je ne peux pas et ne veux pas inquiéter son jeune cœur, y jeter l'effroi, mettre un crêpe à ses douces illusions et arrêter l'éclosion de ses espérances de jeune fille.

Mme de Simiane ne disait pas tout.

Ce qu'elle ne voulait pas, surtout, ce qu'à tout prix elle voulait empêcher, c'était que Blanche, fleur d'innocence et de pureté, n'eût à subir le contact de son frère.

La jeune fille ne savait rien encore de l'odieuse conduite de Raoul, tant on avait pris soin de lui tout cacher, et sa mère tenait à ce qu'elle restât aussi longtemps que possible dans cette ignorance.

Bientôt la baronne fut forcée de s'aliter.

Elle n'avait plus à se faire illusion, elle comprit que sa fin était prochaine.

Dès lors, plus que jamais en proie à des inquiétudes dévorantes, son agonie commença.

Oh ! pas plus qu'Edmée elle n'avait peur de la mort, mais, pour Blanche, elle aurait tant voulu vivre quelques années encore !

Elle était constamment hantée par la même pensée, et toujours, toujours, sans répit, la même interrogation : que deviendrait Blanche quand elle n'y serait plus ? Et toujours, aussi, sondant l'avenir, elle cherchait à en pénétrer les secrets. Elle croyait voir se déchirer le voile épais qui couvre l'avenir, cet immense inconnu plein de mystères ; mais, hélas ! ce qui lui était révélé ou plutôt ce qui n'était autre chose que le rêve de son imagination surexcitée, délirante, augmentait encore le trouble et l'épouvante de son esprit. Les plus grands malheurs devaient s'abattre sur sa fille ; c'était pour elle aussi la douleur, le désespoir.

Ayant l'âme ainsi tourmentée, elle ne pouvait pas dire comme Edmée : La mort me sera douce.

Quelques jours seulement avant sa mort, elle demanda à voir Blanche.

La jeune fille fut amenée à l'hôtel de Simiane par une de ses institutrices, laquelle avait pour son élève une tendresse de mère. Elle se nommait sœur Agathe. C'était cette religieuse, femme de beaucoup de mérite et d'un grand cœur, qui devait être appelée, quelques mois plus tard, à diriger la Maison maternelle de Boulogne.

Blanche éplorée tomba dans les bras de sa mère ; ce fut une longue étreinte. Aux baisers de la baronne répondaient les sanglots de la jeune fille. Et en serrant fiévreusement sa chère enfant contre son cœur, la malade répétait continuellement :

– Ma pauvre enfant, ma pauvre enfant !

Soudain, elle se tourna vers la religieuse :

– Ma sœur, ma bonne sœur, dit-elle, je remercie votre communauté tout entière, et vous personnellement, de tous les bons soins que vous avez donnés à ma fille et de la grande affection que vous et vos compagnes lui avez toujours témoignée. Je ne pouvais pas avoir Blanche auprès de moi, pour beaucoup de raisons que je ne puis vous faire connaître ; mais j'étais tranquille, je savais que vous aimiez mon enfant ; qu'elle était heureuse au pensionnat et que dans chacune de ses institutrices elle avait une autre mère.

Je touche à mes derniers instants, dans quelques jours je ne serai plus.

– Non, non ! s'écria la jeune fille avec de nouveaux sanglots et en couvrant de baisers le visage de la baronne, ne dites pas que vous allez mourir, maman ; non, vous vivrez pour votre petite Blanche, je ne veux pas que vous mouriez ; je vais prier Dieu avec tant de ferveur, qu'il m'entendra et qu'il vous conservera à ma tendresse.

Mme de Simiane secoua douloureusement la tête.

– Ma Blanche bien-aimée, répondit-elle d'une voix affaiblie, je voudrais vivre encore, vivre pour toi ; mais je suis condamnée, Dieu veut me rappeler à lui. Il faut savoir se soumettre à sa destinée. Si tu souffres de me perdre, ta mère souffre aussi de t'abandonner. Mais nous ne pouvons rien contre ce qui est fatal. Blanche, ma chérie, je te le demande comme une grâce, sois forte et résignée.

La jeune fille laissa échapper une plainte sourde et s'agenouilla devant le lit.

S'adressant de nouveau à la religieuse, la baronne reprit :

– Ma sœur, Blanche a été élevée parmi vous dans l'ignorance complète du mal ; elle ne sait rien encore de la vie ; elle n'a pu envisager jusqu'ici que les riants côtés de l'existence, et mon vœu le plus cher serait qu'elle n'en connût jamais les amertumes. Ah ! puisse-t-elle longtemps encore garder la candeur de son âme !

Ma sœur, je désire que ma fille reste avec vous le plus longtemps possible. N'étant plus là, pour diriger ses premiers pas dans le monde, j'éprouve une consolation suprême en me disant que, dans votre sainte-communauté, elle sera préservée des dangers que je redoute pour elle, à l'abri de tant de pièges qui pourraient être tendus à son innocence.

Je vous recommande Blanche, ma sœur, je vous la recommande particulièrement parce que c'est vous, je le sais, qui avez la plus grande autorité sur elle ; et, comme elle vous aime et a en vous une très grande confiance, elle écoutera toujours vos conseils avec une respectueuse déférence. Plus que beaucoup d'autres jeunes filles, Blanche a besoin d'une amitié éclairée ; soyez toujours son amie, ma sœur, et, autant que cela vous sera possible, veillez sur elle, je vous en prie.

– Madame la baronne, répondit la religieuse avec émotion, bien que je croie en être digne et pouvoir la mériter mieux encore, je suis cependant toute confuse de la confiance dont vous voulez bien m'honorer. J'espère que Mlle de Simiane conservera l'affection qu'elle a pour moi, je serai toujours son amie et je m'estimerai très heureuse si je suis appelée à lui donner quelques conseils. Mais une pauvre religieuse, qui vit loin du monde, n'a guère l'expérience des choses de la vie ; il me serait difficile de remplir la mission que madame la baronne croit pouvoir me confier, si le

caractère doux et docile de Mlle Blanche ne devait pas me rendre la tâche agréable et facile.

Enfin, madame la baronne, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour répondre le mieux que je pourrai à vos intentions, et Mlle Blanche peut compter sur la sincérité de mon amitié comme sur mon entier dévouement. Cela, madame la baronne, je vous le promets.

– Merci, ma sœur ; vos paroles sont pour moi d'une grande douceur et je me sens délivrée de beaucoup de mes inquiétudes. Quelque chose me dit que votre amitié sera précieuse à ma fille et que vous aurez un jour à la protéger.

La religieuse laissa la jeune fille à sa mère ; mais il avait été convenu qu'elle viendrait la reprendre dès que la baronne aurait rendu son âme à Dieu.

Blanche ne quitta presque pas le chevet de la malade, et ce fut dans ses bras, sous ses baisers, que la pauvre mère rendit le dernier soupir.

La baronne avait donné de bons conseils à sa fille et lui avait fait de nombreuses recommandations. Toutefois, elle n'avait pas eu le courage de lui dire que son frère était un mauvais sujet ; qu'elle allait mourir des chagrins qu'il lui avait causés ; que sa sœur Edmée avait été sa victime et qu'elle devait se tenir constamment sur ses gardes pour ne pas être une nouvelle victime de ce frère sans conscience et sans cœur. Elle avait craint d'effrayer Blanche en lui faisant de trop terribles révélations.

La tête pleine de lugubres pensées et absorbée dans sa douleur, la jeune fille n'avait pas apporté aux paroles maternelles toute l'attention qu'elles méritaient ; peut-être ne les avait-elle pas bien comprises. Quoi qu'il en soit, elle

devait trop facilement oublier ces sages recommandations dans lesquelles, avec une anxieuse sollicitude, sa mère lui montrait le chemin qu'elle devait suivre en se prémunissant contre les dangers dont elle pouvait être menacée.

La baronne était morte à dix heures du matin. Blanche vit Raoul dans la journée, mais ils n'échangèrent que quelques paroles. Le baron avait constamment son mouchoir sur les yeux. Il jouait de nouveau la comédie de la douleur.

Dans l'après-midi, aussitôt qu'elle eut appris le décès de Mme de Simiane, la sœur Agathe vint chercher Blanche.

– Comment ! vous l'emmenez ? fit Raoul.

– Oui, monsieur le baron, et je la ramènerai après-demain pour assister aux obsèques de Mme la baronne.

– Est-ce qu'elle va rester longtemps encore à la communauté ?

– Aussi longtemps qu'elle le voudra.

– Ah !

– Mlle Blanche doit encore rester avec nous ; avant de mourir, Mme la baronne en a exprimé le désir.

– C'est vrai, appuya la jeune fille.

Le baron s'inclina. Il n'avait rien à objecter. D'ailleurs, il était content que sa sœur fût gardée au pensionnat, cela l'arrangeait ; de cette façon il n'aurait pas à s'occuper d'elle et elle ne deviendrait pas gênante. Donc, pour le moment, c'était bien ; plus tard, il verrait.

Mais, alors, il n'avait pas encore la pensée, qui devait lui venir bientôt, d'une monstrueuse spéculation.

La mort de Mme de Simiane était arrivée juste au moment où, à bout, serré de près par ses créanciers, le baron commençait à recourir aux expédients afin de continuer pendant quelque temps encore, et en jetant un dernier éclat, son abominable genre de vie.

Il savait que sa mère avait fait des économies, mais il n'en connaissait pas l'importance ; aussi fut-il stupéfait et en même temps agréablement surpris quand, ayant ouvert le coffre-fort de la baronne, il y trouva plusieurs sacs d'or et une somme plus considérable encore représentée par des valeurs mobilières. Sans scrupule, sans même se dire qu'il dépouillait sa sœur, qu'il commettait un vol, il s'empara de ce trésor. De plus, il n'hésita pas un instant à vendre les bijoux de la baronne, qui étaient fort beaux et d'une grande valeur.

Dès lors, il put faire bonne contenance devant ses créanciers, qui se précipitaient à la curée comme une meute de chiens affamés.

Il se débarrassa complètement des plus féroces et empêcha les autres de grogner trop fort en leur jetant à chacun un os à ronger.

Il était remis à flot. Ayant retrouvé du crédit, il pouvait contracter de nouveaux emprunts ; les caisses des usuriers se rouvraient après lui avoir été impitoyablement fermées.

On ne lui répondait plus d'un ton narquois :

– Désolé de ne pouvoir vous être agréable, monsieur le baron ; mais c'est impossible, ah ! tout à fait impossible ; je n'ai pas en ce moment mille francs chez moi ; les affaires sont mauvaises et pour tout le monde les temps sont durs.

Maintenant on le cajolait ; il n'avait plus à demander, on lui proposait. Et c'étaient ceux qui l'avaient presque brutalement éconduit, qui étaient surtout empressés à lui offrir leurs services.

Ces gens, dont la spécialité est d'exploiter les fils de famille, savaient très bien que les immeubles et les propriétés foncières offertes par le baron en garantie des prêts qui lui étaient consentis, ne lui appartenaient pas entièrement, qu'il y avait une mineure, laquelle ne manquerait certainement pas, un jour, de réclamer sa part d'héritage. Mais cela leur était bien égal ; ce serait à M. le baron de s'arranger plus tard avec sa sœur, il débrouillerait ses affaires comme il l'entendrait. Il est vrai que messieurs les usuriers, qui prêtaient au taux de cinquante et plus pour cent, étaient à peu près sûrs de ne rien perdre.

De son côté le baron ne se préoccupait guère de la situation extrêmement délicate et fausse dans laquelle il se trouverait un jour, forcément, vis-à-vis de sa sœur.

– Bah ! pensait-il, je ferai d'elle ce qu'il me plaira ; elle dira comme moi et fera toujours tout ce que je voudrai.

Enfin, de Simiane était remonté sur ses grands chevaux, et ce fut à cette époque que, dans une seule nuit, il perdit au jeu trois cent mille francs. Et cependant, il n'était déjà plus un novice en l'art de forcer les cartes à lui être favorables. Mais on avait des doutes sur lui et on le surveillait de très près, ce qui ne lui permettait pas de diriger toujours son jeu au gré de ses désirs.

C'est triste à dire, mais il en est ainsi : trop souvent le joueur acharné devient un grec quand, constamment, il voit la chance du jeu tournée contre lui.

Le baron avait pour maîtresse cette demoiselle Clara, dite Bouton-de-rose, avec laquelle il dépensait des sommes énormes. Au train dont il allait, tout cela ne pouvait avoir qu'un temps. En effet, les ressources commençaient à s'épuiser, menaçaient de disparaître complètement, et le brillant Raoul de Simiane n'aurait pas tardé à dégringoler dans le troisième dessous si, tout à coup, une circonstance imprévue n'était pas venue changer la situation.

XVI

UNE TANTE D'AMÉRIQUE

Parmi les compagnons de plaisir de Raoul de Simiane, il en était un avec lequel il s'était lié plus intimement qu'avec les autres. Il se nommait Ludovic de Mégrigny et était du même âge que le baron.

Lui aussi avait mené la vie à grandes guides.

De ce côté, Ludovic n'avait rien à envier à Raoul.

Il s'était jeté dans les mêmes désordres, les mêmes excès et, comme le baron, avait été extravagant et fou à plaisir.

Il avait également la passion du jeu et était aussi un coureur de femmes.

Ayant les mêmes goûts et les mêmes vices, Raoul et Ludovic devaient être attirés l'un vers l'autre et devenir amis. Ils étaient presque inséparables. Il était rare qu'ils n'assistassent point ensemble aux réunions du demi-monde. Ils étaient les familiers des mêmes boudoirs où se donnait rendez-vous la fine fleur des femmes galantes. Aussi, quand on voyait paraître de Simiane, on disait :

– De Mégrigny ne doit pas être loin.

On ne se trompait pas.

Enfin, l'un sans l'autre, ils paraissaient gênés, mal à l'aise, comme s'ils ne se fussent plus trouvés dans leur élément.

Souvent, l'un avait ouvert sa bourse à l'autre ; mais Ludovic, très généreux et surtout facile à se laisser entraîner, avait beaucoup plus donné à Raoul qu'il n'en avait reçu ; mais il y avait chez lui une telle indolence, une si grande paresse d'esprit et de réflexion, qu'il ne se donnait jamais la peine de compter.

À vingt-quatre ans, il s'était trouvé le maître absolu d'une belle fortune – plusieurs millions – héritage de ses parents. Et c'était tout de suite, avec grand fracas, qu'il s'était lancé dans le monde où l'on s'amuse.

Toutes digues rompues, ce fut un formidable débordement. Il était d'autant plus emporté et indomptable, qu'il avait été plus longtemps maintenu par la main forte et sévère d'une mère qu'effrayaient ses dispositions à devenir un mauvais sujet. Ne se sentant plus la bride sur le cou, il avait pris le mors aux dents, et aveuglé, affolé, il s'était lancé dans la vie de plaisir, comme un jeune cheval qui s'emballe et qui ne voit pas devant lui l'obstacle contre lequel il va s'écraser.

Ludovic de Mégrigny avait si bien jeté l'or par les fenêtres, à pleines mains, qu'il était arrivé ce qui devait fatalement arriver. Il s'était ruiné, et si bien, qu'il venait d'être forcé de tout vendre, jusqu'à son dernier cheval, sa dernière voiture, et qu'il n'avait pu conserver qu'un seul domestique, lequel voyait qu'il lui faudrait aussi, à bref délai, se séparer de son maître.

Malgré sa passion du jeu, et si beau joueur qu'il eût été, ce n'était point sur les tapis verts qu'avait été ramassée la plus grosse part des millions qu'il n'avait plus. S'il aimait le jeu, – il n'y était pas aussi acharné que son ami Raoul, – il aimait également la femme, et plus encore la femme que le jeu. Or, c'étaient surtout les demoiselles de haute fantaisie aux dents affamées qui l'avaient aidé à dévorer ses millions. Une entre autres, Mathilde la brune, une belle fille qu'il avait un jour dénichée sur les planches d'un café-concert et qui, du jour au lendemain, était devenue sa sultane favorite.

Pour sa chanteuse il avait fait toutes les folies imaginables. Elle avait de grands appétits et était si difficile à rassasier ! Et comme il la laissait aller et ne pouvait rien lui refuser, elle avait admirablement appris à jongler avec les billets de mille. À elle seule elle croqua plus d'un million sans cesser d'être affamée.

Elle appelait Ludovic son petit homme chéri ; elle lui disait qu'elle l'adorait, ce qui ne l'empêcha point de lui dire sèchement, un beau matin :

– Monsieur de Mégrigny, entre nous tout est fini.

Elle savait que Ludovic était dans la dégringolade et que, bientôt, il n'aurait plus rien à lui mettre sous la dent.

Mais, disons-le, la belle Mathilde avait préalablement pris ses mesures pour ne pas se trouver en disponibilité pendant seulement vingt-quatre heures. La jolie croqueuse avait un autre fils de famille tout prêt à prendre possession de sa personne. Il y avait encore là un million à faire danser.

Ludovic ne se fâcha point. Il était si bon enfant !

– Après tout, se dit-il, elle a raison.



... Qu'il avait un jour dénichée sur les planches d'un café-concert. (P. 621.)

Il aurait pu se livrer à de longues réflexions sur l'ingratitude humaine, la fragilité de l'affection chez certaines femmes et la stupidité des hommes qui se croient aimés pour eux-mêmes ; mais c'eût été une fatigue et, maintenant, la

moindre fatigue du cerveau lui causait un énervement étrange, toujours suivi d'un ébranlement général et d'une sorte d'accablement profond non moins singuliers.

C'est que, physiquement et moralement, Ludovic de Mégrigny était dans un état déplorable.

Il n'avait jamais eu ni le tempérament, ni la santé robuste de Raoul de Simiane. De complexion délicate, il n'avait pu se livrer impunément à toutes sortes d'excès.

Il était malade et avait conscience de son état. L'ancienne chanteuse, en l'aidant à dilapider sa fortune, l'avait également aidé à ruiner sa santé. Heureusement, elle l'avait quitté ; encore quelques mois, et elle l'aurait conduit au tombeau. Toutefois, il sentait bien que, ayant abusé de tout et devenu vieux avant l'âge, il n'avait plus de longues années à vivre.

Deux ans de plaisirs avaient pris de sa vie ce que dix années ne font pas perdre à un autre.

Ce n'était pas seulement un affaibli, un épuisé, c'était un homme usé jusqu'aux moelles, et l'on pouvait s'étonner qu'il y eût encore en lui un reste de vitalité. Son corps n'avait plus aucune vigueur ; mais, très nerveux, c'étaient ses nerfs qui lui donnaient l'apparence d'une force factice.

Il était d'une maigreur effrayante, avait le crâne dénudé, les lèvres décolorées, le nez singulièrement aminci et les yeux, enfoncés dans les orbites, étaient sans clarté. Son visage, le sang ne circulant plus sous la peau sèche, était d'une pâleur terreuse. Des rides précoces sillonnaient son front, et l'on voyait des creux de mauvais augure à la place des tempes.

Le malheureux se traînait, déjà courbé comme un vieillard, et avait, aux heures de grande lassitude, l'aspect d'un cadavre ambulant. Voilà pour le corps.

L'esprit était dans un état non moins pitoyable. Il y avait des jours où, ayant la tête complètement vide, il était incapable de concevoir une pensée. Du reste, ses pensées étaient toujours flottantes ; rarement il parvenait à leur donner une forme, car, le plus souvent, elles lui échappaient et se fondaient dans le vague.

Par suite d'une violente excitation des sens, il y avait chez Ludovic de l'hébétement. D'aucuns disaient qu'il devenait idiot. C'était excessif. Cependant il avait beaucoup perdu de ses facultés intellectuelles et, pour se refaire un peu, il avait un besoin absolu de calme et de tranquillité.

Sans doute, il avait été très affecté de sa ruine ; mais, bientôt, il en avait pris philosophiquement son parti, et, s'il l'eût voulu, il aurait trouvé une compensation consolante. Ayant changé sa manière de vivre, contraint et forcé, et n'étant plus surexcité, il sentait une douce chaleur passer dans tous ses membres et comme un souffle régénérateur pénétrer tout son être.

Mais que lui importait cela ? Du moment qu'il devait mourir jeune, est-ce qu'il tenait à prolonger son existence ? À quoi bon, d'ailleurs ? Qu'en pouvait-il faire désormais de son existence ? À quoi pourrait-il l'employer ?

Non, il était las de tout ; dégoûté de la vie dont il avait trop abusé, il ne tenait plus à vivre. Il avait dit à de Simiane :

– Je suis ruiné ; tous mes amis, excepté toi cependant, me tournent le dos ; ma maîtresse n'a pas attendu la dernière heure pour m'abandonner ; c'était prévu. Quand il n'y a plus

rien au grenier, les rats délogent. Mais qu'importe ? j'ai pris de la vie tout ce que j'ai cru qu'elle avait de meilleur ; je me suis trompé, je le vois aujourd'hui ; tant pis, il est trop tard ; je n'ai pas le droit de me plaindre et d'avoir des regrets, puisque j'ai vécu à ma fantaisie. Me suis-je amusé ? Je n'en sais rien ; enfin j'avais soif de plaisirs et j'en ai pris autant et plus que je pouvais. Que puis-je encore demander à la vie ? Rien.

Il me reste les épaves de ma fortune engloutie, à peine une vingtaine de mille francs ; il n'y en a pas pour longtemps ; mais cela ne m'effraye point, car je ne songe pas à l'avenir dont, d'ailleurs, je ne me suis jamais beaucoup préoccupé. Le jour où il ne restera plus qu'un louis dans ma poche, je le mettrai dans la main du premier pauvre que je rencontrerai, et tout de suite après je me ferai sauter la cervelle.

Ludovic de Mégrigny n'en était pas encore à sa dernière pièce de vingt francs lorsque, un matin, il reçut la visite de Me Mabillon qui, tout en entrant, lui fit connaître sa qualité de notaire à Paris.

Ludovic s'inclina ; puis, regardant le visiteur avec étonnement, il l'invita à s'asseoir. Ce que fit aussitôt Me Mabillon, après avoir posé sur une table son chapeau et sa serviette d'officier ministériel.

– Monsieur, à quoi dois-je l'honneur de votre visite ? demanda le jeune homme, qui ne pouvait se défendre d'une légère inquiétude.

– Il s'agit, monsieur, répondit le notaire, d'une communication qui, je le crois, ne vous sera point désagréable.

Ces paroles rassurèrent Ludovic, et, après s'être incliné de nouveau, il dit en souriant :

– Monsieur le notaire, je vous écoute.

– Nous procéderons par ordre, si vous le voulez bien.

– Comme il vous plaira, monsieur.

– J'ai été chargé par un de mes confrères des États-Unis, demeurant à Philadelphie, de rechercher à Paris, ou dans toute autre ville de France ou d'Europe, un jeune homme âgé de trente-deux ans environ, célibataire ou marié, et portant le nom de Mégrigny, avec la particule.

– Ah ! fit Ludovic de plus en plus étonné.

– Naturellement, reprit Me Mabillon en souriant, avant de me livrer à des recherches lointaines, je les ai faites d'abord à Paris, et j'ai découvert, assez facilement d'ailleurs, qu'il existait à Paris un jeune homme s'appelant Ludovic de Mégrigny.

– De sorte que ce jeune homme, à la recherche duquel vous vous êtes mis, c'est moi ?

– Je le crois ; mais nous allons nous en assurer. Êtes-vous né à Paris ?

– Oui, monsieur, rue de Ponthieu.

– Êtes-vous le fils de Jean-Antoine de Mégrigny, décédé, et de dame Honorine de Mathis, son épouse, également décédée ?

– Parfaitement, monsieur. Du reste, je puis mettre sous vos yeux, à l'instant même, des actes qui ne vous laisseront aucun doute sur mon identité.

– Cette constatation ne me paraît pas nécessaire ; toutefois, ces pièces me seront utiles, et je vous prierai de me les remettre. M. et Mme de Mégrigny ont-ils laissé plusieurs enfants ?

– Je n'ai eu ni frère, ni sœur ; je suis fils unique.

– C'est ce qui est dit ; mais il était bon que je m'en assurasse. Vous n'avez pas de proches parents ?

– Seulement des petits-cousins, mais aucun ne porte mon nom.

– Comme vous, M. de Mégrigny, votre père, n'avait ni frère ni sœur ; mais votre mère avait une sœur plus âgée qu'elle de quelques années.

– En effet, monsieur, ma mère m'a souvent parlé d'une sœur qu'elle avait et qui, si je me souviens bien, était établie en Amérique. Mais cette sœur de ma mère, je ne l'ai jamais connue, et elle doit être morte depuis une quinzaine d'années.

– Elle est en effet décédée, mais il y a seulement quelques mois.

– Est-ce possible ?

– Il paraît, monsieur, que vous ne pensiez guère à votre tante et que vous ne lui écriviez jamais.

– Je croyais qu'elle n'existait plus, balbutia Ludovic.

– Alors vous ne savez rien la concernant ?

– Absolument rien, monsieur ; ce que ma mère m'a dit autrefois de sa sœur n'est pas resté dans ma mémoire.

– Cela se comprend assez, vous ne la connaissiez pas, vous ne l'aviez jamais vue.

– Cependant je crois me rappeler maintenant qu'elle s'était mariée et était partie pour l'Amérique fort jeune encore.

– Oui, à l'âge de vingt-quatre ans, un an après son mariage. Joséphine de Mathis, sœur aînée de votre mère, avait épousé par amour et contre le gré de sa famille, un jeune homme qui se nommait Arthur Morenval. On ne lui avait donné qu'une faible dot, et ce fut plus tard, lors du partage avec votre mère de l'héritage des époux de Mathis, qu'il lui fut tenu compte des sommes qu'elle n'avait pas reçues.

Mme Morenval avait beaucoup à se plaindre de son père et de sa mère qui, ne lui pardonnant pas, disaient-ils, de s'être mal mariée, lui témoignaient une grande froideur et s'obstinaient à traiter leur gendre comme un étranger.

Pour M. et Mme Morenval, qui avaient beaucoup de cœur, une pareille situation n'était pas tenable, et ce fut à la suite d'une violente discussion entre Mme de Mathis et Mme Morenval que les jeunes époux s'embarquèrent pour l'Amérique.

Une quinzaine de mille francs étaient toute leur fortune. Mais ils s'aimaient, ce qui est un autre genre de richesse ; et puis ils étaient jeunes et avaient pleine confiance en l'avenir.

D'ailleurs, M. Morenval, pour ne pas avoir un titre de noblesse, n'en était pas moins un homme sérieux, très intelligent, très actif et qui ne manquait pas de certaines connaissances pratiques.

Tout de suite en arrivant à New-York, il trouva un emploi dans une très importante maison de commerce où il resta deux années.

Pendant ce temps, il avait étudié les habitudes, les coutumes, les mœurs américaines, et s'était appliqué à connaître les lois du pays, commerciales et autres.

Il avait sous les yeux l'exemple de gens qui avaient commencé avec presque rien et étaient arrivés à une brillante fortune.

Conseillé par sa femme qui était, elle aussi, très intelligente et d'une grande activité, ils ouvrirent une boutique après avoir consacré, sans hésitation, leur modeste avoir en achats de denrées coloniales.

Comme cela arrive presque toujours, les débuts furent difficiles ; mais ils ne perdirent point courage, leur confiance en l'avenir ne pouvait être ébranlée ; ils redoublèrent d'activité et, bientôt, ils purent saluer l'aurore des jours de prospérité.

Leur maison était déjà connue et au nombre des plus recommandables, lorsqu'une occasion s'offrit à eux de faire mieux encore. Ils cédèrent leur fonds de commerce et quittèrent New-York pour s'aller installer définitivement à Philadelphie où ils ouvrirent une nouvelle maison de commerce, laquelle devint, au bout de quelques années, une des plus importantes et des plus riches de la ville.

– J'ignorais tout cela, monsieur, dit Ludovic, et je vous remercie de me l'apprendre.

– Alors, cela vous intéresse ?

– Sans doute, puisqu'il s'agit de personnes de ma famille.

– Je n’ai pas à vous raconter l’existence de M. et de Mme Morenval pendant les nombreuses années qu’ils ont vécu en Amérique.

M. Morenval est mort il y a huit ans.

Pendant quatre années encore, sa veuve resta seule à la tête de la maison.

Âgée alors de soixante-huit ans, impotente et percluse de douleurs, elle dut procéder à une liquidation générale.

Enfin, comme je viens d’avoir l’honneur de vous le dire, elle est décédée il y a six mois.

– Je regrette de ne point l’avoir connue, monsieur ; si j’avais su il y a quelques années ce que vous venez de m’apprendre, j’aurais certainement traversé l’Océan pour aller embrasser Mme Morenval à Philadelphie. Mais je la croyais morte et il est probable que, de son côté, elle ignorait que je fusse au monde.

– Dans tous les cas, monsieur de Mégrigny, elle n’est pas restée jusqu’au jour de son décès sans savoir que vous existiez. Enfin, cette bonne Mme Morenval est morte.

Après avoir bien employé sa vie, elle avait droit, comme son mari, à la paix du tombeau.

Mais si vous ne pensiez plus, monsieur de Mégrigny, à cette tante que vous aviez en Amérique, elle avait été informée de votre naissance. Peut-être, ne recevant aucune lettre de vous, a-t-elle pu croire, pendant un certain nombre d’années, que vous n’existiez plus.

Quoi qu’il en soit, elle a certainement appris, avant de mourir, que vous étiez encore de ce monde.

Qui lui a parlé de vous ? Je l'ignore.

Peut-être, continua malicieusement Me Mabillon, les journaux mondains de Paris, qui sont très lus dans toutes les villes du Nouveau-Monde.

Mais ce qui est certain, monsieur de Mégrigny, c'est que Mme Morenval, votre tante, s'est souvenue qu'elle avait un neveu. Bref, huit mois avant sa mort, Mme Morenval, n'ayant pas d'enfant, a fait son testament en votre faveur ; elle vous institue son légataire universel, déclarant que vous êtes son seul et unique héritier.

* *

*

Ludovic regarda le notaire, ouvrant de grands yeux ahuris.

– Or, continua Me Mabillon, mon confrère de Philadelphie évalue la fortune laissée par Mme Morenval à une dizaine de millions.

– Vous dites, monsieur ! exclama Ludovic qui croyait avoir mal entendu.

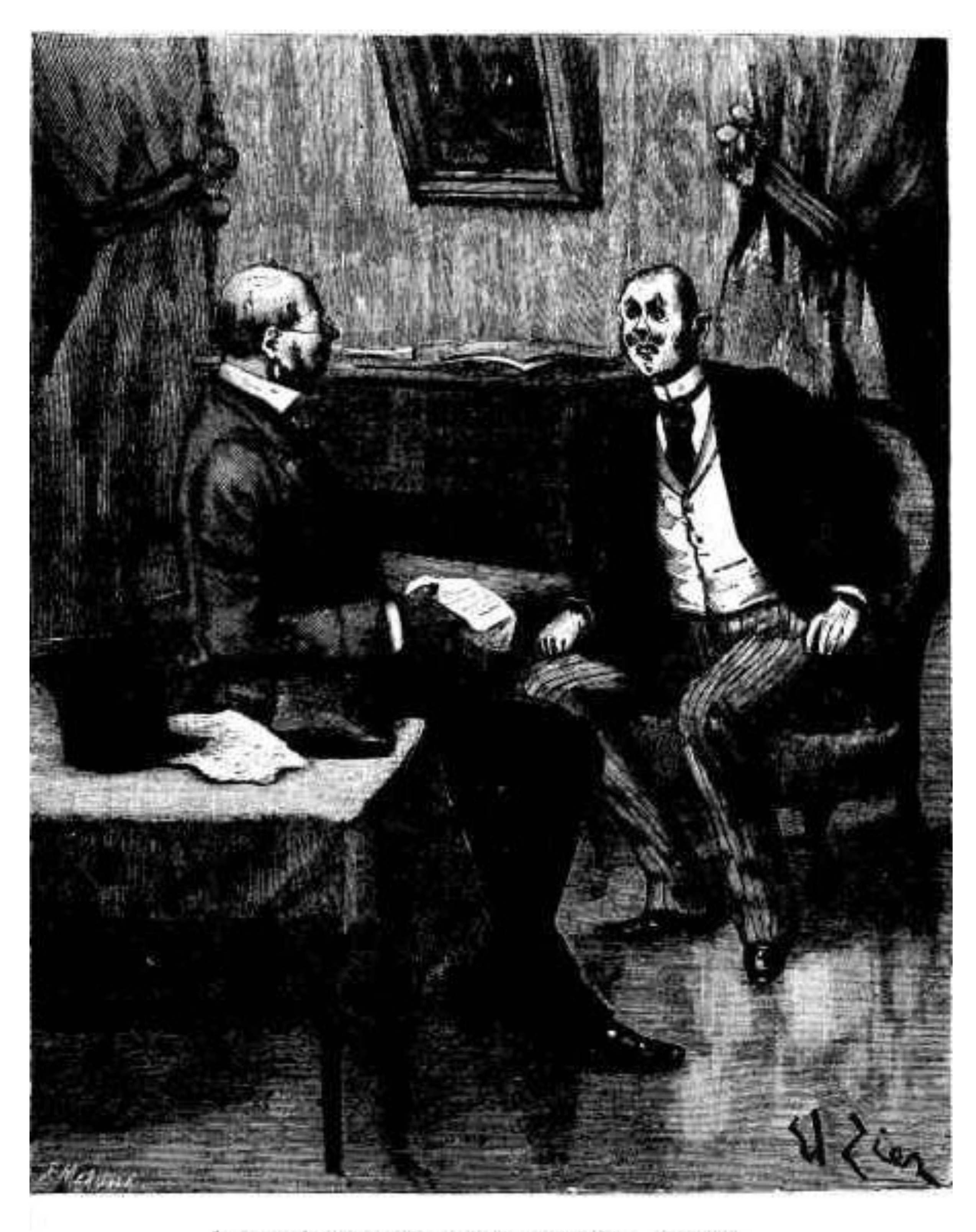
– J'ai dit une dizaine de millions, monsieur de Mégrigny.

Le jeune homme resta un instant stupéfié…

Puis il eut un sourire d'incrédulité et, haussant les épaules :

– Allons donc ! fit-il, c'est une mystification.

Mais, aussitôt, sous le regard froid et sévère de l'officier ministériel, il baissa les yeux.



Le jeune homme resta un instant stupéfié… (P. 623.)

– Monsieur, répliqua le notaire d'un ton grave, comme je ne suis pas homme à prêter la main à une mystification, j'aurais donc été, en cette circonstance, le premier mystifié.

– Veuillez m'excuser, monsieur ; j'ai parlé sans réflexion, comme un sot.

– Vous devez bien penser, monsieur de Mégrigny, qu'avant de venir vous entretenir de cette affaire, qui vous intéresse à un si haut point, j'ai pris toutes les informations nécessaires, à Philadelphie d'abord, à Paris ensuite.

– Enfin, monsieur le notaire, ce que vous m'annoncez est exact ; ma tante Morenval m'a fait son héritier, et cette fortune…

– Arrive à l'heure voulue, car, si je suis bien renseigné, vous étiez complètement ruiné.

– La chose est connue, je n'ai pas à nier.

– Ce que vous avez fait ne me regarde pas ; chacun conduit sa vie comme il l'entend. Cependant, permettez-moi de vous dire que vous pouviez faire un meilleur emploi de l'héritage de vos parents, et laissez-moi espérer, maintenant que vous avez acquis l'expérience à vos dépens, que vous ferez un tout autre usage de la belle fortune que vous laisse Mme Morenval.

– Vous voyez dans quel triste état je suis, monsieur ; ne le voudrais-je pas, je serais forcé d'être sage.

– Pauvre garçon, pensa Me Mabillon, lui aussi les a payés cher ses stupides plaisirs !

Il reprit à haute voix :

– Comme je vous le disais tout à l'heure, j'ai cru devoir prendre les informations les plus exactes et les plus minutieuses ; enfin pour ne point risquer de faire ce qu'on

appelle un pas de clerc, je me suis fait envoyer une copie du testament de Mme Morenval. Je l'ai là.

Me Mabillon ouvrit sa serviette et y prit le testament qu'il tendit à Ludovic.

– Je vous laisserai cet acte, dit-il, afin que vous ayez tout le temps d'en prendre connaissance.

Maintenant, autre chose : grâce à l'activité de mon confrère de Philadelphie et aux soins qu'il a pris de vos intérêts, vous allez pouvoir entrer immédiatement en possession de votre héritage, qui est presque entièrement en numéraire et en excellentes valeurs mobilières, au porteur, telles que rente française, actions et obligations de nos chemins de fer français.

Les époux Morenval n'ont jamais cessé d'avoir les yeux tournés vers la France, ils aimaient la Patrie. Aussi convertissaient-ils de préférence, en valeurs françaises, les bénéfices qu'ils réalisaient chaque année.

En raison de cela, beaucoup de difficultés que rencontre souvent, surtout en pays étranger, une affaire de succession, se sont trouvées aplanies.

Toutefois, monsieur de Mégrigny, il reste encore à remplir certaines formalités, et l'officier ministériel de Philadelphie, qui a pris en mains vos intérêts, et dont votre tante était la cliente et l'amie, m'a fait savoir qu'il ne pouvait rien terminer sans vous et que votre présence à Philadelphie était nécessaire.

– Quoi ! s'écria Ludovic avec une sorte d'effroi, il faut que j'aille en Amérique, que je fasse en mer une longue traversée !

– Éprouvez-vous donc à cela de la répugnance ? Est-ce que l'immensité de l'Océan vous fait peur ?

Le jeune homme secoua la tête.

– Non, monsieur, non, répondit-il ; ce qui m'effraye, ce dont j'ai peur, c'est de ma chétive santé ; je suis si faible, si fatigué… je n'ai pas à consulter mes forces, je n'en ai plus et, je le sens bien, allez, je ne supporterais pas les fatigues de la traversée, je n'arriverais pas à destination.

Hier, ce matin, à l'instant même où vous êtes entré dans cette chambre, je ne tenais guère à la vie, je vous assure.

Ruiné, incapable de rien faire, j'avais pris la résolution de me suicider.

– Oh !

– Je n'avais pas mieux à faire, monsieur, et cela valait autant que d'attendre la mort dans l'agonie de la faim. Pour moi, la mort était cent fois préférable à la misère. Mais vous m'apportez une fortune, une fortune beaucoup plus considérable que celle que j'ai sottement gaspillée : sentant renaître en moi quelques espérances, je me rattache à la vie, je ne veux plus mourir !

Cette fortune, que je n'attendais pas, à laquelle je n'ai jamais songé, je l'accepte avec un sentiment de vive reconnaissance pour cette tante qui s'est souvenue de moi et qui savait, probablement, que je ne méritais guère le bien qu'elle voulait me faire.

* *

*

Mais, vous le voyez, monsieur, je l'accueille sans grand enthousiasme, cette fortune inespérée. C'est que, dans le déplorable état de santé où je suis, les meilleures choses me sont presque indifférentes. Ah ! si, au lieu d'être un homme brisé, anéanti, j'étais encore dans toute la force de ma jeunesse et sain de corps et d'esprit comme autrefois, vous auriez entendu mes exclamations et auriez été témoin d'une explosion de joie ; car j'étais le noyé à qui l'on tend la perche qui le sauve.

Je vous disais que je sentais renaître en moi quelques espérances ; eh bien, oui, j'espère recouvrer la santé et mes forces épuisées. Si cela arrive, monsieur, je le jure devant vous, par tout ce qu'il y a de plus sacré, sur mon honneur que je crois intact, je recommencerai ma vie, je serai un autre homme, je me rendrai digne des bienfaits de ma vénérée tante dont la mémoire sera à jamais bénie.

– Voilà qui est bien parlé, monsieur de Mégrigny.

– Maintenant, monsieur le notaire, si vous croyez qu'il le faut absolument, j'aurai raison de mes appréhensions, de mes craintes, peut-être puériles, et je m'embarquerai pour les États-Unis.

– Eh bien, non, répondit Me Mabillon, vous n'irez pas à Philadelphie ; car, comme vous le dites, vous ne supporteriez pas la fatigue du voyage.

On ne veut pas votre mort, monsieur de Mégrigny ; au contraire, animé comme vous l'êtes de très bonnes intentions, vous devez vivre.

Vous vous ferez représenter à Philadelphie par un mandataire à qui nous donnerons plein pouvoir d'agir en votre nom.

– C’est possible ?

– Parfaitement. Sans doute, il aurait été préférable que vous allassiez vous-même en Amérique, mon confrère le désirait ; mais il me dit que si vous étiez empêché pour une cause quelconque, vous pourriez lui envoyer un délégué. Ce délégué ou ce mandataire, monsieur de Mégrigny, je vous laisse le soin de le choisir parmi les personnes que vous connaissez.

– Et ce choix, je dois le faire…

– Le plus tôt possible.

Dans deux jours, ayant toutes les pièces en mains, votre mandataire pourra partir.

– C’est bien, monsieur.

Le notaire se leva.

– Vous avez ici, m’avez-vous dit, vos papiers de famille ; je vous prie de vouloir bien me les confier ; ils me seront nécessaires pour la rédaction des actes dont votre représentant devra être muni.

Ludovic remit les papiers au notaire, qui se retira en disant qu’il reviendrait le lendemain matin.

XVII

LE MANDATAIRE

Aussitôt après que Me Mabillon l'eut quitté, de Mégrigny écrivit les lignes suivantes :

« Mon cher baron,

« J'ai absolument besoin de te voir et de te parler d'une chose inouïe qui m'arrive et qui te causera une grande surprise, comme celle que j'ai éprouvée moi-même et sous le coup de laquelle je suis encore, car c'est d'une main fiévreuse que je trace ces quelques lignes.

« Je ne te dis pas de quoi il s'agit, voulant jouir de ta stupéfaction ; mais attends-toi à quelque chose de merveilleux : cela ressemble un peu, en effet, à un conte des Mille et une nuits.

« Viens le plus vite possible, je t'attends.

« LUDOVIC. »

Ce billet, glissé dans une enveloppe portant l'adresse de Raoul de Simiane, fut remis au commissionnaire du coin de la rue, qui se hâta de le porter rue de Bellechasse.

Le baron le reçut comme il achevait de déjeuner et allait prendre son café, en fumant un cigare.

– Voilà qui pique singulièrement ma curiosité, murmura-t-il ; c'est merveilleux, prétend-il ; je veux bien le croire ; mais je me demande de quelle aventure étonnante, stupéfiante, de Mégrigny peut être encore le héros.

Ce pauvre Ludovic, ajouta-t-il avec un sourire de pitié, je crois bien que, maintenant, il en a fini avec les aventures.

Cependant, Raoul était fort intrigué, et bien qu'il eût donné rendez-vous à une heure à Bouton-de-rose, qu'il devait conduire aux courses, il n'hésita qu'un instant à sacrifier le plaisir d'accompagner la danseuse à son désir de satisfaire sa curiosité.

Ayant vite pris son café, il monta dans sa voiture et se fit conduire chez de Mégrigny, qui demeurait rue du Rocher, tout près du parc Monceau.

– Ah ! te voilà ! s'écria Ludovic, sans quitter le canapé sur lequel il était étendu et en tendant la main au baron : à la bonne heure, tu ne t'es pas fait attendre.

– Par toi ; mais c'est Bouton-de-rose qui attend et attendra.

– Comment cela ?

– Je lui avais promis de la conduire aux courses de Vincennes ; elle va être furieuse.

– Et malgré cela tu es venu… Comme tu es bien un véritable ami, Raoul. Ah ! si j'avais su… je suis désolé.

– Laisse donc, Mlle Clara trouvera le moyen de se passer de moi.

– Mais comme tu viens de le dire, elle sera furieuse.

– Oh ! cela m'est parfaitement égal ; depuis quelque temps elle se montre de plus en plus exigeante… elles sont toutes les mêmes, ces demoiselles, insatiables, dévorantes : plus on leur donne, plus elles veulent ; aucune toilette n'est assez riche ; quant aux bijoux, il faudrait pour contenter Bouton-de-rose que je possédasse toutes les mines du Pérou. Caprices et fantaisies se succèdent sans cesse. Enfin, je suis las de jeter dans ce trou profond que rien ne peut remplir, et à te dire toute la vérité, mon cher, je commence à me refroidir singulièrement.

– Alors ?

– Eh bien, je suis décidé à quitter ma danseuse, j'en ai assez.

– Elle n'acceptera pas facilement la chose.

– Allons donc, je la connais ; elle est de la même trempe que Mathilde la brune ; elle m'aura vite trouvé un successeur.

Mais, si tu le veux bien, causons de la chose pour laquelle tu m'as appelé. Je ne te le cache pas, je suis fort intrigué.

– Je le comprends.

– Ton billet, dans son laconisme, a fortement excité ma curiosité.

– C'est ce que je voulais.

– Tu as réussi. Enfin, voyons, de quoi s'agit-il ?

– Tu sais dans quelle horrible situation je me trouvais : ruiné de fond en comble.

– Mon pauvre Ludovic !

– Tu sais aussi quelle résolution j'avais prise. Oh ! j'étais bien décidé à me brûler la cervelle ; c'était pour cela que, lorsque tu m'offrais de puiser dans ta bourse, je te répondais : non. J'avais fixé la date de ma mort et je ne voulais pas la retarder de vingt-quatre heures.

– Eh bien ? fit le baron devenant inquiet.

Est-ce que Ludovic allait lui demander de lui venir en aide ? Il avait mis, en effet, sa bourse à la disposition de son camarade, mais avec de faux semblants de dévouement, sûr que de Mégrigny refuserait, en raison du serment qu'il avait fait de se donner la mort le jour où il arriverait à sa dernière pièce d'or.

– À vingt-quatre ans, après la mort de ma mère, répondit de Mégrigny, je possédais trois millions ; ce qui restait de cette belle fortune, il y a un mois, était si peu de chose, que je n'en veux même point parler. Eh bien, baron, je ne suis plus un homme ruiné ; salue, de Simiane, ton ami Ludovic est aujourd'hui dix fois millionnaire !

Le baron se dressa comme par un ressort, et regardant de Mégrigny avec effarement, il se disait :

– Cela devait arriver : il est fou !

Ludovic parvint, non sans effort, à s'asseoir sur le canapé.

– Ah ! ah ! fit-il, en essayant de rire, tu ne t'attendais pas à celle-là.

– Mais, mais… balbutia le baron.

– Moi, je m’attendais à ta surprise, à ton ébahissement : dame, la chose est tellement surprenante qu’elle doit te paraître incroyable ; tu as le droit d’être stupéfait puisque je ne l’ai pas été moins que toi.

Je te l’ai dit, c’est merveilleux ; on ne trouve plus cela que dans les contes de fées et dans ces histoires orientales où de bons génies sont les amis de pauvres diables dans l’embarras, et qui en sont tirés, comme je vais en sortir moi-même. Bref, baron, une bonne fée, ou si tu aimes mieux un bon génie, sous la forme d’une vieille femme, veillait sur moi.

– Ah ! çà, voyons, Ludovic, que me dis-tu là ?

– Ce qui est, mon ami.

– En vérité, je me demande si tu parles sérieusement, si tu as bien toute ta raison.

– Je n’ai pas la tête bien solide, mais il me reste encore assez de raison pour pouvoir parler sérieusement.

– Ludovic, tu me mets sur des charbons ardents ; pour Dieu, explique-toi !

– C’est facile : une vieille tante, une sœur de ma mère, à laquelle je ne pensais guère, – je suis honteux de l’avouer, – est morte à Philadelphie, il y a quelques mois, en me faisant son héritier. Elle me laisse, au bas mot, dix millions.

– Dix millions ! exclama de Simiane, dont les yeux se remplirent de lueurs étranges.

– Eh bien, n’est-ce pas merveilleux ?

– Mon ami, c’est tellement merveilleux et étourdissant que je n’en peux croire mes oreilles.

– Et, par conséquent, ce que je viens de te dire, répliqua de Mégrigny ; car tu n'es pas encore bien convaincu, je le vois, que tu n'es pas en présence d'un pauvre fou.

– Tiens, prends ce cahier, qui est sur le guéridon, et lis : c'est la copie du testament de ma tante ; tu t'en rapporteras, je pense, au témoignage de tes yeux.

De Simiane ne se le fit pas répéter deux fois, il saisit le cahier d'une main tremblante d'émotion et lut avidement.

– Oui, dit-il, quand il eut parcouru l'acte des yeux, ceci est bien un testament ; il me paraît très habilement rédigé et, approximativement, il évalue bien l'héritage à une dizaine de millions ; mais n'est-ce point là une plaisanterie qu'on a voulu te faire ?

– Mon cher, j'ai eu aussi la même pensée que toi et, tout d'abord, j'ai cru à une sorte de mystification. Mais j'étais en présence d'un grave notaire de Paris qui, d'un ton sévère, me fit comprendre que le doute que je manifestais était injurieux pour lui et que ma défiance, en la circonstance, était une sottise.

D'ailleurs, Raoul, je vais te raconter brièvement ce qui s'est passé entre moi et Me Mabillon, c'est ainsi que se nomme le notaire.

De Mégrigny rapporta assez fidèlement la conversation que nous connaissons.

Quand il eut fini, le baron, qui avait écouté avec une grande attention et un vif intérêt, lui dit :

– Aucun doute n'est possible et, comme toi, je dois me rendre à l'évidence. Dix millions, dix millions !… Mon cher Ludovic, reçois toutes mes félicitations.

– Oh ! je savais bien que tu serais heureux de ce qui m'arrive.

– Parce que tu sais combien est grande et sincère mon amitié pour toi, dit hypocritement le baron.

– Tu es, maintenant, mon unique ami, reprit de Mégrigny, d'une voix attendrie.

– Et en toute circonstance et quoi qu'il arrive, tu pourras toujours compter sur moi.

– Merci, Raoul, merci.

Ils se serrèrent chaudement la main.

De Simiane restait dans l'éblouissement du merveilleux et, déjà, dans son cerveau, s'agitaient toutes sortes de pensées.

– Dix millions ! fit-il ; oh ! mon ami, comme ils vont enrager tous ces imbéciles, tous ces sans cœur qui se sont éloignés de toi lâchement.

De Mégrigny eut un doux sourire.

– Bah ! répondit-il, je ne leur en veux pas ; sans s'en douter, ils m'ont appris bien des choses : d'abord à mieux juger les hommes, ensuite à distinguer le faux du vrai et à connaître la valeur d'une bonne amitié comme la tienne.

– Entre nous, Ludovic, dit le baron, affectant une émotion profonde, c'est à la vie à la mort !

– Oui, à la vie à la mort !

– Dix millions ! Et l'on disait qu'il n'y avait plus d'oncle d'Amérique.

– Permets, Raoul, fit Ludovic souriant de nouveau, ce n'est pas d'un oncle, mais d'une tante que j'hérite.

– C'est vrai. Alors disons que s'il n'y a plus d'oncles d'Amérique, il reste les tantes d'Amérique. Vivent les tantes d'Amérique !

– La mienne n'existe plus, Raoul.

– Je pense à celles qui ont aussi des millions à laisser à leurs neveux de France.

Ludovic, j'ai sur moi quatre billets de mille francs ; je vais te les donner… Tu ne peux plus me répondre non ; les raisons que tu m'opposais n'existent plus.

– Assurément, je ne songe plus à me loger une balle dans la tête.

Le baron avait ouvert son portefeuille et y prenait les billets.

– Non, continua de Mégrigny, garde ton argent.

– C'est en attendant. Dans deux jours je t'apporterai vingt mille francs.

– Non, non, te dis-je !

– Quoi, tu me refuses ?…

– Ce n'est pas un refus, Raoul ; je suis, au contraire, profondément touché de cette nouvelle preuve d'amitié que tu me donnes ; mais je n'ai pas besoin d'argent, il m'en reste encore assez pour attendre mon héritage. Cependant, s'il y avait des retards et si je me trouvais à court…

– Eh bien ?

– Eh bien, je te dirais : il me faut telle somme, donne-la-moi.

– À la bonne heure, fit le baron, remettant les billets dans le portefeuille.

Après un silence, il reprit :

– Et quand seras-tu mis en possession de ton héritage ?

– La chose peut aller très vite, m’a dit le notaire ; mais il faut aller là-bas : il y a certaines formalités à remplir, des signatures à donner.

– Comment, tu penses à faire ce voyage ? Mais, malade comme tu l’es, ce serait la pire des folies ; tu pourrais mourir en mer !

– C’est ce que je me dis. Pourtant, il faudra bien que je parte, à moins…

– À moins ?

– Que je ne trouve quelqu’un qui veuille bien aller pour moi à Philadelphie.

– Tu peux te faire remplacer ?

– Oui, par un mandataire ayant tous mes pouvoirs.

– S’il en est ainsi, mon cher Ludovic, et, si tu le veux bien, c’est moi qui serai ton mandataire.

– Vrai, tu partirais ?

– Dès demain.

– Eh bien, Raoul, j’avais pensé à toi ; mais je n’osais pas te demander cela.

– Pourquoi ?

– T'arracher à tes amis, à tes plaisirs, à la vie parisienne loin de laquelle, m'as-tu dit souvent, tu ne pourrais vivre !

– Pour un ami, on doit savoir faire tous les sacrifices.

– Mais Mlle Clara ?

– Je t'ai dit que je n'en voulais plus.

– Alors ?

– Je suis prêt à partir. Pour toi, mon cher Ludovic, j'irais au bout du monde ; je traverserais les contrées les plus inconnues, les plus sauvages, peuplées de cannibales.

– Mon cher Raoul, quel dévouement !

Ludovic de Mégrigny n'avait pas si bien appris à juger les hommes, à distinguer le faux du vrai qu'il le disait et se l'imaginait, puisqu'il croyait à l'amitié de de Simiane, qui n'aimait que sa précieuse personne et était un Tartufe de la plus belle eau.

Ludovic n'était rien moins qu'un sceptique et n'avait jamais été complètement un désillusionné. Quoi qu'il en eût dit, il croyait encore à bien des choses et n'avait point, comme le baron, perdu tout sens moral.

Il s'était amusé ; mais dans sa vie agitée, malgré tous les entraînements, ses bons sentiments ne s'étaient pas noyés dans la débauche.

Il n'était pas un dépravé.

Nature douce, honnête, confiante, pleine de franchise, et ayant l'esprit quelque peu naïf, il avait pu se laisser

facilement tromper par un maître fourbe. Enfin, trop disposé à penser que les autres lui ressemblaient, la droiture et la loyauté qui étaient en lui se refusaient à soupçonner seulement la duplicité du baron. Aussi, ce dernier, par une suite de manœuvres habiles, avait su depuis longtemps l'amadouer et capter sa confiance.

Ce n'était pas, pour de Simiane, le moment de laisser diminuer cette confiance que Ludovic avait en lui ; il devait, au contraire, s'ingénier à la posséder d'une façon absolue, à la rendre aveugle. Certes, il pouvait se féliciter du rôle qu'il avait constamment joué auprès de Mégrigny.

Et, en y songeant, il se disait :

– C'est à croire, vraiment, que je flairais quelque chose, que je sentais venir cet héritage de la tante d'Amérique.

En s'offrant spontanément à aller représenter de Mégrigny à Philadelphie, le baron avait tout de suite pensé à ses propres intérêts, sans bien voir encore, toutefois, ce que sa qualité de mandataire pourrait lui rapporter.

Ce que Ludovic prenait pour un beau dévouement de Raoul, n'était donc chez celui-ci qu'un calcul de vénalité.

Malade, fatigué de corps et d'esprit comme il l'était, incapable de supporter la moindre préoccupation, de Mégrigny ne pourrait jamais s'occuper de son immense fortune ; il lui faudrait un autre lui-même pour manier ses millions. À qui confierait-il cette gérance ?

– À moi, pensait de Simiane, à moi, qui aurai été son mandataire à Philadelphie et qu'il investira d'un nouveau mandat plus complet. Comme il ne peut rien faire,

absolument rien, et qu'il me faudra lui éviter toute fatigue, je me ferai donner les pouvoirs les plus étendus.

Et le baron qui comptait, non sans raison, sur la confiance que Ludovic avait mise en lui, sur sa faiblesse d'esprit et la domination qu'il saurait lui imposer, se voyait déjà, tripotant, à son gré et selon sa fantaisie, avec les beaux millions qui étaient encore en Amérique.

Ce n'était pas tout. À moins d'un miracle, – et le baron ne croyait pas aux miracles, – Ludovic n'avait pas longtemps à vivre, cinq ou six ans, tout au plus. Alors…

Le regard du baron s'enflammait, une sensation étrange le traversait et il se sentait comme pris de vertige.

S'absorbant dans une pensée unique, il cherchait à entrevoir la possibilité de s'emparer du magnifique héritage.

Cela présentait bien des difficultés ; mais n'était-il pas habitué, depuis longtemps, à se débattre au milieu de difficultés sans cesse renaissantes ?

Et, d'abord, Ludovic, n'ayant que des petits cousins au troisième ou quatrième degré, ne pouvait-il pas tester en sa faveur ? Seulement, étant donné l'esprit affaibli de de Mégrigny, il y avait des aléas à courir : la validité du testament pouvait être contestée ; ne prétendrait-on pas qu'il aurait été extorqué et ne serait-il pas rigoureusement attaqué par les héritiers frustrés ?

Or, le baron savait d'avance qu'il n'aurait rien de bon à attendre d'un procès qui, forcément, serait scandaleux. À cause de son déplorable passé, l'opinion publique et les juges seraient contre lui.

Mais ne trouverait-il pas un autre moyen ? Pourquoi non, s'il cherchait bien ?



Le baron était rentré chez lui, avait donné l'ordre... (P. 640.)

Quand il s'agit de mettre la main sur des millions, cela mérite qu'on se donne de la peine.

Le baron avait tout le temps de s'orienter, il n'y avait pas encore péril en la demeure. Il chercherait et, bien certainement, il trouverait.

Il avait l'esprit inventif et l'imagination féconde. Est-ce que, maintes fois, il n'avait pas su se tirer d'affaire, grâce à des combinaisons hardies et à des mouvements stratégiques habilement exécutés, dignes d'un Machiavel ? D'ailleurs, comme tout lui était bon et qu'il devenait, quand il le voulait, un homme de ténèbres, il saurait, le moment venu, choisir entre telle ou telle machination ténébreuse.

Après son entrevue avec de Mégrigny, le baron était rentré chez lui, avait donné l'ordre à ses domestiques de répondre qu'il n'y était pas, à n'importe qui se présenterait, et s'était enfermé dans son appartement. Pendant tout le reste de la journée il avait pensé à Ludovic et plus encore à son héritage.

Nous venons de faire connaître dans leur ensemble les réflexions auxquelles il s'était livré, tout en répétant à chaque instant :

– Dix millions, dix millions !

Ce chiffre de dix millions l'étourdissait, faisait frémir sa chair, mettait comme du feu dans ses veines, enfin exerçait sur lui un effet magique.

Au moment de se coucher, il pensa tout à coup à sa sœur.

– Au fait, murmura-t-il, pourquoi pas ? Et après un silence :

– Cela serait superbe !

Un double éclair sillonna son regard et sa bouche se tordit dans un rire étrange, satanique.

Le baron venait de trouver un rôle à faire jouer à Blanche de Simiane et de décider son entrée en scène.

Comme cela arrive toujours quand on a l'esprit surexcité, la tête en ébullition, de Simiane eut un sommeil très agité, peuplé de rêves merveilleux et d'étranges cauchemars.

Il nageait avec délices au milieu d'une vaste mer jaune, dont toutes les gouttes d'eau se changeaient en pièces d'or ; les flots de cette mer, qui le soulevaient et le portaient à une grande hauteur, étaient autant d'amoncellements d'or gros comme des montagnes. De tous les côtés, de coquettes embarcations accouraient vers lui, toutes voiles au vent ou à grands coups d'avirons. Dans ces barques de formes diverses, depuis la nacelle et la gondole, jusqu'à la pirogue, il y avait des jeunes filles de toutes les nations du monde. Toutes étaient d'une beauté éblouissante et avaient une magnifique chevelure brune ou blonde, qui tombait sur leurs épaules comme un long voile et dont elles se servaient pour couvrir leur provocante nudité. Toutes ensemble, avec des regards langoureux et pleins de lascivité, elles criaient :

– Le voilà, c'est lui, Raoul de Simiane, le dieu de l'or !

Et, tendant leurs mains, elles criaient encore :

– Donne, donne ! Dieu de l'or, donne-nous de l'or !

Et lui, à pleines mains, jetait l'or aux belles filles et en remplissait les barques.

* *
*

Le lendemain, quand de Mégrigny dit à M[e] Mabillon que c'était à son ami, le baron Raoul de Simiane, qu'il confiait la mission de le représenter à Philadelphie, le notaire fronça les sourcils.

M[e] Mabillon ignorait comment de Simiane s'était conduit envers Marie Sorel ; mais il était le meurtrier d'André Clavière et M[e] Mabillon savait qu'il avait une très mauvaise réputation et n'était estimé de personne. Il ne pouvait trouver que Ludovic eût eu la main heureuse en choisissant le baron pour remplir une mission de haute confiance.

Il crut devoir en faire l'observation.

– De Simiane vaut mieux que sa réputation, répliqua le jeune homme assez sèchement ; je le connais, je suis sûr de lui ; c'est un cœur dévoué, un ami sincère, le seul ami qui me soit resté fidèle, et j'ai en lui une entière confiance.

– C'est bien, monsieur de Mégrigny, dit le notaire, dissimulant sa contrariété ; n'ayant pas l'honneur de connaître personnellement M. le baron de Simiane, je pouvais me tromper ; admettons que je n'ai rien dit. D'ailleurs, en la circonstance, je n'ai qu'à me conformer à votre volonté.

Le lendemain, de Mégrigny remit au baron tous les papiers, signés et parafés, qui lui étaient nécessaires pour remplir sa mission, plus une lettre que Ludovic avait demandée à M[e] Mabillon, laquelle recommandait M. le baron Raoul de Simiane à l'officier ministériel de Philadelphie.

– C’est parfait, dit de Simiane, demain soir je quitterai Paris et après-demain matin je m’embarquerai à Saint-Nazaire sur le paquebot en partance pour l’Amérique du Nord.

– Soit, si rien ne te retient.

– Rien, absolument. Demain, dans l’après-midi, je viendrai te prendre avec ma voiture, à une heure et demie, et nous irons ensemble rue de Reuilly, au couvent où ma sœur a été élevée et où elle est encore. Je ne peux pas partir avant de l’avoir embrassée, cette chère petite.

– Petite ! fit de Mégrigny, quel âge a-t-elle donc ?

– Bientôt dix-sept ans.

– Alors, cette petite est une grande demoiselle.

– Mon Dieu, oui, et bonne à marier, mon cher ; je m’occuperai de lui trouver un mari dès mon retour d’Amérique.

– C’est ton devoir de frère. Mais pourquoi désires-tu que j’aille demain avec toi au couvent de la rue de Reuilly ?

– Je veux te présenter à Blanche, que tu ne connais pas encore.

– C’est vrai ; mais je ne vois pas…

– Cette présentation est nécessaire pour que tu puisses me rendre un service d’ami que j’ai à te demander.

– Ah ! Et quel est ce service ?

– Pendant combien de temps serai-je éloigné de la France ? Nous ne saurions le dire, deux mois, peut-être trois.

Eh bien, mon cher Ludovic, je veux tout simplement te prier de faire une visite à ma sœur, de temps à autre, pendant mon absence. Oh ! seulement une petite visite tous les quinze jours.

– Je ne peux pas te refuser cela. C'est bien, demain je t'accompagnerai.

– Merci, cher ami ; comme cela, étant là-bas, je n'aurai aucune inquiétude au sujet de Blanche.

Le lendemain, entre deux et trois heures, Raoul et Ludovic se présentaient au pensionnat de Mlle Blanche, qui était une annexe du couvent des dames de Saint-Vincent. Ils furent reçus par la directrice de l'institution, qui fit aussitôt prévenir la jeune fille que son frère l'attendait au parloir.

– Madame la supérieure, dit de Simiane, après avoir présenté de Mégrigny, je suis un peu en retard avec vous et je vous prie de vouloir bien m'excuser de ne pas m'être acquitté plus tôt.

Et, sans attendre la réponse de la religieuse, il lui mit un billet de mille francs dans la main, en disant :

– Madame la supérieure, vous voudrez bien faire porter cette somme en compte.

– Il sera fait comme vous le désirez, monsieur le baron.

Une porte s'ouvrit et Blanche parut, les yeux pleins de lumière, le teint animé, fraîche comme une rose qui vient de s'épanouir, et délicieusement belle, en dépit de son costume de pensionnaire, qui ne parvenait pas à cacher, autant que les religieuses l'auraient voulu, peut-être, ses formes admirables et l'aristocratique élégance de sa taille.



Il lui présenta de Mégrigny... (P. 645.)

Tout d’abord, un peu confuse à la vue d’un étranger, sa rougeur s’accentua, ce qui, loin de nuire à sa radieuse beauté, en augmenta encore le charme. Mais ce ne fut qu’un instant d’intimidation. Après avoir salué gracieusement de Mégrigny, qui, étonné, ravi, l’enveloppait de son regard, elle se précipita au cou de son frère.

– Ah ! comme je suis heureuse de te voir ! lui dit-elle ; méchant, pourquoi viens-tu si rarement ?

Il avait été empêché ; il était si occupé ; sa vie était prise par mille et une choses.

C’était toujours ce qu’il lui disait.

Elle soupira.

Il lui présenta de Mégrigny, qui était, dit-il, son ami le plus intime.

Blanche salua de nouveau Ludovic, qui, tout à son admiration, ne put que balbutier quelques paroles banales.

Elle était vraiment heureuse de la visite de son frère, la pauvre jeune fille, si heureuse que, dans sa joie, si Raoul l’en eût priée, elle se serait aussi jetée au cou de Ludovic.

C’est qu’une visite de quelques instants était beaucoup pour elle, presque un événement. Elle lui apportait comme l’écho des choses du monde et l’air du dehors ; alors il lui semblait qu’elle sortait de cette atmosphère lourde dans laquelle elle se mouvait envahie par l’ennui. Il y avait pour elle, dans une visite, un sourire de gaieté, un rayon de soleil, qui traversait la monotonie énervante de son existence.

Depuis quelque temps Blanche s’ennuyait, elle s’ennuyait beaucoup. Comme toutes les jeunes filles, elle

avait ses jolis rêves bleus et roses, qui lui donnaient une grande soif de liberté. Elle se trouvait bien avec ses institutrices qu'elle aimait et qui l'aimaient ; mais ce n'était plus assez pour elle, elle désirait autre chose. Quoi ? Elle n'aurait pas bien su le dire ; c'était si vague encore dans ses rêves. Cependant elle sentait circuler en elle la sève de vie ; en même temps certaines ardeurs s'éveillaient au fond de son âme et elle éprouvait des sensations jusqu'alors inconnues.

La jeune fille innocente et naïve encore devenait femme. Elle comprenait maintenait qu'il y avait dans la vie des choses plus agréables que de chanter matin et soir des cantiques. Elle aspirait à connaître ce monde que lui révélaient ses pensées, et elle se sentait trop serrée entre les murs du couvent. Oh ! comme ils étaient maintenant froids et sombres, ces grands murs, pareils à ceux d'une prison, qui lui fermaient les vastes horizons !

Mais elle avait cette pensée rassurante qu'elle n'était pas condamnée à toujours vivre ainsi, et que comme d'autres, qui avaient été ses amies au pensionnat, elle pourrait s'élancer à travers les grands espaces et sourire à l'avenir ensoleillé. Un jour, bientôt, sans doute, elle sortirait enfin du couvent pour n'y plus rentrer.

– Madame la supérieure, dit le baron, je vais faire un voyage qui me tiendra éloigné de la France peut-être pendant plusieurs mois.

– Vous allez partir, mon frère, pour plusieurs mois ! s'écria Blanche devenant subitement très triste.

– J'espère ne pas être plus de trois mois absent.

– Où donc allez-vous ?

– En Amérique, pour une affaire très importante.

– Et je vais être trois mois sans voir mon frère ! soupira la jeune fille.

– Madame la supérieure, reprit le baron, j'ai l'honneur de vous demander pour mon ami, M. de Mégrigny, l'autorisation de venir faire, de temps à autre, une visite à ma sœur.

La religieuse répondit gracieusement :

– Le parloir est ouvert aux parents et amis de nos jeunes filles le jeudi et le dimanche dans l'après-midi ; chaque fois que M. de Mégrigny se présentera, il sera le bienvenu ; il pourra voir Mlle de Simiane et causer quelques instants avec elle.

– Je suis très honoré de l'autorisation que madame la supérieure veut bien m'accorder, et je lui en suis infiniment reconnaissant, dit de Mégrigny.

Blanche ébaucha un pâle sourire, en regardant Ludovic.

Assurément elle ne trouvait point qu'il fût le prince Charmant qu'elle avait entrevu dans un de ses rêves.

– Madame la supérieure, dit de Simiane, Blanche marche à grands pas vers ses dix-sept ans ; elle devra bientôt faire son entrée dans le monde.

La jeune fille ne put s'empêcher de tressaillir, et une jolie teinte rose reparut sur ses joues.

– Malgré tout le désir que j'aurais à vous la laisser encore, continua le baron, j'ai l'intention de la faire sortir du pensionnat aussitôt après mon retour d'Amérique.

Blanche ne poussa pas l'exclamation prête à lui échapper ; elle devait rester calme devant la religieuse ; mais ses yeux eurent un rayonnement de joie et ce qui restait encore de sa tristesse disparut.

– Monsieur le baron, répondit la supérieure, cela nous coûte toujours beaucoup de nous séparer d'une de nos enfants et ce sera pour nous une grande peine de voir Mlle Blanche nous quitter ; mais elle ne peut pas rester toujours avec nous, il faudra nous résigner à la voir partir ; c'est une des choses auxquelles nous devons constamment nous attendre avec nos élèves.

Au bout d'un instant, n'ayant plus rien à dire, Raoul et Ludovic se retirèrent. Ce dernier était songeur et restait sous le coup de la première impression que lui avait causée la sœur de son ami. Son cœur avait des battements depuis longtemps arrêtés et il sentait courir dans ses membres une chaleur douce et fortifiante, qui semblait vouloir passer dans ses veines et réchauffer son sang. Le baron, qui observait Ludovic, se disait :

– Il est sous le charme, le voilà pris, j'en étais sûr, cela devait être. Parbleu, je le connais, mon Mégrigny, il est toujours aussi prompt à s'enflammer ; est-ce qu'une belle fille comme ma sœur ne devait pas s'emparer de lui du premier coup ? Il n'a jamais su résister à l'attrait de deux beaux yeux ! et il n'en a pas souvent rencontré des beaux yeux doux et caressants comme ceux de ma sœur ! Ah ! ah ! c'était une ingénue, une jeune fleur immaculée qu'il lui fallait pour le tirer de son engourdissement et, par une commotion, réveiller ses sens et leurs appétits !

La voiture les emportait, brûlant le pavé.

– Eh bien, mon cher Ludovic, dit le baron, comment trouves-tu Blanche de Simiane ?

De Mégrigny sursauta.

– Charmante, adorable ! répondit-il ; je n'avais pas assez de mes yeux pour l'admirer ; je me grisais de la lumière pénétrante de son regard et de cet enivrant parfum d'innocence et de pureté qui se dégage de toute sa personne. Ah ! Raoul, jamais je n'ai été dans un pareil ravissement !

– Mais c'est de l'enthousiasme, cela.

– De l'enthousiasme, de l'exaltation, du délire, c'est tout ce que tu voudras.

– Diable, diable !

– Jamais, non, jamais, aucune jeune fille n'a produit en moi une impression semblable. Raoul, le regard troublant de ta sœur m'a bouleversé dans tout mon être.

Le baron se mit à rire. Puis, au bout d'un instant :

– Ludovic, dit-il d'un ton sérieux, ne va pas t'amuser à devenir amoureux de Blanche.

De Mégrigny tressaillit, regarda fixement Raoul et, secouant la tête :

– Je ne peux plus être amoureux, répliqua-t-il avec un accent de tristesse profonde.

XVIII

BLANCHE SERA TA FEMME

De Simiane fut reçu à Philadelphie avec une froide politesse, mais en même temps avec tous les égards dus à un baron français muni des pouvoirs d'un archi-millionnaire.

Il remit à M. Pankrop, l'exécuteur testamentaire de Mme Moronval, la lettre de Me Mabillon, plaça sous ses yeux le mandat qui l'accréditait auprès de lui et déposa entre ses mains différents actes, lesquels, revêtus de toutes les signatures exigées par le code français, établissaient que Ludovic de Mégrigny était bien le neveu de Mme Moronval, désigné dans son testament, puisque, comme le disait ledit testament, il était le fils de Jean-Antoine de Mégrigny et de Honorine de Mégrigny née de Mathis, son épouse, tous deux décédés.

Les actes furent examinés et ses pouvoirs étant reconnus, le baron se mit à la disposition de M. Pankrop.

Les affaires de la succession marchèrent assez rapidement, malgré certaines difficultés qui restaient encore à aplanir.

Le baron assista à plusieurs réunions et vacations où sa présence était jugée nécessaire ; il donna les signatures qui lui furent demandées ; enfin il remplit son mandat en conscience. Et si l'exécuteur testamentaire savait quelque chose de la conduite scandaleuse que le baron avait menée à

Paris, il dut se dire qu'on avait beaucoup exagéré les choses et que le mandataire de M. de Mégrigny ne méritait pas absolument la mauvaise réputation qu'on lui avait faite.

Les immeubles étaient vendus et M. Pankrop encaissait toutes les sommes revenant à la succession, qu'il convertissait aussitôt en bonnes valeurs mobilières françaises.

Le baron n'allait pas tarder à retourner en France, et il se réjouissait d'y rentrer avec les millions de l'héritage. Mais il fut bien étonné, pour ne pas dire fort désappointé, quand on lui apprit que toutes les valeurs avaient été expédiées au notaire de Paris, qui en devait faire le dépôt à la banque de France, au nom de M. de Mégrigny. Quant au numéraire, – une somme qui dépassait deux millions, – il avait été versé à la banque de Philadelphie, et M. de Mégrigny, assisté du notaire, toucherait cette somme lui-même, en or français, à la banque Rothschild.

C'était ainsi, dit-on au baron, que les choses devaient être faites. De Simiane n'était pas content, mais que pouvait-il dire ? Il n'avait qu'à ne pas laisser trop voir sa mauvaise humeur.

Cependant, la veille de son départ de Philadelphie, M. Pankrop lui remit une lettre de change de cent cinquante mille francs payable à Paris, à la banque Franco-Américaine. Cette somme de cent cinquante mille francs était le reliquat de toutes les sommes encaissées au compte de la succession par l'exécuteur testamentaire.

Enfin le baron n'allait pas retourner en France sans rien emporter.

Il s'embarqua et se retrouva à Saint-Nazaire deux mois et vingt-deux jours après en être parti. On était à la mi-mai. Les frimas étaient fondus, la terre de France avait repris ses riches et belles parures, les oiseaux frileux étaient revenus et, déjà, dans les buissons et les feuillages des arbres on entendait les joyeux gazouillements des nids.

Le baron ne s'amusa pas à faire l'école buissonnière le long des routes. Douze heures après avoir mis les pieds sur le sol de France, il tombait dans les bras de Ludovic, qu'il n'avait pas prévenu de son arrivée, mais qui l'embrassa avec effusion, manifestant aussi la joie qu'il éprouvait de le revoir.

– Mon cher Raoul, dit Ludovic, grâce à toi, à ton activité, à ton dévouement, mes millions sont à la banque de France ; mais je ne peux pas les y laisser tous ; il y a une grosse somme en or qu'il va falloir employer. Comment ? J'ai essayé d'y songer, mais j'ai si peu d'idées… La tête est toujours faible et, tu le vois, le corps n'est pas dans un meilleur état. J'attendais ton retour avec impatience, car plus que jamais je vais avoir besoin des conseils de ton amitié, de ton dévouement, de tes services.

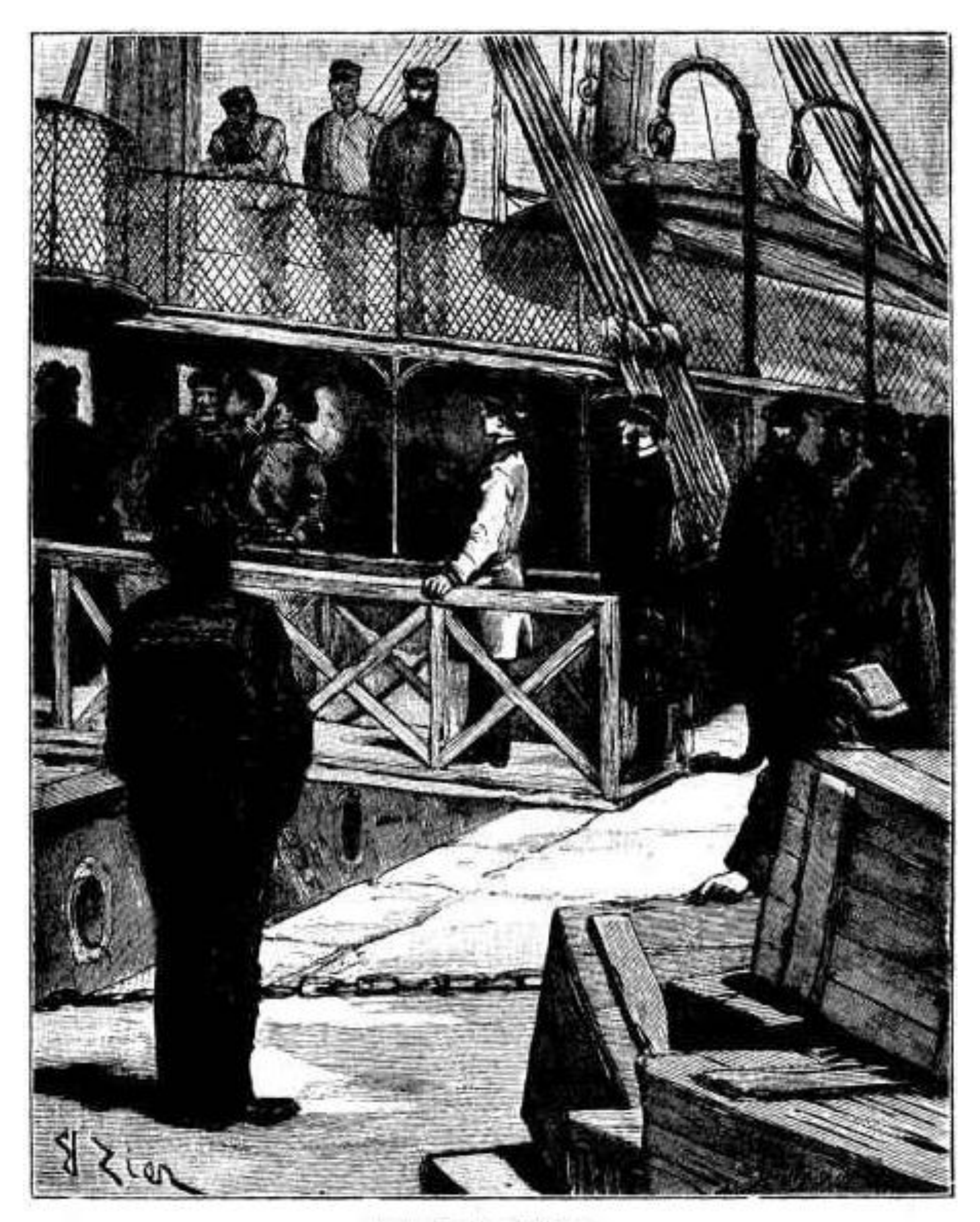
– Tu sais bien que je suis tout à toi, que je t'appartiens corps et âme.

– Eh bien, qu'est-ce que nous allons faire ? Je ne croyais pas qu'une grande fortune fût aussi embarrassante.

– Allons donc, tu sauras bien t'en arranger.

– Oui, si, comme en Amérique, tu te mets en mon lieu et place.

– C'est entendu ; mais il me faudra de nouveaux pouvoirs.



Il s'embarqua. (P 650.)

– Je te les donnerai.

– Alors tout ira bien. Tout d'abord, nous allons nous occuper de remonter ta maison. Tu ne peux plus rester dans

cet appartement, qui n'est plus ce qui convient à un millionnaire.

– C'est ce que je me suis dit. Si je pouvais racheter mon petit hôtel de la rue Blanche.

– Laisse donc ton hôtel à celui qui l'occupe maintenant ; c'est trop modeste pour toi ; nous trouverons beaucoup mieux que cela dans ce nouveau et beau quartier que traversent les avenues Niel, de Villers, de Wagram, la rue de Courcelles, les boulevards Pereire, Bineau, et qui s'étend dans tout l'ancien parc de Neuilly. C'est de ce côté, en dehors des murs de la ville, que se porte le Tout Paris élégant et riche. Il y a là des hôtels superbes. Sois tranquille, nous te trouverons une magnifique demeure, qui ne laissera rien à désirer : belles écuries et remises, jardin spacieux, grands ombrages. Un tapissier, que je connais, te meublera ton hôtel richement, et dans les goûts du jour.

Plus tard, quand tu auras recouvré la santé, il te faudra aussi une résidence d'été avec plaines et bois bien peuplés pour le plaisir de la chasse.

Ludovic sourit tristement.

– Il y a partout des châteaux à vendre, continua le baron, nous trouverons facilement à acheter un superbe domaine, plus ou moins loin de Paris, selon qu'il te plaira.

Mais nous avons le temps de parler du domaine, pensons d'abord à ce qui presse le plus : ton installation à Paris, dont je vais m'occuper sans retard.

– Oui, mon cher Raoul.

– Il est bien entendu que tu t'en rapportes entièrement à moi, que j'aurai carte blanche ?

– Puisque je te donnerai tous pouvoirs d'agir en mon nom !

– C'est juste, mon cher Ludovic ; on ne peut pas mieux dire.

À propos, j'ai une lettre de change, payable à Paris, qu'on m'a remise à Philadelphie, contre un reçu, bien entendu. La voici ; elle est de cent cinquante mille francs.

– Eh bien, Raoul, tu toucheras cette somme.

– Je ne demande pas mieux ; mais pour que je puisse recevoir la somme moi-même, il faut que la lettre de change soit passée à mon ordre. Tiens, voilà l'encre et voici une plume.

Ludovic ayant écrit : Payez à l'ordre de, etc.… le baron remit la lettre de change dans son portefeuille.

– Je t'apporterai la somme, dit-il.

– Cela n'est point pressé, plus tard ; nous reparlerons de ces cent cinquante mille francs quand nous réglerons nos comptes.

– Hein, nos comptes ? fit de Simiane.

– Sans doute ; ne suis-je pas déjà ton débiteur et ne vas-tu pas encore être forcé de faire de nouvelles dépenses pour moi ?

– Oh ! Ludovic, répliqua le baron d'un ton de reproche, est-ce qu'un ami comme moi fait payer ses services ?

– Mon cher Raoul, je connais ton désintéressement ; mais je sais ce que j'ai à faire. On ne paie pas les services et le dévouement d'un ami, on les récompense.

– Avec toi, mon cher Ludovic, répondit le baron d'une voix mielleuse, il est impossible d'avoir le dernier mot.

Tout bas il se disait :

– En attendant mieux, je tiens déjà cent cinquante mille francs.

Après un bout de silence, il reprit :

– Si tu le veux bien, Ludovic, nous parlerons d'autre chose.

– Oui, parlons d'autre chose, dit de Mégrigny, qui sembla se ranimer ; vois-tu, toutes ces questions d'affaires et d'argent me fatiguent.

– Eh bien, cher ami, donne-moi des nouvelles de ma sœur. Une lueur éclaira le regard éteint de Ludovic.

– Mon cher Raoul, répondit-il d'une voix qui sortait de son atonie, j'ai à peine entendu tout ce que tu m'as dit tout à l'heure ; je ne pensais qu'à Mlle Blanche et à te parler d'elle. Mlle de Simiane se porte à merveille ; quelle riche santé ! Comme c'est beau la jeunesse dans son radieux épanouissement ! En elle, tout rayonne, elle a le soleil dans les yeux !

De Simiane sourit.

– Alors, fit-il, tu es allé la voir quelquefois ?

– Je n'ai pas laissé passer une semaine sans qu'elle eût ma visite.

– Tu y a mis du dévouement.

– Non, c'était un plaisir, un doux plaisir, le seul que je puisse goûter encore.

– Que te disait-elle ?

– Elle n'est pas causeuse ; cela se comprend, une enfant si jeune et qui ne sait rien encore de la vie ! Mais si elle parle peu, j'ai pu deviner quelle réfléchissait beaucoup. Dans cette jolie tête de jeune fille, il y a un monde de pensées… Elle était gênée avec moi, elle me connaît depuis si peu de temps ! Elle m'accueillait avec une grâce charmante, le sourire sur les lèvres, et quel sourire ! les anges seuls peuvent en avoir de pareils !

Si peu causeuse qu'elle soit, nous parlions de toi. Dame, nous ne pouvions guère avoir un autre sujet de conversation. Elle t'aime beaucoup. Te sachant parti pour trois mois, elle compte les jours et attend ; mais on voit qu'elle est impatiente de te revoir. Sans qu'elle m'en ait rien dit, j'ai compris qu'elle se souvenait de tes paroles et espérait que tu la retirerais du pensionnat, comme tu lui en as fait la promesse, dès que tu serais de retour à Paris.

– C'est toujours mon intention.

– Va-t-elle être heureuse, la chère enfant !

– Et comme je te l'ai dit, Ludovic, je lui chercherai un mari.

De Mégrigny resta un instant la tête baissée, comme accablé ; puis se redressant brusquement :

– Écoute, Raoul, dit-il, écoute : tu sais quelle impression ta sœur a produite sur moi la première fois que je l'ai vue ; eh bien, loin de s'effacer, cette première impression est devenue de plus en plus vive à chacune de mes visites.

Le baron eut un nouveau sourire d'une expression indéfinissable. Ludovic poursuivit :

« – Ne va pas t'amuser à devenir amoureux de Blanche, » m'as-tu dit sur le ton de la plaisanterie.

Ah ! Raoul, tu ne savais pas si bien dire ; et moi je ne croyais pas, je ne pouvais pas croire que cela pût arriver. Moi, une chose écroulée, détruite, une ruine ; moi, âgé de trente ans et déjà un vieillard, moi devenir amoureux ! Est-ce que c'était possible ? Eh bien, oui, c'était possible, et la chose est arrivée. Raoul, l'amour s'est emparé de moi avec une violence extraordinaire ; j'aime Mlle de Simiane, je l'aime comme je n'ai jamais aimé, je l'adore !

– Que me racontes-tu là ! exclama le baron, jouant la stupéfaction.

– Raoul, ne te hâte pas de me dire que je suis un insensé ; je t'en prie, laisse-moi continuer.

– Mais tu vois bien que je t'écoute avec intérêt, et si ma surprise…

– Ta surprise, mon ami, est légitime et je la comprends. Oh ! toi aussi, tu me comprendras quand tu sauras quelle heureuse influence ta sœur exerce sur ton ami. Quand je suis près d'elle, je reprends courage et me remets à espérer ; il me semble que je sors de mon anéantissement et je retrouve toutes mes facultés. Sous le charme de son sourire d'une douceur angélique, sous la clarté de son regard limpide et pénétrant, qui contient je ne sais quel fluide magnétique, je me sens galvanisé ; le sang passe plus chaud dans mes artères, c'est la vie qui rentre en moi !

J'étais, tu le sais, dégoûté de vivre ; maintenant je ne veux plus mourir parce que, n'étant plus un désespéré, l'avenir s'élargit sous mes yeux et change d'aspect ; il m'apparaît plein de promesses, ensoleillé, avec des sourires et des joies ineffables. Et c'est ta sœur, Raoul, c'est ta sœur qui, en opérant ma transformation, a tout changé autour de moi. Il me semble que je reprends possession de ma jeunesse.

Oh ! mon ami, Blanche près de moi, ce serait tout : plus rien à désirer ni à envier puisque tous les bonheurs me seraient donnés à la fois.

Je serais ranimé par le timbre harmonieux de sa voix ; son regard si pur, si doux et en même temps si puissant sur moi, verserait à flots la vie dans tout mon être. Raoul, ne vois pas l'homme que je suis, mais l'homme que je serai. Rappelle-toi ce que j'étais il y a seulement six années ; tu me reverras ainsi. Je le sens, va, je ne suis pas si délabré, si épuisé que je ne puisse revenir à la santé et recouvrer toutes mes forces éteintes.

– J'en ai la conviction, mon cher Ludovic.

– Ah ! si je n'avais pas cet espoir, les millions de ma tante d'Amérique m'importeraient peu, car ce ne sont pas eux qui me donneraient la joie de vivre ; si je n'avais pas cet espoir, Raoul, je ne t'aurais point parlé comme je viens de le faire ; le secret de mon amour pour ta sœur serait resté enseveli au fond de mon cœur. Enfin, c'est parce que j'ai cet espoir et que je ne redoute point d'unir ma destinée à celle de ta sœur, que j'ai l'honneur de te demander la main de Mlle Blanche de Simiane.

De Mégrigny s'était levé et, craintif, il regardait le baron, cherchant à deviner dans le jeu de sa physionomie la réponse qu'il allait lui faire. De Simiane avait l'air de réfléchir profondément.

– Eh bien ? fit Ludovic anxieux.

– Mon cher ami, répondit enfin le baron, dès que tu as commencé à me parler de Blanche, j'ai deviné la conclusion de ton discours ; ma grande amitié pour toi ne peut te laisser aucun doute sur mon désir de voir se resserrer encore les liens qui nous unissent. Cependant, je crois devoir te faire observer que tu es immensément riche et que Blanche…

– La fortune n'est rien, entends-tu, rien ? interrompit vivement de Mégrigny ; si mes millions pouvaient être un obstacle à cette union de laquelle j'attends ma résurrection, je les renverrais d'où ils viennent.

– Tu n'ignores pas, reprit le baron, dans quelle situation je me suis trouvé avant et après la mort de ma mère ; il m'a fallu contenter la rapacité de mes terribles créanciers, et si je devais aujourd'hui rendre des comptes à ma sœur et même lui donner une dot, je serais mis dans un embarras dont je ne pourrais peut-être pas sortir.

De Mégrigny haussa les épaules.

– Comment, dit-il, peux-tu craindre que je te crée des embarras ? Est-ce que je m'occupe de ce que possède Mlle de Simiane ? est-ce que je pense à demander une dot ? Ne suis-je pas assez riche pour elle et pour moi ? Une dot ! S'il lui en faut une, je la lui donnerai, moi, en prenant un million sur ma fortune.

De Simiane saisit la main de Ludovic.

– Cher et généreux ami ! prononça-t-il d'une voix attendrie.

– Mlle de Simiane, reprit de Mégrigny avec feu, est un trésor qui vaut tous les millions du monde ; c'est ce trésor, ce trésor unique que je désire posséder.

Mais, continua-t-il, devenant subitement soucieux et inquiet, Mlle Blanche consentira-t-elle à devenir ma femme ?

– Pourquoi ne consentirait-elle pas ?

– Ah ! pourquoi, fit Ludovic en secouant tristement la tête. Tiens, je me regarde dans cette glace et je me sens traversé par un frisson de crainte. Hélas ! je ne vois en moi rien de séduisant, rien qui puisse répondre à ces jolis rêves que font toutes les jeunes filles, et au milieu desquels apparaît toujours un beau jeune homme de tournure élégante et riche de santé.

– Mon cher ami, répliqua le baron, Blanche est une enfant sérieuse et réfléchie, qui ne ressemble pas à tant d'autres jeunes filles évaporées et frivoles ; elle placera les qualités du cœur de son futur époux bien au-dessus de ses avantages physiques. Tu n'as aucune crainte à avoir, tu plairas à Blanche, j'en suis certain ; je n'aurai même pas à plaider ta cause. Tu peux donc être absolument tranquille : Blanche sera ta femme…

* *

*

Le lendemain les deux amis allèrent voir la jeune fille. Le baron annonça à sa sœur qu'elle n'avait plus que quinze jours à rester au pensionnat.

– Je suis bien heureuse ! dit-elle tout bas à son frère en l'embrassant.

Elle n'avait pas besoin de dire qu'elle était heureuse, la chère petite, on le voyait à la joie qui éclatait dans son regard. Sortir du couvent, c'était pour elle sortir d'un sépulcre.

Le baron n'eut pas seul le bénéfice de la joie qu'éprouvait sa sœur, de Mégrigny en eut sa part. Blanche lui parla très gracieusement et avec une grande amabilité. Il n'en fallait pas davantage pour que Ludovic se sentît transporté au septième ciel. Il faut si peu pour contenter les amoureux et ils sont si prompts à s'illusionner.

La jeune fille dit à son frère :

– J'ai été très heureuse des visites que M. de Mégrigny a bien voulu me faire et je lui en garde dans mon cœur une vive reconnaissance.

– Oh ! mademoiselle, dit Ludovic palpitant d'émotion, vous me rendez très heureux moi-même en disant que vous avez éprouvé quelque plaisir à recevoir mes visites. Mais ce n'est pas assez pour moi de vous avoir procuré quelques instants de distraction, c'est le bonheur pour toute la vie que je voudrais pouvoir vous donner.

Blanche, qui ne comprit pas le sous-entendu de ces paroles, eut un adorable sourire pour remercier Ludovic.

Celui-ci, ébloui, enivré, saisit la main de la jeune fille et la porta passionnément à ses lèvres.

C'était un peu hardi dans le parloir d'un couvent ; mais Blanche ne fit point cette remarque, pas plus qu'elle ne

s'aperçut de l'espèce d'affolement dans lequel elle avait mis de Mégrigny.

Elle eut un nouveau sourire, non moins adorable que le premier, qui acheva de bouleverser le pauvre amoureux.

Si, à cet instant, une religieuse ne fût pas entrée dans le parloir, il serait tombé aux genoux de la jeune fille et, éperdu, il lui aurait crié :

– Blanche, je vous aime, je vous adore, vous m'avez rendu fou d'amour !

– Mon cher, lui dit le baron à l'oreille, tu ne t'observes pas assez, prends garde !

Raoul échangea encore quelques paroles avec sa sœur et les visiteurs se retirèrent.

– Je n'ai pas bien compris les paroles que tu m'as glissées à l'oreille, dit de Mégrigny quand ils furent sortis de la maison, quelle recommandation m'as-tu faite ?

– Je t'ai dit de prendre garde.

– À quoi ?

– À ne point travailler toi-même contre tes projets ; je t'ai vu prêt à commettre une sottise ; en amour, mon cher, comme en beaucoup d'autres choses, il ne faut point aller trop vite ; une jeune fille s'effarouche aisément ; je connais Blanche ; avec elle, plus encore qu'avec une autre, il faut agir avec précautions, patienter, savoir attendre. Donc, ne brusquons rien afin de ne pas compromettre notre succès.

De Mégrigny laissa échapper comme une plainte.

– Avant tout, continua le baron, il faut que Blanche soit préparée à t'écouter ; tu sais que tu peux compter sur ton ami, laisse-moi faire. Je te l'ai dit et je te le répète, Blanche sera ta femme.

– Et si elle ne m'aime pas ?

– Elle t'aimera.

– Pourtant…

– Elle t'aimera, te dis-je, il faut qu'elle t'aime !

Quand elle se retrouva seule, Blanche murmura :

– Plus que quinze jours ! et après…

Un sourire intraduisible se dessina sur ses lèvres roses et vint éclairer sa douce physionomie.

Debout devant la fenêtre ouverte, respirant avec délice l'air qu'embaumaient les fleurs du jardin, son regard se perdit dans l'infini, comme si elle avait voulu qu'il accompagnât le vol rapide de ses pensées.

Après ! Que de choses ce mot voulait dire.

C'était le rêve devenant la réalité.

C'était l'avenir s'ouvrant enfin, large, devant elle, et souriant à ses aspirations. C'était le mouvement de la vie auquel elle se trouverait mêlée. C'était la satisfaction donnée à tous ses désirs. C'était l'inconnu, si souvent redoutable, mais qui ne l'effrayait point, car elle se sentait, au contraire, irrésistiblement attirée vers lui. C'était voir et connaître. C'était… elle ne savait pas, elle ne pouvait pas savoir tout ce que c'était, ni même le soupçonner. Enfin, ce n'était plus le couvent, c'était le monde…

Elle ramena son regard sur les objets qui l'entouraient, puis s'étant assise, lentement sa tête charmante s'inclina sur sa poitrine et elle resta songeuse.

À quoi songeait-elle ? Eh ! mon Dieu, à quoi songent les jeunes filles dans le silence et le calme de la solitude ? Toujours à l'avenir, c'est-à-dire à toutes les choses rêvées.

C'était à cela que Blanche songeait ; et dans cet avenir dont elle soulevait le voile et au milieu de tant de choses rêvées, elle plaçait un grand et beau jeune homme de tournure élégante, de manières distinguées, à la voix harmonieuse, au sourire doux et triste, au regard tendre et rêveur, ayant le haut et large front d'un penseur.

Oh ! ce n'était pas une image créée par son imagination, entrevue dans un rêve et souvent évoquée, qui se présentait à elle. Ce beau jeune homme elle l'avait vu, elle le connaissait.

Plusieurs fois il était venu au pensionnat, accompagnant le père et la mère de deux élèves, les deux sœurs, l'une âgée de douze ans, l'autre de dix ans, qui étaient ses petites cousines.

La première fois qu'il avait vu Blanche au parloir dont, ce jour-là, elle avait la garde, il l'avait tout de suite remarquée et souvent regardée, furtivement, séduit par sa grâce, sa distinction, son air candide plus encore que par sa beauté.

Deux fois de suite le regard de la jeune fille avait rencontré celui du jeune homme et elle avait senti comme une flamme pénétrer en elle. Une sensation étrange, jusqu'alors inconnue, mais qui n'avait rien de douloureux, au

contraire, avait fait battre son cœur et monter le rouge à son front.

Cette impression se serait peut-être effacée ; mais elle avait revu le jeune homme et chaque fois, sous son regard ardent, elle s'était sentie troublée et toute palpitante.

Le jeudi, quand le temps le permettait, les élèves étaient conduites à la promenade. Or, un jeudi et un autre encore, le jeune homme s'était trouvé dans une allée du bois de Vincennes sur le passage de ces demoiselles, et Blanche avait très bien vu avec quelle avidité ses yeux la cherchaient dans les rangs, parmi ses compagnes, et très bien vu aussi l'expression de bonheur que prenait sa physionomie dès que son regard avait rencontré le sien.

– Il pense à moi, s'était-elle dit.

Et toute frémissante d'émoi, elle avait ajouté :

– Il m'aime !

Si naïve et si innocente que soit une jeune fille, il est des choses qu'elle devine aisément. Blanche ne se trompait pas ; elle était aimée, ardemment aimée.

Cette découverte en amena une autre : la jeune fille comprit que ce qu'elle éprouvait n'était pas autre chose que les émotions de l'amour qui s'était emparé de son cœur.

Blanche ne se demanda point s'il était digne d'elle, si, faisant appel à sa raison, elle ne devait pas se défendre contre elle-même ; aucune pensée triste ne vint assombrir les rayonnements de son âme. Elle aimait, elle se sentait aimée, elle s'abandonna tout entière à son ravissement.

Jamais une parole n’avait été échangée entre eux. À quoi bon ? Est-ce que les regards des amoureux n’ont pas assez d’éloquence ?

Cependant, malgré tout ce qu’il avait pu lire dans les yeux de Mlle de Simiane, le jeune homme s’était demandé s’il était réellement aimé.

Quand il s’agit de sentiment, des choses du cœur, la perspicacité de la femme est de beaucoup supérieure à celle de l’homme.

Quand Blanche avait si bien su comprendre qu’elle était aimée, le jeune homme n’avait pu acquérir la même certitude. Il doutait. C’est que la jeune fille, timidement réservée, ne s’était pas laissée complètement deviner.

Chez la jeune fille, comme chez toutes les femmes, d’ailleurs, il y a toujours des choses cachées au fond du cœur que le plus fin observateur n’arrive pas à découvrir. Et puis l’amour sincère, l’amour vrai ne sait pas se défendre contre la crainte et le doute.

Blanche avait entendu appeler le jeune homme Henri.

Plus tard, en interrogeant une des petites cousines, elle avait appris qu’il se nommait de Bierle.

Un autre jour elle avait demandé :

– Que fait-il, M. Henri ?

– Il écrit, répondit la fillette.

– Ah ! il écrit ?

– Oui, c’est un poète.

Ce titre de poète donné à Henri mit en travail l'imagination ardente de Blanche. Il était poète, c'est-à-dire un homme au-dessus des autres ; chauffant son enthousiasme, elle le voyait s'élever, grandir, devenir un Victor Hugo, un Lamartine, un de Musset ; elle le plaçait sur un piédestal, posait sur son front l'auréole du génie, et, près de lui, triomphante, elle s'enveloppait dans le rayonnement de sa gloire.

Depuis qu'elle l'avait vu la dernière fois, trois mois s'étaient écoulés ; mais elle était sans inquiétude. Elle savait, toujours par la petite cousine, qu'il n'était pas à Paris.

Appartenant à la rédaction d'un grand journal parisien, son directeur l'avait envoyé en Algérie où il écrivait, sur notre grande colonie africaine, une série d'études, prises sur le vif, qu'il envoyait au journal. Mais il allait bientôt revenir.

Et bientôt aussi, dans quinze jours, Blanche allait quitter le pensionnat.

Elle était si pleine de confiance en l'avenir qu'elle avait rêvé, qu'elle s'était fait, selon les aspirations de son âme, qu'aucune crainte ne venait troubler la quiétude de son esprit, se mêler à sa joie.

Elle ne pensait point, la chère petite, qu'elle pût être, pour toujours, séparée de Henri, que c'était fini, qu'elle ne le reverrait plus.

Non, elle n'avait point de ces idées-là. Quelque chose lui disait qu'il saurait bien la retrouver. Oui, ils se reverraient bientôt. Alors tous ses rêves deviendraient la réalité.

Blanche croyait au dieu des amoureux.

XIX

MENÉES TÉNÉBREUSES

Quand de Mégrigny parla à Me Mabillon des nouveaux pouvoirs qu'il voulait donner au baron de Simiane, le notaire ne dissimula point sa vive contrariété.

Cependant il ne crut pas devoir répéter au jeune homme ce qu'il lui avait déjà dit au sujet de M. de Simiane. Il savait d'avance que ce serait prêcher dans le désert. Et puis, disons-le, il ne s'intéressait plus autant à Ludovic dont l'aveuglement le stupéfiait.

Prenant pour prétexte que M. de Mégrigny n'avait besoin de personne pour gérer sa fortune, qu'il pouvait parfaitement s'occuper lui-même de ses affaires, il refusa net de faire l'acte qui lui était demandé.

C'eût été une complaisance coupable, selon sa conscience d'honnête homme, qu'il ne voulait pas avoir à se reprocher.

Force fut à de Mégrigny de s'adresser à un autre officier ministériel, lequel, moins scrupuleux que Me Mabillon ou, peut-être, ne connaissant pas bien les antécédents du baron, rédigea le mandat conférant au mandataire de M. Ludovic de Mégrigny et sans restriction, comme le voulait de Simiane, les pouvoirs les plus étendus et les plus complets.

Bien décidé à rompre avec le passé, de Simiane n'avait pas revu ses anciens compagnons de débauche ; il n'allait plus au cercle ; Bouton-de-Rose avait pris un autre amant, et il ne s'était pas donné une nouvelle maîtresse pour remplacer la danseuse ; enfin la chronique scandaleuse ne parlait plus du baron de Simiane.

C'est alors qu'on avait commencé à dire de lui :

« – C'est un converti. »

La vérité de tout cela était que, chez le baron, l'amour de l'argent avait brusquement succédé à l'amour des plaisirs. Oh ! il n'aimait pas l'argent à la manière de l'avare qui entasse, entasse toujours. D'ailleurs, pour entasser, remplir des coffres d'or, il faut pouvoir ; le baron n'en était encore qu'à la convoitise. Ruiné, il voulait une nouvelle fortune. Il était pris de la rage de posséder, de redevenir riche. Comment ? Peu lui importaient les moyens, pourvu qu'il arrivât au but.

Il avait encore un assez grand train de maison. Ce n'était que plus tard qu'il devait vendre ses chevaux, ses voitures, et ne plus avoir que trois domestiques.

Bien qu'il ne se livrât plus à de folles dépenses, il n'avait pas à se préoccuper beaucoup de ce qu'il pouvait ou non dépenser. Il n'était plus à court, aux abois comme jadis. Les pouvoirs de de Mégrigny, qu'il avait en mains et qui lui permettaient de tripoter à son aise avec les millions, lui procuraient différentes ressources. L'argent ne lui manquait pas, il aurait pu en avoir plus encore.

Et, cependant, c'était toujours, disait-il, avec le plus grand désintéressement qu'il s'occupait des affaires de son ami.

Par exemple, il y mettait du zèle et une activité merveilleuse.

L'hôtel avait été acheté, un hôtel magnifique dans l'ancien parc de Neuilly, avec vastes communs, grand jardin et superbes ombrages ; et, déjà tout était convenu avec un tapissier pour la décoration et l'ameublement de la princière demeure.

Quand le baron eut fait visiter l'immeuble à Ludovic, et l'eut entretenu de ce qui avait été décidé avec le tapissier, de Mégrigny, enchanté, lui dit :

– Ah ! mon ami, mon cher Raoul, il n'y a que toi pour savoir si bien faire ! Que de peines tu te donnes pour moi ! Pourrai-je jamais te récompenser assez de tes services ?

Le baron se récriait.

Est-ce qu'il demandait quelque chose pour sa peine ?

N'était-il pas suffisamment récompensé par le plaisir qu'il éprouvait d'être agréable à son ami, son futur beau-frère ?

Tenant à faire croire à son beau désintéressement, il se gardait bien de dire à de Mégrigny que s'il ne voulait rien recevoir de lui, il savait se faire payer autrement et grassement les services qu'il lui rendait.

Il ne concluait pas un marché au nom de son mandant sans que le pot-de-vin jouât son rôle ; et ils étaient gros les pots-de-vin qu'il exigeait.

Il ne disait pas non plus à Ludovic que, ayant maintenant les cartes en horreur, bien qu'il eût toujours la passion du jeu, il se proposait d'agioter à la bourse avec ses

valeurs mobilières, qui ne pouvaient pas rester ainsi immobilisées à la Banque de France. Enfin, il ne disait pas qu'il avait déjà retiré de la banque deux millions, lesquels étaient chez plusieurs agents de change pour être employés en reports, ce qui donnerait à chaque liquidation de quinzaine de jolis bénéfices qu'il empocherait pour son compte, et, bien entendu, sans en souffler mot.

C'était ainsi que le baron comprenait les affaires ; voilà comment il entendait se procurer des ressources.

– Après tout, se disait-il, je ne cause aucun dommage à Ludovic, puisqu'il touchera quand même et intégralement le revenu de son capital.

Les opérations de reports chez les agents de change marchaient bien. Le baron faisait travailler l'argent de son ami, n'avait-il pas raison ?

– Parbleu, oui, j'ai raison, se disait de Simiane après chaque liquidation, en sortant des agences les poches pleines.

C'était le produit des reports qui entretenait sa maison et lui permettait de faire encore bonne figure.

Et comme il était devenu économe ou, plutôt, comme il fuyait les plaisirs coûteux et ne s'approchait plus des tapis verts, l'argent, avons-nous dit, ne lui manquait pas.

Il se remettait à payer ses anciennes dettes, les plus gênantes, surtout, dont il tenait à se débarrasser.

Dès qu'un créancier criait un peu fort, montrait les dents, il le bâillonnait avec des billets de mille.

Blanche était sortie du couvent, et depuis six semaines qu'elle était avec son frère dans la vieille et vaste demeure des Simiane, elle était encore tout étourdie de sa nouvelle existence qui, cependant, n'avait rien de bien gai.

Elle ne voyait guère le baron qu'aux heures des repas ; il était toujours si occupé ! À l'exception de M. de Mégrigny qui venait chaque jour, régulièrement, passer une heure auprès de Blanche, le silence du vieil hôtel n'était point troublé par les visiteurs.

Ce n'était plus la monotonie du pensionnat, mais c'en était une autre.

Si, au couvent, Blanche s'était sentie trop à l'étroit, elle aurait pu trouver, maintenant, qu'elle avait trop d'espace dans ce vieil hôtel où elle était si souvent seule et pour ainsi dire complètement livrée à elle-même.

Mais, à dix-sept ans, une jeune fille se laisse prendre difficilement par l'ennui ; Blanche savait se créer des distractions : elle lisait, dessinait, jouait du piano. Et puis ses pensées peuplaient sa solitude ; c'était avec elles qu'elle s'entretenait. Ses pensées, n'était-ce pas tout un monde ?

Dans un des journaux que recevait le baron, elle avait lu un jour un article signé Henri de Bierle ; depuis elle lisait assidûment le journal où tous les trois ou quatre jours elle retrouvait le nom de celui qu'elle aimait. Elle avait acheté le volume de poésies de son cher poète, Les Frileuses. En une journée elle l'avait dévoré ; mais elle le relisait sans cesse, elle le savait par cœur ; sur plus d'une page elle avait laissé tomber des larmes.

Oh ! non, elle ne s'ennuyait pas.

Et cependant, souvent attristée, elle se disait :

– S’il est à Paris, il doit savoir que j’ai quitté le pensionnat, que je suis ici ; pourquoi ne vient-il pas ?



Elle le relisait sans cesse. (P. 664.)

Qu'il vînt chez M. de Simiane, elle aurait trouvé cela tout simple, tout naturel, dans son ignorance des choses de la vie, des usages du monde.

Il est vrai qu'un jour qu'elle avait à la main Les Frileuses, son frère lui avait dit :

– Je connais M. Henri de Bierle.

Mais ses tristesses n'étaient que passagères. Patiemment elle attendait, bien sûr qu'il pensait à elle comme elle pensait à lui et qu'elle le reverrait.

Le baron n'avait pas condamné sa sœur à vivre comme une recluse ; elle avait une voiture à ses ordres et pouvait sortir aussi souvent qu'elle le désirait.

On la voyait sur les boulevards, aux Champs-Élysées, dans les avenues du bois de Boulogne.

Elle ne remarquait point que sa grande jeunesse et sa beauté attiraient l'attention et qu'elle était beaucoup regardée. Elle pensait à Henri, et parmi les nombreux promeneurs qui passaient sous ses yeux, c'était Henri que son regard cherchait, croyant toujours qu'elle allait l'apercevoir.

Le dimanche, presque toujours, elle sortait accompagnée de son frère et de M. de Mégrigny, qui lui faisait assidûment sa cour, mais en se tenant extrêmement réservé, pour se conformer aux recommandations sans cesse renouvelées du baron, qui disait toujours :

– Tout va bien, mais prenons garde de l'effaroucher, ne brusquons pas les choses.

Blanche traitait Ludovic en ami, d'abord parce qu'il était l'ami de son frère, ensuite parce qu'il avait pour elle toutes sortes de prévenances, mille attentions délicates et charmantes, puis encore et surtout parce qu'elle sentait en lui la bonté et que chaque jour elle lui trouvait de nouvelles qualités.

Elle mettait sur le compte d'une bonne et sincère amitié, d'une affection quasi paternelle, les petits soins dont Ludovic l'entourait, son empressement auprès d'elle, sa sollicitude pleine de tendresse.

Elle le voyait si laid et le croyait si vieux qu'elle était à cent lieues de soupçonner ses véritables intentions.

De Mégrigny, la voyant si aimable avec lui, si sensible à ses attentions, était convaincu, ce qui était vrai, qu'il ne lui déplaisait point, et il caressait l'espoir qu'il n'avait plus beaucoup à faire pour être aimé.

– Permets-moi de sortir enfin de cette réserve que tu m'imposes, disait-il à de Simiane ; c'est un véritable supplice que tu me fais subir… Oh ! être forcé de les retenir toujours, ces brûlantes paroles d'amour qui montent de mon cœur à mes lèvres ! Raoul, laisse-moi lui faire connaître toutes mes pensées, permets-moi de lui dire que je ne vis plus que pour elle, que je l'adore !

– Non, pas encore, répondait de Simiane, plus tard, ne soyons pas si pressé.

Mais de Mégrigny avait hâte de voir se réaliser ses projets. Oh ! ce n'était pas pour donner satisfaction à des appétits sensuels qu'il désirait si vivement posséder Blanche ; il n'avait pas, et pour cause, de désirs charnels. Il aimait la jeune fille platoniquement, de cœur et d'esprit ; les

sens ne sont pour rien dans l'amour platonique. Mais il s'était persuadé que, en raison de l'influence que Blanche exerçait sur lui, il recouvrerait la santé dès qu'elle serait sa femme. Il l'avait déjà dit, il voulait sa résurrection.

Opiniâtrement, avec cette ténacité du vieillard et qui est particulière à certains malades, il revenait à la charge.

Toujours même réponse du baron :

– Non, pas encore.

C'est que de Simiane ne se berçait pas des mêmes illusions que Ludovic ; il savait que Blanche ne consentirait pas facilement à épouser de Mégrigny ; que, probablement, il lui faudrait recourir à la violence. Or, pour des raisons à lui, il ne voulait pas, avant quelques mois, entrer en lutte avec sa sœur.

Et comme de Mégrigny insistait, lui demandant de fixer au moins une époque, il lui dit :

– Nous allons bientôt quitter Paris tous les trois, nous irons passer la saison d'été au bord de la mer. Pendant ce temps, une armée d'ouvriers travaillera dans ton hôtel et, à notre retour, il sera prêt à te recevoir. Tout de suite après ton installation nous parlerons sérieusement du mariage.

– C'est encore trois ou quatre mois à attendre.

– Oui.

– Soit, j'attendrai.

Lorsque Blanche n'allait pas se promener avec son frère et de Mégrigny, elle ne sortait jamais sans être accompagnée de sa femme de chambre, qui se nommait Antoinette. C'était

une grande et belle fille de vingt-quatre ans, haute en couleur, à l'œil vit, hardi, effronté même ; elle avait le sourire faux, le regard sournois et plein d'astuce. Mais elle savait si bien se servir de l'hypocrisie, pour mettre un masque sur son visage, cacher ses défauts, ses vices, pour se donner un air modeste, réservé, naïf et plein de candeur, qu'on lui aurait, comme on dit, donné le bon Dieu sans confession.

Enfin, Antoinette était ce qu'on appelle une fine mouche.

C'était le baron qui, après lui avoir donné ses instructions, l'avait placée auprès de Blanche. Elle jouait près de la jeune fille, mais plus en apparence qu'en réalité, le rôle d'une duègne sévère. Sévère, pourquoi l'aurait-elle été avec cette bonne petite, toute de cœur, qui lui parlait avec tant de douceur, et la traitait plutôt en amie qu'en domestique ?

Si, souvent, lui faisant son éloge, elle entretenait Blanche de M. de Mégrigny, ainsi qu'on le lui avait recommandé, c'est que la jeune fille se plaisait à reconnaître elle-même toutes les belles qualités de l'ami de son frère.

Toutefois, elle ne répondait pas complètement à ce que de Simiane attendait d'elle. Elle ne cherchait pas à insinuer à sa jeune maîtresse que M. de Mégrigny rendrait sa femme très heureuse et qu'il était le mari qui lui convenait. Non, cela, elle ne le pouvait pas.

Au contraire, connaissant les intentions du baron et de M. de Mégrigny, elle se sentait prise pour la jeune fille d'une profonde pitié.

Quoi ! on voulait jeter cette fleur de jeunesse et de beauté dans les bras de ce déterré ! C'était monstrueux !

Antoinette ne pouvait pas empêcher cela ; mais elle se disait que si le baron forçait sa sœur à épouser M. de Mégrigny, celui-ci n'aurait rien à dire s'il lui arrivait certains malheurs conjugaux dont ne sont pas toujours exemptes des unions mieux assorties. Il aurait mérité son sort.

Comme on le voit, Antoinette, fille sans principe et dépourvue de sens moral, était, d'ores et déjà, disposée à fermer les yeux sur une intrigue amoureuse et même à lui prêter la main, si on le lui demandait.

Ce qui avait beaucoup contribué à établir une sorte d'intimité entre Mlle de Simiane et sa femme de chambre, c'est que celle-ci n'était pas une inconnue pour la jeune fille. En effet, à l'âge de dix-sept ans, recommandée par une amie de Mme de Simiane, Antoinette était entrée au service de la baronne, qui s'était intéressée à elle, l'avait dressée, ce qui n'avait pas été très facile, et mise à même de remplir assez convenablement les fonctions de femme de chambre.

Antoinette avait toujours été très gentille pour Blanche lorsque la jeune fille, en congé, venait passer un jour ou deux chez sa mère, et Blanche, très sensible à un témoignage d'affection, avait répondu par un sentiment d'amitié aux gracieusetés de la jeune femme de chambre.

Mais Antoinette était à peine restée deux ans au service de Mme de Simiane.

Le baron, alors en pleine vie de débauche, se livrait sans retenue à toutes ses passions. Pour lui, aucune femme n'était à dédaigner, du moment qu'elle était jeune et jolie. Il remarqua Antoinette, qui était dans toute sa fraîcheur, la trouva de son goût, fort appétissante et voulut la posséder.



Pendant quelque temps, pour la forme, elle lui tint la dragée haute. (P. 608.)

Dès les premières lutineries, la jeune femme de chambre se trouva extrêmement flattée d'avoir su plaire au fils de sa maîtresse. Pendant quelque temps, pour la forme, elle lui tint la dragée haute ; mais elle avait le vif désir de connaître ce

qu'elle ignorait encore, et sans que Raoul ait eu besoin d'employer de grands moyens de séduction, elle se donna, tout en ayant l'air d'essayer une dernière résistance.

Elle devint enceinte et, bientôt, il ne lui fut plus possible de cacher son état à sa maîtresse.

Sévèrement interrogée, elle répondit, non sans effronterie, qu'elle n'avait pas su résister aux sollicitations amoureuses de M. Raoul et qu'elle s'était donnée à lui.

Cette révélation causa à la baronne une nouvelle et profonde douleur. Mais, à tout prix, il fallait éviter un scandale. Désolée et indignée, Mme de Simiane fit à son fils des reproches sanglants, puis chassa Antoinette après lui avoir donné une somme de dix mille francs pour élever son enfant.

Le baron ne s'inquiéta pas beaucoup de ce qu'allait devenir la jeune fille ; il l'avait désirée, non aimée, et depuis qu'elle s'était donnée à lui, il avait eu déjà bien d'autres caprices.

Antoinette retourna dans son pays, en Franche-Comté, où, quatre mois plus tard, elle mit au monde un petit garçon.

Alors, elle écrivit au baron pour lui annoncer la naissance de son enfant. En même temps, elle se plaignait amèrement. Pourquoi ne pensait-il plus à elle ? Elle l'avait aimé, elle l'aimait toujours. Il n'avait pas le droit d'être aussi indifférent à son égard.

Sans être en grand émoi d'être père, ni beaucoup touché des reproches qu'elle lui adressait, de Simiane répondit à Antoinette, la félicitant de son heureuse délivrance. À sa lettre était joint un billet de mille francs.

Depuis, la jeune fille, qui était restée dans son village, avait écrit de temps à autre au baron, qui lui répondait quand il en avait le temps. Mais quand Blanche fut à la veille de sortir du couvent, de Simiane pensa à Antoinette pour en faire la femme de chambre de sa sœur. Pouvait-il mieux choisir ? Il connaissait Antoinette et la savait peu scrupuleuse. Et, puisqu'elle n'avait pas oublié le passé, elle lui serait absolument dévouée et n'hésiterait pas, s'il le fallait, à devenir sa complice. Donc, aucune autre ne pouvait mieux qu'elle l'aider à arriver au but qu'il poursuivait.

Il savait tout ce qu'il pourrait obtenir d'Antoinette s'il lui promettait de l'épouser, sauf à ne pas tenir sa promesse lorsqu'il n'aurait plus besoin d'elle.

En effet, s'appuyant sur sa maternité, devenir baronne était le rêve d'Antoinette. Sans scrupule comme elle l'était, elle pouvait, à un moment donné, se faire l'âme damnée du baron, être dans ses mains un instrument docile et terrible.

De Simiane avait cette conviction.

Et il ne se trompait pas : on prend la femme par la vanité et l'orgueil ; pour satisfaire son ambition, Antoinette, sans être absolument méchante, mais nature perverse, fille aux instincts bas et cupides, Antoinette était capable de tout.

Sûr qu'il pouvait compter sur elle, le baron lui adressa une lettre dont nous donnons le résumé en ces quelques mots :

« J'ai besoin de toi, viens à Paris de suite, je t'attends. »

Elle reçut la lettre le vendredi matin. Le samedi, dans l'après-midi, la tête haute, gonflée d'une joie orgueilleuse, elle rentrait à l'hôtel de Simiane.

Le baron la reçut immédiatement.

– Ah ! te voilà, lui dit-il, c'est bien, tu ne t'es pas fait attendre.

– Est-ce que je ne vous appartiens pas ? Comme autrefois votre volonté est la mienne et vos désirs sont les miens.

– Ma chère, tu es toujours charmante.

– Vous le dites, mais peut-être ne le pensez-vous pas, soupira-t-elle. Elle se mit à pleurer : ce n'étaient pas de fausses larmes, car elle était très émue ; cela lui faisait quelque chose de le revoir.

Ne pouvant plus se retenir, elle se jeta à son cou.

Raoul se prêta d'assez bonne grâce à cette tendre effusion.

Ensuite l'ayant fait asseoir et voyant qu'elle était disposée à l'écouter, il lui dit pourquoi il l'avait appelée à Paris. Il lui fit connaître quelques-uns de ses projets et lui expliqua comment elle pouvait être pour lui un auxiliaire précieux. C'était elle qu'il avait choisie pour être, non pas la servante de sa sœur, mais sa confidente et son conseil. Si elle répondait, comme il l'espérait, à ce qu'il attendait d'elle, elle n'aurait qu'à se féliciter plus tard d'avoir été son alliée.

– J'ai compris, répondit-elle, vous pouvez compter sur moi.

Quelques jours après, Blanche sortit du couvent.

– Reconnais-tu mademoiselle ? lui demanda le baron, en lui présentant son ancienne maîtresse.

– Oui, mon frère, c'est Antoinette.

– Eh bien, à partir de ce moment, Antoinette entre à ton service comme femme de chambre.

Blanche ne dissimula point sa satisfaction.

– Alors, reprit le baron, tu es contente d'avoir Antoinette pour femme de chambre ?

– Oui, mon frère, très contente. Autrefois, quand je n'étais encore qu'une enfant, Antoinette a été bonne pour moi ; aussi, je vous le dis devant elle, mon frère, il me sera agréable d'avoir Antoinette auprès de moi, et elle sera plutôt mon amie que ma femme de chambre.

– Alors, je vois que vous vous entendrez fort bien ensemble ; tout est donc pour le mieux.

Antoinette avait su gré à la jeune fille de ses bonnes paroles et de l'accueil gracieux qu'elle lui avait fait.

– C'est bon, s'était-elle dit, elle n'aura pas à faire à une ingrate et, à l'occasion, je saurai le lui prouver.

Nous savons comment Antoinette remplissait auprès de Blanche la mission de confiance dont le baron l'avait investie. Une douce parole, un sourire de la jeune fille lui faisaient oublier le rôle qu'elle devait jouer.

Cela ne l'empêchait pas de dire à de Simiane :

– Votre sœur est une mignonne enfant, douce comme un mouton et sans grande volonté ; le moment venu, elle fera tout ce que vous voudrez.

En réalité elle aurait voulu pour Blanche tout autre chose que ce que le baron avait en tête. Malgré ses mauvais

instincts, son manque de conscience et de scrupule, malgré sa vénalité et sa perversité, en dépit d'elle-même, elle éprouvait de la répugnance à être complice de ce qu'elle appelait une chose monstrueuse. Et si elle ne pouvait pas aller jusqu'à défendre la jeune fille contre son frère, elle la plaignait du fond du cœur.

XX

LES AMOUREUX

On était à Dieppe.

En ce temps-là, Dieppe n'avait pas une grande renommée, et sa belle plage n'était pas, à beaucoup près, ce qu'elle est aujourd'hui.

C'était sur la plage sablonneuse de Trouville, alors très à la mode, très courue, que se donnait rendez-vous le Tout-Paris mondain et élégant. Les autres villes de la côte normande étaient jalouses de Trouville.

Mais, comme toute chose, les engouements passent.

Dieppe et les principales stations balnéaires du littoral partagent maintenant avec Trouville l'honneur de recevoir ces milliers de personnes des deux sexes qui ont l'habitude de passer une saison chaque année au bord de la mer.

Nos personnages étaient à Dieppe depuis huit jours, confortablement installés dans un de ces grands hôtels qui ont une vue si belle et si étendue sur la Manche.

Ils étaient venus à Dieppe, de préférence à Trouville, précisément parce qu'ils étaient sûr de ne pas y rencontrer autant de Parisiens ; car ils étaient au bord de la mer pour prendre deux mois de repos, et non pour se retrouver mêlés au tumulte et aux agitations de la vie mondaine.

Blanche avait eu cette surprise, ce saisissement qu'on éprouve généralement la première fois qu'on se trouve en présence de la mer.

Tout d'abord elle avait pris plaisir à promener ses regards sur cette immensité liquide, toujours en mouvement, et à entendre le bruit sourd, et incessant des vagues.

L'apparition soudaine d'une voile au grand large l'avait émotionnée. De sa fenêtre elle avait vu, le matin, les bateaux sortir du port et y rentrer le soir avant la nuit ; elle s'était amusée à compter les barques des pêcheurs et autres navires qui évoluaient en pleine mer sous ses yeux ; elle s'était même intéressée à suivre le vol rapide et capricieux des mouettes blanches, rasant les flots dans lesquels se mouillaient leurs ailes.

Mais ce spectacle de la mer, si grandiose qu'il soit, est un peu toujours le même, et déjà Blanche en était lasse. Il ne lui offrait plus rien de nouveau.

Enfin la jeune fille ne s'amusait plus, ni dans sa chambre à écouter les histoires plus ou moins drôles que lui racontait Antoinette, ni sur la plage où il y avait trop de vent ou trop de soleil, ni au Casino où, rêveuse et d'un œil distrait, elle voyait danser des jeunes filles plus ou moins jolies mais toutes gaies et prenant du plaisir autant qu'elles en pouvaient prendre.

Blanche ne dansait pas, et cependant elle était souvent invitée.

– Il faut vous amuser aussi, lui disait Antoinette, pourquoi ne dansez-vous pas comme toutes ces jeunes filles ?

Blanche ébauchait un sourire et secouait la tête.

– Est-ce que vous n'aimez pas la danse ?

– Je l'aime beaucoup, au contraire. Tous les soirs, au pensionnat, nous dansions, entre jeunes filles.

– Eh bien, alors ? Je ne pense pas que vous ayez peur de ces jeunes messieurs, et je vous assure qu'il est plus agréable de danser avec un jeune homme qu'avec une jeune fille.

– Non, je ne veux pas danser ; je ne connais aucun de ces jeunes gens et aucune de ces demoiselles.

Et Blanche laissait échapper un soupir.

Un jour, Antoinette lui avait dit, la regardant fixement :

– Plus encore qu'à Paris, depuis que nous sommes ici je vous vois songeuse, triste. Qu'avez-vous ?

– Mais rien.

– Vous me cachez la vérité ; je suis sûre maintenant que vous avez un chagrin.

– Non, Antoinette, non, vous vous trompez.

La femme de chambre n'avait pas insisté ; mais elle était convaincue que sa jeune maîtresse avait une douleur au cœur dont elle voulait garder le secret. Mais quelle pouvait être la cause de cette douleur ou de ce chagrin ? C'était difficile à deviner.

– Oh ! il faudra bien que je sache un jour ce qui la rend si triste, se disait Antoinette.

On était aux premiers jours d'août, le temps était magnifique, on ne voyait pas un nuage dans le ciel bleu, un

vrai ciel d'Italie, et le soleil n'avait jamais plus chaudement caressé la terre de ses rayons d'or.

C'était l'après-midi, vers quatre heures ; baigneurs et baigneuses s'ébattaient dans l'eau salée, et il y avait de nombreux promeneurs sur la plage.

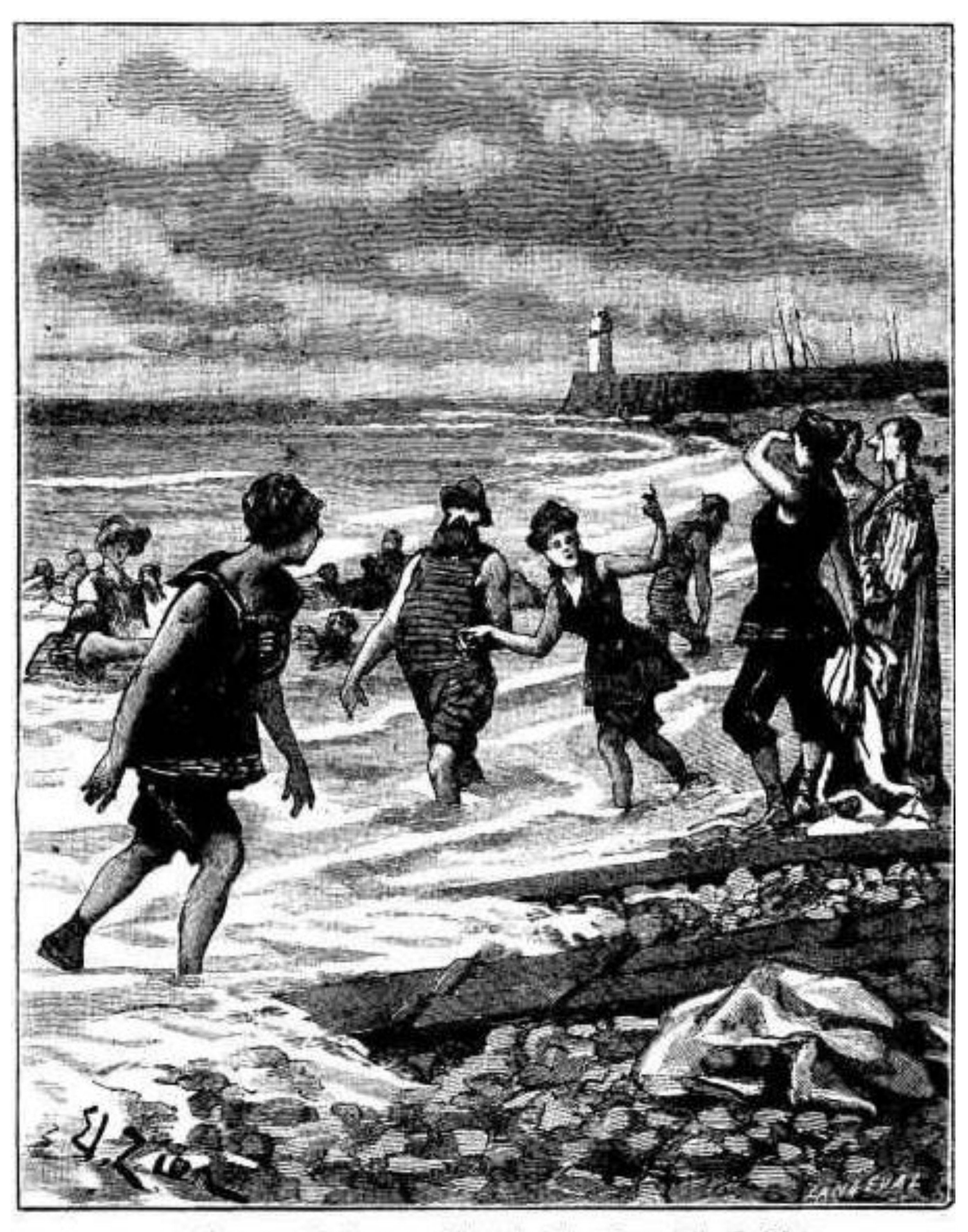
Pas de vent comme les jours précédents, seulement une douce brise venant du large, qui apportait aux promeneurs une fraîcheur agréable et bienfaisante. La mer était belle comme le ciel, éblouissante sous le soleil, et calme comme le temps. Il faisait chaud, cependant, malgré la brise de mer ; mais les dames avaient la tête couverte de leur ombrelle pour mettre leurs joues à l'abri des baisers trop ardents du soleil.

Blanche donnait le bras à sa femme de chambre. Elles marchaient lentement. De Simiane et de Mégrigny les suivaient à quelques pas de distance ; ils marchaient lentement aussi, car bien qu'il s'appuyât fortement sur le bras du baron, Ludovic était déjà fatigué, exténué pour une centaine de pas qu'il venait de faire.

C'était sur la marche des deux amis que Blanche et Antoinette réglaient la leur. De temps à autre elles se retournaient afin de voir si elles ne mettaient pas entre elles et les deux hommes une trop grande distance.

À un moment, s'étant retournée, Blanche tressaillit violemment, laissa échapper un petit cri et s'arrêta brusquement.

– Quoi donc ? fit la femme de chambre.



Baigneurs et baigneuses s'ébattaient dans l'eau salée. (P. 673.)

Elle vit un jeune homme de tournure élégante, grand, bien fait, à qui de Simiane et de Mégrigny serraient la main.

Cela n'avait rien d'extraordinaire ; la chose ne justifiait ni n'expliquait l'émotion de la jeune fille.

Antoinette regarda Blanche, qui était toute tremblante et rouge comme une pivoine. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle serra contre elle la jeune fille frémissante et sentit que son cœur avait des battements précipités. Elle remarqua aussi que Blanche, qui ne quittait pas des yeux le jeune homme, était radieuse.

– Je comprends, pensa-t-elle, elle connaît ce joli garçon, et je n'ai plus guère à chercher pour découvrir la cause de sa tristesse et de ses rêveries.

Le jeune homme ne s'était pas éloigné et, tout en marchant, il causait avec de Simiane.

Les trois hommes eurent bientôt rejoint Blanche et Antoinette, qui étaient restées à l'endroit où elles s'étaient arrêtées.

Le regard de Blanche et celui du jeune homme se croisèrent, rapides comme l'éclair, et le jeune homme vit dans les yeux de Blanche la joie qu'elle éprouvait, de même que Blanche lut dans les yeux du jeune homme combien il était heureux de la rencontrer.

Rien de ce langage muet n'avait échappé à la femme de chambre. Cette fois, elle savait à quoi s'en tenir. Sa maîtresse lui avait livré son secret. Blanche et ce jeune homme s'aimaient.

– Monsieur de Bierle, dit le baron, qui n'avait rien remarqué, pas plus que Ludovic, je vous présente ma sœur, Mlle Blanche de Simiane.

Le jeune homme s'inclina silencieusement devant la jeune fille qui, toujours très émue, lui rendit son salut.

– Il faut vous dire, cher monsieur, reprit de Simiane, que ma sœur connaissait déjà votre nom. Je suis abonné au journal où vous publiez vos intéressantes et spirituelles chroniques parisiennes ; eh bien, les jours de votre chronique, le journal n'arrive jamais assez tôt pour Blanche, qui l'attend avec une impatience dont vous avez le droit d'être fier ; elle ne vous lit pas, elle vous dévore.

Quant à votre volume de vers, elle l'a tellement lu et relu que je ne serais pas surpris qu'elle sût par cœur la moitié au moins de vos charmantes poésies.

Ma parole d'honneur, ajouta-t-il en riant, Les Frileuses sont si souvent entre ses mains que je ne serais pas étonné non plus qu'elle les mit la nuit sous son oreiller… pour les réchauffer.

Voulant être flatteur, le baron était surtout maladroit.

La rougeur de Blanche était devenue plus vive encore.

– Je suis très heureux, dit M. de Bierle, de compter Mlle de Simiane parmi mes lectrices et plus heureux encore si je réussis, avec mes modestes écrits, à lui procurer quelques instants agréables.

Il avait prononcé ces quelques paroles d'une voix vibrante d'émotion.

– Monsieur, répondit Blanche, non moins émue que le jeune homme, j'ai lu et relu vos poésies, comme le dit mon frère, avec infiniment de plaisir ; j'aime ce qui touche mon cœur et parle à mon âme. Je lis aussi vos chroniques, monsieur, avec un vif intérêt ; elles ont pour moi un double

charme ; celui d'une lecture agréable d'abord ; ensuite, ne connaissant pas le monde et bien peu encore les choses de la vie, elles m'apprennent ce que j'ignore.

– Vous voyez, cher monsieur de Bierle, dit gaiement le baron, comment une petite fille, qui vient de sortir du couvent, sait apprécier vos œuvres.

– L'année dernière, dit à son tour de Mégrigny, M. Henri de Bierle a publié un roman parisien qui a eu un très grand succès. L'avez-vous lu, mademoiselle Blanche ?

– Non, monsieur, je ne savais pas…

– Ma sœur n'est pas encore une liseuse de romans ; mais elle lira celui de M. de Bierle, qui ne contient rien qui puisse effaroucher une jeune fille. Mais M. de Bierle est aussi auteur dramatique ; on parle d'une comédie de lui en trois actes, qui doit être jouée au Théâtre-Français : nous irons à votre première, cher monsieur. Est-ce pour bientôt ?

– Pas avant cinq ou six mois.

– Vous avez un grand savoir, monsieur de Bierle, l'imagination féconde, une plume alerte ; comme Voltaire et Victor Hugo vous pouvez, en littérature, toucher à tous les genres ; c'est le propre des grands écrivains, des hommes de génie.

– Oh ! de grâce, monsieur de Simiane, arrêtez-vous ; vous allez trop loin et vous me rendez confus. On n'est pas un grand écrivain et moins encore un homme de génie quand on n'a, comme moi, qu'un faible talent.

– Le vrai mérite est toujours modeste, cher monsieur ; mais c'est bien, je ne veux pas vous contrarier ; et, comme vous le demandez, je m'arrête.

On avait causé en marchant, et l'on était arrivé à la porte du Casino où l'on entra.

Henri de Bierle, retenu par le baron, – et Dieu sait s'il en était heureux, – passa le reste de la soirée avec ces messieurs, Blanche et Antoinette.

– Êtes-vous pour quelque temps à Dieppe ? lui demanda de Simiane, comme on allait se séparer.

– Je pense y rester jusqu'à la fin du mois.

– En ce cas, nous nous verrons souvent.

– Je me trouverai très honoré et très heureux, monsieur le baron, lorsque vous voudrez bien m'admettre dans votre société.

– Cher monsieur de Bierle, vous serez des nôtres autant qu'il vous plaira.

Blanche n'était plus ni songeuse, ni triste ; son cœur débordait de joie.

Et en la voyant ainsi rayonnante, Antoinette se disait :

– C'est étonnant comme M. de Simiane sait bien faire ses affaires et celles de M. de Mégrigny ! Décidément ce sont les hommes qui se croient les plus malins, qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez.

Henri de Bierle usa, mais n'abusa point ; c'est-à-dire qu'il se montra extrêmement réservé dans ses rapports avec le baron et les siens et ne fut jamais un importun.

Il accepta un déjeuner qu'il rendit le surlendemain.

L'intimité n'alla pas au delà.

On le voyait chaque jour dans l'après-midi, quelquefois aussi le matin ; mais après avoir causé quelques instants, il quittait la compagnie, sous un prétexte quelconque, faisant violence à son cœur qui aurait voulu le retenir auprès de Blanche.

Maintenant, il n'avait plus aucun doute sur les sentiments de la jeune fille à son égard : il était aimé ! Les regards de Blanche, si éloquents, ses sourires, qui ne s'adressaient qu'à lui seul et que seul il pouvait comprendre, la joie qui éclatait dans ses yeux dès qu'il paraissait, enfin ses rougeurs subites et ses émotions avaient été autant de révélateurs indiscrets.

Et, cependant, aucune parole d'amour n'était encore tombée de ses lèvres.

Un soir, Raoul et Ludovic étant montés dans la salle des jeux afin d'y chercher une distraction et aussi, peut-être, pour se donner le plaisir de voir perdre les joueurs, Blanche et Antoinette entrèrent dans le salon de la danse.

Très calme en apparence, Blanche était agitée.

Elle n'avait pas vu Henri de la journée.

Ses yeux ne quittaient presque pas la porte d'entrée ; quelque chose lui disait qu'il la cherchait en ce moment, qu'il allait venir, et elle l'attendait.

En effet, après un quart d'heure d'attente, le jeune homme parut. Jetant un coup d'œil rapide dans la salle, il vit aussitôt Blanche, devenue très rouge, assise à côté de sa femme de chambre.

– Le voici, vous voilà contente, dit Antoinette à l'oreille de la jeune fille, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

C'était la première fois que la femme de chambre faisait comprendre à sa maîtresse qu'elle avait découvert son secret.

Henri était devant elles et tendait la main à Blanche.

Il s'assit, et après un échange de quelques paroles banales :

– Monsieur de Bierle, êtes-vous danseur ? demanda tout à coup Antoinette.

– Mais, autrefois, je ne détestais pas la danse, répondit le jeune homme.

– Maintenant vous ne dansez plus ?

– Si, je danse encore, lorsque l'occasion s'en présente. Vous, mademoiselle Blanche, continua-t-il, il paraît que vous ne dansez jamais.

– Ma chère maîtresse aime beaucoup la danse, – elle me l'a dit, – répliqua vivement Antoinette ; mais n'ayant encore dansé qu'au pensionnat avec ses jeunes amies, elle n'ose pas se risquer dans un bal comme celui-ci ; il lui faudrait un bon danseur, qui mit en elle la confiance qu'elle n'a pas.

Oh ! on va jouer une redowa. Tenez, monsieur de Bierle, je crois bien que si vous invitiez Mlle Blanche, se sentant plus hardie, elle accepterait.

– Ah ! Antoinette, fit la jeune fille, dont le cœur battait à se briser.

Henri lui prit la main et, d'une voix émue :

– Vraiment, dit-il, vous voudriez bien danser avec moi ? Eh bien, accordez-moi cette grâce, je vous en prie.

Blanche regarda Antoinette.

– Mais oui, mais oui, il faut danser ; je ne vois pas pourquoi vous vous refuseriez ce plaisir.

La jeune fille mit sa main tremblante dans celle du jeune homme et doucement murmura :

– Je veux bien.

L'orchestre jouait le prélude de la redowa. Ils se levèrent, s'enlacèrent, et, à la première mesure de la danse, ils se mêlèrent au flot des danseurs.

Antoinette se disait :

– Eh bien, ça m'amuse, moi ; de faire le jeu de ces gentils amoureux.

– Vous dansez très bien et avec une grâce parfaite, dit Henri à la jeune fille.

– Oh ! vous êtes indulgent ; c'est vous qui êtes un excellent danseur ; vous corrigez mes fautes et je parviens ainsi à ne pas faire trop mauvaise figure.

– Pourtant, vous voyez comme on vous regarde, et sur votre passage vous entendez des murmures flatteurs.

De fait, souple, légère, gracieuse, Blanche dansait à ravir, bien qu'elle eût l'oreille plus attentive aux paroles du jeune homme qu'aux mesures de la danse. Elle avait les traits animés, les yeux étincelants, et elle était si belle ainsi, dans le rayonnement de sa joie, qu'on ne pouvait se lasser, de l'admirer.

Entre la première et la seconde partie de la redowa, Henri et Blanche se promenèrent dans la salle comme les autres danseurs.

– Ainsi, mademoiselle Blanche, disait le jeune homme, votre frère ignore que nous nous connaissions, que nous nous étions déjà rencontrés ?

– Je n'avais pas à lui parler de vous.

– J'ai été pendant quelques mois absent de Paris.

– Je le sais, vous êtes allé en Algérie.

– Un peu malgré moi. Ah ! j'ai beaucoup pensé à vous là-bas ; c'était en évoquant votre souvenir que je charmais les longues heures de ma solitude. Aussitôt de retour à Paris, je courus rue de Reuilly, au pensionnat ; je voulais vous revoir, me sentir pénétré de la douce lumière de vos yeux ; c'était un besoin de mon cœur. Hélas ! depuis quinze jours vous n'étiez plus au pensionnat. Le bonheur que j'avais tant espéré m'était refusé. Je m'en revins triste, désolé…

Bien des fois je suis passé rue de Bellechasse ; vous étiez là, dans cet hôtel de Simiane devant lequel je m'arrêtais, et dont je n'avais pas le droit de franchir le seuil ; mais comme si j'avais eu contre moi un méchant démon, la joie de vous apercevoir seulement m'était toujours refusée.

Il y a huit jours, j'appris que vous et votre frère étiez partis. Où étiez-vous allés ? Je m'informai. On me dit que vous étiez à Dieppe. Oh ! je ne fus pas long à mettre dans une valise les choses qui pouvaient m'être nécessaires. Le soir même j'arrivais à Dieppe et le lendemain, vous vous souvenez, mademoiselle Blanche, le lendemain, j'avais enfin

le bonheur de vous revoir, de me retrouver près de vous, je l'avais, ce bonheur depuis si longtemps attendu.

Et il fut plus grand, plus complet encore : grâce à l'accueil inespéré que me fit M. de Simiane, je pus vous voir tous les jours, causer avec vous, entendre votre douce voix, prendre ma part de vos sourires et m'enivrer de cette clarté de vos regards qui, de loin comme de près, rayonne constamment en moi.

Il parlait d'un ton pénétré, avec chaleur, avec exaltation.

La tête inclinée, toute frémissante, Blanche l'écoutait comme plongée dans une délicieuse extase. Elle était sous le coup de la plus violente émotion qu'elle eût jamais éprouvée. Haletante, pouvant à peine respirer, sa poitrine se soulevait avec force sous l'étoffe légère qui l'emprisonnait, pendant que son cœur s'ouvrait à une joie délirante.

– Mademoiselle Blanche, reprit Henri, après ce que je viens de vous dire, que puis-je ajouter encore ? Cependant, il faut que vous les entendiez ces mots qui, depuis que je vous ai revue et retrouvée, brûlent mes lèvres.

Il l'enveloppa de son regard plein d'une tendresse indicible, se pencha à son oreille et lui dit avec un accent passionné :

– Je vous aime, Blanche, je vous aime !

Il sembla à la jeune fille que son oreille venait d'entendre une harmonie céleste. Heureuse et en même temps fort troublée, sa tête s'inclina davantage, comme si elle eût voulu cacher sa rougeur et son émotion. Mais Henri sentit la main de Blanche presser doucement la sienne.

À ce moment l'orchestre attaquait la seconde partie de la redowa.

Le jeune homme étreignit la jeune fille, qui se serra amoureusement contre lui, et tous deux, comme pris de vertige, se lancèrent dans le tourbillon de la danse.

Au bout d'un instant, ils devinrent plus calmes et Henri reprit :

– Blanche, c'est vous, sans le vouloir, qui m'avez encouragé à vous faire l'aveu de mon amour. Je vous aime, Blanche, oh ! oui, je vous aime ardemment, comme vous devez être aimée, de toute la force de mon âme. Mais vous m'aimez aussi, ma chère adorée, je l'ai compris, deviné, je l'ai lu dans vos yeux, qui sont le miroir divin où se reflètent toutes vos pensées. Blanche, je vous en prie, dites-moi que je ne me suis pas trompé.

Elle leva sur lui ses yeux rayonnants, laissa courir sur ses lèvres un adorable sourire, et se serrant contre lui, plus fortement encore, elle murmura :

– Oui, je vous aime !

– Ah ! s'écria-t-il, fou de bonheur, c'est le ciel qui s'ouvre !

La redowa finie, Henri ramena Blanche à sa place.

Ils paraissaient si tranquilles l'un et l'autre, que tout autre que la femme de chambre n'aurait point soupçonné ce qui venait de se passer entre eux ; mais Antoinette ne les avait pas beaucoup perdus de vue et elle avait à peu près deviné tout ce qu'ils s'étaient dit.

– Mademoiselle Blanche, fit-elle, vous avez été parfaite : vous voyez, il n'y a que le premier pas qui coûte. N'est-il pas vrai, monsieur, que Mlle Blanche a été parfaite ?

– Oui, répondit Henri, mademoiselle a été parfaite, adorable.

– Oh ! j'en étais sûre d'avance.

Encouragée par Antoinette et ne demandant que cela, d'ailleurs, Blanche dansa encore plusieurs fois, jusqu'au moment où de Simiane et de Mégrigny vinrent la chercher pour rentrer à l'hôtel.

– Ah ! vous avez fait danser Blanche, dit le baron à Henri ; c'est très bien, monsieur de Bierle, je vous remercie…

De Mégrigny ne prononça pas un mot ; mais il avait froncé les sourcils et lancé au poète un regard de défiance. Sa contrariété était visible.

Le lendemain il se trouva indisposé et si fatigué, si faible, que le médecin le condamna à garder la chambre pendant trois ou quatre jours.

Il enrageait. Il n'allait pas pouvoir surveiller Blanche ni ce M. de Bierle qui commençait à l'agacer singulièrement. C'était un supplice qu'il allait subir, et d'autant plus cruel que de Bierle lui portait ombrage et qu'il sentait un commencement de jalousie le mordre au cœur.

Ah ! s'il avait su… mais il ignorait. Et puis, qui sait ? s'il avait connu l'amour de Blanche pour Henri, peut-être eût-ce été un bonheur pour la jeune fille.

De Simiane profita du repos forcé de son ami pour faire quelques petites excursions aux environs de la ville, de sorte

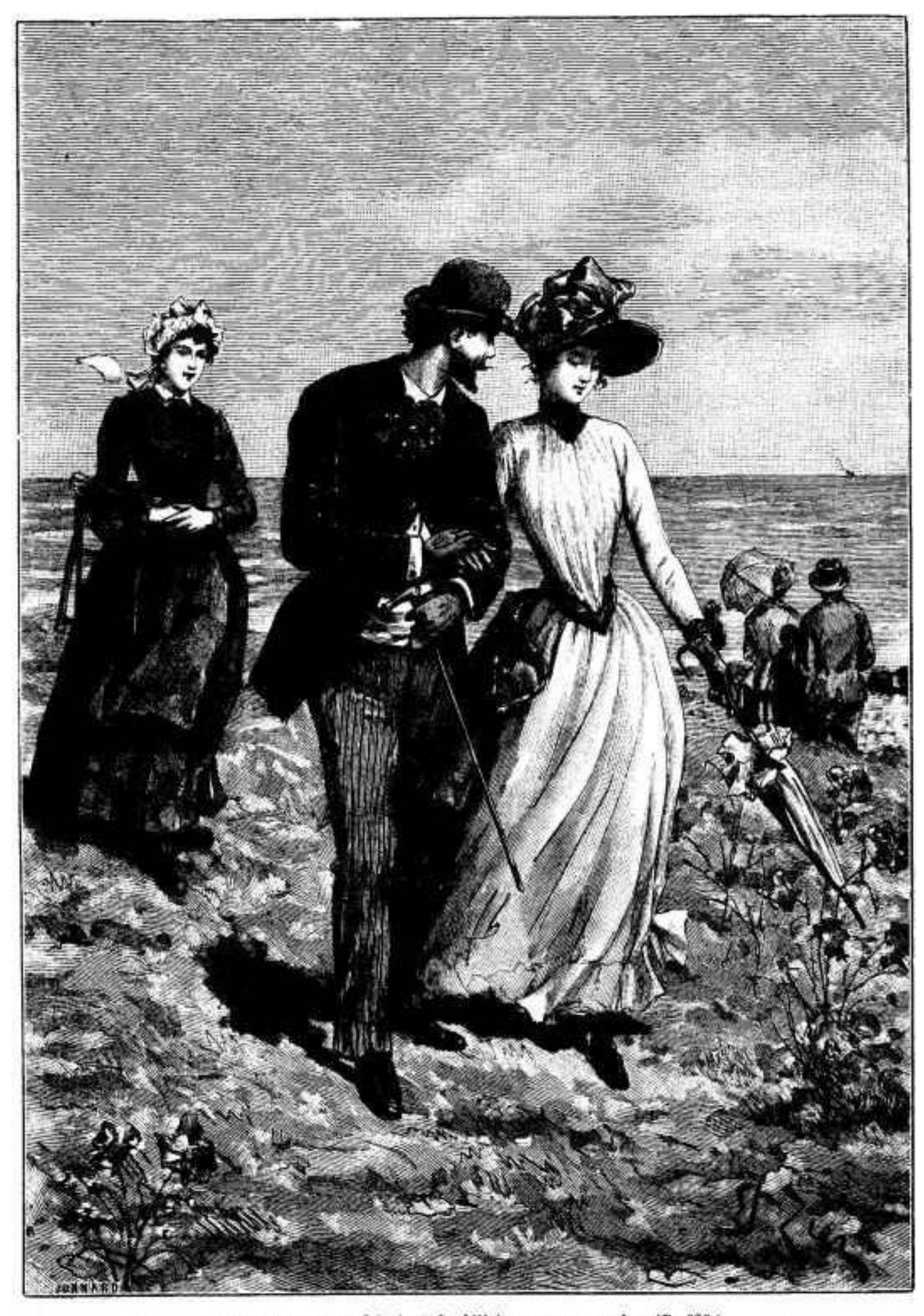
que Blanche, pendant de longues heures de la journée, se trouva sous la tutelle de sa femme de chambre, et nous savons combien celle-ci était une gardienne peu sévère. Toutefois elle voyait tout, en ayant l'air de fermer constamment les yeux.

M. de Bierle n'eut garde de ne pas profiter de la facilité qu'on lui donnait de voir la jeune fille et de s'entretenir avec elle. Quelles charmantes causeries ! Et comme ils étaient heureux de pouvoir causer sans contrainte. Ils répétaient le soir ce qu'ils avaient dit le matin ; mais qu'importe ? Il y a toujours un charme nouveau à parler d'amour ; on ne se lasse jamais d'entendre dire : Je vous aime, je vous aime !

Henri offrait son bras à Blanche, et suivis de loin par Antoinette, qui prenait un plaisir extrême à ne tenir aucun compte des recommandations du baron et de M. de Mégrigny, les deux amoureux faisaient de délicieuses promenades.

Ils n'osaient point sortir de la ville, malgré le désir qu'ils avaient de s'aller perdre dans les champs, ni fausser compagnie à la femme de chambre ; mais n'étant pas rappelés à l'ordre, ce qui équivalait à une autorisation, ils cherchaient les endroits écartés, solitaires ; et quand ils croyaient n'être vus de personne, ils s'arrêtaient, se regardaient, l'âme ravie, puis, comme conclusion à ce qu'ils venaient de dire, le bruit de doux baisers échangés succédait au murmure des chaudes paroles d'amour.

Plus d'une fois, tout en ayant l'air de regarder d'un autre côté, Antoinette avait vu les lèvres du jeune homme sur celles de la jeune fille. Et elle se disait :



Les deux amoureux faisaient de délicieuses promenades. (P. 683.)

– Allons, ils vont bien ; les amoureux ; que serait-ce donc s'ils ne me savaient pas derrière eux ?

Et, avec un sourire de démon, elle ajoutait :

– Maintenant, monsieur de Mégrigny, si vous épousez Mlle de Simiane, tant pis pour vous !

Blanche avait dit à Henri :

– Quand parlerez-vous à mon frère ?

– Dès ce soir, si vous m'y autorisez.

– Non, il est préférable que vous fassiez votre demande quand nous serons rentrés à Paris.

– Je ferai selon votre volonté.

Il avait donc été convenu que Henri attendrait qu'on fût de retour à Paris pour demander à M. de Simiane la main de sa sœur.

Un matin, jusqu'à midi, le jeune homme chercha vainement Blanche sur là plage, au casino et dans la ville, de tous les côtés. Qu'était-il donc arrivé ? Elle était malade, peut-être !

Très inquiet, il courut s'informer à l'hôtel.

Le baron de Simiane et sa sœur et M. de Mégrigny étaient partis le matin, à la première heure.

On crût pouvoir donner l'assurance au jeune homme qu'ils ne s'étaient pas rendus dans une autre ville du littoral, mais qu'ils étaient retournés à Paris.

Henri était stupéfié.

La veille, il avait causé assez longtemps avec de Simiane, qui ne lui avait point dit qu'il se disposait à partir. D'ailleurs il n'était à Dieppe que depuis un mois et son intention était d'y rester jusque vers le quinze septembre.

Que s'était-il passé ? Que signifiait ce départ précipité ? C'était de Mégrigny qui, la veille au soir, avait dit brusquement à de Simiane :

– Je ne veux plus rester ici, partons.

– Ah ! çà, cher ami, quelle mouche te pique ?

– Il m'est désagréable de me trouver en présence de M. de Bierle.

– Ah ! Et que t'a-t-il fait ?

– Si tu es aveugle, je ne le suis pas, moi. Ce n'est ni ta société ni la mienne qu'il recherche, mais celle de ta sœur. Il la fait danser, ils échangent des regards… Les jours où j'étais retenu dans ma chambre, – on me l'a appris, – ils ont fait ensemble de longues promenades, elle à son bras.

– Antoinette était avec eux. Tout cela, mon cher, est bien innocent.

– J'ai aussi une grande confiance en Antoinette ; mais comme toi elle ne voit rien. Enfin M. de Bierle est trop assidu auprès de ta sœur et cela me déplaît.

– Ainsi, tu es jaloux ?

– Oui, et non sans raison : M. de Bierle fait positivement la cour à Blanche et elle en est ravie.

– Tu as remarqué cela ?

– Elle n’est gaie, contente, heureuse que lorsqu’il est près d’elle ; cela saute aux yeux.

– Diable, diable ! fit de Simiane.

Les paroles de Ludovic venaient de lui ouvrir les yeux et il commençait à croire que son ami n’avait pas tout à fait tort.

– Bref, reprit de Mégrigny, le séjour de Dieppe est dangereux pour Blanche, partons.

– Soit, nous partirons. Quand ?

– Pas plus tard que demain matin.

– Eh bien, demain matin, puisque tu le veux. Du reste, nous pouvons maintenant rentrer à Paris : une lettre que j’ai reçue aujourd’hui et que j’ai oublié de te faire lire, m’annonce que les ouvriers ont quitté ton hôtel et qu’il est prêt à te recevoir. Tes voitures sont achetées ; je n’aurai qu’à prévenir le carrossier pour qu’elles soient conduites sous tes remises. Avant de venir à Dieppe, je me suis entendu avec le marchand de chevaux qui tient à ma disposition quatre bêtes superbes ; tu auras un attelage de prince. J’ai pris d’avance toutes mes dispositions : en moins d’une semaine ta maison sera complètement montée. Tu auras une bonne cuisinière, un valet de chambre, deux valets de pied, un cocher, un palefrenier, un jardinier-concierge. Plus tard, on prendra un second cocher pour Mme de Mégrigny, si c’est nécessaire.

Ludovic serra silencieusement la main du baron.

Immédiatement on s’occupa des préparatifs de départ.

Nous n’avons pas à dire quels furent l’étonnement et la stupeur de Blanche. On le devine. Elle n’avait aucune opposition à faire. Son frère avait parlé, il fallait partir.

Henri de Bierle était rentré à son hôtel très surexcité ; il eut beaucoup de peine à calmer son agitation, car toutes sortes de pensées, aussi sombres les unes que les autres, le tourmentaient.

Il n’avait plus rien à faire à Dieppe ; il prit le dernier train du soir et le lendemain il était à Paris.

XXI

LE REFUS

Blanche était retombée dans sa tristesse. Il n'y avait que cinq jours qu'elle était revenue à Paris et il lui semblait que des mois s'étaient écoulés depuis qu'elle avait été brusquement séparée de celui qu'elle aimait.

– Mon Dieu, qu'a-t-il pu dire et que doit-il penser ? se disait-elle.

Dix fois, vingt fois dans la journée, elle s'adressait cette double question. Elle en était obsédée.

Il était dix heures du matin. Machinalement, promenant sa pensée sur les falaises de Dieppe, à l'endroit surtout où Henri lui avait donné le premier baiser, elle s'était approchée d'une fenêtre, et, ayant écarté les rideaux, elle regardait dans la cour. Elle entendit le son du timbre de la porte d'entrée et vit celle-ci s'ouvrir.

Soudain, elle poussa un cri de surprise et de joie, s'éloigna vivement de la fenêtre, comme honteuse, et appuya fortement ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements précipités.

Sa pensée n'était plus au bord de la mer, sur les falaises ; le nuage de tristesse qui, tout à l'heure, était répandu sur ses traits, avait disparu et son front s'était irradié.

C'était Henri de Bierle qu'elle venait de voir entrer.

Tendant l'oreille, elle entendit un bruit de pas, puis des portes s'ouvrir et se refermer. Alors, prise d'un tremblement singulier, haletante, éperdue de bonheur, elle se laissa tomber dans un fauteuil et des larmes, oh ! de douces larmes, jaillirent de ses yeux.

– Il est avec mon frère, il va faire sa demande, se disait-elle, heureuse et ravie.

De Simiane sursauta et fronça les sourcils quand on lui annonça la visite de M. Henri de Bierle.

Il eut un instant d'indécision. Devait-il ou non recevoir le jeune homme ?

– Au fait, pourquoi pas ? murmura-t-il.

Et il dit :

– Faites entrer M. de Bierle.

Il dissimula sa contrariété sous un sourire aimable lorsqu'il mit sa main dans celle que lui présentait Henri.

– Eh quoi, fit-il, déjà revenu de Dieppe où je vous croyais pour un mois encore.

– Une chose extrêmement sérieuse m'a ramené à Paris, monsieur le baron.

– C'est comme moi, qui ai dû quitter Dieppe brusquement, rappelé par une affaire très importante.

– Voilà ce que j'ai pensé en apprenant votre départ.

– Veuillez vous asseoir, cher monsieur, et faites-moi connaître l'objet de votre visite ; si je peux vous être agréable…

– Agréable est trop peu dire, monsieur le baron ; il dépend de vous que je sois le plus heureux des hommes.

Le front de de Simiane s'assombrit.

– Bah ! fit-il, et comment cela ?

– Monsieur le baron, j'aime Mlle de Simiane.

– Vous dites ?

– J'ai l'honneur de dire à monsieur le baron que j'aime sa sœur, Mlle Blanche de Simiane.

– Allons, cher monsieur, vous voulez rire.

– Oh ! monsieur, prononça Henri avec une gravité qui contenait un reproche sévère.

Il était devenu très pâle. L'attitude hautaine qu'avait prise de Simiane, ne lui annonçait rien de bon. Cependant, il ne se déconcerta point.

– Ah ! je comprends, reprit le baron, d'un ton moitié enjoué, moitié ironique, vous venez saisir ici, sur le vif, un chapitre de roman.

– Je vous en prie, monsieur le baron, répliqua vivement le jeune homme, cessez de plaisanter ; ce n'est pas le moment, je vous assure.

– Soyons donc sérieux, monsieur de Bierle. Ainsi, c'est bien vrai, vous aimez ma sœur ?

– Je l'aime, monsieur le baron, et je viens…

– Voyons, voyons, interrompit de Simiane, mais vous la connaissez à peine.

– Monsieur le baron est dans l'erreur, j'ai le bonheur de connaître Mlle de Simiane depuis dix-huit mois.

– Est-ce possible ! exclama Raoul.

– J'ai deux jeunes parentes au pensionnat des dames de Saint-Vincent. C'est dans le parloir du pensionnat que j'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois mademoiselle votre sœur.

– Mais alors, monsieur, vous m'avez trompé.

– Trompé, en quoi ?

– À Dieppe, quand je vous ai présenté ma sœur, vous n'avez point eu l'air de l'avoir vue déjà, au contraire.

– Je n'avais pas alors à vous parler des quelques visites que j'ai faites au pensionnat de la rue de Reuilly.

Le baron était devenu très sombre.

– Enfin, dit-il, vous aimez ma sœur ; c'est un de ces accidents qui sont fort fréquents dans la vie. Mais que puis-je faire à cela, moi ?

– C'est juste, monsieur le baron, puisque vous ne connaissez pas mes intentions.

– En effet ; je ne sais pas pourquoi il vous plaît de me prendre pour confident.

Le jeune homme se dressa debout, et d'une voix lente et grave :

– Monsieur le baron, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre sœur, Mlle Blanche, de Simiane.

Raoul blêmit et son regard s'éclaira d'une lueur livide.

– Avant de vous répondre, monsieur de Bierle, dit-il, puis-je vous demander si ma sœur est instruite de votre démarche ?

– Mlle de Simiane m'a autorisé à vous demander sa main.

– Mais Blanche vous aime donc ? s'écria de Simiane, en proie à une grande agitation.

– J'ai l'inappréciable bonheur d'être aimé de Mlle de Simiane.

– Tout ceci est excessivement grave, monsieur ; si ma sœur vous aime réellement, – ce dont je doute encore, – je me demande de quels moyens de séduction vous avez pu faire usage pour captiver une jeune fille qui, avant de vous connaître, ignorait certainement ce que c'est qu'aimer.

– Monsieur de Simiane, répliqua Henri d'un ton ferme et avec fierté, prenez garde de manquer de courtoisie et de politesse ; vous avez devant vous un honnête homme, un homme loyal.

– Je le sais, monsieur de Bierle, mais j'ai bien le droit, il me semble, de m'étonner… Enfin passons ; il y a plusieurs mois, sans doute, que votre démarche d'aujourd'hui a été décidée entre vous et ma sœur.

– Non, monsieur le baron. Je vous dois la vérité, la voici : lorsque nous nous sommes rencontrés à Dieppe, je n'avais jamais adressé la parole à Mlle de Simiane, et j'ignorais qu'elle m'aimât ; c'est devant vous que, pour la première fois, j'ai parlé à mademoiselle votre sœur.

– Ainsi, c'est à Dieppe…

– C’est à Dieppe que nous nous sommes fait l’aveu de notre amour, c’est à Dieppe que Mlle de Simiane m’a autorisé à vous la demander en mariage.

Le baron resta un moment silencieux, tortillant sa moustache, puis répondit :

– Eh bien, monsieur de Bierle, il est fâcheux, très fâcheux que nous nous soyons rencontrés à Dieppe et j’en suis désolé… Vous êtes épris de ma sœur, je le crois ; c’est un malheur…

Le jeune homme eut un mouvement d’énergique protestation.

– Un malheur, monsieur, un malheur, continua de Simiane, car il vous faut oublier ma sœur, cesser de penser à elle.

– Monsieur !

– Oh ! je vous plains sincèrement ; je sais ce que c’est qu’un amour sans espoir et combien on en souffre… Je suis plus tranquille au sujet de ma sœur, qui n’est encore qu’une enfant ; à son âge, les impressions reçues peuvent être vives, mais elles s’effacent promptement ; il n’y a eu chez elle qu’un rêve de son imagination de petite fille et le cœur n’y est pour rien. Dans quelques jours, autre chose occupera son esprit et elle ne songera plus à vous.

– Monsieur de Simiane, répliqua Henri avec un accent de tristesse profonde, vos paroles me disent suffisamment que vous repoussez ma demande et que même elle vous déplaît. J’aime votre sœur, monsieur le baron, autant qu’un homme puisse aimer et, permettez-moi de vous le dire, vous parlez beaucoup trop légèrement des sentiments de

Mlle de Simiane. Nous nous aimons et de son côté comme du mien l'amour est également sincère et profond.

Je vous en prie, monsieur, réfléchissez avant de prendre une résolution définitive.

– J'ai réfléchi, monsieur de Bierle, et la résolution que j'ai prise est définitive.

– Ainsi, dit amèrement le jeune homme, vous pourriez faire deux heureux et c'est le malheur de vôtre sœur et le mien que vous voulez.

– Oh ! je ne prends pas ainsi que vous les choses au tragique.

– Monsieur le baron, reprit Henri d'une voix vibrante d'émotion, veuillez m'écouter encore : Je ne tire pas vanité de la particule qui précède mon nom ; mais ce nom, vous le connaissez et savez qu'il est honorable entre tous. Je suis venu vous trouver pour vous parler loyalement, avec franchise et sans aucune pensée ambitieuse. Je n'ignore pas dans quelle situation vous vous trouvez, je sais que mademoiselle votre sœur n'est pas, comme elle devrait l'être, la riche héritière de la noble maison de Simiane.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria le baron avec hauteur.

– Vous le comprenez. C'est parce que Mlle de Simiane n'est pas une riche héritière que j'ai eu la hardiesse de me présenter aujourd'hui devant vous. Si Mlle de Simiane avait été riche, peut-être ne l'aurais-je pas aimée ; et si je l'avais aimée, ce que j'aurais considéré, moi aussi, comme un malheur, je me serais constamment tenu à une distance

respectueuse, enfermant au plus profond de mon cœur le secret de mon amour.

Mais Mlle de Simiane n'a pas de fortune.

– Qui vous a dit cela ?

– C'est connu. Tout le monde sait que les propriétés de M. et de Mlle de Simiane sont tellement grevées d'hypothèques que si elles devaient subir une vente forcée, tout irait aux créanciers, et que la ruine complète de M. le baron de Simiane entraînerait celle de sa sœur.

Le baron, très pâle, se mordait rageusement les lèvres.

– Monsieur de Simiane, poursuivit le jeune homme, je n'ai, je vous le répète, aucune pensée ambitieuse : j'aime Mlle Blanche pour elle-même, et avec la certitude que je la rendrai heureuse et que près d'elle je trouverai le bonheur, je vous la demande sans fortune, sans dot. J'ai dix mille francs de rente et je gagne assez aisément avec ma plume de quinze à vingt mille francs par an, et j'ai la jeunesse, le courage et j'aime le travail. L'avenir est sûr ; c'est la garantie du bonheur de Mlle de Simiane.

– Monsieur de Bierle, répondit le baron d'un ton froid, je rends hommage à votre parfaite loyauté et à votre noble désintéressement. Mais je ne puis accueillir favorablement votre demande. J'ai pris des engagements, la main de ma sœur est promise.

Henri eut un sourire nerveux.

– À M. de Mégrigny, n'est-ce pas ? fit-il.

– Je n'ai pas à le cacher, M. de Mégrigny est le futur époux de Mlle de Simiane.

– Et c'est froidement, de gaieté de cœur, que vous avez pu songer à une pareille union ! Oh ! monsieur le baron !… votre sœur a la jeunesse rayonnante et est pleine de vie ; que vous importe ? sa jeunesse, vous l'écrasez ; sa vie, qui pourrait être si belle, vous la brisez ! Mais voilà : M. de Mégrigny est riche, immensément riche, – vous le savez mieux que personne, – et, ébloui par les millions de votre ami, vous n'hésitez pas à sacrifier votre sœur à je ne sais quelle convoitise… Eh bien, je vous le dis, monsieur de Simiane, c'est odieux, c'est horrible !

– Monsieur !

– Je le répète, c'est odieux, horrible !… Oh ! livrer votre sœur à M. de Mégrigny, à ce malheureux qui n'a plus qu'un souffle de vie, qui est déjà à moitié cadavre ; à ce reste d'homme qui n'est plus qu'une machine dont tous les ressorts sont brisés, à M. de Mégrigny, enfin, qui n'a pas le droit, vous entendez, monsieur le baron ? qui n'a pas le droit de se marier !

– Prenez garde, monsieur, de Mégrigny pourrait vous demander raison de vos paroles.

– Comment l'entendez-vous ?

– Il pourrait exiger une réparation par les armes.

Henri se mit à rire nerveusement.

– Cette réparation, monsieur le baron, je la refuserais ; on ne se bat pas avec un homme qui n'a plus la force de tenir une épée.

Monsieur de Simiane, je veux bien reconnaître que j'aurais dû retenir les paroles violentes que je viens de prononcer ; mais j'éprouve une si profonde douleur que je

n'ai pu être maître de moi. D'ailleurs, ce que j'ai dit est vrai, et vous le savez aussi bien que moi.

– Permettez, monsieur de Bierle, je vois M. de Mégrigny autrement que vous ; la santé et les forces lui reviennent, et, avant peu, il aura retrouvé toute la vigueur de sa jeunesse.

– Étant données vos intentions, monsieur le baron, dit-il, il faut bien que vous me répondiez quelque chose ; mais vous ne croyez pas plus que moi au retour à la santé, à la vie de M. de Mégrigny. Ah ! je vous en conjure, renoncez à votre fatal projet. Tenez, je ne pense plus à moi, j'écarte complètement ma personne de ce débat ; moi, je puis être malheureux, je peux souffrir… mais votre sœur, votre sœur, monsieur de Simiane… Songez qu'il s'agit de son bonheur, voyez quelle destinée lui serait réservée et à quoi la pauvre enfant serait condamnée.

– Monsieur de Bierle, répondit le baron, qui avait maintenant peine à se contenir, je suis aussi soucieux que vous, croyez-le, – et avec plus de droit, – du bonheur et de l'avenir de ma sœur. Tout ce que vous pourriez me dire encore serait inutile ; son mariage est décidé, elle épousera M. de Mégrigny et sera la plus heureuse des femmes.

Les traits du jeune homme se contractèrent et, une flamme dans le regard :

– Eh bien, non, non, s'écria-t-il avec emportement, elle vous résistera, et puisque je ne puis la défendre contre vous, elle aura la force de se défendre elle-même, elle ne se laissera pas écraser ! Je ne veux pas vous dire tout ce que je pense, monsieur de Simiane, car j'ai encore du respect pour le frère de celle que j'aime ; mais ne vous y trompez pas, je sais ce qui vous dirige, je sais quels sont les sentiments qui

vous font agir. Ah ! Dieu, le Dieu qui protège les faibles, veillera sur Mlle de Simiane et ne permettra pas qu'elle soit immolée !

Le baron tremblait de colère contenue.

– Dieu, répliqua-t-il d'un ton ironique, a à penser à toute autre chose qu'à se mêler de nos affaires. Mlle de Simiane acceptera de la main de son frère l'époux qu'il lui a choisi.

– Ainsi, monsieur le baron, vous ne voulez rien entendre ?

– Monsieur, répondit de Simiane avec raideur, je ne reviens jamais sur une résolution que j'ai prise.

– Ah ! tenez, vous m'effrayez ; mais quelle espèce d'homme êtes-vous donc ?

– Assez, c'est assez ! riposta le baron d'une voix frémissante, cet entretien a trop duré ; monsieur de Bierle, vous pouvez vous retirer.

Le jeune homme prit son chapeau resta un instant encore en face du baron, le regardant fixement, puis jeta ce mot : adieu ! et sortit du salon.

– Enfin, grommela de Simiane entre ses dents, nous en voilà débarrassés.

Henri se disait, en s'éloignant :

– Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût m'inspirer autant de mépris et de dégoût !

Dès qu'il fut hors de l'hôtel, il sentit son cœur horriblement serré.

– J'ai eu tort, se dit-il, j'ai été trop vif, trop violent, pourquoi n'ai-je pas eu la force de me contenir ? Assurément ce baron de Simiane est un misérable ; mais, pour elle, j'aurais dû tout supporter. Mon Dieu, mon Dieu, que va-t-il arriver ? Et je ne puis rien faire, rien ! C'est affreux, c'est épouvantable ! Pauvre Blanche, chère et douce créature, elle sera leur victime ! Oh ! ce baron, ce baron !…

De grosses larmes roulaient dans ses yeux et des sanglots retenus l'étranglaient.

Pendant quinze ou vingt minutes le baron se promena de long en large, d'un pas agité, fiévreux, les poings serrés, se mordant les lèvres. Il était très surexcité. C'est qu'il s'était senti percé à jour par de Bierle et que le jeune homme n'avait pas craint de lui jeter à la face des choses extrêmement dures, qu'il n'avait pas eu le courage de relever. Il avait dû mettre une sourdine à sa colère, sentant bien qu'il était de son intérêt de ménager le journaliste.

Il tremblait encore de tous ses membres, et la glace, devant laquelle il s'arrêtait à chaque instant, lui faisait voir sa figure d'une pâleur livide et toute décomposée.

Cependant il parvint à se rendre maître de lui, son agitation se calma et sa physionomie reprit peu à peu son expression ordinaire.

Alors ses prunelles étincelèrent, un sourire singulier fit grimacer ses lèvres, et il murmura :

– Je n'ai plus à attendre, il faut en finir !

Il jeta un dernier coup d'œil dans la glace, parut satisfait de l'examen de sa personne, et se rendit à l'appartement de

sa sœur qu'il trouva rêveuse, assise dans ce fauteuil où, trois quarts d'heure auparavant, elle avait pleuré de joie.

Elle se dressa debout d'un seul mouvement :

– Ah ! mon frère ! fit-elle.

Et dans l'ouverture de la porte, son regard chercha vainement celui qu'elle s'attendait à voir paraître derrière le baron.

Celui-ci ayant refermé la porte, la jeune fille eut un soupir de déception et un *ah !* rauque vint mourir sur ses lèvres.

– Blanche, dit Raoul, je viens causer avec toi ; es-tu disposée à m'écouter ?

– Mais, oui, mon frère.

– Il s'agit d'une chose très sérieuse.

La jeune fille devina qu'il allait être question de son mariage ; son front s'empourpra, et la joie de son cœur éclata dans ses yeux.

– Eh bien, causons sérieusement, répondit-elle.

– Blanche, tu vas avoir dix-sept ans.

– Oui, bientôt.

– Tu ne t'amuses guère ici, avec moi, un vieux garçon ; très occupé d'affaires diverses, obligé de sortir constamment, je te tiens rarement compagnie, et il m'est impossible de te procurer les plaisirs et les distractions que tu peux désirer et que réclame ton âge.

– Je ne me plains pas.



.. Qu'il trouva rêveuse. (P. 694.)

– C’est vrai ; mais parce que tu es bonne, peu exigeante et que tu aimes ton frère.

Tu m’aimes bien, n’est-ce pas ?

– Oh ! oui.

– Et tu ferais beaucoup pour moi ?

– Tout ce que je pourrais.

– C'est bien. Blanche, tu es en âge d'être mariée, et le moment est venu pour moi de te donner un époux.

– J'attendrais bien encore, mon frère, répondit-elle en baissant les yeux ; mais si vous croyez que le moment est venu, ajouta-t-elle avec une naïveté charmante, je le crois aussi.

– Sans doute, tu pourrais attendre encore un an et même deux ; mais un parti se présente ; un bon et brave garçon, que tu connais beaucoup, qui t'aime de toute son âme et que, de ton côté, tu ne détestes pas, au contraire, m'a demandé ta main.

Le visage de Blanche devint rayonnant.

– Et, dit-elle, oppressée par l'émotion, vous avez accueilli sa demande. Oh ! mon frère, comme vous êtes bon et comme je vous aime !

Elle jeta ses bras au cou du baron et l'embrassa avec effusion. Il la laissa faire ; et cependant il voyait bien qu'elle se méprenait. Ayant toujours ses bras au cou du baron, Blanche continua :

– J'étais là, à la fenêtre, quand il est entré, je l'ai vu. Il est encore ici, n'est-ce pas ? il attend que vous l'appeliez. Oh ! oui, il m'aime de toute son âme, et moi aussi je l'aime ! Je savais qu'il devait vous voir et me demander en mariage ; c'était convenu entre nous. Oh ! mon frère, mon frère, si vous saviez combien je suis heureuse !

Le baron se délivra de l'étreinte de Blanche et la repoussa assez rudement.

Elle le regarda, ouvrant de grands yeux étonnés ; puis, lui voyant un visage sévère, le regard dur, de grosses larmes roulèrent sous ses paupières.

– En effet, dit le baron, d'un ton aigre et froid, qui fit passer un frisson dans les membres de la jeune fille, j'ai eu la visite de M. Henri de Bierle ; mais je lui ai eu vite fait comprendre qu'il était trop audacieux et que sa démarche était celle d'un insensé. S'il n'a pas été impoli et même insolent vis-à-vis de moi, peu s'en est fallu. Enfin il s'est retiré, ayant bien compris qu'il ne devait plus penser à Blanche de Simiane.

Celle-ci atterrée, affreusement pâle, maintenant, était secouée par un tremblement convulsif. Le baron poursuivit :

– Par exemple, il faudrait que je fusse fou, plus fou encore que M. de Bierle, pour permettre que ma sœur, une Simiane, l'épousât. Est-ce qu'on peut prendre pour mari un poète, un rêveur, un de ces hommes qui sont constamment dans les nuages et disent, en bâillant aux étoiles, leur profond mépris pour les choses ordinaires de la vie ? Pour eux, il n'y a que leurs rêves, et ils vivent si bien en dehors de la réalité qu'ils n'y croient point et ne voient le vrai que dans leurs fictions. Ne vivant que par leur imagination, ils n'aiment et ne peuvent aimer que ce qu'ils créent. Qu'est-ce que c'est que la femme pour ces étonnants personnages qui se croient pétris d'une pâte différente de celle des autres hommes ? Presque rien, un passe-temps agréable, voilà tout.

La jeune fille qui épouse un homme qui écrit, que ce soit en vers ou en prose, est sûrement vouée au malheur. La plus

jeune, la plus belle, la plus, gracieuse, la plus distinguée, la plus spirituelle ne saurait répondre à l'idéal rêvé ; alors elle est délaissée, dédaignée par son mari, et souvent même elle ne lui inspire que du mépris et du dégoût.

Blanche de Simiane, que je veux voir heureuse parmi les plus heureuses, épouserait M. de Bierle, qui est un de ces hommes, un de ces fous ! jamais, jamais !

De cette absurde tirade de son frère, il n'était arrivé que des mots sans suite aux oreilles bourdonnantes de la jeune fille. Mais eût-elle, entendu, elle n'aurait certainement pas compris.

Voyant que sa sœur ne répondait point et qu'elle restait dans son immobilité, le baron s'approcha d'elle et lui saisit le bras.

Elle tressaillit violemment.

– Blanche, est-ce que tu ne m'écoutes pas ?

– Si, mon frère, si, je vous écoute, répondit la pauvre enfant, comme brusquement réveillée.

– À la bonne heure ! Eh bien, c'est assez nous être occupés de M. Henri de Bierle, nous n'avons plus à parler de lui.

– Je l'aime, mon frère, je l'aime ! s'écria Blanche d'une voix déchirante.

– Tu te trompes, répliqua-t-il, c'est une idée que tu t'es mise dans la tête, et qui en sortira aussi facilement qu'elle y est entrée.

La jeune fille secoua tristement la tête :

– C'est dans mon cœur, prononça-t-elle d'une voix étranglée.

– Non, non, tu t'imagines cela.

Elle soupira et un sanglot s'échappa de sa poitrine. Le baron eut un vif mouvement d'impatience et reprit :

– Blanche, tu n'es plus une enfant, tu dois être sérieuse ; il y a dans la vie autre chose que des futilités, et il te faut la voir maintenant sous son aspect réel et pratique. Tu es jeune et belle, gracieuse, distinguée, parfaite en tout, tu dois briller au premier rang parmi les jeunes femmes de notre monde. Blanche, je veux, tu entends ? que tu sois admirée et enviée ; enfin, ce que je veux pour toi c'est le luxe, le grand luxe.

– Je ne désire point tout cela, mon frère ; je ne demande qu'à être heureuse.

– Heureuse, tu le seras, et, je te le répète, si heureuse que ton bonheur sera envié. Notre ami Ludovic de Mégrigny est, tu le sais, immensément riche ; je n'ai pas à te faire son éloge ni à te parler des brillantes qualités de son cœur, tu le connais et tu as pu apprécier tout ce qu'il y a en lui de bonté et de dévouement. De Mégrigny t'aime passionnément, – si tu ne l'as pas depuis longtemps deviné, je te l'apprends, – il t'aime, il t'adore !… Convaincu qu'il te rendra la plus heureuse des femmes, il m'a demandé ta main, que je lui ai accordée. Blanche, notre ami met à tes pieds une fortune princière, ses millions ; il te demande le bonheur pareil à celui qu'il veut te donner, et si je désire vivement que tu épouses de Mégrigny, c'est que je veux, en même temps, assurer un avenir heureux à ma sœur et à mon ami.

La jeune fille, frappée de stupeur, regardait son frère avec effarement.

– Maintenant, Blanche, reprit le baron, j'attends que tu me dises : Je consens à épouser M. de Mégrigny.

– Je ne peux pas dire cela, mon frère, non, non, je ne peux pas ! s'écria-t-elle éperdue.

– Pourquoi ? fit-il d'un ton sec.

– Je n'aime pas M. de Mégrigny, je ne peux pas l'aimer, puisque j'aime…

– Tais-toi ! l'interrompit-il avec violence, tu ne dois plus penser à M. de Bierle, et je ne veux plus entendre parler de cet intrigant, qui a employé je ne sais quels moyens pour te subjuguer. Mais tu ne peux pas me dire, à moi, que tu n'aimes pas Ludovic ; souvent, tu m'as parlé de ta grande affection pour lui.

– J'ai de l'amitié pour M. de Mégrigny, mais l'amitié n'est pas l'amour.

– Allons donc ! À ton âge, tu ne peux pas savoir ce que c'est que l'amour !

– Je ne suis plus une enfant, mon frère, vous l'avez dit tout à l'heure ; malgré ma jeunesse, je sais la différence qui existe entre le sentiment qui est l'amitié et celui qu'on appelle l'amour.

– Eh bien, c'est par l'amitié que commence l'amour ; tu aimeras Ludovic d'amour ; tu dois, il faut que tu l'aimes ainsi.

– Jamais, mon frère, c'est impossible !

– Blanche, rien n'est impossible, et quand tu seras sa femme…

– Mon frère, répliqua-t-elle vivement et d'un ton ferme, je ne veux pas être la femme de M. de Mégrigny.

– Malheureuse ! exclama-t-il, ayant dans le regard un éclair de fureur.

– Mon frère, continua-t-elle d'une voix douce et tremblante, vous voulez mon bonheur ; mais vous vous trompez si vous croyez que je le trouverais en devenant la femme de M. de Mégrigny. Vous ne voulez pas que je me marie selon mon cœur ; c'est bien, je ne me révolterai pas contre votre autorité ; mais, de grâce, n'exigez point de moi plus que vous ne pouvez obtenir ; ma soumission à vos volontés ne saurait aller jusqu'au sacrifice des aspirations de mon âme et d'un sentiment qui est, je le sens bien, toute ma vie.

Le baron était très pâle et tremblait de colère. Mais il ne pouvait que se mordre les lèvres, sentant bien que loin d'obtenir ce qu'il voulait par la violence, il perdrait, au contraire, irrémédiablement, la cause qu'il lui fallait gagner.

Mais que devait-il faire ?

XXII

BONHEUR PERDU

Ce qu'il devait faire ? De Simiane y songea pendant les quelques instants de silence qui succédèrent aux paroles de la jeune fille. Il s'était bien attendu à une certaine résistance dont il espérait avoir facilement raison, mais non à se trouver en face d'une volonté forte, pouvant tenir tête à la sienne et même la vaincre. Dans ces conditions, il devait renoncer à imposer sa volonté ; les paroles de colère, les menaces seraient également impuissantes. Il fallait trouver autre chose. Par exemple, agir fortement et en même temps sur l'esprit et le cœur de la jeune fille dont il connaissait l'extrême sensibilité. C'était un autre rôle à jouer ; mais de Simiane, habile comédien, pouvait s'en tirer à merveille.

– Ainsi, Blanche, dit-il, malgré toutes ses qualités, malgré la richesse qu'il t'apporte, malgré le bonheur que te promet cette union, malgré les conseils que te donne ton frère, tu ne veux pas épouser M. de Mégrigny ?

– Je ne veux pas l'épouser, mon frère, et vous savez pourquoi.

Après cette réponse, nettement formulée, le baron poussa un long soupir et regarda sa sœur en secouant tristement la tête.

Blanche vit des larmes dans les yeux du baron et s'écria très émue :

– Oh ! mon frère, mon frère !

Il eut un nouveau soupir, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme accablé, puis murmura :

– Plus d'espoir, plus rien, tout est fini pour moi !

– Mon frère, que dites-vous ? qu'avez-vous ? Mon Dieu, je ne vous comprends pas !

Elle s'approcha de lui.

– Laisse-moi, lui dit-il d'une voix douce, qui contrastait singulièrement avec le ton dur de ses précédentes paroles, laisse-moi.

Blanche, étonnée, devenait sérieusement inquiète.

Soudain, de Simiane se redressa brusquement, agita ses bras au-dessus de sa tête et s'élança hors de la chambre.

La jeune fille resta immobile, comme pétrifiée, et troublée jusqu'au fond de l'âme. Au bout d'un instant, elle parut se ranimer ; elle regarda autour d'elle avec une sorte d'effroi, puis, couvrant son visage de ses mains, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Hélas ! c'étaient des larmes de douleur après les larmes de joie !

Le baron reparut. Il paraissait très calme ; mais il était sombre, la douleur était peinte sur son visage et il y avait de l'égarement dans ses yeux.

La jeune fille s'avança vers lui, les bras tendus. D'un mouvement de la main, il l'arrêta.

– Mon frère, mais qu’avez-vous donc ? s’écria-t-elle entre deux sanglots.

– Ah ! ce que j’ai ! fit-il avec un sourire navrant.

Et il enveloppa sa sœur d’un regard où éclatait la plus vive tendresse. Les sanglots de la jeune fille redoublèrent.

– Calme-toi, chère petite, calme-toi, dit le baron avec un accent de douleur contenue ; ce n’est pas le moment de verser des larmes, tout à l’heure tu pourras pleurer. Ah ! tu me demandes ce que j’ai, eh bien, tu vas le savoir.

Après une pause, il reprit d’une voix lente et grave :

– Blanche, je viens de prendre une résolution suprême, et pour que tu comprennes bien à quels sentiments j’obéis, il me faut te révéler des choses que j’aurais voulu te laisser toujours ignorer ; ah ! c’est un aveu pénible que je te vais faire. Blanche, j’ai manqué à plusieurs de mes devoirs, je suis coupable envers moi et plus encore envers toi.

– Mon frère, vous vous calomniez ! s’écria la jeune fille de plus en plus étonnée et inquiète.

– Non, je dis ce qui est. Blanche, je me suis laissé aller à des entraînements funestes et c’est à mes dépens que j’ai appris à connaître la vie. Dans ces dernières années, j’étais joueur et j’aimais trop le plaisir ; j’ai jeté dans un gouffre la fortune qui me venait du baron de Simiane, notre père ; de plus, j’ai contracté des dettes sous lesquelles s’est trouvé englouti l’héritage que j’ai recueilli à la mort de notre mère. J’ai voulu me relever ; pour cela je me suis lancé dans des affaires que je croyais bonnes et qui étaient mauvaises, et j’ai complété ma ruine. Blanche, je ne possède plus rien, tu entends ? plus rien !

– Mon frère, tout ce qui m’appartient est à vous, je vous le donne ! s’écria la jeune fille avec un superbe élan du cœur.

Le baron secoua tristement la tête.

– Oh ! répondit-il, je connais ton excellent cœur ; mais, hélas ! ce que tu m’offres, ce que tu voudrais me donner pour me soustraire aux coups terribles que mes créanciers sont prêts à me porter, n’existe plus.

– Que dites-vous ?

– Blanche, j’ai touché à ta fortune, qui devait m’être sacrée, je l’ai engloutie avec la mienne, je t’ai entraînée dans ma ruine.

– Mon Dieu !

– Je te le répète, poursuivit de Simiane, j’ai manqué à mes devoirs, je suis vis-à-vis de toi un mandataire infidèle. Ah ! la ruine ne serait rien, s’il n’y avait pas ses conséquences fatales ; et elles sont affreuses, épouvantables !… C’est la honte pour moi, Blanche, la honte, le déshonneur !

– Oh ! mon frère, mon frère ! gémit la jeune fille.

– Je n’ai pas fini, ma sœur, écoute encore. Seul, ton mariage avec Ludovic de Mégrigny pouvait me sauver, tu ne le veux pas ; c’est bien, n’en parlons plus. Mais, moi, je suis perdu, perdu ! Je ne veux pas rester plus longtemps dans l’affreuse situation où je me trouve. La honte, le déshonneur ! non, non, jamais ! Oh ! le baron de Simiane déshonoré, montré au doigt ! Non, il faut échapper à la honte ; mieux vaut mourir !

Blanche écoutait haletante, la poitrine étreinte par une horrible angoisse.

– Ma sœur, reprit de Simiane avec un accent douloureux, la suprême résolution que je viens de prendre est de me tuer.

La jeune fille chancela comme sous un coup de massue.

– Non, non, je ne veux pas ! exclama-t-elle.

– Blanche, dit le baron d'une voix sourde, me brûler la cervelle est tout ce qui me reste à faire.

Et, brusquement, il tira de sa poche un revolver. La jeune fille poussa un cri terrible.

– Adieu, Blanche, adieu, ma sœur bien-aimée ! dit de Simiane en soupirant.

Il appuya le canon du revolver au milieu de son front.

Un second cri, plus terrible encore que le premier, s'échappa de la poitrine de Blanche, et éperdue, les yeux hagards, folle d'épouvante, elle bondit vers son frère dont elle saisit violemment le bras.

– Laisse-moi, laisse-moi, dit-il, faisant semblant de vouloir dégager son bras, je veux mourir, il faut que je meure !

– Non, s'écria Blanche avec force.

– Ma sœur, la mort est ce qu'il y a de meilleur pour moi, puisque, maintenant, rien ne peut plus me sauver du déshonneur.

– Si, si, mon frère ! J'épouserai M. de Mégrigny !

– Que dis-tu ? exclama le baron, qui se laissa arracher le pistolet.

– J'épouserai M. de Mégrigny ! répéta la jeune fille, en jetant l'arme à l'autre extrémité de la chambre.

Alors de Simiane entoura sa sœur de ses bras et, avec transport, comme en délire, il couvrit de baisers son front et ses joues. Elle sanglotait et pleurait à chaudes larmes.

Le baron tomba à ses genoux ; il tenait ses mains sur lesquelles il collait ses lèvres.

– Ah ! ma sœur, ma bonne petite sœur, disait-il ayant des larmes dans la voix, ce n'est pas seulement la vie que tu me sauves, c'est aussi l'honneur de ton frère, l'honneur du nom de Simiane !

Soudain, la jeune fille laissa échapper une plainte, chancela, ferma les yeux et s'écroula sur le parquet. Elle avait perdu connaissance. C'était le contre-coup des émotions terribles qu'elle venait d'éprouver.

Le baron appela la femme de chambre et lui dit, lui montrant Blanche, étendue sur le tapis :

– Elle vient de s'évanouir ; faites-la revenir à elle.

– Mais que s'est-il donc passé ? demanda Antoinette, tout en commençant à donner ses soins à la jeune fille.

– Oh ! presque rien, une émotion un peu vive. Elle consent à épouser de Mégrigny.

– Ah ! fit Antoinette.



Elle vient de s'évanouir; faites-la revenir à elle. (P. 702.)

Et elle ajouta, hochant la tête.

– Vous êtes fort, monsieur de Simiane.

Oh ! oui, il était fort, le misérable, très fort. Le plus habile comédien n'aurait peut-être pas aussi bien rempli le rôle odieux qu'il venait de jouer.

Blanche se sacrifiait, il condamnait la pauvre enfant à une existence de douleur et de larmes ; mais que lui importait cela ? Quand il triomphait, que lui importait l'écrasement des autres ?

Revenue à elle, Blanche se souvint. En pensant à Henri, elle pleura, pleura beaucoup, tant que ses yeux eurent des larmes. Cependant elle ne regretta point les paroles que la terreur lui avait arrachées. Elle croyait sincèrement que la vie et l'honneur de son frère étaient le prix de son sacrifice. Pauvre Blanche !

Dans l'après-midi, de Mégrigny vint faire sa visite habituelle et causa quelques instants avec le baron avant de voir la jeune fille.

– Ainsi, mademoiselle, dit-il à Blanche, tenant ses petites mains tremblantes et brûlantes de fièvre dans les siennes, qui-étaient glacées, ainsi, vous consentez à m'épouser, vous voulez bien être ma compagne aimée, adorée ?

– Oui, répondit-elle.

Il ne remarqua point ce que contenait de douleur ce « oui » prononcé d'une voix brisée. Il ne s'apercevait de rien, ne voyait rien ou ne voulait rien voir.

Il sentit dans son cœur une sorte de vibration et il lui sembla qu'une douce chaleur passait dans ses membres. Du reste, toujours, quand il se trouvait en présence de la jeune fille, il semblait au pauvre épuisé qu'elle le réchauffait de son

regard, qu'elle faisait pénétrer en lui comme un élixir de vie et qu'il se sentait renaître.

Illusion trompeuse ! Il prenait ce qu'il désirait pour la réalité.

La joie qu'il éprouvait était dans ses yeux, dans son langage, et il se plaignait de ne pas trouver assez de mots pour l'exprimer. Les paroles qui tombaient de ses lèvres ne traduisaient point comme il l'aurait voulu l'allégresse de son cœur.

Il ne pensait plus à sa santé à jamais détruite, il ne sentait pas que son corps usé n'avait plus de force, qu'il n'y avait plus en lui qu'un faible souffle de vie ; il parlait de ses projets d'avenir, des longs jours de félicités, du bonheur que lui promettait le mariage. Il ressemblait à l'aveugle qui dit : j'ai vu ceci, je vois cela. C'était navrant de l'entendre dire toutes ces choses, qui témoignaient de son inconscience, de l'ignorance où il était de son triste état ; et Blanche étonnée, un peu ahurie, le regardait avec un sentiment de douce pitié.

Encore jeune par le cœur, le pauvre garçon s'imaginait que la possession de cette belle jeune fille qu'il aimait donnerait satisfaction à tout ce qu'il désirait, que, grâce à elle, il recouvrerait sa santé et ses forces perdues, qu'il retrouverait auprès d'elle les chauds enthousiasmes de sa jeunesse.

Comme il s'abusait ! mais il croyait ne pas se tromper. Enfin il avait l'espoir, et l'espoir le rendait heureux… Souvent le bonheur est fait d'illusions, et ils ont le droit de s'estimer heureux ceux qui en ont encore ou peuvent en avoir.

Dès le lendemain, de Simiane s'occupa du mariage. Si de Mégrigny était impatient d'être l'époux de Blanche, il avait, lui, hâte d'en finir. Car, sait-on jamais ce qui peut arriver ? Tout allait bien, cependant ; quoique désolée, Blanche restait ferme dans sa résolution, et il connaissait assez sa sœur pour être sûr qu'elle ne retirerait pas son consentement, qu'elle accomplirait son sacrifice. Il ne voyait pas qu'il eût quelque chose à redouter, mais il n'était pas absolument tranquille. Tant il est vrai que le gredin le plus endurci ne commet pas impunément une mauvaise action !

Henri de Bierle était un homme de cœur, très fier et plein de dignité ; sans doute, il ne viendrait pas se mettre en travers de ses projets ; cependant, de ce côté, il avait une certaine inquiétude. Enfin, pour beaucoup de raisons, il tenait à ce que le mariage eût lieu dans le plus bref délai passible. Aussi mit-il une activité extraordinaire à remplir les formalités légales.

Grande fut la surprise des gens qui connaissaient le baron et de Mégrigny quand ils apprirent que ce dernier allait épouser Blanche de Simiane.

On avait déjà beaucoup causé du changement de conduite de Raoul et du superbe héritage de la tante d'Amérique. On mit de nouveau les deux amis sur la sellette. Ils étaient, également blâmés. Il y eut de nombreux commentaires, et, en général, les interprétations étaient peu bienveillantes.

Pourquoi ce mariage ? Si un calcul vénal du baron n'en était pas l'unique raison, on ne comprenait pas qu'il donnât sa sœur à un homme qui avait déjà un pied dans la tombe. Et de Mégrigny ? On ne comprenait pas davantage qu'il épousât une jeune fille de dix-sept ans. À quoi pensait-il donc, cet

agonisant ? Il fallait qu'il fût tout à fait fou. Est-ce qu'il faisait sa femme de cette jeune fille pour qu'elle l'assistât à ses derniers moments ? Mais c'est une garde-malade et des religieuses qu'on appelle au chevet d'un mourant. En vérité, on n'a pas le droit de se marier la veille de son enterrement.

Bref, on trouvait ce mariage scandaleux, et l'on se demandait s'il ne se trouverait pas quelqu'un pour empêcher une pareille infamie.

De Simiane et de Mégrigny se bouchaient les oreilles et laissaient dire.

Un des médecins qui avaient soigné de Mégrigny et qui était un peu son ami, crut qu'il était de son devoir de présenter quelques observations au malade au sujet de son mariage. Mais Ludovic, sur ce point, ne voulait pas entendre raison.

– Mon cher docteur, répondit-il d'un ton aigre, vous vous faites auprès de moi l'écho de bavardages et de clabauderies dont je n'ai nul souci. De quoi se mêlent les gens et que m'importe ce que peuvent dire et penser des envieux ? Ah ! je les connais tous ces beaux parleurs ! Riche, ils étaient mes amis ; ruiné, ils se sont éloignés de moi avec dédain. Redevenu riche, plus riche que je ne l'avais été, je ne veux plus de faux amis, j'aime mieux avoir des jaloux. Je les laisse dire.

Ah ! on prétend que je suis à moitié mort ; non, morbleu ! je suis vivant, bien vivant, et on le verra. Je me marie parce que, étant seul au monde, je veux avoir une famille.

Le médecin ébaucha un sourire mélancolique.

– J’épouse Mlle Blanche de Simiane parce que je l’aime, continua Ludovic, et que je suis sur qu’elle sera la plus heureuse des femmes.

Dans cette chose importante, la plus sérieuse de la vie, je n’ai pris conseil que de mon cœur.

– Trop de votre cœur, monsieur de Mégrigny, répliqua le médecin ; et pas assez de l’état d’épuisement dans lequel vous êtes. Je ne vous le dissimule pas, il y a ici un cas de conscience.

– Ah ! vous voilà comme les autres ! s’écria Ludovic s’emportant, et comme les autres vous vous trompez ! Sachez-le, monsieur, mon cœur et ma conscience sont d’accord. Je le répète, je suis vivant, bien vivant et me sens robuste comme à vingt ans.

Le médecin n’avait plus à insister ; c’eût été peine perdue.

Ayant rempli son devoir d’honnête homme, il avait fait ce qu’il devait dans l’intérêt de son client et de Mlle de Simiane.

Toutefois, ne s’en tenant pas à sa démarche auprès de M. de Mégrigny, il fit une autre tentative auprès du baron, qu’il connaissait depuis longtemps. Il lui dit franchement qu’il ne comprenait pas qu’il mariât sa sœur à M. de Mégrigny.

Le baron se mit à rire et répondit :

– Mais, mon cher, je ne suis pour rien dans ce mariage ; ils se conviennent, ils s’aiment, ils se veulent. Que voulez-vous que je fasse ?

– Votre devoir, il me semble, serait d'éclairer votre sœur.

– Éclairer ma sœur ! À mon tour, je ne vous comprends pas.

– Si, vous me comprenez très bien et vous savez ce que je veux dire.

– Non, vraiment. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Le médecin n'était pas dupe du baron, qui faisait l'homme étonné.

– De Simiane, répondit-il, je regrette que vous soyez dans une ignorance aussi complète de certaines choses. En ma qualité de médecin, il est des révélations qu'il ne m'est pas permis de faire. Vous m'avez entendu, je n'ai rien à vous dire de plus. En raison de nos anciennes relations, j'ai cru pouvoir vous donner un avertissement, vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

Après ces paroles, prononcées avec froideur, le médecin quitta le baron, en se disant :

– Blanche de Simiane est une victime.

Resté seul, le baron haussa les épaules. Sa mauvaise humeur était visible.

– Jusqu'au médecin qui s'en mêle, grommela-t-il entre ses dents ; ils sont tous comme des enragés. Ah ! çà, on ne pourra plus rien faire, bientôt, sans être forcé de prendre l'avis de tout le monde.

Henri de Bierle ne tarda pas à apprendre le prochain mariage de Blanche. Il se sentit comme écrasé. Une blessure

faite à son cœur par la lame d'un poignard n'aurait pas été plus terrible.

Pendant plusieurs jours, dégoûté de tout, incapable d'écrire une ligne, il resta enfermé dans sa chambre ne voulant voir et recevoir personne.

À chaque instant sa douleur faisait explosion et sans cesse il répétait :

– Perdue, elle est perdue pour moi !

Il avait aussi de fréquents accès de fureur pendant lesquels il se tordait les mains, se roulait sur le parquet, s'arrachait les cheveux, se meurtrissait le visage. C'était un horrible désespoir. Et quand il se calmait, il s'écriait :

– Oh ! le misérable, le misérable !

Puis, la tête dans ses mains, pressant son front brûlant, il se mettait à pleurer comme un enfant. Et, chaque mot souligné par un sanglot, il murmurait :

– Pauvre enfant, pauvre enfant ! Comme moi elle pleure, comme moi elle est plongée dans la douleur, le désespoir !

Oh ! il n'accusait pas la jeune fille ; elle ne l'avait pas trompé, elle ne lui avait pas menti quand, rougissante et lui serrant la main, elle lui avait dit qu'elle l'aimait.

Il ne pouvait pas l'accuser, car il savait qu'elle était une sacrifiée, une victime !

Il avait espéré qu'elle se défendrait contre son frère, qu'elle saurait lui résister ; mais il savait quelle espèce d'homme était le baron, il devinait les tortures morales que la malheureuse enfant avait subies et il ne pouvait lui en

vouloir – il l'aimait trop pour cela – d'avoir manqué de force et de volonté.

Il ne savait pas quels moyens le baron avait employés pour briser la volonté de sa sœur, pour avoir raison de sa force, de cette force que donne l'amour ; mais il en était sûr, Blanche se sacrifiait.

Des idées folles lui passaient par la tête : il se demandait s'il ne devait pas aller provoquer de Simiane d'abord, de Mégrigny ensuite, afin de se faire tuer par le premier ou de les tuer tous les deux. C'était insensé, il le reconnaissait. Ainsi, il ne pouvait rien faire pour Blanche, il ne pouvait pas sauver la victime. Cela le mettait en rage, le faisait rugir.

Et c'était quand il était forcé de constater son impuissance qu'il s'écriait avec désespoir :

– Perdue, elle est perdue pour moi !

Quand il eut repris possession de lui-même et qu'il put reprendre sa plume, ce fut, avant tout travail, pour écrire les lignes suivantes :

« Mademoiselle Blanche,

« Vous vous mariez. Dans quelques jours vous serez la femme de M. de Mégrigny.

« Je ne sais pas si je fais bien de vous écrire ; mais je ne veux pas garder le silence, afin que vous sachiez que je ne serai jamais indifférent aux choses qui vous touchent.

« Je ne vous adresse aucun reproche, car vous avez été sincère avec moi ; et cependant je vous aime, autant qu'un homme peut aimer, de toute la puissance de mon être, et Dieu sait ce que mon amour, maintenant sans espoir, me fait

souffrir. Je ne vous fais aucun reproche, malgré la plaie que j'ai au cœur et qui restera toujours saignante. Oui, car le pourrais-je, je ne voudrais pas la guérir ; ce serait vouloir cesser de vous aimer et je veux, au contraire, garder mon amour comme un culte et en souffrir.

« Vous épousez M. de Mégrigny, cet homme que je hais, maintenant, autant que je vous aime ; vous l'épousez, mais c'est seulement votre main qu'il prend, votre cœur reste à celui à qui vous l'avez donné. Oh ! ne me détrompez pas, laissez-moi cette croyance, qui est ma consolation.

« Où sont-ils ces beaux projets que nous avions rêvés ensemble ? Où sont-elles toutes ces douces choses qui devaient ravir nos âmes ?

« J'ignore ce qui s'est passé entre vous et votre frère après la démarche que j'ai faite auprès de lui, ainsi que vous m'y aviez autorisé ; mais la voix de mon cœur me crie : Au lieu de l'accuser, plains-la ; elle se sacrifie, c'est une victime !

« Ainsi je ne suis pas seul à verser des larmes, il y a une autre douleur non moins grande que la mienne !

« Blanche, on nous sépare ; mais notre commun malheur est un lien mystérieux qui nous attache encore l'un à l'autre.

« Et pourtant je donnerais ma vie avec joie pour vous épargner une douleur. Je voudrais souffrir seul, oui seul, si, au prix de mes souffrances, je pouvais acheter votre bonheur. Mais, hélas ! vous êtes une victime, vous ne pouvez pas être heureuse !

« Recevez, mademoiselle Blanche, les hommages d'un pauvre cœur brisé, qui ne vit plus que par votre souvenir.

« HENRI DE BIERLE. »

Cette lettre n’arriva pas jusqu’à la jeune fille, de Simiane ayant donné l’ordre d’intercepter tout écrit qui pourrait être adressé à sa sœur.

Ce fut Antoinette qui reçut la missive et la remit au baron. Il la lut, les sourcils froncés et en haussant les épaules. Comme il achevait de lire, on lui annonça une visite. Avant d’aller recevoir le visiteur, il rendit la lettre à la femme de chambre, en lui disant :

– Tiens, lis aussi cette élégie, ça t’amusera. Antoinette s’empressa de satisfaire sa curiosité.

– Quel brave jeune homme, murmura-t-elle, et comme il l’aime !… Ah ! si j’avais été aimée ainsi, moi ! soupira-t-elle.

Elle resta un instant pensive.

– Au fait, oui, reprit-elle, je garde cette lettre ; peut-être un jour pourra-t-elle servir à quelque chose.

Et elle la glissa dans sa poche.

Quelques instants plus tard, quand le baron la lui réclama, elle répondit :

– Ma foi, monsieur Raoul, je ne pensais pas que vous désireriez la relire ; je l’ai déchirée et jetée au feu.

– Du moment qu’elle est détruite, c’est bien.

Quelques jours après, le baron conduisit sa sœur chez son futur mari. Lui et de Mégrigny voulaient faire admirer à Blanche les magnificences de sa prochaine demeure.

La pauvre enfant regarda tout ce qu’on lui montra sans rien voir. Sa pensée était ailleurs. Elle était encore plus triste

que les jours précédents. Elle était résignée, mais comme elle souffrait !

L'appartement qui, bientôt, allait être le sien, était une merveille d'élégance et de bon goût. Décoration, tentures, tapis et tapisseries, meubles, objets d'art, tout était luxueux, superbe.

– Vous plairez-vous ici ? lui demanda Ludovic.

– Je l'espère, répondit-elle.

– Votre appartement est-il selon vos goûts ?

– Oui.

– Alors vous êtes satisfaite ?

– Oui.

– C'est votre frère qui a arrangé tout cela ; peut-être n'aurais-je pas su faire aussi bien que lui. Nul ne sait mieux que Raoul ce qui convient à une jeune femme et ce qu'il faut pour charmer ses yeux. C'est lui aussi qui m'a guidé dans le choix des bijoux que je désire vous offrir ; je vous les porterai demain et j'espère qu'ils vous plairont.

– Ludovic a fait des folies, dit le baron ; il a dépensé pour toi, chez le bijoutier seulement, deux cent cinquante mille francs ; diamants, rubis, émeraudes, perles, saphirs n'étaient jamais assez beaux. Les bracelets, les boutons d'oreilles, les broches, les bagues, une rivière de diamants, un diadème sont autant de merveilles. C'est magnifique, Blanche, et tu trouveras comme moi que c'est trop beau.



Vous plairez-vous ici? lui demanda Ludovic. (P. 709.)

– Non, répliqua vivement de Mégrigny, car il n'y a rien de trop beau pour Mlle de Simiane et il n'y aura jamais rien d'assez beau pour Mme de Mégrigny.

La jeune fille regarda Ludovic et ébaucha un pâle sourire.

On lui parlait de bijoux merveilleux. Des bijoux !… C'était autre chose que demandait son cœur. Est-ce qu'elle avait besoin de pierreries pour porter le deuil de son bonheur perdu !

* *

*

Huit jours plus tard, Blanche de Simiane s'appelait Mme de Mégrigny.

La cérémonie religieuse avait immédiatement suivi celle du mariage à la mairie. Un très petit nombre de personnes avaient accompagné les mariés et leurs témoins ; il est vrai que l'on n'avait fait que quelques invitations. Il semblait que le baron eût voulu cacher le mariage de sa sœur.

À l'église on ne vit aucune des jeunes amies de la mariée, aucune des religieuses qui avaient été ses institutrices. Pas plus à celles-ci qu'à la sœur Agathe, qui lui avait pour ainsi dire servi de mère, elle n'avait eu le courage de faire part de son mariage. On montre son bonheur, on cache sa douleur.

La veille, en pensant à sa mère et à sa sœur, elle avait prié et beaucoup pleuré.

Le matin, dans sa robe blanche de mariée, pendant qu'on attachait à sa ceinture le bouquet de fleurs d'oranger, elle avait encore versé des larmes, et elle s'était dit en soupirant et en essuyant ses yeux :

– Il n'a pas cherché à me revoir, il ne m'a même pas écrit. Ah ! je comprends, il a cru que je lui avais menti ! Il ne pense plus à moi, il ne m'aime plus ! Eh bien, c'est ce qu'il faut : seule je souffrirai, seule je serai malheureuse ! Ah ! s'il savait… Mais non, il ne saura jamais pourquoi j'épouse M. de Mégrigny.

XXIII

LES SECRETS DE L'ALCÔVE

De Mégrigny était d'une extrême bonté pour sa jeune femme. Pour elle, pour obtenir un regard ou un sourire, il aurait tout fait, même l'impossible. Il aurait voulu qu'elle fût exigeante, qu'elle eût de ces caprices, de ces fantaisies de jeune femme qu'il aurait été trop heureux de satisfaire.

Mais Blanche n'était pas exigeante et n'avait ni caprices, ni fantaisies ; elle ne lui demandait rien. Cela et d'autres choses encore le rendaient malheureux.

La jeune femme lui était reconnaissante de sa sollicitude, de sa tendresse, de tout ce qu'il se montrait disposé à faire pour elle et, autant qu'elle le pouvait, lui témoignait son affection, qui était celle d'une sœur ou d'une amie.

Si aveugle que fût de Mégrigny, il voyait bien que sa femme était constamment plongée dans une tristesse dont rien ne pouvait la faire sortir ; il sentait qu'elle avait au cœur une douleur secrète et il comprenait – cela le faisait horriblement souffrir – qu'il n'avait réalisé et ne pouvait, hélas ! réaliser aucun des beaux rêves que Blanche avait pu faire étant jeune fille.

Il en vint à penser que peut-être elle aimait Henri de Bierle, que peut-être elle l'avait épousé malgré elle, en subissant la volonté brutale de son frère. Et si cela était,

qu'avait-il fait, lui, de Mégrigny ? Il avait fait le malheur de cette enfant au lieu de la rendre heureuse comme il l'avait espéré.

Et ce qui augmentait encore ses angoisses, ses souffrances, et jetait le trouble jusqu'au fond de son âme, c'est qu'il ne s'apercevait que trop qu'il s'était trompé, quand il avait cru qu'il reviendrait à la santé et retrouverait ses forces épuisées dès que Blanche serait sa femme.

Hélas ! oui, il s'était trompé. Aucune amélioration ne s'était produite dans son état ; au contraire, tourmentant inutilement son imagination, constamment surexcité, irritant sa nervosité, il sentait augmenter chaque jour son affaiblissement.

Et chaque jour il avait pour Blanche des redoublements de tendresse, des caresses d'une douceur infinie, comme celles des jeunes mères pour leurs nourrissons.

Parfois, agenouillé devant elle, le regard suppliant, honteux de lui-même, il lui disait :

– Blanche, la force me reviendra ! Mais je vous en prie, ayez pitié de moi, je vous demande pardon !

Elle ne comprenait pas. Et dans sa chasteté et son ignorance des choses du mariage, elle se demandait ce qu'elle pouvait avoir à lui pardonner.

Il avait des heures de sombre découragement, puis après une crise de larmes, car il pleurait, le malheureux, il se reprenait à espérer.

Mais les jours se succédaient, entassant les déceptions. La situation restait la même. Et il s'écriait, tenaillé par l'angoisse :

– Mais ont-ils donc raison ceux qui disent que j'ai déjà un pied dans la tombe, que je suis à moitié mort ? Pourtant, mes désirs sont les mêmes qu'il y a dix ans et je sens bien que mon cœur est toujours jeune !

Non, non, la santé me sera rendue. Oh ! ma belle santé de la vingtième année !

Quand même il voulait espérer. Toujours l'illusion !

Cependant il s'apercevait que son dos se voûtait davantage ; que plus que jamais il traînait les jambes ; que, sous son front ridé, ses yeux s'enfonçaient dans des cavités qui se creusaient plus profondes ; que son crâne se dénudait ; que son amaigrissement continuait ; qu'il, n'y avait plus dans ses veines abondance de sang ; que les pommettes de ses joues devenaient plus saillantes ; que la teinte de sa peau parcheminée était de plus en plus terreuse.

Il voyait tout cela, il constatait avec terreur les ravages de quelques années. Et comme il regrettait amèrement ses excès d'autrefois, l'abus qu'il avait fait de tous les plaisirs !

Ce qu'il souffrait ne saurait se décrire ; c'était un vrai martyre.

Être l'époux d'une femme jeune, belle, adorable, être constamment près d'elle, la tenir dans ses bras, sentir sa chair contre la sienne, respirer avec ivresse le doux parfum de son haleine, la désirer, la vouloir, grisé de volupté, et ne pouvoir la posséder !

Quelle souffrance comparable à celle-là. C'était l'horrible supplice de Tantale !

De Mégrigny devint sombre, morose, taciturne. Sa tristesse s'était mise à l'unisson de celle de Blanche. Plus de sourires, plus d'envolées de gaieté.

Son caractère s'aigrissait ; il était d'humeur difficile, chagrine ; il devenait défiant, acariâtre, emporté. Ses serviteurs, qu'il traitait avec rudesse, qui ne faisaient jamais rien de bien, selon lui, commençaient à le craindre et à l'éviter.

Pour Blanche seule il n'était pas changé ; toujours empressé, plein de sollicitude et de bonté, il avait pour elle la même tendresse ; il ne lui parlait jamais qu'avec une extrême douceur ; ses attentions, ses petits soins étaient vraiment ceux d'un père pour sa fille adorée. Et s'il la voyait plus triste qu'à l'ordinaire, s'imaginant qu'il en était la cause, il devenait humble, soumis, et avait de ces caresses câlines de l'enfant que sa mère vient de gronder.

Toujours il semblait lui dire : « Si vous saviez comme je suis à plaindre ! » Et si, comme précédemment, il ne lui disait plus : « Je vous en prie, pardonnez-moi ! » son regard douloureux, suppliant, exprimait la même prière.

De Mégrigny cachait avec soin sa grande affliction à ses domestiques ; seuls, Antoinette et de Simiane n'ignoraient aucun des secrets du ménage. Ludovic avait pris Raoul pour confident, et le baron, tout en faisant la grimace, s'efforçait de consoler et de rassurer son beau-frère. Antoinette de son côté, sans avoir l'air d'y toucher, avec cette habileté qu'on lui connaît, faisait parler sa maîtresse, et Blanche, avec sa candeur d'enfant naïve, ayant besoin aussi, d'ailleurs, d'une confidente, laissait pénétrer assez facilement à sa femme de chambre les secrets de l'alcôve.

Chaque fois que le baron rencontrait Antoinette et qu'elle était seule, il l'abordait d'un air mystérieux.

– Eh bien ? demandait-il.

– C'est toujours la même chose, répondait-elle.

De Simiane se mordait les lèvres, laissant voir ainsi sa contrariété, son désappointement.

Un jour, trois mois après le mariage, Antoinette lui dit :

– Vous tenez donc beaucoup à cela, monsieur le baron ?

– Oui, beaucoup, et tu sais bien pourquoi.

– Je crois, malheureusement, que vous n'y devez plus songer ; je vous conseille de trouver autre chose.

– Un testament, voilà ce que tu veux dire.

– N'est-ce pas ce qu'il y a de plus simple et de plus sûr ?

– Sans doute, et ce n'est pas toi qui m'y fais penser.

– En ce cas, qu'attendez-vous ?

– Voudra-t-il ? Si j'ai hésité, ce n'est pas sans raison. Il n'est plus aussi maniable qu'autrefois ; et puis les malades ont des idées si bizarres.

– Soit ; mais tentez tout de même la chose.

Quelques jours après, saisissant un instant où de Mégrigny était moins soucieux, moins taciturne, de Simiane aborda la grosse question. Tout doucement et avec certaines précautions qu'il jugea nécessaires, il parla à Ludovic de son testament, qu'il serait bon de faire en faveur de Blanche.

Les yeux de Ludovic lancèrent des flammes, tous ses muscles furent mis en mouvement et, retrouvant une sorte de vigueur, il se dressa comme par un ressort.

– Mon testament ! s'écria-t-il avec emportement, furieux, jamais, jamais !… Ah ! çà, parce que ma santé est lente à se rétablir, parce que je suis un peu affaibli, est-ce que tu crois que je vais bientôt mourir ? Mourir, allons donc, je n'y pense guère. Ah ! ah ! ah ! mourir ! Je connais mon tempérament, je sens qu'il y a encore en moi quarante années de vie ! J'ai les jambes faibles et le corps fatigué, soit ; mais, Dieu merci, l'estomac et le cœur sont toujours bons. Est-ce que je manque d'appétit ? Je mange peu, c'est vrai ; mais tu sais que je n'ai jamais été un gros mangeur.

Oh ! je sais bien ce que disent un tas d'imbéciles, et tu me ferais croire, vraiment, que, comme eux, tu me vois au bord de la tombe. Va, baron, ne pense pas plus à ma mort que moi-même, n'écoute pas les prophètes de malheur et tu seras tranquille.

Quant à mon testament, quand le moment de le faire sera venu, je n'aurai à prendre les conseils de personne. Attendons, de Simiane, attendons que je sois vieux.

Le baron était prudent ; malgré son audace, voyant qu'il n'avait rien à obtenir, il se garda bien d'insister. Au contraire, il feignit d'être absolument de l'avis de Ludovic.

C'était flatter la marotte du malade, le meilleur moyen de le calmer et de ne pas le laisser sous une impression fâcheuse.

La femme de chambre se préoccupait beaucoup de la situation et elle se disait, avec un sourire singulier :

– Vraiment, on n'a jamais vu chose pareille, ça ne peut pas durer toujours, ainsi.

Toutes sortes d'idées plus ou moins fantaisistes lui trottaient dans le cerveau.

En regardant la jeune femme dont la tête s'inclinait, languissante, comme un beau lis qui se flétrit, elle avait conçu un projet qui lui avait paru, tout d'abord, impossible à exécuter ; mais le projet avait mûri dans sa tête féconde en ressources ; et comme elle n'était ni scrupuleuse, ni d'une nature à reculer devant certaines difficultés, elle se décida à agir.

– Pourquoi pas, après tout ? pensait-elle. Je l'ai dit et je le répète, tant pis pour M. de Mégrigny. Une femme si jeune, si jolie, si charmante !… Ça me met hors de moi, c'est navrant. Qu'avait-il besoin de se marier, pour être si peu un mari ? Heureusement encore qu'elle ne sait pas, qu'elle ne comprend pas : elle est toujours d'une innocence, d'une naïveté… Mais une femme n'est pas de bois et je me rappelle que moi, dès l'âge de quinze ans… Il est certain que ce qui sommeille encore en elle se réveillera, et alors… ah ! M. de Mégrigny, M. de Mégrigny !… Eh bien, non, ça ne peut plus aller ainsi ; je l'ai mis dans ma tête, je m'en vais arranger tout cela.

Elle prit à part de Simiane et lui dit :

– Vous êtes bien sûr qu'il ne fera pas le testament ?

– Si je lui en parlais encore, il se brouillerait avec moi.

– Alors il faudrait l'enfant que vous avez un instant espéré voir venir.

– Oui. Malheureusement je n'ai plus cet espoir.

– Il faut l'avoir encore, monsieur Raoul.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que votre sœur sera mère, à moins…

– À moins ? Achève…

– À moins qu'elle ne puisse pas avoir d'enfant…

Le baron regarda fixement la femme de chambre.

– Tu as machiné quelque chose ? dit-il.

– Oh ! ce n'est pas difficile à deviner.

– Voyons, que veux-tu faire ?

– Il est inutile que vous le sachiez.

– Pourtant…

– Non, je n'ai rien à vous dire, quant à présent ; plus tard, si je réussis, vous saurez.

– Antoinette, tu es devenue une fieffée coquine.

– Je suis à votre école, monsieur le baron.

– Je devine ton projet.

– C'est possible, mais faites comme si vous ne deviniez rien ; vous ne devez vous mêler en rien de cette affaire.

– Soit.

– Et vous me donnez carte blanche ?

– Oui.

– C'est bien. Cependant il faut que vous m'aidiez.

– Comment ?

– Avec cette idée que s'il passait plusieurs mois de l'année à la campagne, il redeviendrait vigoureux, M. de Mégrigny parle souvent, depuis quinze jours, de faire l'acquisition d'un domaine.

– En effet, c'est aujourd'hui son dada.

– Eh bien, constamment, partout, il y a des domaines à vendre. Emmenez votre ami dans le midi où vous resterez trois semaines ou un mois à chercher un château qui lui convienne. En lui disant que cette excursion lui fera grand bien, que sa santé s'en trouvera à merveille, vous le déciderez facilement à partir.

– C'est bien, répondu, le baron, je vais m'occuper de la chose.

Le soir même il dit à la femme de chambre :

– Je l'ai décidé, nous partons après-demain.

Antoinette qui, jusqu'alors, s'était tenue vis-à-vis de sa maîtresse dans une certaine réserve, changea d'attitude presque brusquement ; elle lui parla de choses que, tout d'abord, la jeune femme ne comprit pas, mais qui, cependant, agissaient sur son imagination et faisaient naître de nouvelles idées.

De Mégrigny et de Simiane étant partis, la femme de chambre devint plus hardie. Sans vouloir aller trop vite, avec une adresse merveilleuse, à demi-mots, elle initia la jeune femme à ce que sont et doivent être réellement les rapports entre deux personnes de sexes différents. Elle lui parla des sensations que faisait éprouver l'amour, de ses délicieuses extases.

Elle provoquait la curiosité de la jeune femme et, par des excitations progressives, amenait peu à peu le réveil des sens. Et Blanche, émotionnée dans tout son être, avait des chaleurs étranges, des frémissements de chair et éprouvait des sensations qui, jusqu'alors, lui avaient été inconnues. Bien qu'ils fussent vagues encore, elle sentait en elle de brûlants désirs.

En deux jours, seulement par ses paroles, la femme de chambre avait exercé sur les sens de la jeune femme une action plus puissante, que toutes les caresses sans chaleur de M. de Mégrigny depuis le mariage.

Jugeant sa maîtresse suffisamment préparée, elle lui dit :

– Quel malheur que vous n'ayez pas épousé M. Henri de Bierle !

Blanche tressaillit et devint très pâle.

– Oui, continua Antoinette, c'est un malheur, un grand malheur ; c'était le mari qu'il vous fallait, et puis vous l'aimiez. Oh ! vous n'avez pas à vous en défendre ; j'ai deviné que vous l'aimiez et qu'il vous aimait le jour où, pour la première fois, vous vous êtes rencontrés sur la plage de Dieppe.

– Oui, soupira Blanche, je l'aimais.

– Et vous l'aimez toujours.

Blanche laissa échapper un nouveau soupir.

– Aimer, c'est déjà connaître quelque chose de l'amour, de cet amour passionné, qui est l'embrasement de deux cœurs, de deux âmes dans une délicieuse étreinte. Vous aimez M. de Bierle et vous l'aimerez toujours, ma chère

maîtresse. Quand l'amour est entré dans un cœur, il n'en sort plus.

– Pourtant, il a cessé de m'aimer, lui.

– Que dites-vous là ? Oh ! comme vous êtes dans l'erreur ! Mais il vous aime, il vous adore, plus encore peut-être qu'il ne vous aimait autrefois.

– Non, non ; il m'a oubliée, il ne pense plus à moi !

– S'il ne pensait plus à vous, comme vous le dites et paraissez le croire, il ne passerait pas aussi souvent dans l'avenue, et ne s'arrêterait pas, ainsi qu'il le fait, se dissimulant derrière un tronc d'arbre, pour regarder, les unes après les autres, les fenêtres de l'hôtel.

– Vous dites, Antoinette, qu'il vient devant l'hôtel ? Vous l'avez vu ?

– Plusieurs fois, et vous l'auriez vu comme moi si vous vous mettiez plus souvent à l'une de vos fenêtres. Si vous n'étiez pas aussi casanière, si vous aimiez un peu plus à sortir, vous l'auriez trouvé plus d'une fois sur votre passage.

La jeune femme resta un instant la tête inclinée, songeuse. Puis elle se leva et s'approcha d'une fenêtre dont elle écarta les rideaux afin de jeter ses regards sur l'avenue. Elle secoua la tête et revint sur son canapé.

– Avant mon mariage, dit-elle, il aurait dû au moins chercher à me revoir.

– Je ne sais pas s'il a fait pour cela quelques tentatives ; mais ce que je sais, c'est qu'il vous a vue dans votre robe blanche de mariée.

– Il m’a vue…

– À l’église, caché derrière un pilier, vous dévorant des yeux, il a assisté à la bénédiction nuptiale. Allez, il a vu votre pâleur et votre grande tristesse.

– Ainsi il était là, vous l’avez vu ?

– Oui. Et dans l’église, comme je restais la dernière, il s’est approché de moi et, les yeux pleins de larmes, il m’a serré la main.

– Mon Dieu, mon Dieu ! Je ne vous le cache pas, Antoinette, j’avais espéré que, apprenant que j’allais épouser M. de Mégrigny, il m’écrirait.

– Ah ! vous aviez pensé qu’il vous écrirait ?

– Oui.

– Eh bien, ma chère maîtresse, fit la femme de chambre en souriant, il vous a écrit.

Blanche ouvrit de grands yeux étonnés.

– Il vous a écrit, continua Antoinette ; seulement, après avoir lu la lettre, votre frère n’a pas cru devoir vous la remettre.

– Oh !

– Mais cette lettre, ma chère maîtresse, j’ai trouvé le moyen de m’en emparer.

– Elle est entre vos mains ?

Antoinette, qui avait pensé que la lettre pouvait servir ses desseins, la tira de sa poche et la tendit à Blanche, en disant :

– La voici, lisez.

Dès la première ligne, les yeux de Blanche se voilèrent de larmes, et elle fut à chaque instant forcée de les essuyer. La lecture achevée, oubliant qu'Antoinette était là, elle porta le papier à ses lèvres, puis, aussitôt, elle éclata en sanglots.

– Antoinette, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plus tôt de cette lettre ? demanda-t-elle, quand elle se fut un peu calmée.

– Je n'osais pas, je craignais que vous ne fissiez des reproches à M. le baron. Vous ne lui direz rien, n'est-ce pas ? Il croit avoir égaré la lettre et ne se doute point que je la lui ai dérobée.

– Soyez tranquille, Antoinette, je me tairai. Mais cette lettre, je la garde.

– Elle vous appartient ; et, d'ailleurs, c'était pour vous la donner que je l'ai prise à votre frère.

La jeune femme eut un pâle sourire.

– Me voilà, dit-elle, forcée de vous remercier d'avoir commis ce larcin.

– Oh ! répliqua la femme de chambre, on n'a rien à se reprocher quand on agit dans une bonne intention.

Blanche relut la lettre en versant de nouvelles larmes, puis la glissa dans son corsage, en murmurant :

– Il m'aime toujours et il souffre !

– Oui, allez, il est bien malheureux.

– Hélas !



Elle porta le papier à ses lèvres. (P. 719.

– Vous pourriez lui donner une grande joie.

– Moi ? Et comment ?

– En lui permettant de venir vous voir.

– Oh ! Antoinette !

– Ce serait bien facile.

– Non, non, je ne peux pas permettre…

– Pourquoi, ma chère maîtresse ? En vérité, je ne vois pas.

– Non, se serait mal.

– Apporter un soulagement, une consolation à un ami qui est malheureux n'est pas une mauvaise action.

Blanche secoua la tête. Elle était très agitée ; sa poitrine se soulevait violemment.

– C'est impossible, murmura-t-elle d'une voix faible.

– Est-ce que vous-même ne sériez pas heureuse de le revoir, de causer quelques instants avec lui ?

– Oh ! si, mais…

– Pour vous et pour lui ce serait un bonheur ; pourquoi ne pas vous le donner ?

La jeune femme laissa tomber sa tête sur son sein. Maintenant un rouge vif colorait ses joues.

– Il pourrait entrer ici le soir et en sortir sans être vu par personne, continua la femme de chambre, et sans que les domestiques puissent se douter de quelque chose ; je me chargerais de l'introduire secrètement ; rien ne me serait plus facile. Je le ferais entrer dans la propriété par cette porte ouvrant sur le chemin, qui sépare le jardin du petit bois, et ensuite dans l'hôtel par l'escalier de service réservé à vos appartements.

– Antoinette, s'écria Blanche éperdue, je vous en prie, taisez-vous, ne me parlez plus de cela !

– Soit, ma chère maîtresse, car je serais désolée de vous déplaire. Mais, voyons, s'il venait…

– Il ne viendra pas.

– Vous vous trompez peut-être ; il doit savoir déjà que M. de Mégrigny est absent. Enfin, s'il venait, est-ce que vous auriez le cœur de ne pas le recevoir, de le chasser ?

– Ah ! je ne sais pas ce que je ferais ! Mais je ne veux pas, Antoinette, je ne veux pas !

– C'est bon, se dit la femme de chambre, les choses iront au gré de mes désirs.

Tout le reste de la journée et le lendemain, elle ne parla plus du jeune homme à sa maîtresse ; mais Blanche songeuse, fiévreusement agitée, pensait constamment à Henri et, en cachette, relisait sa lettre qu'elle baisait avec transport, qu'elle mouillait de ses larmes pendant que son cœur battait comme s'il allait se briser.

Le surlendemain, sous le prétexte d'aller faire quelques achats, Antoinette sortit. Elle se rendit rue de la Chaussée-d'Antin où demeurait Henri de Bierle, au troisième étage de la maison dont le rez-de-chaussée et l'entresol étaient occupés par les époux Pinguet.

– Vous, Antoinette, c'est vous ! s'écria le jeune homme, en recevant la femme de chambre dans son cabinet ; mon Dieu, un malheur serait-il arrivé à votre maîtresse ?

– Non, monsieur Henri, rassurez-vous.

– Alors vous venez ?

– Pour vous dire que ma pauvre maîtresse est toujours de plus en plus triste et qu'elle souffre énormément.

– Hélas ! moi aussi je souffre.

– Oh ! elle ne l'ignore pas. Je n'ai rien à vous apprendre, monsieur de Bierle, puisque vous avez deviné que la pauvre enfant se sacrifiait.

– Que s'est-il donc passé entre elle et son frère ?

– Ah ! ne m'en parlez pas, c'est abominable. Imaginez-vous qu'il l'a menacée, si elle ne consentait pas à épouser M. de Mégrigny, de se brûler la cervelle sous ses yeux. Il avait le canon du revolver sur le front. Jugez de l'épouvante de la pauvre petite ; éperdue, folle, elle s'est écriée : « Je consens, j'épouserai M. de Mégrigny ! » Et le mariage s'est fait.

– M. de Simiane est un misérable !

– Oui et non, monsieur de Bierle : il était et est encore dans de grands embarras d'argent !

– Ce n'était pas une raison pour faire de sa sœur une victime. Si seulement elle avait une existence paisible, la chère et douce créature !

– Le bonheur n'est pas pour elle, soupira la femme de chambre.

– Par son frère, elle et moi sommes malheureux. Son mari est-il bon pour elle ?

– Quant à cela, oui.

– Ce n'est pas une mauvaise nature.

– Malheureusement, un mari comme ça…

– Oui, c'est un malade.

– Ah ! j'en aurais long à vous dire, monsieur Henri ; mais je préfère me taire.

M. de Mégrigny est absent ; il est allé dans le Midi en compagnie de son beau-frère.

– Je l'ai appris hier.

Ils sont partis pour longtemps ?

– Un mois environ.

– Ah ! fit le jeune homme pensif. Antoinette reprit d'un ton patelin :

– Vous pourriez profiter de leur absence pour voir ma chère maîtresse.

De Bierle sursauta, et plongeant son regard dans les yeux de la femme de chambre :

– Antoinette, dit-il, est-ce que vous êtes en ce moment la messagère de Blanche ?

– Oh ! non ! Je me suis bien gardée de lui parler de ma démarche, elle ne me l'aurait pas permise. Mais, voyez-vous, cela me fait tant de peine de la voir souffrir, que je suis venue. Elle serait si contente, cela lui ferait tant de bien !

– Ainsi, vous pensez qu'elle me recevrait ?

– Bien sûr, ça lui fera quelque chose ; mais elle vous aime, et quand on aime… on passe sur tout.

– Antoinette, j'irai.

– Vous viendrez secrètement, n'est-ce pas ?

– Secrètement ?

– Oui, à cause des domestiques ; il ne faut pas qu'on sache, vous comprenez ?…

– Je comprends.

Alors la femme de chambre expliqua à Henri comment elle l'introduirait mystérieusement dans l'hôtel et lui donna rendez-vous pour le lendemain, à huit heures du soir, à la porte du jardin.

À l'heure dite, le jeune homme était à la porte du jardin, qui ne tarda pas à s'ouvrir. Il entra. La femme de chambre referma la porte et lui dit à voix basse :

– Venez, suivez-moi.

– Blanche est-elle prévenue ?

– Non.

– Mais, alors, que va-t-elle dire ?

– Elle sera surprise, effarée, peut-être ; mais que ne pardonne-t-on pas à celui qu'on aime ?

– Antoinette, j'ai bien peur que vous ne me jetiez dans une désagréable aventure ; si je causais à Blanche un chagrin, une nouvelle douleur, je ne me le pardonnerais jamais.

– Dieu, comme vous êtes craintif et peureux ! Vous n'étiez pas ainsi à Dieppe.

– À Dieppe, Blanche n'était pas mariée.

– Elle ne vous aime pas moins aujourd'hui qu'alors ; allons, monsieur Henri, soyez tranquille ; elle sera plus heureuse que mécontente, vous verrez.

Ils montèrent sans bruit l'escalier réservé.

Arrivés à l'étage ils traversèrent plusieurs pièces ; puis Antoinette ouvrit une dernière porte, et, poussant doucement Henri, le fit entrer.

Il était dans la chambre de Mme de Mégrigny.

La jeune femme était là, rêvant les yeux ouverts, à demi couchée sur un canapé. Elle était vêtue – adorable négligé – d'un peignoir de cachemire rose tout garni de dentelles, lequel, largement ouvert sur la poitrine, laissait voir des contours charmants sous un plissé de Malines.

À la vue du jeune homme elle poussa un cri et pâle, bouleversée, bondit sur ses jambes.

– Vous, vous ! dit-elle d'une voix étranglée.

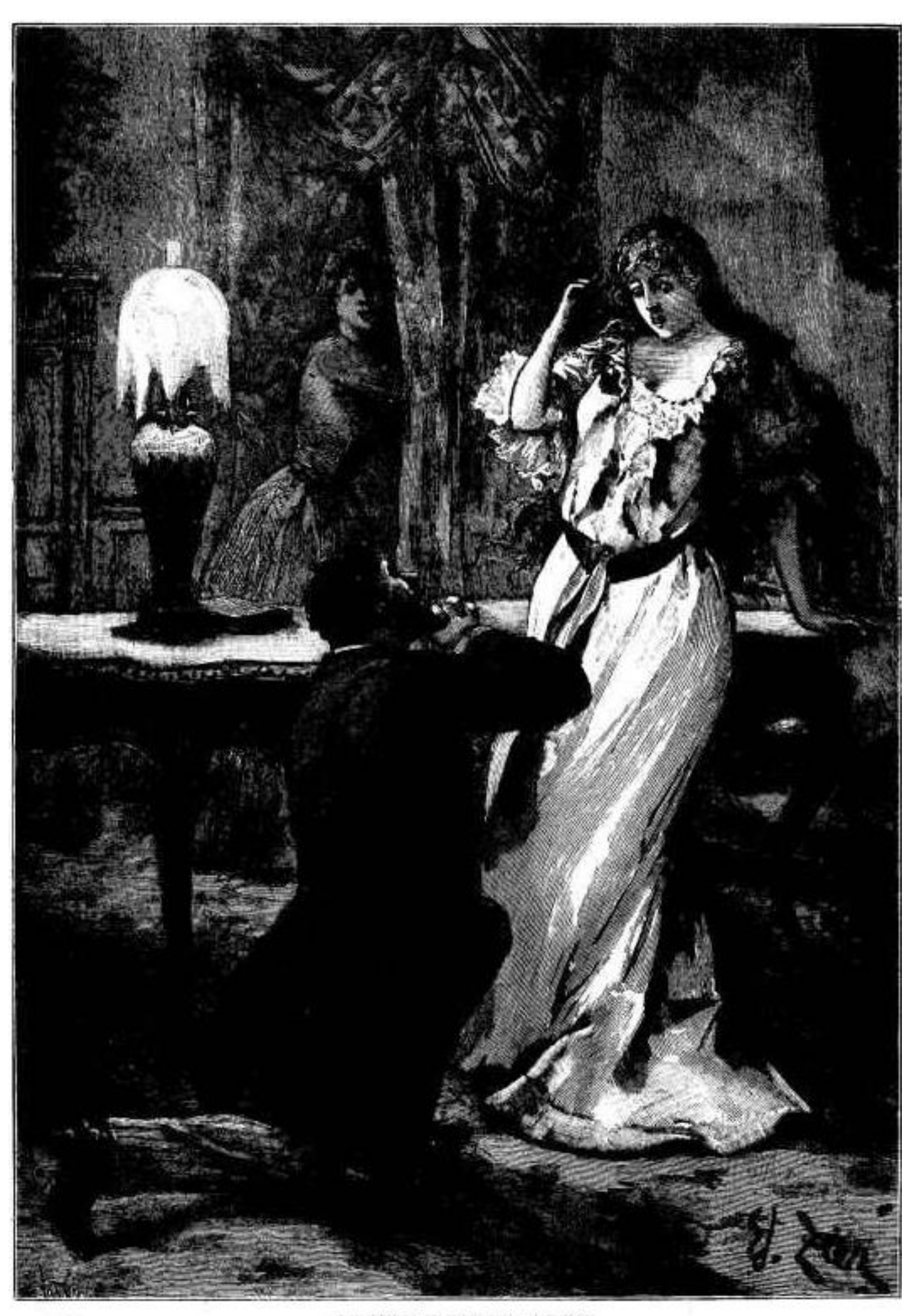
Il tomba à ses genoux.

– Blanche, Blanche, pardon, pardonnez-moi !

– Oh ! Antoinette, Antoinette, prononça la jeune femme avec un profond accent de reproche.

– Si ma bonne maîtresse me trouve coupable, dit la femme de chambre, elle me chassera et je m'en irai.

– Après tant de souffrances endurées depuis quatre mois, reprit Henri, n'ai-je donc pas mérité cet instant de bonheur ?



Il tomba à ses genoux. (P. 725.)

Il tenait à pleines mains la jupe du peignoir et, follement, baisait l'étoffe.

Blanche était haletante et tremblait comme la feuille ; mais, dans son regard, il n'y avait qu'une sorte d'inquiétude et non de l'irritation. Brusquement, le jeune homme se releva.

– Blanche, dit-il avec une grande tristesse, si vous me l'ordonnez, je me retire à l'instant.

Elle tressaillit et se mit à pleurer.

Ils étaient en face l'un de l'autre, se touchant presque. Anxieux, Henri attendait.

Soudain elle s'écria :

– Ah ! Henri, Henri !

Et dans un irrésistible élan d'amour, oubliant tout, elle fit au jeune homme un collier de ses bras demi-nus.

Un cri de bonheur échappa à Henri. À son tour il l'enlaça, l'étreignit, la serrant fortement contre son cœur.

Toute palpitante, elle laissa tomber sa tête sur la poitrine du jeune homme, qui couvrit ses beaux cheveux de baisers délirants.

– Oh ! chère âme, chère adorée ! murmura-t-il.

Elle releva la tête, et pendant un instant, les yeux dans les yeux, dans une sorte d'extase d'amour, ils se regardèrent, Blanche pleurait toujours.

À plusieurs reprises, Henri les baisa, ces beaux yeux mouillés, et avec passion, avec ivresse, il buvait les larmes.

– Je vous aime, je vous aime trop ! dit-elle, cachant de nouveau son visage sur la poitrine du jeune homme.

Sans bruit, Antoinette sortit de la chambre, dont elle referma la porte.

Et se faisant la gardienne de cette porte, elle s'installa dans un fauteuil, en murmurant :

– Maintenant, mes gentils amoureux, soyez heureux, nul ne viendra vous déranger.

XXIV

LE BOUQUET DE VIOLETTES

Entre deux et trois heures du matin, la porte de la chambre de Mme de Mégrigny s'entr'ouvrit avec certaines précautions, et la tête de la jeune femme, dont les cheveux dénoués tombaient sur les épaules, s'avança dans l'ouverture.

– Maîtresse, me voilà, dit la femme de chambre en se dressant debout.

– Vous ne vous êtes donc pas couchée ?

– Je ne devais pas m'éloigner, j'ai sommeillé dans ce fauteuil.

La jeune femme disparut.

Antoinette entendit un bruit de baisers, des chuchotements, encore un crépitement de baisers, puis Henri de Bierle sortit de la chambre. Antoinette lui fit un signe et il la suivit.

Par le chemin qu'il connaissait déjà, Henri fut reconduit à la porte du jardin.

– Antoinette, dit-il à la femme de chambre avant de la quitter, aucune joie en ce monde ne peut être comparée à celle que j'éprouve, je ne pouvais pas espérer un pareil bonheur.

– Bien sûr, répondit-elle, vous n'avez pas à vous plaindre. Mais je comprends, vous vous êtes aperçu, vous avez vu…

– Oui. Et puis, elle me l'a dit.

– Voilà, fit cyniquement la femme de chambre, le mari n'ayant pu toucher à la fleur, c'est vous qui l'avez cueillie.

– Vous saviez cela, Antoinette ; pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

– Pourquoi ? Mais pour vous en laisser la surprise. Allons, je vous quitte ; achevez bien votre nuit.

– Encore un mot, Antoinette.

– Dites.

– Demain soir je serai ici, à huit heures.

– Bien, c'est entendu. Maintenant je vais me mettre au lit et tâcher de faire un bon somme.

Et, rentrant dans le jardin, elle ferma la porte.

Toute cette journée Blanche fut rêveuse, agitée, inquiète. Elle était triste encore, seulement ce n'était plus la même tristesse, car ses beaux yeux limpides brillaient d'un éclat inaccoutumé, et sur son doux visage, animé de fraîches couleurs, il s'était fait comme un radieux épanouissement.

Chaque fois qu'elle se trouvait avec Antoinette, elle était comme honteuse, avait des regards timides et des rougeurs subites. Il lui venait sur les lèvres des questions qu'elle n'osait pas faire. Elle attendait, espérant que la femme de chambre lui parlerait de ce qui s'était passé ; mais celle-ci

vaquait à ses occupations comme d'habitude et avait l'air de ne se souvenir de rien.

Pourquoi Blanche était-elle agitée, inquiète ?

Sans doute, intérieurement, elle s'adressait des reproches, s'accusait. Elle était coupable ; cependant, que de choses elle pouvait invoquer pour se pardonner sa faute ! Elle était commise, cette faute, rien n'y pouvait plus remédier. Son frère l'avait livrée à un mari, elle s'était donnée à l'amour. Elle était la femme de M. de Mégrigny, et c'était à Henri, maintenant, qu'elle appartenait.

Elle s'était donnée, et il ne lui venait pas à l'idée qu'elle pût se reprendre ; d'ailleurs elle ne le voulait pas. Quoi qu'il pût arriver, résolue, elle était prête à tout sacrifier à son amour.

Pendant l'absence du mari, presque tous les soirs Henri fut introduit dans l'hôtel aussi mystérieusement que la première fois et toujours sans que les domestiques se doutassent de rien.

M. de Mégrigny revint. L'air et le soleil du Midi n'avaient eu aucune influence sur sa santé. Tel il était parti, tel il revenait. Cependant il disait :

– Cette promenade du côté des Pyrénées et de la Méditerranée m'a fait le plus grand bien ; je me sens plus fort et tout ragaillardi.

Ô puissance de l'illusion !

Henri ne pouvait plus revenir à l'hôtel.

Alors les amants se donnèrent des rendez-vous.

De Bierle, ne pouvant pas recevoir la jeune femme chez lui, ce qui aurait pu amener des conséquences fâcheuses, avait loué et fait meubler très coquettement, sous un autre nom que le sien, un petit appartement rue Vivienne, à l'entresol. C'était là que Blanche et lui se rencontraient une ou deux fois chaque semaine.

La jeune femme sortait dans l'après-midi, toujours accompagnée d'Antoinette. Quand elle sortait sans sa voiture, c'était, disait-elle, pour aller faire une promenade au bois. À une station, on prenait une voiture de place et l'on se rendait rue Vivienne. La femme de chambre avait devant elle deux bonnes heures qu'elle pouvait employer à son gré. Si Blanche sortait avec son coupé, le cocher allait s'arrêter devant le passage des Panoramas. Les deux femmes mettaient pied à terre, s'enfonçaient dans le passage, et le cocher attendait qu'elles revinssent, après leurs visites faites, trouvant souvent que ces visites étaient fort longues.

Ces rendez-vous dataient déjà de deux mois, et comme le dieu des amoureux protégeait Blanche et Henri, ils devaient se continuer. Un jour, Antoinette dit à de Simiane :

– Vous allez être content, monsieur le baron, votre sœur est enceinte.

– Tu es sûre ?

– Absolument sûre. Et vous êtes le premier à apprendre la chose, car madame elle-même en doute encore, bien que plusieurs fois déjà elle m'ait vivement interrogée à ce sujet.

– En ce cas, fit le baron, nous n'avons plus besoin de l'amoureux ; ils doivent cesser de se voir.

– Ah ! vraiment ? répliqua la femme de chambre d'un ton ironique ; si vous n'avez plus besoin du jeune homme, monsieur le baron, il n'en est pas de même de ma maîtresse. Une première fois vous avez réussi à les séparer ; mais ne comptez pas le faire encore. Ils s'aiment, ils s'adorent, ils sont fous l'un de l'autre ; malgré vous, malgré tout elle ira à lui ou il viendra à elle. Vous ne devriez pas ignorer que l'amour est plus fort que tout.

– Après tout, dit de Simiane, tant que je n'y verrai pas un danger pour moi, je n'ai pas à me préoccuper des escapades de Mme de Mégrigny.

Après un silence, il reprit :

– Donc, il y aura un enfant, mais je n'ai pas à te le cacher, Antoinette, je ne suis pas sans inquiétude.

– Qu'est-ce qui vous inquiète ?

– Je me demande comment de Mégrigny prendra la chose.

– Lui ! mais il sera enchanté.

– Pourtant il saura bien…

– Allons donc ! Mais vous le savez, il ne vit plus que d'illusions, le cher homme, et Dieu sait avec quel acharnement il se les forge lui-même ; souvent, – il raconte cela – il a des rêves drôles pendant lesquels il se croit un mari comme un autre. Depuis son retour, et parce que je l'ai beaucoup voulu, il a passé trois ou quatre nuits avec madame. Eh bien, monsieur le baron, il s'imaginera que ce qu'il a rêvé est vrai.

– Tu as raison, Antoinette. Décidément, ma chère, tu es une femme étonnante.

– Pas une femme, monsieur Raoul, répondit-elle en s'attristant subitement. Hélas ! je suis toujours fille et je vieillis…

Elle laissa échapper un long soupir et ajouta :

– Ah ! si vous m'épousiez, c'est alors que je serais une femme !

– Peut-être cela arrivera-t-il, Antoinette ; continue à me prêter ton concours, et, après, nous verrons.

Les jours passaient. La grossesse de Blanche était devenue très apparente. De Mégrigny accueillit joyeusement la nouvelle ; il prenait la chose ainsi que la femme de chambre l'avait prévu. Il était dans la jubilation et fier comme un victorieux.

– Voilà, disait-il, l'influence de l'air pur et vivifiant que j'ai respiré dans le Midi. Ils ne diront plus, tous ces envieux, ces jaloux, que je suis moitié mort ; ah ! ils vont bien voir que je suis vivant, bien vivant !

Bien qu'elle pût compter sur l'absolue discrétion d'Antoinette, qui était sa complice, et qu'elle n'eût pas à craindre que son bénévole mari devinât la vérité, Blanche n'était pas aussi tranquille qu'elle le voulait paraître.

Malgré tout ce que lui disaient Henri et la femme de chambre pour la rassurer et lui faire voir rose ce qui était noir, elle souffrait et avait des inquiétudes et des terreurs auxquelles elle ne pouvait se soustraire. Sa nature honnête et franche ne se prêtait qu'avec peine à la dissimulation.

Elle souffrait d'être forcée d'avoir toujours en face de son mari un masque sur le visage ; elle souffrait de tromper ce malheureux qui avait toujours été et était plus que jamais pour elle bon, affectueux et dévoué.

À côté des joies qu'elle trouvait dans son amour, il y avait des amertumes et des larmes.

Son affection d'amie ou de sœur pour Ludovic n'avait pas diminué, et elle ne mentait pas, elle était sincère quand, émue de pitié, elle l'embrassait. Coupable, à son tour elle semblait lui dire :

« Pardonnez-moi ! »

Il arriva une chose étrange, qu'il eût été impossible de prévoir. Subitement, du jour au lendemain, de Mégrigny devint très froid avec son beau-frère. Souvent il refusait de recevoir le baron, et quand celui-ci arrivait jusqu'à lui, il lui montrait un visage sombre, glacial, et daignait à peine l'écouter.

Qu'est-ce que cela signifiait ? De Simiane s'inquiéta sérieusement. Il y avait de quoi. Il s'informa et apprit que de Mégrigny avait eu trois fois de suite, à deux jours d'intervalle, la visite d'un monsieur fort bien mis, pouvant avoir une quarantaine d'années, et qui portait sous son bras une serviette d'officier ministériel, d'avocat ou d'homme d'affaires.

À sa première visite, cet inconnu n'était resté que quelques instants avec de Mégrigny ; mais les autres jours, ils étaient restés enfermés ensemble pendant plus de deux heures.

C'était exact. Mais ce qu'on ne pouvait pas dire à de Simiane, c'est que le visiteur inconnu, dans un but quelconque, était venu éclairer de Mégrigny sur la singulière façon dont son beau-frère et mandataire gérait sa fortune. Entre autres choses fort intéressantes, le visiteur avait appris à de Mégrigny, en lui en fournissant les preuves, que le mois précédent, d'un seul coup de bourse, de Simiane avait perdu près d'un million.

De Mégrigny s'était senti écrasé sous le poids de ces révélations.

Ainsi, celui qu'il avait toujours cru son meilleur ami le trahissait, lui mentait effrontément, le trompait d'une façon odieuse ; Raoul de Simiane, dont il avait épousé la sœur sans fortune, sans dot, en qui il avait mis toute sa confiance, Raoul de Simiane était un mandataire infidèle !

Le baron devina que de Mégrigny avait été instruit, sinon de tous ses méfaits, du moins de quelques-uns, et il ne tarda pas à comprendre que Ludovic lui retirait sa confiance. Bientôt, sans doute, le mandat qui lui avait été confié serait révoqué ; peut-être même de Mégrigny irait-il – comme c'était son droit – jusqu'à réclamer la fortune de sa femme.

– Que faire ? se demanda de Simiane.

Il lui fallait, à tout prix, éviter le coup terrible qui pouvait lui être porté.

Heureusement pour le baron, de Mégrigny n'était pas un homme d'action. Très pusillanime et toujours hésitant, il n'était jamais prompt dans ses résolutions. Il disait toujours : j'examinerai, je verrai. Et, souvent, des semaines s'écoulaient avant qu'il se décidât à prendre une décision urgente.

Blanche n'avait nullement à souffrir du refroidissement, de l'espèce d'inimitié survenue entre son frère et son mari. Celui-ci était toujours le même avec elle.

Cependant, de Simiane, qu'une catastrophe menaçait, qui voyait près de s'écrouler l'échafaudage de toutes ses combinaisons, cherchait le moyen de se garantir du coup de tonnerre, et son imagination, d'autant plus féconde en ressources que rien ne l'arrêtait ou lui répugnait, son imagination travaillait.

Une idée lui vint, une idée monstrueuse, et il eut vite arrêté son projet. C'était un crime à commettre. Mais un misérable de l'espèce du baron devient aisément un scélérat. Il n'était pas homme à reculer devant un crime, du moment qu'il servait ses intérêts.

Peu de temps après le mariage de sa sœur, on lui avait parlé de l'Italien Tartini, et comme s'il eût prévu qu'à un moment donné il aurait besoin des services de ce chimiste, qui exerçait clandestinement son métier, il s'était fait donner son adresse.

On lui avait dit tout bas, à l'oreille, qu'un joli petit monsieur, ayant hâte d'hériter d'un oncle millionnaire, avait eu recours au signor Tartini et que, quinze jours après, il avait eu son héritage, grâce à quelques gouttes d'un certain liquide jetées sur les fleurs d'un bouquet qu'on plaçait dans la chambre du vieillard.

De Simiane alla trouver Tartini, se présentant comme étant pharmacien, ce que l'Italien ne crut point, causa assez longtemps avec lui et reçut, en échange d'un billet de cent francs, un petit flacon contenant un liquide, qui ne paraissait être que de l'eau claire.

Le lendemain, chez lui, au sujet du flacon du chimiste, le baron eut un entretien secret avec Antoinette.

– Mais pourquoi faire cela ? demanda-t-elle.

– C'est pour calmer son irritation nerveuse.

– Je comprendrais mieux si c'était dans la journée ; mais des fleurs dans sa chambre, la nuit, il n'en a pas besoin.

– Cela le fera dormir plus paisiblement.

– Je vous assure qu'il peut se passer de ce narcotique puisqu'il se sert d'un autre. Vous savez bien que, comme l'a ordonné le médecin, il met le soir, dans son verre d'eau sucrée, quelques gouttes d'une liqueur qui le fait dormir.

– Eh bien, il dormira mieux encore.

– Mais êtes-vous sûr que cette eau-là n'est pas une mauvaise drogue ?

– Tu es bête, ma pauvre Antoinette. Allons, fais ce que je te demande et exactement comme je te l'ai expliqué.

Lui pinçant la joue, il ajouta :

– Hé, ma chère, ne faut-il pas que tu gagnes tes quartiers de baronne ?

Antoinette se retira, emportant le flacon du chimiste.

Trois jours après, de Mégrigny commença à avoir des lourdeurs de tête, des demi-somnolences et des tintements d'oreilles singuliers.

N'attachant pas à cela une grande importance, il ne se plaignit point. Toutefois, son médecin étant venu le voir, il l'interrogea à ce sujet.



Mais pourquoi faire cela? demanda-t-elle. (P. 733.)

– Je ne vois aucune cause à cela, répondit le docteur, ce ne peut être qu'un effet du printemps : quand la sève des plantes monte, chez l'homme le sang accomplit un travail

mystérieux. Est-ce que vous avez des étourdissements fréquents ?

– Pas précisément, mais quelque chose qui ressemble au vertige.

– Cela tient certainement à votre état maladif, à la persistance de votre affaiblissement général ; mais ce que vous éprouvez n'a absolument rien d'inquiétant ; ce sont des malaises qui finiront par disparaître.

Ils continuèrent, ces malaises, mais le médecin l'ayant rassuré, Ludovic garda le silence. Pourquoi aurait-il inquiété, peut-être effrayé Blanche en lui parlant de cela ?

Une nuit, après un sommeil agité de quelques heures, de Mégrigny se réveilla la tête lourde, lourde, comme serrée dans un cercle de feu, et ayant dans les oreilles comme des sons de cloche.

La veilleuse était éteinte, mais les rayons argentés de la pleine lune pénétraient dans la chambre. Un de ces rayons, tombant sur la table de nuit, placée près du lit, éclairait un de ces bouquets de violettes qu'on achète cinquante centimes dans la rue à une bouquetière.

De Mégrigny vit ce bouquet, qui avait été mis dans un petit vase d'argent, sans eau ; il essaya de sourire, pensant que c'était Blanche qui lui avait apporté ces fleurs pendant son sommeil.

À ce moment, deux heures sonnèrent à la pendule.

De Mégrigny, étant parvenu à se soulever, allongea le bras et prit le bouquet pour en respirer le parfum. Mais, rejetant vivement sa tête en arrière, il n'eut que le temps de remettre le bouquet sur la table de nuit. Pris d'un

étourdissement subit, sa tête retomba sur l'oreiller et il resta sans mouvement, comme paralysé, mais dormant d'un sommeil de plomb.

Quand il sortit de ce sommeil étrange, qui n'était pas sans rapport avec la syncope, il faisait grand jour. Avidement il porta son regard sur la table de nuit. Le bouquet avait disparu et le vase d'argent était sur la tablette de la cheminée, à sa place habituelle.

À plusieurs reprises de Mégrigny passa sa main sur son front sous lequel sa cervelle semblait bouillir.

– J'ai rêvé, murmura-t-il, c'était le cauchemar.

Il descendit de son lit et sonna son valet de chambre pour qu'il vînt l'aider à s'habiller. La tête lui tournait, il sentait son corps vaciller sur ses jambes. Mais quand le valet de chambre se fut retiré et qu'il eut respiré le grand-air qui entrait dans la chambre par les deux fenêtres ouvertes, il se trouva mieux.

S'étant approché de la cheminée, machinalement il prit le vase d'argent.

– Oh ! fit-il, en sursautant.

Au fond du vase était restée une violette, qui s'était détachée du bouquet.

Blême, frissonnant, de Mégrigny s'affaissa dans un fauteuil.

Ainsi, c'était vrai, ce bouquet, il l'avait vu, il l'avait approché de son visage. La mémoire lui revenait ; il se souvenait d'avoir entendu sonner deux heures ; il se

rappelait l'effet presque foudroyant produit sur lui par le parfum des fleurs.

Mais qui donc avait placé ce bouquet sur sa table de nuit pendant son sommeil pour l'enlever aussi mystérieusement avant son réveil ? Et dans quel but ? Naturellement, l'horrible idée qu'on l'empoisonnait lui vint à l'esprit. Il n'eut pas un instant la pensée que ce pouvait être Blanche ; avant sa femme il aurait accusé tout le monde. Il se dit que de Simiane seul était capable de commettre un pareil crime ; alors, s'il ne se trompait pas, un des domestiques de sa maison était le complice du baron.

Si de Mégrigny n'avait pas été l'être craintif, sans énergie et manquant de résolution que nous connaissons, tout de suite il aurait fait appeler son médecin pour lui faire part de ses soupçons. Mais il avait peur de commettre une erreur déplorable.

Il tenait la vérité, et cependant elle lui paraissait si énorme, si épouvantable qu'il cherchait toutes sortes de raisons pour n'y pas croire.

Si, réellement, c'était un rêve, un mauvais rêve qu'il avait fait ? Est-ce qu'il avait sérieusement la preuve du contraire ? La violette dans le vase d'argent ? Mais la veille, n'avait-il pas cueilli lui-même, dans le jardin, un petit bouquet de violettes qu'il avait offert à sa femme ? Une de ces fleurettes à la tige si fragile avait pu s'attacher à son vêtement ou même rester dans sa manche et, plus tard, tomber dans le vase à un moment où il se rappelait avoir jeté quelques pièces d'or dans un vide-poches.

Ayant ainsi réussi à se tranquilliser ou à peu près, il ne parla pas plus du bouquet de violettes qu'il ne parlait de ses singuliers malaises.

Néanmoins, il se dit que s'il n'avait pas rêvé, on devait, depuis quelque temps, placer chaque nuit, près de son lit, pendant son sommeil, un bouquet semblable à celui qu'il avait vu. En ce cas, il saurait s'il avait rêvé ou non en restant éveillé la nuit suivante. Mais, tout en ne prenant pas le soir, avant de se mettre au lit, le narcotique dont il faisait usage, il pouvait se faire qu'il s'endormit quand même.

Ayant cette crainte que justifiaient ses lourdeurs de tête et sa somnolence, il chercha toute la journée, sans le trouver, le moyen de ne pas dormir. Ne pas se coucher ? Mais il s'endormirait aussi bien sur un canapé ou un fauteuil que dans son lit. Il ne fallait pas songer à se tenir éveillé en lisant : la lecture, pour lui, était un autre narcotique. Il pourrait peut-être résister au sommeil en se faisant tenir compagnie ; mais, alors, le bouquet ne serait pas apporté et il ne saurait toujours point s'il avait ou n'avait pas rêvé.

À la fin, il trouva quelque chose.

Le soir, avant de quitter Blanche, il lui dit :

– Je voudrais que vous fissiez une chose pour moi.

– Très volontiers.

– Blanche, je vous demande de rester éveillée cette nuit jusqu'à deux heures du matin.

Comme elle le regardait, surprise, il reprit :

– Oui, vous ne comprenez pas, mais cela me serait agréable.

– Eh bien, mon ami, je resterai éveillée comme vous le désirez.

– Merci : Pour certaines raisons que je crois devoir vous cacher en ce moment, je viendrai dans votre chambre vers minuit ou une heure, à moins que je ne me sois endormi, ce qui peut, hélas ! arriver. Si, à une heure et demie, je ne suis pas venu, c'est que je dormirai. Alors, Blanche, ce sera vous qui viendrez me trouver, et pour me faire sortir de mon sommeil, vous me secouerez aussi violemment qu'il sera nécessaire. Me promettez-vous de faire cela ?

– Je le ferai, je vous le promets.

– C'est bien. Blanche, aucun de nos domestiques, pas même votre femme de chambre, ne doit savoir que nous nous verrons cette nuit. Je vous prie donc de garder le silence.

– Je serai muette.

– Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ? Si je ne suis pas ici à une heure et demie, c'est vous qui viendrez dans ma chambre pour me réveiller.

– Oui, mon ami, oui.

De Mégrigny mit un baiser sur le front de Blanche et rentra chez lui.

* *

*

La jeune femme n'était pas revenue de sa surprise. – Que signifie cela ? se disait-elle ; quelle est la raison de ce mystère ?

À dix heures, comme tous les soirs, Antoinette vint aider sa maîtresse à faire sa toilette de nuit. Blanche se coucha, attendit que la femme de chambre se fût retirée, puis se releva, verrouilla ses portes, excepté celle de son cabinet de toilette par lequel on avait accès dans l'appartement de son mari. Cela fait, elle alluma une bougie et se remit au lit après avoir pris un livre de George Sand, *le Marquis de Villemer*, dont elle avait commencé la lecture le matin.

Elle entendit sonner minuit, puis une heure. Ludovic ne paraissait pas.

– Il dort, se dit-elle.

Elle attendit encore et, à la demie, elle ferma le livre, sauta à bas de son lit, glissa ses pieds dans des mules de satin et, un bougeoir à la main, sortit de sa chambre.



... Sauta à bas de son lit, glissa ses pieds dans des mules. (P. 737.)

XXV

L'ŒUVRE MAUDITE

De Mégrigny dormait de ce sommeil lourd, sans agitation apparente, qui, depuis quelque temps, et sans qu'il en eût conscience, s'emparait de lui toutes les nuits. En le voyant pâle, sans mouvement, raidi, la bouche et les yeux ouverts, Blanche aurait pu le croire mort si elle n'avait pas entendu le bruit de sa respiration haletante. Elle le saisit par les épaules et le secoua très, fort, ainsi qu'il le lui avait recommandé. Ce ne fut qu'après l'avoir secoué encore trois fois de suite et avec plus de violence qu'elle parvint enfin à le réveiller.

Tout d'abord il regarda autour de lui, les yeux hagards, hébétés. Avec l'aide de sa femme, il se mit sur son séant et, au bout d'un instant, il reprit possession de lui-même. Alors, son regard se porta vivement sur la table de nuit éclairée par le bougeoir, car, comme la veille, la veilleuse était éteinte.

– Ah ! ah ! le bouquet ! s'écria-t-il d'une voix rauque.

Sur la table, en effet, il y avait un bouquet de violettes, que la jeune femme n'avait pas vu encore, et qui, comme, celui de la dernière nuit, était placé dans un vase d'argent.

– Oh ! fit-elle, c'est bien imprudent de faire mettre ainsi des fleurs la nuit dans votre chambre.

Elle prit le bouquet avec l'intention évidente d'en respirer l'odeur. Mais de Mégrigny lui saisit violemment le bras en s'écriant, avec épouvante :

– Blanche, ces fleurs sont empoisonnées !

– Oh ! exclama la jeune femme en frissonnant.

Le bouquet et le vase s'échappèrent de sa main et tombèrent sur le tapis.

Le regard de Blanche interrogeait Ludovic avec une expression d'horrible angoisse.

– Il y a des journaux sur le guéridon, dit-il, vite, vite, enveloppez ces fleurs ; enfermez sous quatre, cinq, dix enveloppes le poison dont elles sont imbibées. Oh ! ce poison, il y a plus de quinze nuits que je le respire, que je l'absorbe… Je le sens là, là, ajouta-t-il en se frappant le front.

Déjà la jeune femme toute tremblante et pâle de terreur avait pris les papiers ; elle enveloppa successivement le bouquet dans six journaux ; ensuite elle remit le vase sur la cheminée, ouvrit la fenêtre, puis revint près de son mari qui, les yeux étincelants, avait suivi tous ses mouvements.

– Ainsi, mon ami, dit-elle, vous croyez que ces fleurs sont empoisonnées ?

– Oui, oui.

– Mais non, c'est impossible, vous vous trompez.

– Je suis sûr, je suis sûr. Écoutez : la nuit dernière je me suis réveillé à deux heures ; un bouquet, pareil à celui que vous venez de voir, était sur ma table de nuit ; je le pris pour

en respirer le parfum ; presque aussitôt, je suffoquai et retombai sur mon lit inanimé, comme mort. À mon réveil, mes yeux cherchèrent le bouquet ; il avait disparu.

– Mon Dieu, mais qui donc apporte ces fleurs dans votre chambre ?

– Blanche, un de nos domestiques – lequel ? je l'ignore – qui est le complice de votre frère.

– Grand Dieu ! Que dites-vous ?

– Je gêne votre frère, il veut se débarrasser de moi ; Raoul m'empoisonne, le baron de Simiane est un assassin !

– Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la jeune femme.

Et les mains jointes, frissonnante, elle tomba à genoux devant le lit. Il y eut un instant de silence.

De Mégrigny serrait sa tête dans ses mains. La jeune femme, saisie d'épouvante et d'horreur, avait dans la gorge un sanglot qui coupait sa respiration.

– Blanche, Blanche, reprit tout à coup Ludovic, d'une voix profondément altérée, j'ai du feu dans la tête, du feu, c'est un brasier… mon front brûle !

La jeune femme se releva. Sur le front de son mari, couvert de grosses gouttes de sueur, elle appuya la main. Le front était glacé.

– Oh ! ce que j'ai là ! continua le malheureux ; oui, c'est du feu, du feu… Quel bruit dans mes oreilles ! je crois entendre le bourdon de Notre-Dame.

– Ludovic, mon ami, vous souffrez donc beaucoup ?

– Ma pauvre tête ! elle se brise, elle va éclater !

Après un court silence :

– Blanche, le vertige me prend, mes yeux se voilent, je ne vous vois plus, je vais mourir…

– Non, non ! ne dites pas cela.

– Je le sens, c'est la mort ! ah ! ah ! ah ! Blanche laissa échapper un gémissement sourd.

– Je meurs, je meurs !… Misérable ! Lâche ! Assassin !

Il continua d'une voix de plus en plus faible et qui allait en s'éteignant :

– Blanche, ces fleurs, conservez-les, cachez-les, elles pourront peut-être vous servir un jour à vous défendre contre… votre frère. Prenez garde, il peut, il est capable… Ah ! il vous faudra aussi défendre notre enfant…

La jeune femme se sentit mordue au cœur. Était-ce le remords ? Elle poussa un cri rauque et retomba sur ses genoux.

Elle était à ce point bouleversée, affolée, que, les mains tendues vers son mari, elle allait lui confesser sa faute lorsque Ludovic prononça encore quelques mots hachés qui se perdirent dans un râle, puis porta sa tête en arrière et s'abattit comme foudroyé.

Blanche s'était redressée et, atterrée, restait penchée sur le lit.

– C'est un évanouissement, se dit-elle, contemplant Ludovic, qui ne donnait plus signe de vie.

Elle mit la main sur le cœur du malheureux ; il battait, mais faiblement, et le corps et les membres étaient froids comme un marbre.

– Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-elle.

Cependant elle se mit à donner des soins au malade avec les choses qu'elle avait sous la main ; eau, sels, vinaigre, éther ; mais vainement, pendant près de deux heures, elle multiplia ses efforts, elle ne parvint pas à lui faire reprendre connaissance.

Alors, se disant qu'elle n'avait que trop tardé déjà, elle songea à envoyer chercher le médecin. Elle allait sonner le valet de chambre lorsque, soudain, une porte s'ouvrit livrant passage à Antoinette. À la vue de sa maîtresse, la complice du baron essaya de s'esquiver ; mais, d'un regard, Blanche la cloua sur place.

– Que venez-vous faire ici ? demanda la jeune femme d'une voix sévère qu'elle n'avait jamais eue.

– Mais, balbutia Antoinette, je cherchais madame.

– Vous mentez, répliqua Blanche, car vous ignoriez que je fusse ici. Vous n'avez pu entrer dans ma chambre et, d'ailleurs, vous n'aviez rien à me dire à cette heure de la nuit. Ce que vous veniez faire ici, malheureuse, je le sais.

Et, saisissant le bras de la femme de chambre, Blanche l'entraîna violemment près du lit.

– Regardez, dit-elle, montrant le visage pâle, décomposé de M. de Mégrigny, regardez, voilà l'œuvre maudite !

Antoinette se courba comme écrasée.

– Et maintenant, misérable, reprit Blanche, en repoussant la femme de chambre, sortez d'ici !

Consternée, glacée d'effroi. Antoinette disparut. Blanche sonna.

Peu après, le valet de chambre accourut :

– Monsieur se meurt, lui dit la jeune femme, allez vite chercher le médecin.

Restée seule, Blanche se pencha de nouveau sur son mari. Il était dans le même état et rien ne paraissait annoncer qu'il dût sortir bientôt de son évanouissement. Mais le docteur allait venir. Qu'allait-il découvrir et dire ? Blanche oserait-elle accuser son frère ? Non, elle ne pouvait pas faire cela, c'était impossible.

– Ludovic ne m'a pas dit de livrer mon frère à la justice et il m'a conseillé de conserver les fleurs et de les cacher, murmura-t-elle.

Le bouquet, dans ses enveloppes de papier, était resté sur le tapis ; elle le ramassa et alla le mettre sous clef dans un placard secret de son cabinet de toilette.

Le médecin ne tarda pas à arriver. Après avoir examiné de Mégrigny, il secoua la tête.

– Monsieur, dit Blanche, ne me cachez pas la vérité.

– C'est grave, madame, très grave.

– N'allez-vous rien faire pour le tirer de cette effrayante syncope ?

– Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le ranimer ; mais je crains bien qu'il ne reprenne pas connaissance.

– Mon Dieu, mais il est donc perdu !

– Tant que la vie n'est pas éteinte, madame, on peut espérer ; mais une congestion cérébrale…

– Vous dites, monsieur, que c'est…

– D'une congestion cérébrale que M. de Mégrigny a été frappé, probablement pendant son sommeil.

La jeune femme cacha son visage dans ses mains ; puis, aussitôt, se redressant, un éclair dans le regard :

– Monsieur, dit-elle, je vous en supplie, faites tout ce qui vous sera possible pour rappeler M. de Mégrigny à la vie.

– Vous voyez, madame, que je ne reste pas inactif.

– Oui, oui, monsieur, agissez, employez les moyens les plus énergiques.

Le médecin, homme de science, et, depuis des années, célèbre comme praticien, fit tout ce qu'il pouvait faire sans obtenir le plus léger résultat : rien ne put agir sur le malade. À sept heures du matin, après avoir essayé de tout, le médecin déclara que ses soins étaient inutiles, que M. de Mégrigny ne reprendrait pas connaissance et qu'il n'avait plus que très peu de temps à vivre.

Il força Blanche, qui était extrêmement fatiguée et dont le cœur et l'âme souffraient horriblement, à rentrer dans sa chambre.

Elle s'y enferma, disant qu'elle ne voulait voir et recevoir personne. Trois fois de suite elle refusa d'ouvrir à Antoinette, qui insistait pour lui parler.

Blanche voulait pouvoir pleurer à son aise et avait besoin d'être seule avec ses terribles pensées.

Les domestiques connaissaient l'arrêt prononcé par le médecin et étaient consternés.

Voyant que sa maîtresse refusait de la recevoir, la femme de chambre sortit secrètement de l'hôtel, prit un fiacre et se fit conduire rue de Bellechasse. Elle avait à demander conseil au baron et, surtout, à l'instruire de ce qui se passait.

De Simiane parut à peine surpris, en apprenant que son beau-frère touchait à sa dernière heure, et son regard eut une expression singulière quand Antoinette lui dit que le médecin avait déclaré que M. de Mégrigny allait mourir d'une congestion cérébrale.

– On meurt toujours de quelque chose, fit-il avec cynisme.

– Oui, monsieur Raoul, oui ; mais M. de Mégrigny meurt empoisonné par cette eau dont je jetais quelques gouttes sur les violettes que je mettais chaque nuit près de son lit.

– Antoinette, tu dis des bêtises.

– Non, je dis ce qui est, et je sais maintenant que je suis de complicité dans un empoisonnement. Si j'avais su ce que vous vouliez réellement, monsieur le baron, j'aurais refusé net.

– Antoinette, je t'assure…

– Ne mentez pas, c'est inutile ; songez plutôt à trouver les moyens de vous défendre si vous êtes accusé.

– Le médecin a constaté une congestion cérébrale.

– Parce qu'il n'a pas vu le bouquet que madame, avant son arrivée, avait enlevé et caché quelque part.

– Oh ! fit le baron devenu blême.

– M. de Mégrigny a deviné, compris, senti qu'on l'empoisonnait et il l'a dit à madame.

– Alors Blanche nous accuse ?

– Vous, je ne sais pas encore, mais moi, c'est certain.

– Tu m'as dit tout à l'heure que tu avais vainement cherché à lui-parler.

– Elle sait tout, et voici comment j'en ai acquis la certitude : comme toutes les nuits, vers quatre heures du matin, j'allais reprendre le bouquet pour l'enfermer dans la boîte de fer-blanc et le jeter, la nuit venue, dans une bouche d'égout, comme j'ai fait des autres, suivant de point en point vos instructions. Donc, j'ouvris doucement la porte de la chambre de M. de Mégrigny ; jugez de ma stupéfaction, de mon effroi : votre sœur se trouvait là et le bouquet n'était plus sur la table de nuit. À l'air sévère de madame, à son attitude, à son effarement je me mis à trembler. Elle me traîna près du lit sur lequel M. de Mégrigny était étendu, ne donnant plus signe de vie et pâle comme la mort.

« Regardez, malheureuse, me dit-elle d'une voix creuse et avec un accent que je n'oublierai jamais, regardez, voilà l'œuvre maudite. »

– Ah ! monsieur Raoul, je n'en menais pas large, vous pouvez le croire.

Puis elle m'ordonna de sortir en m'appelant misérable. Elle n'avait pas à m'en dire davantage, n'est-ce pas ?

Moi partie, elle appela le valet de chambre et lui dit de courir chercher le docteur.

– Avec toi, dans la chambre, Blanche a-t-elle prononcé mon nom ?

– Elle n'a pas parlé de vous.

– Ce que tu viens de me dire est sérieux, mais n'a point la gravité que tu crois.

– Ah ! vraiment ?

– Le médecin a déclaré que c'était une congestion cérébrale, tout le monde dira comme lui.

– Mais votre sœur ?

– Si Blanche a fait disparaître le bouquet et n'a rien révélé au docteur, c'est qu'elle a résolu de se taire. Aurait-elle, la preuve – et elle ne l'a point – que j'ai empoisonné son mari, elle ne dénoncerait pas son frère. D'ailleurs, et pour des raisons que je n'ai pas besoin de t'expliquer, elle a tout intérêt à garder le silence. Comprends-tu ?

– Oui.

– Maintenant, qu'as-tu fait du flacon ?

– Ah ! le flacon de ce narcotique qui est du poison ? Tenez, le voici ; il n'est encore qu'à moitié vide.

– Tu as bien fait de ne pas le laisser à l'hôtel ; ce soir il ira à l'égout rejoindre les bouquets.

– Moins celui de la nuit dernière.

– Celui-là, nous ferons en sorte de remettre la main dessus.

– Oh ! si je peux le trouver…

Maintenant, Antoinette, écoute : il ne faut pas que ma sœur croie que j'ai voulu la mort de son mari.

– Par exemple, voilà qui est tout à fait impossible ; sur ce point, sa conviction est arrêtée.

– Elle en changera, si tu le veux.

– Moi ? Et comment ferais-je ?

– Tu lui diras que c'est toi, toi seule qui est l'empoisonneuse.

La femme de chambre regarda de Simiane avec des yeux affolés.

– Quant à cela, non, monsieur le baron, répliqua-t-elle d'un ton ferme, jamais, jamais ! Je suis complice de ce crime, oui, mais en assumer toute la responsabilité, oh ! non !… Mon dévouement pour vous est grand, mais il ne va pas jusqu'à me faire couper la tête pour vous être agréable.

– Mais tu ne risques rien, absolument rien.

– Ah ! ah ! vous croyez cela, vous !

– Je t'ai déjà dit, que Blanche ne parlerait pas, qu'il était de son intérêt de garder le silence. Tu connais les raisons pour lesquelles il est nécessaire que ma sœur ne sache point le rôle que j'ai joué dans cette affaire.

– Mais, encore une fois, elle le sait.

– Tu la détromperas ou la tromperas, si tu aimes mieux. Antoinette, veux-tu être baronne ?

– Vous le savez bien, mauvais sujet.

– À la bonne heure. Eh bien, tu diras à Blanche que tu étais malheureuse de la voir souffrir, de la voir sans cesse tourmentée par des inquiétudes et des pensées noires, et que c'était pour la rendre libre et par dévouement pour elle que tu as eu l'idée de tuer son mari.

Après cet aveu, je ne sais pas ce qu'elle pensera et te dira, mais, bien sûr, elle n'ira pas crier sur les toits que, pour telles et telles raisons, sa femme de chambre a empoisonné son mari.

Antoinette resta un moment songeuse, réfléchissant.

– Allons, fit-elle en soupirant, il faut encore faire une fois ce que vous voulez. Ah ! je vous suis trop dévouée, ça finira par me porter malheur.

– Antoinette, tu seras baronne !

La complice de de Simiane ne put s'empêcher de tressaillir. Elle avait remarqué que, après le mot « malheur », le « tu seras baronne » sonnait mal.

– Maintenant, reprit de Simiane, tu vas retourner à l'hôtel afin de tout voir et tout entendre pour me tenir au courant des choses. Moi, je suis censé ne rien savoir encore, je ne me rendrai là-bas que lorsqu'on m'y appellera.

Revenue à l'hôtel, Antoinette apprit que M. de Mégrigny était mort depuis une demi-heure. Trois ou quatre fois, Mme de Mégrigny était venue dans la chambre de son mari. Elle avait reçu son dernier souffle et c'était elle qui lui avait

fermé les yeux. Puis après une prière qu'elle avait faite, à genoux devant le lit, elle était rentrée chez elle où elle se tenait toujours enfermée.

Le soir, à six heures, ne voyant point arriver M. de Simiane, le maître d'hôtel comprit qu'il n'avait pas été prévenu, et prit sur lui d'envoyer le valet de pied rue de Bellechasse.

Le baron se hâta d'accourir.

Il paraissait tout bouleversé et avait la mine voulue pour la circonstance.

À travers la porte de sa chambre, on annonça à la jeune femme l'arrivée de son frère.

Elle répondit qu'elle n'avait rien à dire à M. de Simiane et priait qu'on voulût bien la laisser tout entière à sa douleur.

– Oui, dit le baron, son mouchoir sur les yeux, ma pauvre sœur a besoin de tranquillité.

Se chargeant d'une mission dont on ne l'avait pas investi, de Simiane donna quelques ordres au nom de sa sœur et se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain de bonne heure pour aller faire la déclaration du décès, fixer le jour et l'heure des obsèques et prendre toutes les autres mesures qui seraient nécessaires.

De fait, il fallait bien que quelqu'un s'occupât de tout, puisque Mme de Mégrigny ne voulait voir personne et ne prenait aucune initiative.

Il est vrai que la pauvre Blanche aurait été fort embarrassée si, en la circonstance, elle avait été mise en demeure de donner des ordres.

Comme le matin, voulant voir sa maîtresse, Antoinette avait tenté plusieurs fois de se faire ouvrir une des portes verrouillées. Mais la jeune femme avait répondu :

– Du moment que je ne vous ai pas appelée, c'est que je n'ai pas besoin de vous.

Vers huit heures, se sentant faible et ayant besoin de prendre un peu de nourriture, elle passa dans la chambre mortuaire, où deux religieuses priaient, et sonna le valet de chambre.

– Priez la cuisinière, lui dit-elle, de m'apporter dans ma chambre quelque chose à manger.

– Je vais prévenir Mlle Antoinette.

– Je n'ai pas parlé d'Antoinette, je vous ai dit la cuisinière.

– Bien, madame.

Le valet de chambre s'éloigna en se disant :

– C'est drôle, que lui a donc fait sa femme de chambre ? Décidément, l'astre d'Antoinette a beaucoup pâli.

* *

*

Ce ne fut que le lendemain matin, à neuf heures, que la jeune femme décida à appeler Antoinette.

– Enfin, se dit celle-ci, en accourant au coup de sonnette.

Mme de Mégrigny, très pâle, les yeux battus, rougis par les larmes, était debout, calme et résolue.

– Antoinette, dit-elle très froidement, depuis hier vous n'êtes plus à mon service, vous avez dû le comprendre, et vous voudrez bien quitter cette maison en deuil aujourd'hui avant midi.

La femme de chambre joignit les mains et se mit à pleurer.

– Madame, je vous en prie… balbutia-t-elle.

– Vous n'avez rien à me dire.

– Si, j'ai à vous expliquer…

– Oh ! non, non, ne me plongez pas davantage dans l'horreur. Je vous congédie parce que je ne peux plus, je ne veux plus recevoir vos services, et que votre présence ici est un sacrilège. Mon devoir, Antoinette, serait de vous dénoncer à la justice…

– Madame !

– Oui ; mais je ne le fais pas, je ne peux pas le faire et, sans doute, connaissant les raisons qui me retiendraient, sachant que je serais forcée de garder le silence, vous avez compté sur l'impunité. Mais il me répugne de parler de cela.

Tenez, voilà sur le guéridon un rouleau d'or de mille francs, il est pour vous, prenez-le et partez.

Antoinette tomba sur ses genoux.

– Grâce, grâce ! s'écria-t-elle, je vous demande grâce !

– Ne fais-je donc pas assez pour vous, répliqua la jeune femme, en ne révélant point ce que j'ai vu et ce que j'ai appris de la bouche même de M. de Mégrigny ?

– Je suis coupable, madame, oui, je suis une misérable. Ah ! si vous saviez… Mais pourquoi ne le sauriez-vous pas ?… Madame, ma chère maîtresse, mon attachement pour vous a fait naître en moi l'horrible pensée, m'a rendue folle. Je vous voyais malheureuse, toujours inquiète, agitée, troublée… Je n'ai vu que cela et point que ce que j'allais faire était abominable.

Eh bien, oui, je n'ai pensé qu'à une chose : vous rendre libre afin que vous puissiez aimer, enfin, sans remords, M. Henri.

– Malheureuse, que dites-vous ? exclama Blanche éperdue.

– Hélas ! madame, je dis la vérité.

– Malheureuse ! mais c'est un fer rouge que vous enfoncez avec une cruauté inouïe dans les plaies saignantes de mon cœur et de mon âme.

Mon Dieu, vous ne comprenez donc pas que ce que vous venez de dire me rend moralement votre complice ? Ah ! c'est épouvantable ! c'est horrible !

La jeune femme resta quelques instants toute frémissante, la tête baissée, accablée, brisée.

– Mais non, reprit-elle, le regard enflammé, ce n'est pas cela ; il y a autre chose que vous ne dites point, qu'on vous a défendu de dire. Ah ! je sais que vous étiez ici beaucoup moins à mon service qu'à celui d'une autre personne.

– Madame, je ne vous comprends pas.

– Ne jouez pas l'étonnement, vous me comprenez très bien.



Autoinette tomba sur ses genoux. (P. 749.)

– Madame, répondit vivement Antoinette, je vous assure que M. le baron n'est pour rien dans la mort de M. de Mégrigny.

Blanche tressaillit.

– Est-ce que je vous parle de mon frère, moi ? répliqua-t-elle avec une amertume profonde.

– C'est que je ne voudrais pas que vous pussiez croire…

– Assez, Antoinette, assez ! interrompit la jeune femme d'un ton sec ; vous n'avez plus rien à me dire, et ce que j'avais à vous dire, moi, vous l'avez entendu.

La femme de chambre se remit sur ses jambes.

– Je sais bien, dit-elle, en continuant de pleurnicher, que je ne dois plus rester, ici et que madame ne peut plus me garder à son service. Je vais m'en aller, je serai, bien malheureuse… Maîtresse, oh ! je vous le jure, je vous ai aimée ; je vous ai été dévouée… hélas ! trop aimée et trop dévouée, puisque c'est ce qui m'a perdue.

– Vous avez trop fait pour moi, répondit la jeune femme avec un accent douloureux.

Et ne voulant plus voir la complice de son frère, elle se tourna d'un autre côté.

Antoinette glissa le rouleau d'or dans sa poche, puis avec un sanglot :

– Adieu, madame, s'écria-t-elle, adieu !

Et elle sortit de la chambre.

– Comme elle m’a constamment trompée, cette malheureuse, cette âme damnée de mon frère ! murmura Blanche.

Elle s’affaissa lourdement sur un siège et reprit :

– Et sans se douter de l’horrible douleur qu’elle me causait, elle essayait encore de me tromper en me disant que c’était elle seule… Ah ! comme elle a bien su exécuter les ordres qu’on lui donnait ! comme elle a bien su jouer près de moi le rôle qu’on lui avait appris !

Et après un silence, roulant avec désespoir sa tête dans ses mains :

– Je suis la sœur d’un misérable, d’un lâche assassin ! Mon Dieu, me tirerez-vous de cet épouvantable abîme où je suis engloutie ?

À ce moment, on frappa à sa porte.

– Que me veut-on ? demanda-t-elle.

– Madame ! C’est la couturière, répondit la voix du maître d’hôtel.

– La couturière ? se dit Blanche ; oh ! C’est vrai, il me faut des vêtements de deuil.

Elle se leva et elle-même, alla ouvrir.

– Madame de Mégrigny m’a fait appeler et me voici, dit la couturière.

Blanche interrogea du regard le maître d’hôtel, qui répondit :

– Madame ne pouvant s'occuper de bien des choses que la circonstance rend urgentes, c'est M. le baron de Simiane qui…

– Oui, oui, c'est juste, interrompit-elle, les lèvres crispées ; il pense à tout, M. de Simiane.

Elle ajouta :

– Que devez-vous remettre à chaque serviteur pour son deuil ?

– Je n'ai pas encore reçu d'ordre.

– Quelle somme avez-vous à votre disposition ?

– Six mille francs.

– Combien pensez-vous qu'il faille donner à chacun ?

– Je crois que cinq cents francs…

– Vous doublerez cette somme.

Elle ouvrit son secrétaire.

– Prenez dix mille francs, Monsieur, que vous porterez à votre avoir. Je désire que cent mille francs soient donnés à aux pauvres, dix mille à deux de notre quartier, le reste réparti aux arrondissements de Paris ; plus cinquante mille francs à l'Assistance publique pour les hôpitaux.

Elle continua d'un ton amer :

– Vous vous entendrez avec monsieur de Simiane pour avoir cette somme, car c'est vous, Monsieur vous entendez ? c'est vous que je charge d'en faire la distribution vous aurez l'obligeance, s'il vous plaît, de m'en remettre les reçus !

Le baron demanda encore à voir sa sœur, mais sans plus de succès que la veille ; Blanche lui fit répondre que si elle avait quelque chose, à lui demander, elle le lui ferait savoir par le maître d'hôtel ; que, de même s'il avait quelque chose à lui dire, le maître d'hôtel serait son intermédiaire.

– Ce n'est pas du tout ainsi que je l'entends, se dit le baron fort mécontent. Enfin, c'est bien, rien ne presse encore, attendons et laissons-la venir : il faudra bien qu'elle fasse ce que je voudrai.

Antoinette avait quitté l'hôtel à la grande surprise des autres domestiques, et s'était rendue chez de Simiane où elle l'attendit. Elle lui apprit que Blanche l'avait congédiée.

– Je n'en suis pas surpris, répondit-il, cela devait être. Lui as-tu dit que c'était toi, toi seule…

– Oui, mais je n'affirmerais pas qu'elle l'a cru.

De Simiane fronça les sourcils.

– Voyons, fit-il, est-ce qu'elle m'accuse ?

– Je ne dis pas cela ; mais on ne devine pas, comme autrefois, ce qu'elle pense.

– Décidément, murmura le baron, laissant voir sa mauvaise humeur, cette gamine a la prétention de vouloir déjà être une femme. De la volonté, maintenant ! Oh ! Oh ! nous verrons bien ce que pourra sa volonté contre la mienne.

– Monsieur le baron, je vous conseille d'être prudent vis-à-vis d'elle, de ne pas commettre de maladresse.

– Je sais ce que j'ai à faire !

– Je n'en doute point ; mais, moi, qu'est-ce que je vais faire ?

– Te garder chez moi est impossible ; cela pourrait nuire à mes projets.

– C'est ce que j'aurais voulu ; mais je comprends…

– Antoinette, le mieux et le meilleur pour toi est de retourner en Franche-Comté.

– J'y ai bien pensé, d'autant plus qu'il me serait agréable de revoir le petit ; seulement…

– Achève.

– Vous savez ce qu'on dit : Loin des yeux, loin du cœur.

Le baron haussa les épaules.

– Comme si maintenant je pouvais t'oublier ! fit-il ; tu peux être parfaitement tranquille.

« Quelque chose me dit que tu ne seras pas pour longtemps exilée. Le moment venu, je te rappellerai, et alors…

– Alors, monsieur le baron ?

– Coquine, tu me comprends bien.

– Soit. Mais vous pourriez bien dire : Ma petite Antoinette, tu seras baronne.

– Je n'ai pas besoin de toujours répéter la même chose, fit-il en l'entourant de ses bras.

– Monsieur de Simiane, vous êtes un montre ; mais je t'adore, mon Raoul, plus que jamais je suis folle de toi.

* *

*

Le lendemain, à onze heures, eurent lieu les obsèques de M. de Mégrigny.

Blanche, en grand deuil, avait assisté, agenouillée, à la levée du corps, puis était rentrée chez elle.

Les assistants, peu nombreux d'ailleurs, remarquèrent la tristesse de M. de Simiane, l'altération de ses traits, qui révélèrent une douleur aiguë, enfin son attitude profondément recueillie, tout à fait édifiante.

On parlait du défunt, de la terrible congestion cérébrale.

Certes, si l'on eût soupçonné que de Mégrigny était mort empoisonné, on aurait plutôt accusé sa veuve que de Simiane d'avoir administré le poison.

Le baron, ce viveur converti, dont la conduite, maintenant si exemplaire, semblait vouloir mériter le ciel, n'avait rien à redouter de l'opinion publique.

Deux jours après la cérémonie funèbre, un jeune homme se présenta à l'hôtel de Mégrigny, demandant à parler à Mlle Antoinette.

On lui répondit que la femme de chambre n'était plus au service de Mlle de Mégrigny.

Le jeune homme parut vivement contrarié.

« En ce cas, dit-il, veuillez prévenir madame de Mégrigny que je suis porteur d'une lettre que je ne dois remettre qu'en ses mains. »

La jeune femme reçut le messager qui, en effet, lui remit un billet qu'elle lut aussitôt et qui contenait ces mots :

« Blanche,

« Je suis aussi profondément attristé. Que dois-je faire ? Quoi que vous ordonniez, j'obéirai. J'attends.

« À vous pour la vie,

« HENRI. »

La jeune femme répondit :

« Je ne puis vous dire dans quel affreux état je suis moralement. Je viens de passer par de cruelles angoisses, qui ne sont pas les dernières. Je pense sans cesse à bien des choses et je pleure.

« Je vous demande comme une grâce de ne pas chercher à me voir avant la fin de mon deuil.

« Nous devons cela à la mémoire de l'homme véritablement bon que j'ai trompé. Peut-être feriez-vous bien de vous éloigner de Paris pendant quelques mois.

« Ne m'écrivez plus, car je vais – je le crains – être entourée d'espions. Mais je vous écrirai, moi, chaque fois que j'aurai quelque chose à vous faire savoir.

« Je me porte bien seuls l'âme et le cœur sont malades. Ne m'oubliez pas et plaignez-moi !

« Votre amie bien affligée.

« BLANCHE. »

Quelques jours après, Mme de Mégrigny apprit, par le journal où écrivait M. de Bierle, que le jeune homme était retourné en Algérie.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE